



PRESENTED TO

THE LIBRARY

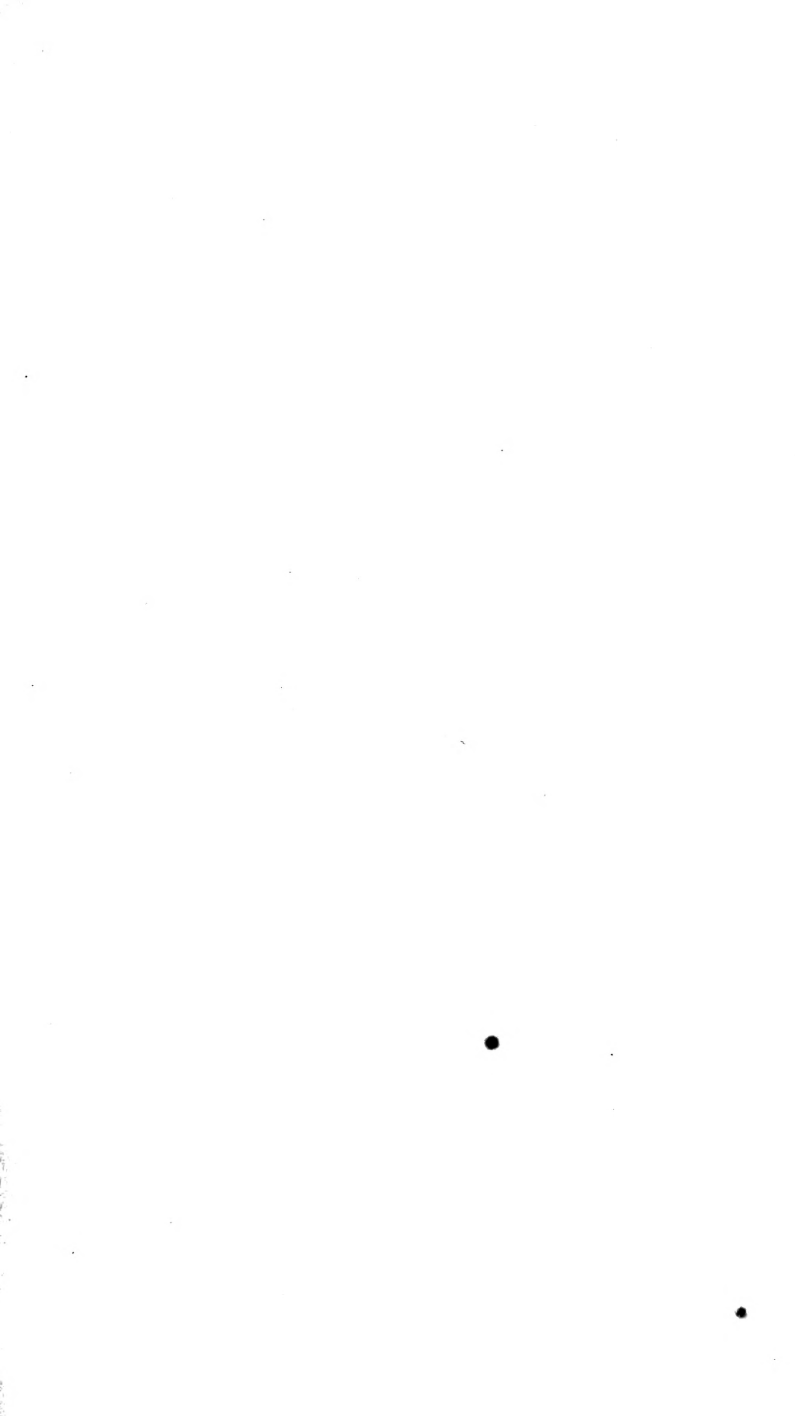
BY

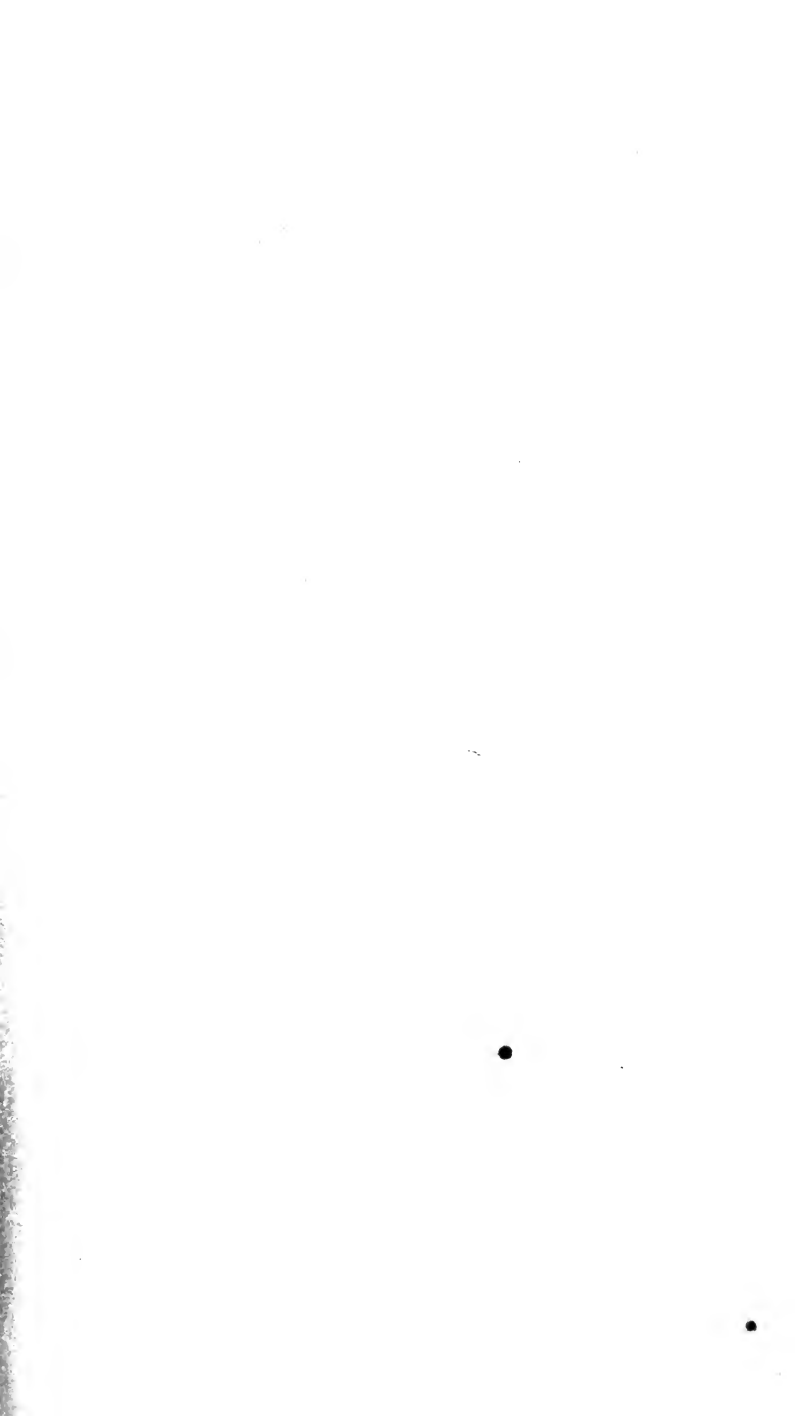
PROFESSOR MILTON A. BUCHANAN

OF THE

DEPARTMENT OF ITALIAN AND SPANISH

1906-1946







303

7

HISTOIRE
DE GIL BLAS
DE SANTILLANE.

TOME I.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET.

1820.

HISTOIRE
DE GIL BLAS,
DE SANTILLANE,

PAR LE SAGE; Alain René

ÉDITION COLLATIONNÉE SUR CELLE DE 1747
CORRIGÉE PAR L'AUTEUR,

AVEC UN EXAMEN PRÉLIMINAIRE, DE NOUVEAUX SOMMAIRES
DES CHAPITRES, ET DES NOTES HISTORIQUES ET LITTÉRAIRES,

PAR M. LE C^{te} FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU,
De l'Académie française, etc.

Gil Blas est l'école du monde.

LA HARPE, *Cours de Littérature.*

TOME PREMIER.



A PARIS,
CHEZ LEFÈVRE, LIBRAIRE,
RUE DE L'ÉPERON, N° 6.

~~~~~  
M. DCCC. XX.

455149  
20. 12. 46

PQ  
1997

G5  
1820  
t.1

# EXAMEN

DE LA QUESTION DE SAVOIR

SI LE SAGE EST L'AUTEUR DE GIL BLAS,  
OU S'IL L'A PRIS DE L'ESPAGNOL;

SUITE DE L'ESSAI SUR LES MEILLEURS OUVRAGES  
ÉCRITS EN PROSE DANS NOTRE LANGUE;

Lu à l'Académie Française, dans sa séance extraordinaire  
du mardi 7 juillet 1818;

Revu et corrigé, avec des notes relatives à la présente Édition.





---

---

# EXAMEN

DE LA QUESTION DE SAVOIR

SI LE SAGE EST L'AUTEUR DE GIL BLAS,  
OU S'IL L'A PRIS DE L'ESPAGNOL.

---

C'EST une simple question d'histoire littéraire que je vais discuter ici. Le sujet, au premier coup d'œil, ne paroît pas considérable. Il ne s'agit que d'un roman, et l'on regarde les romans comme des ouvrages frivoles, trop souvent superficiels, quelquefois même dangereux ; mais il faut juger de la chose par son essence même, et non par l'abus qu'on en fait.

D'ailleurs, deux nations s'intéressent à la querelle que ce roman excite ; et sous ce dernier point de vue, la question à décider devient plus difficile, et ne manque pas d'importance.

L'Espagne est fière avec raison de l'histoire de Don Quichotte, chef-d'œuvre incontestable de l'esprit de Michel Cervantes et de la langue castillane. Nous devons convenir aussi que sa littérature a précédé la nôtre ; que, des premiers ouvrages bien écrits en françois, plusieurs ont été des emprunts

que nous avons faits à l'Espagne ; que nous lui avons dû d'abord le roman d'Amadis, la tragédie du Cid, et la comédie du Menteur. Voilà nos dettes avouées ; mais ce n'est pas encore assez. L'Espagne nous dispute aussi, et Voltaire lui-même veut qu'on lui attribue, les aventures de Gil Blas, autre production agréable et utile, où tous les états de la vie sont passés en revue ; où des vérités fortes et des leçons hardies se cachent agréablement sous une enveloppe légère ; livre supérieur à ceux de son espèce ; livre lu dans toute l'Europe, et mis au nombre des modèles de la langue française dans un genre où les anciens ont pu devancer les modernes, mais ne les ont pas surpassés.

Le problème qui nous occupe devient donc très-intéressant. Je tâcherai de le résoudre à l'avantage de la France, et porterai mon examen sur toutes les parties que le sujet embrasse. Mes recherches doivent s'étendre

- ✓ Sur les romans en général ;
- ✓ Sur Gil Blas en particulier, et les allusions qu'il renferme ;

Sur le jugement que Voltaire en a porté, et son assertion que Gil Blas est pris entièrement de l'espagnol ;

Sur ce qu'en a dit Bruzen de La Martinière ;

Sur les *Relations de Marc Obregon*, ouvrage

espagnol où Voltaire a cru que Le Sage avoit pris son Gil Blas ;

Sur l'erreur de Voltaire à cet égard ;

Sur la revendication, plus récente, de Gil Blas par un jésuite espagnol ;

✓ Sur les preuves qu'il a voulu donner de sa pré-  
tention, dans le prologue de sa traduction espa-  
gnole du livre de Le Sage ;

✓ Sur la foiblesse de ses preuves ;

Sur les traductions de Gil Blas, dans les autres  
langues de l'Europe ;

Et enfin sur les imitations qu'on en a faites.

#### SUR LES ROMANS EN GÉNÉRAL.

Commençons par nous rendre compte des motifs qui décident le goût général du public pour ce genre de livre, et l'estime particulière que l'on fait de Gil Blas.

Il est aisé de remonter à l'origine des romans. La source de ces fictions sort du puits de la vérité par une route détournée. Elle naît du besoin que les hommes ont toujours eu d'être rappelés à eux-mêmes, et des ménagements que la raison doit prendre pour se présenter devant eux et s'en faire écouter avec plus de faveur. Ils l'aiment dans le fond, car ils sont nés pour elle ; mais ils lui diroient volontiers ce que dit le comte d'Olban à la baronne

impérieuse qui le heurte de front , et qui prétend le dominer :

Je veux , madame , une femme indulgente ,  
De qui l'humeur douce et compatissante ,  
A mes défauts facile à se plier ,  
Sache avec moi me réconcilier ;  
Me corriger sans prendre un ton caustique ;  
Me gouverner sans être tyrannique ;  
Et dans mon cœur pénétrer pas à pas  
Comme un jour doux dans des yeux délicats.

VOLTAIRE, *Nanine*.

Il y a diverses manières de traiter par écrit cette partie intéressante de la philosophie qui nous apprend à nous connoître, nous fait rougir de nos travers, et affermit en nous l'amour de nos devoirs; science vraiment propre à l'homme, et dont le caractère est à jamais tracé par le nom de morale, qu'elle a reçu de Cicéron.

Pour atteindre à ce but, si digne de l'ambition de tout écrivain de génie, nos législateurs et nos guides en matière de goût, les anciens, nous ont montré six routes principales : indiquons-les en peu de mots.

1°. La première manière de traiter la morale est de la réduire en système, et d'en faire un corps de doctrine méthodique et suivie. Les principes des mœurs et les lois de la conscience sont le code de la nature. C'étoit ce qu'Aristote se proposoit dans ses *Éthiques*; c'est ce que Cicéron a mieux rempli

dans ses Offices, ou dans son Traité des Devoirs, le premier des livres profanes. Cette méthode dogmatique n'est pas la plus persuasive, quoiqu'elle soit la plus directe.

2°. On peut la traiter en détail, en rangeant sous certaines classes les exemples divers des vertus et des vices, qu'on trouve dans l'histoire. Sur certains esprits, les exemples sont plus forts que les règles. Cornélius Nepos, Plutarque, Valère Maxime, nous en ont laissé des modèles.

3°. On peut abandonner le détail des faits positifs, pour se borner à faire des portraits, ou des caractères, à l'exemple de Théophraste; ou des maximes détachées, ainsi que les gnomiques grecs, et, parmi les Romains, ce Publius Syrus auquel il a suffi, pour s'immortaliser, de quelques vers sentencieux et d'une tournure précise.

4°. On peut, en se livrant à l'indignation qu'excitent les défauts des hommes, s'armer du fouet de la satire et attaquer de front les ridicules et les vices, comme l'ont fait, chez les Romains, Horace, Perse et Juvénal.

5°. On peut faire parler les personnages qu'on destine à instruire les autres, en composant des dialogues, comme Platon et Lucien; ou en représentant la vie humaine sur la scène, sous le double rapport saisi d'un côté par Eschyle, Sophocle et

Euripide; et de l'autre côté par Aristophane et Ménandre.

6°. Enfin la sixième manière est de faire des épopées, d'après les modèles d'Homère, ou simplement des apologues, à l'exemple d'Ésope.

Cette dernière branche de la morale en fictions a donné naissance aux romans, dont le Cyrus de Xénophon et l'Ane (1) d'Apulée sont les types antiques, effacés à plusieurs égards par beaucoup de romans modernes.

Les romans sont, suivant Turgot, parmi les ouvrages d'esprit, ceux qui ont mis le plus d'idées en circulation. Voltaire avoit fait dire aussi par une jeune fille, dans *le Droit du seigneur*:

A réfléchir que de nuits j'ai passées!

Que les romans font naître de pensées!

Tous les romans, proprement dits, sont bien éloignés d'être des livres de morale; mais les meilleurs, les plus goûtés, ceux que l'on réimprime et qu'on relit sans cesse, ont néanmoins ce caractère; leurs récits amusants sont aussi instructifs, ils plaisent pour mieux enseigner; et dans ce double genre, Gil Blas de Santillane, le chef-d'œuvre de son auteur, *Alain-René* LE SAGE, passe pour un des livres

---

(1) Appelé *l'âne d'or*, mais seulement pour exprimer le cas qu'on faisoit de ce livre, regardé comme un livre d'or.

les mieux pensés et les mieux faits que nous ayons dans notre langue.

La Harpe l'a très-bien loué, quand il a dit : « Gil Blas est l'école du monde. »

DU ROMAN DE GIL BLAS, ET DES ALLUSIONS QU'IL  
RENFERME.

Gil Blas n'a pas été le début de *Le Sage*. Il avoit fait jouer au Théâtre François la comédie de Turcaret, et Crispin rival de son maître ; il avoit publié plusieurs autres ouvrages, quand les deux premières parties du roman de Gil Blas parurent en 1715. *Le Sage* avoit 38 ans.

Ses pièces de théâtre et ses premiers romans traduits de l'espagnol avoient eu un très-grand succès. Le journal de Verdun de décembre 1707, parlant de la seconde édition du roman du *Diable boiteux*, fait remarquer que deux seigneurs prirent querelle à ce sujet, et mirent l'épée à la main pour savoir à qui resteroit le dernier exemplaire de cette édition.

*Le Diable boiteux* étoit plein d'allusions et de satires, qui en faisoient précisément un livre populaire. Gil Blas étoit d'un genre un peu plus relevé. Il eut un grand succès d'estime et un débit considérable. Il fut augmenté d'un volume en 1725. La dernière partie, publiée seulement en 1735, fut

d'abord critiquée. Cartaud de La Vilate, dans l'*Essai sur le goût*, trouve que ce dernier volume est fort au-dessous des trois autres. Je ne sais où il avoit pris cette fausse prévention, que je ne saurois partager. Ce dernier tome de Gil Blas me paroît être absolument de la même main que le reste. Il y a des suites piquantes des aventures racontées dans les neuf premiers livres. Y a-t-il rien de plus plaisant et de mieux caractérisé que ces deux chartreux, si austères, trouvés par Gil Blas à Valence, Livre x, Chapitre 1<sup>er</sup>, et ce qui s'ensuit, que je dois laisser au lecteur le plaisir de chercher vers la fin de l'ouvrage même, Livre xii, Chapitre 1<sup>er</sup> ?

Le journaliste Desfontaines affecta de combler Gil Blas des éloges les plus outrés, moins pour rendre justice au talent de Le Sage, que pour humilier, par contre-coup, deux romanciers qui étoient ses contemporains (l'abbé Prévôt et Marivaux). Ils n'avoient pas la verve ni le naturel de Le Sage. Leur manière avoit des défauts dont la sienne est exempte; mais ils étoient peintres aussi, et quelquefois même grands peintres. Desfontaines étoit partial et injuste. On pouvoit, quoi qu'il en ait dit, lire avec intérêt *Manon Lescaut* ou *Marianne*, sans établir à cet égard des comparaisons odieuses, et sans rien dérober au charme de la lecture de Gil Blas.

La vogue de ce dernier livre étoit d'autant plus



grande qu'on y trouva d'abord avec plus de plaisir, sous des noms espagnols, beaucoup d'anecdotes françoises et quantité d'originaux si connus à Paris qu'on pouvoit les montrer au doigt. En vain Le Sage avoit voulu prévenir ces allusions, par un avis exprès en tête de son livre. On débitoit secrètement une clef de Gil Blas, à peu près dans le même genre que celle que l'on avoit faite pour le livre de La Bruyère; mais la clef de Gil Blas n'étoit que manuscrite; et nous n'avons plus, à cet égard, que des traditions confuses, sauf quelques traits saillants et généralement connus.

On disoit, par exemple, que Le Sage, en peignant le docteur Sangrado, avoit en vue le respectable et savant médecin Hecquet, qui étoit célèbre à Paris au temps où Le Sage écrivoit. Hecquet suivoit lui-même et prescrivait aux autres le régime le plus sévère. Il avoit publié deux tomes sur les vertus de l'eau commune. L'auteur de la Vie de Le Sage, qui se trouve à la tête de ses œuvres choisies, se trompe quand il dit que tout Paris savoit que Sangrado étoit Helvétius.

Les anecdotes que fournit le quatrième Livre sur deux docteurs sans cesse en opposition, entre eux, regardent les querelles du même médecin Hecquet et d'Andry, son antagoniste. Le Sage les appelle *Oquetos* et *Andros*, ce qui déguise à peine les noms des deux docteurs françois. Il les fait pérorer

contradictoirement sur le mot grec d'*Orgasme*, ou la coction des humeurs, parce qu'ils s'étoient disputés précisément à ce sujet. Il parle d'un ouvrage intitulé le *Brigandage de la médecine*. C'étoit le titre d'un ouvrage composé par Hecquet.

Le *Guyomar* qu'on trouve ivre mort dans la rue, étoit un professeur de l'Université qu'on nommoit Dagoumer, et qu'il avoit fallu souvent rapporter au collège dans cet état d'ivresse. L'abbé Ladvocat a eu soin de rappeler cette anecdote, à l'article de Dagoumer, dans son *Dictionnaire historique abrégé*. Et le nom de ce professeur de philosophie scolastique ira probablement à la postérité, moins à cause de ses ouvrages, estimés de son temps, oubliés aujourd'hui, qu'à cause de l'attention donnée à son intempérance par l'auteur d'un roman et celui d'un dictionnaire.

Le huitième Livre de *Gil Blas* commence par une aventure d'un fils amoureux de sa mère; absolument le même conte que celui qui a été fait sur Ninon de l'Enclos et sur un fils qu'elle avoit eu, dit-on, du marquis de Villarceaux.

On nommoit ainsi les poètes, les acteurs, les actrices, même les grands seigneurs, que Le Sage avoit voulu peindre et qu'il avoit couverts d'un manteau espagnol, comme on savoit qu'il l'avoit fait déjà dans le *Diable boiteux*.

Nous pourrions allonger beaucoup le catalogue

de ces allusions et de ces applications d'une foule de traits du roman de Gil Blas à des événements ou à des personnages plus ou moins désignés, à l'époque où Le Sage composoit ce roman célèbre. Le sel de ces remarques est perdu aujourd'hui pour nous ; mais chacun les faisoit alors avec empressement ; et la malignité, qui aime à trouver des victimes, ajoutoit au plaisir qu'on goûtoit à lire ce livre.

M. le comte de Tressan, qui avoit vu Le Sage sur la fin de sa vie à Boulogne-sur-Mer (en 1746), l'avoit entendu quelquefois s'expliquer franchement sur les originaux réels des portraits dont Gil Blas est une riche galerie : mais M. de Tressan n'avoit pas eu l'idée de mettre par écrit les révélations que cet auteur lui avoit faites, et il se reprochoit cette négligence, à laquelle nous ne pourrions suppléer aujourd'hui que d'une manière imparfaite (1).

Cependant le mérite du roman de Gil Blas étoit indépendant du succès un peu odieux et presque toujours passager de ces satires personnelles, dans

---

(1) C'est ce que l'on a essayé dans les remarques jointes à la présente édition, et les nouveaux sommaires que l'on a cru devoir ajouter aux titres des chapitres, pour mieux faire sentir le charme et la variété des tableaux de Gil Blas. Les notes ont aussi un objet principal ; celui de démontrer, par une foule de détails, que les peintures de Gil Blas s'appliquent spécialement à des originaux françois, et n'ont pu émaner d'un auteur espagnol.

le nombre desquelles il y en a souvent de dures et d'injustes. Ces vaudevilles n'ont qu'un temps; Gil Blas est demeuré, comme le dit Voltaire. La réputation du livre s'est soutenue depuis que les individus qui furent les modèles de ces portraits malins sont tous disparus de ce monde; elle s'est étendue dans tous les pays étrangers et dans toutes les langues où Gil Blas a été traduit, et où cette clef satirique n'auroit pu exciter que peu de curiosité.

JUGEMENT DE VOLTAIRE, ET SON ASSERTION  
RELATIVEMENT A GIL BLAS.

Il faut que le prix intrinsèque du roman de Gil Blas soit hors de toute atteinte pour avoir résisté au dénigrement de Voltaire.

Voltaire est le meilleur des juges, lorsqu'il n'est point passionné; mais ce grand homme n'est qu'un homme; et quand l'amour-propre est blessé, quelle main inflexible ne fait pas pencher la balance?

Voltaire avoit eu à se plaindre assez grièvement de quelques traits lancés contre lui par Le Sage. Celui-ci, travaillant pour le théâtre de la Foire, avoit représenté, comme un des partisans fanatiques de ce grand homme, un fou, amoureux de la Renommée et qui escaladoit le temple de Mémoire. C'étoit à Tiriot que Le Sage en vouloit: or, ce fou prétendu ramassoit dans la pièce un livre

trouvé à ses pieds, et annonçoit tout haut qu'il prenoit *son vol terre à terre*. Et les mauvais plaisants, et les bas envieux dont l'auteur de *Zaïre* et de la *Henriade* étoit alors si harcelé, répétoient à l'envi ce rébus, de *Voltaire à terre* : et le censeur royal, et le lieutenant de police avoient laissé passer ce trait vraiment inconcevable dans une pièce de théâtre. Cette pointe grossière, débitée en public, de l'aveu de l'autorité, étoit très-offensante ; et l'on n'est pas surpris qu'une telle attaque ait poussé l'irascible Voltaire à dissimuler le mérite ou à contester le succès d'un auteur qui se permettoit de le traduire sur la scène d'une manière si directe et si injurieuse.

Ce n'est pas tout. Le Sage s'est permis de désigner Voltaire dans *Gil Blas*, sous le nom de Gabriel *Triaquero*, poète à la mode, à Valence. (Liv. x, Chap. v.) *Triaquero*, en espagnol, veut dire charlatan, vendeur de thériaque. Ce sobriquet malicieux, et l'esprit dans lequel tout le chapitre est rédigé, étoient faits pour blesser Voltaire, et par l'endroit le plus sensible.

Aussi, son humeur perce involontairement, à propos de Le Sage, dans la liste des écrivains du siècle de Louis XIV. Il a l'air de ne lui accorder qu'à regret quelques lignes ; et dans ces quelques lignes même, il élève, au sujet de ce livre char-

mant, un problème que l'on n'a pas encore examiné, ni discuté comme il doit l'être.

Voici ce que disoit Voltaire à l'article de *Le Sage*, dans la première édition du *Siècle de Louis XIV* :

« Son roman de *Gil Blas* est demeuré, parce qu'il » y a du naturel. »

Cela sembloit bien sec ; c'étoit en quelque sorte un déni de justice, que l'on ne pouvoit expliquer que par le *manet altá mente repostum* des outrages faits à Voltaire sur le théâtre, et par écrit.

Dans les éditions suivantes du *Siècle de Louis XIV*, Voltaire ajoute un fait qu'il se contente d'énoncer simplement, comme une chose hors de doute ; c'est que *Gil Blas est pris entièrement* d'un livre écrit en espagnol, et dont il cite ainsi le titre : *La Vidad de lo Escudero don Marco d'Obrego*, sans indiquer aucunement la date, l'auteur, ni l'objet de cette vie de l'écuyer don Marco d'Obrego.

Ainsi donc, des nombreux écrits publiés par *Le Sage*, Voltaire ne mentionnoit que le seul roman de *Gil Blas*, et sembloit n'en parler avec un peu d'estime que pour en adjuger la gloire tout entière à un écrivain étranger.

Les extrêmes bontés que ce grand homme avoit pour moi, et la familiarité qu'il me permettoit avec lui, m'enhardirent un jour à lui parler de cet article, et à l'interroger sur la source quelconque où il

avoit puisé son assertion si précise relative à ce plagiat imputé à Le Sage : Voltaire se souvint qu'il avoit tenu cette note de Bruzen de La Martinière, très-savant géographe, et qui connoissoit bien, dit-il, la littérature espagnole.

• Nous avons de La Martinière un Nouveau Portefeuille ou Recueil d'anecdotes, où il est en effet question de Le Sage de manière à autoriser le soupçon que Gil Blas seroit emprunté, avec des embellissements, d'un original espagnol.

Comme il faut juger sur les pièces, il est bon de citer le passage dont il s'agit.

EXTRAIT DU NOUVEAU PORTE-FEUILLE HISTORIQUE,  
POÉTIQUE ET LITTÉRAIRE, DE BRUZEN DE LA MARTINIÈRE.

« Baillet n'entendoit pas l'espagnol. Au sujet de Louis  
» Velés de Guevarra, auteur espagnol, dans ses *Jugemens*  
» *des savants sur les poètes modernes*, §. 1461, il dit : On a  
» de lui plusieurs comédies qui ont été imprimées en di-  
» verses villes d'Espagne, et une pièce facétieuse sous le  
» titre *El Diabolo cojudo, Novella de la otra vida* : sur quoi  
» M. de La Monnoye fait cette note : *Comment un homme*  
» *qui fait tant le modeste et le réservé a-t-il pu écrire un mot*  
» *tel que celui-là ?* Cette note n'est pas juste. Il semble que  
» M. de La Monnoye veuille taxer Baillet de n'avoir pas  
» soutenu le caractère de modestie qu'il affectoit. Baillet ne  
» faisoit pas le modeste; il l'étoit véritablement par état et  
» par principe; et s'il eût entendu le mot immodeste, ce  
» mot lui auroit été suspect; il eût eu recours à l'original,

» où il l'auroit trouvé *Diablo* et non *Diabolo*, *Cojuelo* et  
 » non *Cojudo*, et auroit bien vite corrigé la faute. Mais  
 » comme il n'entendoit ni l'un ni l'autre de ces derniers  
 » mots, il lui fut aisé, en copiant ses extraits, de prendre  
 » un *el* pour un *d*, et de changer par cette légère différence  
 » *Cojuelo*, qui veut dire *boiteux*, en *Cojudo*, qui signifie  
 » quelqu'un qui a de gros testicules. Et *Sobrino* l'exprime  
 » encore plus grossièrement en français. M. de La Mon-  
 » roye devoit moins s'arrêter à l'immodestie de l'épithète,  
 » qu'à la corruption du vrai titre du livre de *Guevarra* (1).

» Au reste, c'est le même ouvrage que M. Le Sage nous  
 » a fait connoître sous le titre du *Diable boiteux*; il l'a  
 » tourné à sa manière, mais avec des différences si grandes  
 » que *Guevarra* ne se reconnoitroit qu'à peine dans cette  
 » prétendue traduction. Par exemple, le Chapitre xix de la  
 » seconde partie contient une aventure de D. *Pablos*, qui  
 » se trouve en original dans un livre imprimé à Madrid en  
 » 1729. L'auteur des *Lectures amusantes*, qui ne s'est pas  
 » souvenu que M. Le Sage en avoit inséré une partie dans  
 » son *Diable boiteux*, l'a traduite de nouveau avec assez de  
 » liberté, mais pourtant en s'écartant moins de l'original,  
 » et l'a insérée dans sa première partie à peu près telle  
 » qu'elle se lit dans l'original espagnol. Mais M. Le Sage  
 » l'a traitée avec de grands changements; c'est sa ma-  
 » nière d'embellir extrêmement tout ce qu'il emprunte des  
 » Espagnols. C'est ainsi qu'il en a usé envers *Gil Blas*,  
 » dont il a fait un chef-d'œuvre inimitable. »

(Pages 336-339, édition de 1757, dans les *Passe-  
 temps politiques, historiques et critiques*, tome II,  
 in-12.)

---

(1) Le Sage a eu occasion de citer *Guevarra* dans un chapitre de  
*Gil Blas*. Ce sera l'objet d'une note.



## RECHERCHES ULTÉRIEURES SUR LE MÊME SUJET.

Les dernières paroles de Bruzen de La Martinière sont bien peu circonstanciées, et ne s'appliquent pas à l'assertion de Voltaire. J'ai eu occasion d'examiner la chose avec plus de précision, et j'ai été, je crois, assez heureux dans mes recherches.

D'abord, je me suis assuré qu'il existe, en effet, un livre écrit en espagnol, sous le titre indiqué, mais estropié par Voltaire. L'Académie royale de Madrid a eu soin de mettre à la tête de son *Dictionnaire de la langue castillane* un catalogue chronologique des auteurs cités dans cet ouvrage. Là, se trouve *Vida del escudero Obregon*, la vie de l'écuyer Obregon, comprise dans le nombre des livres connus comme classiques, publiés de 1500 à 1600, et dont l'auteur se nommoit Vincent ESPINEL.

Quand j'ai su le nom de l'auteur, il m'a été facile de découvrir le livre même.

Il est intitulé : *Relations de la vie de l'écuyer don Marc de Obregon, dédiées à l'illustrissime seigneur cardinal archevêque de Tolède, don Bernard de Sandoval et Roxas (frère du duc de Lerme), le modèle de la vertu et le père des pauvres : par maître Vincent Espinel, chapelain du roi notre seigneur, à l'hôpital royal de la ville de Ronda. A Madrid, avec privilège, 1618.*

Cet ouvrage se distribue en trois *Relaciones* ; la première, de vingt-quatre *descansos* ou chapitres ; la seconde, de quatorze ; la troisième, de vingt-six. Chaque chapitre ne renferme qu'une portion de récit, toujours accompagnée de beaucoup de morale.

Le livre d'Espinel a été traduit en françois sous le règne de Louis XIII, par Vital d'Audiguier, écrivain que j'ai rappelé dans mon *Essai sur les meilleurs ouvrages écrits en prose dans la langue françoise*, placé à la tête des *Lettres provinciales* de Pascal.

J'ai conféré le texte et la traduction avec le roman de Gil Blas, et j'ai été surpris de voir qu'à proprement parler, il n'y a point de ressemblance entre l'ouvrage d'Espinel et celui de Le Sage, excepté deux ou trois passages et quelques noms tirés de la langue espagnole ; mais dans le fond des aventures et dans la forme des récits, il m'a paru certain que Le Sage s'est bien gardé de traduire Espinel ; il y auroit beaucoup perdu. Pour en convaincre le lecteur, je crois devoir transcrire ici le sommaire, d'ailleurs assez curieux, des chapitres de ce livre espagnol. Ces détails appartiennent essentiellement à la question que je traite, et j'espère que les lecteurs me suivront avec indulgence dans ces discussions et ces recherches nécessaires pour découvrir la vérité.

EXTRAIT des Relations de l'écuyer Marcos de Obregon, par Vicente Espinel, chapelain du roi à Ronda. 1618. Un vol. petit in-4°, 287 feuillets.

PREMIÈRE RELATION.

PROLOGUE où Le Sage a pu puiser l'idée de ses deux écoliers qui vont à Salamanque, et trouvent l'épithaphe du licencié Garcias. C'est vraisemblablement ce début analogue de l'un et de l'autre roman qui a fait prononcer, sans autre examen, que l'un ne devoit être que la copie de l'autre : ainsi, l'on juge un livre à la première page sans même tourner le feuillet.

CHAPITRE I<sup>er</sup>. Dissertation assez amusante sur les offenses et les duels, tout-à-fait étrangère au roman de Gil Blas, et qui pourroit, à elle seule, faire le sujet d'un bon livre (1).

CHAP. II. Obregon, né à Ronda, entre comme écuyer chez un docteur *Sagredo*, bien différent du docteur *Sangrado*. Cet homme a pour bibliothèque un arsenal, de la poudre et des munitions, en guise de drogues ; il a plutôt appris à tuer qu'à guérir. Mergeline, son épouse, est une femme fière de sa beauté et insensible à tout ce qu'on peut lui en dire. Elle se laisse enfin toucher par un jeune barbier qui vient tous les soirs jouer de la guitare avec Obregon. Le Sage a pris le fond de cet épisode (dans l'histoire du Garçon barbier, qui remplit le Chapitre VII

---

(1) Il est probable que c'est là que Vital d'Audiguier, traducteur d'Espinel, a pris le premier texte de son Histoire des Duels, dont Bayle fait l'éloge, et qui ne seroit pas indigne d'être rajunie.

du Livre II de Gil Blas); ce qu'il n'a point pris, c'est la *gale* du jeune barbier qui, dans l'original espagnol, ne joue de la guitare que pour se guérir de cette maladie. Nous verrons plus loin que la *gale* joue un assez grand rôle dans les relations de Vincent Espinel.

CHAP. III. Tout le commencement de ce chapitre offre des traits qui ont été imités de loin par Le Sage. Le docteur va à Caramanchel : Mergeline fait venir le barbier, le docteur revient tout à coup. Ruses de Mergeline et d'Obregon pour cacher le barbier; ruses de Mergeline pour faire coucher le barbier chez elle, etc. etc. Mais Le Sage n'a point suivi son auteur jusqu'au bout. L'aventure, dans Espinel, finit d'une manière que ce bon chapelain a voulu rendre très-morale : la femme est battue, et le barbier mordu par un chien, *en punition du crime qu'ils n'avoient pas encore commis*.

CHAP. IV. Pour guérir les contusions de sa femme, Sagredo veut employer quelques remèdes, et entre autres, *la saignée*; Obregon l'en détourne; les deux époux lui demandent son histoire.

CHAP. V. Mergeline propose à Obregon de se marier; il s'excuse sur son âge avancé. Aventure de sa jeunesse, assez plaisante, mais sans aucun rapport à Gil Blas.

CHAP. VI. Le médecin et sa femme partent pour la Vieille-Castille. Obregon, craignant le changement de climat, reste à Madrid. Un *hidalgo* lui propose de servir de gouverneur à ses fils; raisons de l'écuyer pour s'en dispenser (1).

---

(1) C'est ici que Le Sage a pu puiser l'idée première du Bachelier de Salamanque ou Mémoires et Aventures de don Chérubin de la Ronda. Ce nom de la Ronda, qui est celui de la patrie de Vincent Espinel, rend le rapprochement sensible.

CHAP. VII. Entretiens à perte de vue sur l'influence de l'éducation; divers exemples : un cochon sauvage, une lionne apprivoisée, etc. etc.

CHAP. VIII. Bataille plaisante de l'*hidalgo* contre un troupeau de bœufs. Obregon consent à le suivre. Description d'un mauvais souper (qui paroît chargée en France, mais qui n'est que vraie en Espagne). Il quitte la maison de l'*hidalgo*, et rencontre un ermite, chez lequel il entre pour se mettre à l'abri d'un orage.

CHAP. IX. Il raconte ses aventures à l'ermite. Il y a ici quelque ressemblance légère avec Gil Blas. Étant à Cordoue et se rendant à l'Université de Salamanque, Obregon donne à manger à ses frais à des flatteurs qui le dupent (Gil Blas, Livre I, Chapitre II); mais l'auteur espagnol va ici plus loin que Le Sage : il prête à son héros une ruse au moyen de laquelle il dupe à son tour les flatteurs qui l'avoient d'abord attrapé.

CHAP. X. Tour que le muletier joue aux étudiants qu'il conduit. Ils s'enfuient. Aventure nocturne et dégoûtante. Fatigué de courir, Obregon s'endort sous un arbre auquel est attaché un pendu, que la nuit lui cache, et dont les vers lui tombent sur le visage. Il prend ces vers pour des fourmis. Le Sage n'a pas cru devoir les ramasser.

CHAP. XI. Obregon arrive à Salamanque et y gagne la *gale* (1). Il se guérit en faisant le contraire de ce que lui

(1) Les auteurs espagnols que nous avons d'abord suivis, ne se faisoient point de scrupule d'introduire dans leurs romans et même dans leurs comédies des tableaux assez répugnants. Scarron, à leur exemple, fait verser une cassolette sur la tête de don Japhet. Thomas Corneille, qui a pris de D. Francisco de Roxas sa comédie de D. Bertrand de Cigarral, jouée en 1650, n'a pas craint de risquer au Théâtre François ce qu'on va lire sur la *gale*, dont fait parade

prescrit le docteur Médina. Grande dissertation sur l'eau et sur les hommes colères.

CHAP. XII. Aventures hideuses, qui n'ont pas dû avoir plus d'attrait pour Le Sage que la peinture de la gale et la vermine du pendu.

CHAP. XIII. Obregon s'en retourne à Ronda avec un étudiant de ses amis. Ils rencontrent deux fripons qui volent au jeu tout l'argent des marchands avec qui ils font

---

le héros de cette pièce singulière. D. Bertrand parle à Isabelle et lui présente sa main sans gant.

D. BERTRAND.

Venez.

ISABELLE.

Ah!

D. BERTRAND.

Ce n'est rien , ce n'est qu'un peu de gale !

Je tâche à lui jouer pourtant d'un mauvais tour.  
Je me frotte d'onguent cinq ou six fois par jour,  
Il ne m'en coûte rien , moi-même j'en sais faire ;  
Mais elle est à l'épreuve , et comme héréditaire.  
Si nous avons lignée , elle en pourra tenir ;  
Mon père en mon jeune âge eut soin de m'en fournir,  
Ma mère , mon aïeul , mes oncles et mes tantes  
Ont été de tout temps et *galants* et *galantes* ;  
C'est un droit de famille où chacun a sa part ;  
Quand un de nous en manque , il passe pour bâtard.

D. GARCIE.

Elle vous tient donc lieu de lettres de noblesse ?

Ce dernier vers est fort plaisant ; mais on est tenté de dire ce qu'ajoute Isabelle :

Le cœur me va manquer, si ce discours ne cesse.

Il est bien vrai que don Bertrand de Cigarral est donné pour un fou ; mais de pareils détails ne sont pas faits pour un théâtre aussi épuré que le nôtre ; et Le Sage s'est bien gardé d'en parler dans Gil Blas.

route. Ruses d'Obregon pour faire recouvrer leur argent aux marchands. Ce chapitre a pu fournir une idée à Le Sage, mais il en a fait un meilleur emploi.

CHAP. XIV. Aventures diverses. L'une d'elles commence à peu près de même que celle des voleurs dans Gil Blas, mais finit autrement. L'écrivain espagnol a pu, comme Le Sage, copier Apulée, où se trouve précisément une caverne de voleurs. (APULEII *Metamorphoseos*, Lib. IV et VII.)

CHAP. XV. Les marchands, reconnoissants, se séparent d'Obregon, et lui prêtent un mulet pour continuer sa route. Cet animal têtù s'enfuit à l'aspect d'un serpent, qu'Obregon combat et tue. Anecdote parasite, ou, si c'est une allégorie, l'on n'en devine pas la finesse. Il cherche en vain son mulet.

CHAP. XVI. Il retrouve son mulet entre les mains de quelques Bohémiens qui l'alloient vendre. Moyen qu'il emploie pour le recouvrer. Aventure imitée de la vie d'Ésope, par Planude.

CHAP. XVII. Il arrive à Malaga, et console un ami de l'ingratitude des hommes. Divagations philosophiques et religieuses. Le chapelain aime à prêcher, et n'en perd pas l'occasion.

CHAP. XVIII. Il rencontre un babillard, qu'il éconduit en babillant comme lui. Cette scène est comique, et réussiroit au théâtre.

CHAP. XIX. Sermon sur les inconvénients et l'utilité de la langue. C'est une amplification de ce qu'on trouve à ce sujet dans la mauvaise vie d'Ésope, par le moine Planude, que La Fontaine a eu la bonté de traduire.

CHAP. XX. Aumône forcée à des Bohémiens. Idée prise et autrement développée par Le Sage (Livre 1<sup>er</sup>, Chap. II).

Description de Ronda. C'est la patrie du chapelain, et il se plaît à la décrire avec l'enthousiasme que l'on a naturellement pour son pays natal. (*Voyez* ci-dessus la note sur le Chapitre VI.)

CHAP. XXI. Obregon enrôlé comme enseigne ; il se venge de l'un de ses ennemis. Destruction de l'armée de Santander, par l'épidémie, la désertion, etc. Suites fâcheuses des liaisons du héros avec une Biscailenne.

CHAP. XXII. Autres aventures plus ou moins plaisantes, mais sans aucune analogie avec Gil Blas.

CHAP. XXIII. Il entre au service d'un comte de Lemos. Éloge de ce seigneur, qui vivoit alors et qui dut être assez content des flatteries du chapelain.

CHAP. XXIV. Anecdote curieuse (que Le Sage n'a point prise). Il s'agit d'une amazone espagnole, dont il fait l'éloge, et dont il raconte un trait de générosité. Ce caractère, pris dans les mœurs castillanes, n'est pas sans intérêt.

#### DEUXIÈME RELATION.

PROLOGUE. L'ermite fait un songe ; rêveries sur les songes. L'auteur avoit beau jeu pour parler beaucoup sans rien dire.

CHAP. I<sup>er</sup>. Avantages de l'attention pour celui qui parle et pour celui qui écoute. Encore un sermon en deux points.

CHAP. II. Obregon punit un spadassin qui l'attaque.

CHAP. III. Ce spadassin, pour se venger d'Obregon, lui joue un tour, que Le Sage n'a pas imité, quelque plaisant qu'il soit dans son invraisemblance. Obregon, jeté dans un puits, trouve le moyen de mettre le feu à la maison. On veut tirer de l'eau, Obregon remonte dans le seau. On le prend pour un esprit, etc.



CHAP. IV. Singulier combat d'un chat et d'une couleuvre. Tableau exact et même un peu minutieux, mais dont on ne voit pas le but. Est-ce aussi une allégorie?

CHAP. V. Le spadassin s'associe un alcade, ennemi d'Obregon; mais celui-ci fait retomber sur eux les tours qu'ils veulent lui jouer. Obregon n'est jamais en reste.

CHAP. VI. Il entre chez le duc de Médina-Sidonia, qui se prépare à passer en Italie. Panégyrique de ce duc.

CHAP. VII. Il s'embarque à San-Lucar avec les gens du duc. Aventures du voyage. Ils relâchent à une île aride où ils ne trouvent qu'un petit fort, destiné à la défendre contre les Turcs. Le Sage a puisé ici une idée pour l'histoire de don Raphaël (Livre v, Chapitre 1).

CHAP. VIII. Aventure de la caverne et des Turcs, qui paroît être exactement copiée dans Gil Blas, ce qu'on peut évaluer à trois pages in-8°; mais qui peuvent aussi remonter aux *Métamorphoses* d'Apulée, comme nous l'avons déjà dit ci-dessus. Le renégat traite bien Obregon à cause de sa guitare. Ils arrivent à Alger; son maître le présente à sa femme et à sa fille.

CHAP. IX. La fille de son maître conçoit pour lui une passion qu'il ressent aussi pour elle, mais qu'il s'efforce de combattre. Sa froideur simulée fait tomber la jeune fille en langueur.

CHAP. X. Obregon, pour la guérir, dit aux parents désolés qu'il sait des paroles efficaces contre la langueur, quand on les dit à l'oreille du malade. C'est ainsi qu'il rassure la jeune Maure sur son amour. Embarras que lui cause cette cure merveilleuse. Ses maîtres le soupçonnent, et l'empêchent de voir leur fille.

CHAP. XI. Sa bonne conduite ranime l'amitié de ses maîtres, qui lui rendent leur confiance. Il profite de ses

entretiens avec leur fille pour la convertir. Fête à Alger à une époque correspondante à la Saint-Jean. Occasion de vanter les fêtes de la cour de Madrid, sous le roi Philippe III et le duc de Lerme, son ministre et son favori, au frère duquel Espinel a dédié son livre, comme nous l'avons dit d'abord.

CHAP. XII. Obregon use d'un stratagème assez plat pour faire découvrir et punir l'auteur d'un vol très-important. Réflexions. Lieux communs, etc.

CHAP. XIII. Ce service lui fait obtenir sa liberté; il convertit le fils et la fille du renégat. Ici se montre la différence du génie des deux auteurs, des deux nations et des deux siècles; Le Sage profite de la captivité de don Raphaël, pour faire un renégat; Espinel se sert de l'esclavage d'Obregon pour convertir deux mécréants. Obregon quitte Alger sur les vaisseaux du renégat; conversation qu'il a avec celui-ci. Anecdote insignifiante.

CHAP. XIV. Alarme. Le pirate s'échappe. Il laisse à Obregon un de ses bâtiments, sur lequel celui-ci est pris en sa place. Il est d'abord maltraité comme tel, et ensuite reconnu. Il arrive à Gênes.

#### TROISIÈME RELATION.

PROLOGUE. Il quitte Gênes : un orage le force à se réfugier dans une auberge. Dissertation sur l'eau d'Espagne et l'eau d'Italie. L'auteur préfère l'eau d'Espagne. (Mais dans un Gil Blas allemand dont nous aurons occasion de parler ci-après, on prêche une doctrine bien opposée à celle-là. L'on cite deux vers qui prescrivent aux hommes de boire du vin, et de laisser l'eau pour les bêtes.

*Vina bibant homines, animalia cætera fontes;  
Absit ab humano pectore potus aquæ!*)

CHAP. I<sup>er</sup>. Il se bat avec des paysans; il est mis en prison. Pour en sortir, il persuade au géôlier, homme très-cupide, qu'il a trouvé la pierre philosophale. Beaucoup de fous ou de fripons ont prétendu la posséder, et ils ont fait des dupes.

CHAP. II. Il compose une poudre soporifique et dorée, qu'il fait sauter dans les yeux du géôlier occupé à la considérer. (Est-ce là l'origine de l'expression, *jeter de la poudre aux yeux?*) Il profite de l'étourdissement et du sommeil du géôlier pour s'emparer des clefs et fuir avec deux forçats.

CHAP. III. Après avoir failli faire naufrage dans le bac, il arrive à Milan. Éloge magnifique de Charles Borromée, qui venoit récemment d'être canonisé (en 1610). Autre éloge d'Anne d'Autriche. Puis, Obregon gagne Turin, et cherche saintement dispute à deux luthériens qui *poussent l'hérésie jusqu'à le battre*.

CHAP. IV. Il retourne à Milan. Chemin faisant, il démasque un prétendu nécromancien (1). La magie étoit à la mode, tout comme la recherche de la pierre philosophale. Espinel a du moins le mérite de n'y pas croire.

CHAP. V. Description de ses occupations à Milan. Il va à Venise, et s'engage dans la cavalerie espagnole pour retourner dans son pays. Il s'égaré, et accepte l'asile que lui offre un cavalier qu'il rencontre.

CHAP. VI. La maison où il arrive paroît dans le deuil;

(1) Dans l'histoire d'Estevanille Gonzalez, surnommé le Garçon de bonne humeur, histoire que Le Sage avoue avoir *tirée de l'espagnol*, il y a un fameux nécromancien que va voir Estevanille avec deux Gênois, Chapitre xx. Cet épisode peut être emprunté des Relations de Marc Obregon.

après un souper silencieux, son hôte, dont la tristesse l'a frappé, lui raconte sa lamentable histoire.

CHAP. VII. Suite de cette histoire terrible, mais trop compliquée et trop extravagante pour avoir pu trouver place dans le roman de Gil Blas.

CHAP. VIII. Après avoir réparé les malheurs de son hôte par ses sages conseils, il arrive à Venise, chargé des marques de sa reconnaissance. Il confie ses effets à une certaine Camille (se disant sœur d'Aurelio, son hôte), et va à sa prière demeurer chez elle.

CHAP. IX. Ses effets lui sont volés : Le Sage a tiré parti de cet épisode, et il fait voler Gil Blas par une autre Camille. Moyen heureux qu'Obregon emploie pour recouvrer ses effets. Il part.

CHAP. X. Description de son voyage. Il est abandonné par les matelots sur une côte déserte de la Provence. Désespéré, il se rembarque dans un tonneau. Dieu et son ange gardien, qu'il a invoqués par une prière fort singulière, le conduisent dans une baie, où il est recueilli par un bâtiment qui le transporte à Marseille.

CHAP. XI. De retour à Madrid, Obregon entre au service d'un grand prince. Réflexions sur la goutte qui commence à le tourmenter. Lucien a mieux fait parler la déesse Arthritis; et Benjamin Franklin s'est entretenu avec elle d'une manière plus plaisante, quoiqu'il n'y ait pas de quoi rire.

CHAP. XII. Aventure fâcheuse. On le mène dans une prison où tous les prisonniers sont enchaînés, hormis un seul, remarquable et redoutable par ses moustaches. Extravagances, quelquefois plaisantes, qui se commettent dans cette prison. Il finit par en sortir. Le Sage n'a rien imité de ce Chapitre.

CHAP. XIII. Il se décide à quitter la cour et Madrid.

CHAP. XIV. Il rencontre à l'auberge de Daracunta un *Oydor* ou auditeur de Séville, curieux de connoître *Marcos de Obregon*, et inventeur de la *Mnémonique*, qu'il appelle mémoire artificielle. Sans se découvrir, il fait route avec cet homme. Dissertation ennuyeuse sur la mémoire, et sur la mnémonique, dont M. de Fénaigle a fait reparler de nos jours.

CHAP. XV. Conversation qui a fourni des jeux de mots à Arlequin. Les deux interlocuteurs sont l'auditeur et un jeune novice échappé du couvent, qui, à la première auberge, raconte son histoire aux deux voyageurs. Le Sage a laissé cet épisode intact.

CHAP. XVI. Obregon se nomme à l'auditeur en le quittant. Il arrive à Malaga, et y retrouve le fils et la fille du corsaire, qui s'étoient enfuis d'Alger pour se faire baptiser. Après avoir peint sa joie et la leur, il ajoute, pour n'y plus revenir, qu'ils vécurent et moururent ensuite en bons chrétiens.

CHAP. XVII. Après avoir manqué d'être repris par les Algériens, il se rend aux environs de Ronda. Il y rencontre un de ses cousins, homme d'une grande vertu, nommé *Pedro Ximenez Espinel*. Il le quitte sans se faire connoître, et sans en donner la raison.

CHAP. XVIII. Il est arrêté par des brigands, qui l'enferment dans une caverne avec le docteur Sagredo, qu'ils viennent d'arrêter en même temps que lui.

CHAP. XIX. Histoire du docteur. Il s'étoit embarqué avec Mergeline pour le détroit de Magellan. Une bourrasque sépare le vaisseau qu'ils montent du reste de l'escadre.

CHAP. XX. Après avoir long-temps erré, ils abordent dans une île habitée par d'horribles géants. Deux d'entre

eux enferment le vaisseau dans une caverne, dont ils bouchent l'ouverture.

CHAP. XXI. Sagredo s'échappe avec ses compagnons. Il mine et fait sauter l'idole des géants, qui par sa chute écrase plusieurs d'entre eux. Une circonstance à peu près pareille se trouve, je crois, dans *Robinson*.

CHAP. XXII. Sagredo est interrompu par deux Portugais, marchands avarés, que les brigands dévalisent d'une manière plaisante. Il continue. Bataille et trêve avec les géants.

CHAP. XXIII. Départ de l'île des géants. Retour à Gibraltar. Combat avec les Barbaresques. De son vaisseau, le docteur voit Mergeline, tombée au pouvoir des Corsaires, se précipiter à la mer. Fin de son histoire.

CHAP. XXIV. Un page, arrêté par les brigands, se trouve être Mergeline, que le docteur croyoit morte. Le chef attendri donne la liberté aux deux époux et à l'écuyer.

CHAP. XXV. L'orage qui a commencé au Chapitre VIII de la relation première, finit avec l'histoire d'Obregon. L'écuyer prend congé de l'ermite, non sans exagérer la force de cet ouragan. C'est, dit-il, à cause de cette tempête que le Mançanarès n'est plus qu'une réunion de ruisseaux qui se traînent dans une plaine de sable. On sait que le Mançanarès est la rivière de Madrid, et coule sous un pont superbe;

Mais ce Mançanarès, formidable en son nom,  
N'est qu'un ruisseau rampant sur un obscur limon.

ÉPILOGUE. Divagations morales, terminées par l'éloge des grands seigneurs du temps d'Espinel.

On remarque dans cet ouvrage, parmi des traits heureux, le mauvais goût et les défauts ordinaires

de quelques auteurs espagnols de ce temps-là. Le savant chapelain n'épargne pas l'érudition. S'il met en scène des Italiens ou des Portugais, il les fait parler chacun dans leur langue : cette bigarrure seroit bien choquante pour nous ; mais elle n'a pas le même inconvénient pour les lecteurs espagnols, auxquels la connoissance de leur langue facilite l'intelligence des deux autres. Il paroît aussi se complaire dans les citations latines, et ne laisse jamais aux lecteurs le soin de tirer le précepte de l'exemple ; chacune des aventures qu'il raconte est suivie d'un petit traité de morale. L'auteur se ressouvient partout de son métier : il est toujours en chaire.

#### RÉSUMÉ OPPOSÉ A L'ASSERTION DE VOLTAIRE.

Cette courte analyse donne, je crois, l'idée exacte du roman d'Obregon. On voit, en le lisant, que Le Sage en avoit seulement connoissance lorsqu'il composa son Gil Blas ; quelques analogies, peu sensibles d'ailleurs, prouvent qu'il ne l'a point traduit, et réfutent suffisamment l'assertion tranchante hasardée par Voltaire.

Ceux qui ont cru servir le ressentiment naturel de Voltaire contre Le Sage, en lui donnant cette anecdote, ont bien évidemment abusé de sa confiance ; et ceux qui, sur sa seule parole, ont répété le fait, ne l'avoient pas vérifié ; et Voltaire lui-

même, désabusé de cette erreur, auroit pu s'écrier encore :

C'est ainsi trop souvent que l'on écrit l'histoire !

Quelques traits isolés, saisis dans Espinel, et mieux rédigés par Le Sage, suffiroient-ils pour décider que Le Sage auroit *pris entièrement* dans Espinel un livre dont à peine celui-ci pourroit réclamer quelques pages ? Qu'auroit dit Voltaire lui-même, si, parce qu'il a profité de quelques idées de Parnell, qu'il a enchâssées dans Zadig, on eût osé lui reprocher d'avoir pris Zadig aux Anglois, et de se faire honneur des ouvrages d'autrui ?

D'ailleurs, il faut considérer qu'il y a dans tout bon ouvrage une idée principale, une idée mère, qui domine toutes les parties du tableau, et en assure le succès quand l'exécution correspond bien à cette idée. Rien de pareil ne se rencontre dans le salmigondis bizarre de la vie d'Obregon. Ce ne sont que des aventures avec des homélies enfilées l'une au bout de l'autre. Dans Gil Blas, au contraire, on voit l'intention de faire passer le héros par toutes les épreuves et toutes les conditions de la société civile, et de faire naître dans l'esprit du lecteur attentif les réflexions que l'auteur n'a pas l'air de lui suggérer. Le Sage a constamment suivi cette heureuse pensée. C'est là le grand mérite des aventures de Gil Blas ; et cependant, qui le croiroit ?



loin d'en savoir gré à Le Sage, on en fit d'abord contre lui un sujet de critique. On objectoit qu'il y avoit trop peu de vraisemblance dans la multiplicité d'aventures et d'incidents que ce plan ramassoit sur une même tête. On ne croyoit pas qu'un seul homme pût épuiser ainsi la combinaison progressive des rapports et des chocs du monde et de la vie humaine. On ne tarda pas à juger que cette censure étoit fausse. Il y a mille exemples d'individus qui ont été jetés réellement dans toutes ces vicissitudes. On sait que la vie de Cervantes, auteur de don Quichotte, est un tissu d'événements plus romanesques que son livre; et dans l'*Histoire des Voyages*, nous voyons un Mendez-Pinto, qui, étant né en Portugal, commença par être laquais, servit comme soldat, s'embarqua pour les Indes en 1537, y suivit saint François Xavier, fut treize fois esclave, fut vendu seize fois, essuya nombre de naufrages, revint en Portugal en 1558, et publia en portugais une relation intéressante et bien écrite de ses nombreuses aventures (traduite en françois par Figuiet, *Paris*, 1645, in-4°). Dans l'histoire ancienne, nous trouvons Agathocle, fils d'un potier de terre, devenu successivement voleur, soldat, centurion, pirate, roi de Syracuse, et vainqueur de Carthage. Sa vie très-singulière a été écrite en anglois, comme une satire indirecte du bonheur de Cromwell. Ce qui est raconté par des

historiens peut être sans scrupule supposé par des romanciers. Cette conception est donc irréprochable; elle fait honneur à Le Sage, et il ne la doit point à Vincent Espinel.

D'après ce que je viens de dire, j'étois très-porté à penser que Le Sage a seul inventé le sujet de Gil Blas, dont il a créé l'ordonnance et poli les moindres détails avec cette entente si rare des effets dramatiques, secret d'un homme accoutumé à peindre sur la scène des figures en action et des passions en contraste.

Ce qui me confirmoit surtout dans cette idée, c'étoit la bonne foi avec laquelle on voit Le Sage avouer, afficher, dans les titres de ses romans de *Gusman d'Alfarache*, du *Bachelier de Salamanque* et du *Diable boiteux*, que ces romans sont dus originairement à des écrivains espagnols, qu'il nomme par leurs noms, tandis qu'il ne dit rien de semblable du roman de Gil Blas. C'est la preuve qu'il se croyoit là sur son terrain propre, et non pas sur le fonds d'autrui.

Cependant j'ai voulu interroger encore sur ce problème littéraire quelques amis zélés de la littérature et de la langue castillanes. J'ai été étonné d'apprendre que l'on revendique à Madrid le roman de Gil Blas comme une composition originaire de l'Espagne; mais sans qu'il soit plus question de Vincent Espinel, ni *des relations de l'écuyer Marc*

*Obregon.* On n'y a point de connoissance de l'assertion de Voltaire; il s'agit de toute autre chose. C'est un nouveau procès qui s'offre sous une autre face, et que je vais examiner avec la même bonne foi que je crois avoir apportée dans la discussion de l'opinion de Voltaire.

REVENDEICATION DE GIL BLAS PAR LES ESPAGNOIS.

Un savant ex-jésuite, appelé Jean Isla, déguisé sous le nom de don Joaquin Frédéric Issalps, est celui qui a réclamé pour ses compatriotes la propriété de Gil Blas. Il a donc pris la peine de traduire ce livre et de le publier à Madrid même, avec ce titre : *Les Aventures de Gil Blas de Santillane, volées à l'Espagne, et adoptées en France, par M. Le Sage; restituées à leur patrie et à leur langue naturelle, par un Espagnol zélé, qui ne souffre pas qu'on se moque de sa nation. Avec permission. Madrid, de l'Imprimerie de Manuel Gonzalez, 1787, 4 vol. petit in-4°.*

Comment cet ex-jésuite peut-il établir ce qu'il dit avec tant d'affectation dans le titre de son ouvrage sur le *vol* qu'il prétend que Le Sage a fait à l'Espagne? A cet égard, il faut entendre l'explication détaillée, contenue dans une préface où l'auteur espagnol a rassemblé toutes ses preuves.

Je crois devoir donner ici ce prologue de don Issalps, ou bien du père Jean Isla, parce que c'est

un juste hommage rendu au livre de Le Sage, dans tous les cas possibles. En effet, de deux choses l'une, ou la revendication des Espagnols est bien fondée, ou elle ne l'est pas. Or, quoi qu'il en puisse être, on verra quelle estime les Espagnols eux-mêmes font de ce beau roman, et ce qu'en pense le jésuite qui l'a traduit exprès pour le restituer, comme il le dit, à sa patrie.

Cette préface est un peu longue et peut-être un peu trop dans le goût espagnol ; mais c'est un procès littéraire que nous voulons faire juger ; il faut connoître les moyens et lire le factum de la partie adverse. Voici donc les raisonnements du très-révérend père Isla, que nous nous bornerons à éclaircir et à combattre par un petit nombre de notes.

#### CONVERSATION PRÉLIMINAIRE,

*Communément appelée Prologue, et dédicatoire en même temps à ceux qui voudroient me lire.*

« Seigneur lecteur, ne soyez pas surpris de cette qualification ! Il est sûr que dans presque tous les prologues, il est d'usage de *tutoyer* le lecteur ; il n'est pas moins vrai que, quoique j'aie respecté l'habitude dans telle et telle bagatelle que j'ai donnée au public, je n'ai pas observé celle-là, qui pourroit paroître le fruit d'une mauvaise éducation. Je suis maintenant repentant, je promets de me corriger, mais sans répondre de ma persévérance.

Quelque mauvais que soit un livre, il peut avoir des lecteurs de toutes les classes, auxquels conviennent des

qualifications très-différentes, savoir : les *tu*, les *vous*, les *révérences*, les *paternités*, les *illustrissimes*, les *excellences*, les *altesses*, les *majestés* ; enfin, il n'y a pas jusqu'aux *saintetés* et aux *béatitudes* qui ne puissent le lire. Ne seroit-ce pas une irrévérence et une audace intolérables que de converser avec de si hauts personnages en les traitant *de toi à toi*, et en leur parlant le chapeau sur la tête ? *Dans quelle gamelle avons-nous mangé ?* me demanderoient-ils. Ou (ce qui seroit encore pis) ils ordonneroient à quelque laquais de m'assommer sous le bâton, et peut-être ils n'auroient pas tort.

Par quel moyen éviter une rusticité si grossière ? il n'en est point d'autre que celui qui est admis chez toutes les nations policées. Chaque fois que l'on a besoin de parler par écrit avec des personnes de classes différentes, on tire un certain nombre d'exemplaires uniformes du même ouvrage, et quand on arrive au titre de celui avec qui l'on parle, on écrit seulement un *V*, qui est la lettre initiale de toutes les dénominations respectueuses, afin que chacun s'applique celle qui lui convient.

Cela posé, toutes les fois que dans ce prologue, parlant avec le lecteur, de quelque rang qu'il soit, je le qualifierai de *V...* il se donnera à lui-même le titre qui lui appartient, et ne pourra se plaindre de ce qu'on ne lui rend pas ce qui lui est dû.

Mais si dans tout prologue il seroit à désirer que l'on introduisit cette bienséance, dans un prologue dédicatoire ce seroit une espèce de folie que de ne pas la pratiquer.

Pour moi, ne cherchant dans ce travail, *presque machinal*, d'autres Mécènes que mes lecteurs, je vois clairement quelle mauvaise grâce il y auroit à implorer leur protection et leur bienveillance, en leur manquant de res-

pect. Ainsi, seigneur lecteur, mon respectable maître, que V... ne craigne pas que je la traite comme un manant; je l'estime trop, je la vénère trop, et elle m'est trop nécessaire pour que je m'expose à mériter sa disgrâce, quand j'implore sa faveur, dont j'ai si grand besoin.

Auteurs, traducteurs, ou (ce qui est souvent la même chose) copistes, nous ne devons craindre d'autres ennemis que nos propres lecteurs : si nous méritons leur protection et leur satisfaction, nous ne devons pas *donner un zeste* de tout le reste qui ne nous lit pas. Que les premiers nous défendent d'eux-mêmes, et que les seconds aboient tant qu'ils voudront ! Nous serons avec eux comme le mâtin, qui, quand certains roquets dressent la tête pour japper après lui,

Lève la patte, pisse, et poursuit son chemin (1).

Joignez à cela que les livres ne s'écrivent que pour être lus, et que, par leur nature même, ils semblent être uniquement dédiés aux lecteurs. Les mettre sous la protection de quelqu'un qui peut-être ne les lira pas (comme font plusieurs grands personnages), c'est tirer les choses de leur état naturel; cela revient à faire un présent à quelqu'un qui tantôt, pour montrer qu'il nous sait gré de notre bonne volonté, paye le présent plus cher qu'il ne vaut, et tantôt

---

(1) Alzan la pata, los mean,  
Y prosiguen su camino.

Ce chien, la *gamelle* et le *zeste* que l'on a vus plus haut, présentent un échantillon des proverbes trop familiers que les écrivains espagnols peuvent risquer sans conséquence, parce que ces proverbes sont bien accueillis dans leur langue; mais ils ne seroient pas reçus de même en France.

le jette à la figure de celui qui l'envoie, ou le partage entre ses laquais.

Il y a encore un autre avantage, tant pour l'écrivain que pour le Mécène, à dédier ses ouvrages aux lecteurs. Comme l'auteur ne les connoit pas, il évite les mensonges et les flatteries dont sont ordinairement gonflées les dédicaces; car, ignorant l'histoire de chaque particulier, il est dispensé de faire leur éloge; et les lecteurs d'un jugement solide et d'un goût délicat n'ont pas la confusion de se voir loués en face. On sait que rien n'embarrasse plus un homme mûr et de bon sens que de se voir donner de l'encens par le visage, et, comme on dit, à sa barbe :

*Cui malè si palpère, recalcitrat undique tutus.*

Un superbe coursier, prompt à s'effaroucher,  
Regimbe, et se défend quand on veut le toucher.

HORAT., *Sat.*, l. II, 1.

Cela établi, seigneur lecteur, mon vénérable maître, que V... donne conclusion à la dédicace, et commençons tête à tête la conversation préliminaire qui se nomme vulgairement prologue. Je soupçonne que V... aura quelques questions à me faire, ainsi j'entre en matière, parce que je suis prêt à la servir et à la satisfaire de tout mon pouvoir.

V... demandera (je crois l'entendre) pour quelle raison, ou avec quel fondement est-il dit sur le titre de cet ouvrage que les aventures de Gil Blas furent adoptées par M. Le Sage, en lui ôtant l'honneur d'être leur père légitime, ou naturel? Quoi donc! ce monsieur ne le fut-il pas *certainement*?

Qu'est-ce que le seigneur lecteur appelle *certainement*? Dans les productions métaphysiques de l'entendement, il y a presque autant de doutes, s'il n'y en a pas plus, que

dans les productions physiques et matérielles du corps. Dans celles-ci, l'on sait, ou l'on peut savoir, avec certitude la mère qui les enfanta; mais jamais l'on ne peut savoir avec la même assurance le père qui les engendra. Pour arrêter les inconvénients que ces doutes pouvoient produire, la loi établit la fameuse décision : *Is pater est quem nuptiæ demonstrant*. Mais comme il n'y a point de mariage qui légitime les productions de l'esprit, nous ne sommes pas obligés de croire que celui-là est leur véritable père qui se vante de l'être au commencement de l'ouvrage, excepté seulement pour les livres sacrés. La corneille qui se revêt des plumes d'autrui est une pure fable; il n'y a que les voleurs et les plagiaires qui soient les véritables corneilles.

J'en conviens (répondra peut-être V...); mais je voudrois savoir sur quel fondement vous assimilez notre bon monsieur à une corneille? Sur le plus solide et le plus grave qu'il soit possible de présenter pour asseoir de prudentes conjectures. Ses concitoyens, ses panégyristes mêmes, l'avouent modestement, et le prouvent par des faits qui paroissent concluants. Les auteurs impartiaux et modérés du *Dictionnaire historique et portatif*, qui formoient une compagnie ou association de littérateurs de Paris (1), tous hommes mûrs et retirés du grand monde; qui n'appartenoient à aucun corps régulier, ecclésiastique, politique, ou académique, et par conséquent étoient exempts de tout esprit de corps ou de parti, disent dans leur idiome naturel, quand ils viennent à traiter de M. Alain-

---

(1) Cette société prétendue de tant de gens de lettres étoit bornée, comme l'on sait, à un seul et unique auteur, le laborieux dom Chandon. Mais le jésuite espagnol a pu, d'après le titre, croire qu'il avoit affaire à une compagnie.



René Le Sage, dans l'édition d'Amsterdam de 1771, tom. IV, page 145 :

« Alain-René Le Sage, poète françois, né à Rhuis en Bretagne l'an 1677 (1), mourut en 1747 à Boulogne-sur-Mer. Son premier ouvrage fut une traduction paraphrasée des lettres d'Aristénète, auteur grec. Il apprit ensuite l'espagnol et goûta beaucoup les auteurs de cette langue, dont il a donné des traductions ou plutôt des imitations qui ont eu beaucoup de succès. Ses principaux écrits dans ce genre sont, 1°. Gusman d'Alfarache, en deux volumes in-12; ouvrage dans lequel l'auteur fait passer le sérieux à travers le frivole, qui y domine; 2°. le Bachelier de Salamanca, en deux volumes in-12; roman bien écrit et semé d'une critique utile des mœurs du siècle; 3°. Gil Blas de Santillane; on y trouve des peintures vraies des mœurs des hommes, des choses ingénieuses et amusantes, des réflexions judicieuses, mais quelquefois prolixes. Il y a du choix, de l'élégance, dans les expressions, et assez de netteté dans les récits; 4°. Nouvelles Aventures de don Quichotte, en deux volumes in-12; ce nouveau Don Quichotte ne vaut pas l'ancien, il y a pourtant quelques plaisanteries agréables; 5°. le Diable boiteux, deux volumes in-12; ouvrage qui renferme des traits propres à égayer l'esprit et à corriger les mœurs; 6°. Mélanges amusants des saillies d'esprit et des traits historiques les plus frappants; ce recueil est, ainsi que tous ceux de ce genre, un mélange de bon et de mauvais. Cet auteur avoit peu d'in-

---

(1) C'est une erreur du biographe; Le Sage étoit né à Sarzeau, petite ville dans la presqu'île de Rhuis, le 8 mai 1668, suivant les recherches exactes de M. Audifret, qui a rédigé avec soin l'article de Le Sage dans la Biographie universelle.

» vention ; mais il avoit de l'esprit, du goût, et l'art d'em-  
 » bellir les idées des autres et de se les rendre propres. »

Ce qui, étant fidèlement rendu en espagnol, signifie (1) :

« Alain-René Le Sage, poète françois, naquit à Rhuy en  
 » Bretagne l'an 1677, et mourut en 1747 à Boulogne en  
 » France. Son premier ouvrage fut une traduction para-  
 » phrasée des lettres d'Aristénète, auteur grec. Il apprit  
 » ensuite la langue espagnole, qui lui plut tant, qu'il *publia*  
 » *beaucoup de traductions* ou pour mieux dire d'imitations  
 » de l'espagnol. Ses principaux écrits *dans ce genre* furent,  
 » 1°. Gusman d'Alfarache, en deux tomes in-12 ; ouvrage  
 » dans lequel l'auteur introduit le sérieux parmi le frivole  
 » qui y domine ; 2°. le Bachelier de Salamanque, en deux  
 » tomes in-12 ; nouvelle bien écrite, et semée d'une cri-  
 » tique utile des mœurs du siècle ; 3°. *Gil Blas de Santil-*  
 » *lane, où l'on rencontre des peintures très-fidèles et très-*  
 » *vives des coutumes des hommes, des choses ingénieuses et*

(1) On met ici la traduction littérale de la traduction espagnole, au risque de se répéter. Il importe, en effet, de faire remarquer les adroites infidélités que le jésuite espagnol a cru pouvoir se permettre, parlant à ses compatriotes, qui pour la plupart ne savent pas le françois. En comparant la traduction soi-disant fidèle de D. Issalps avec l'original françois, on sentira par quel intérêt cet auteur diminue les éloges accordés aux ouvrages qu'il laisse à LE SAGE, et grossit ceux qu'il prodigue à Gil Blas : on n'a souligné que ce qu'il souligne lui-même ; en sorte que les additions qu'il fait au paragraphe du *Dictionnaire historique portatif*, étant soulignées par lui comme très-importantes, ressortent également dans la version : c'est ainsi que D. Issalps a souligné l'expression *gran talento*, *grand talent*, dont il se moque ensuite avec d'autant plus de grâce qu'elle n'est pas dans l'article original. Il en est de même de plusieurs autres fraudes de l'auteur espagnol, qui paroissent au grand jour dans notre version plus scrupuleuse que la sienne.

» *divertissantes, des réflexions pleines de jugement, quoi-*  
 » *que quelquefois prolixes. Le style, sans cesser d'être na-*  
 » *turel, est élégant et correct.* La narration est coulante,  
 » nette et facile; 4°. *Nouvelles Aventures de Don Qui-*  
 » *chotte, en deux tomes in-12; il s'en faut de beaucoup*  
 » *que ce nouveau Don Quichotte atteigne au premier; 5°. le*  
 » *Diable boiteux, deux tomes in-12; ouvrage où l'on ren-*  
 » *contre quelques traits qui servent à divertir et à instruire;*  
 » 6°. *Mélanges de matières amusantes et ingénieuses, et*  
 » *d'histoires curieuses; collection où il y a du bien et du*  
 » *mal, comme en toute espèce de collections. Cet auteur*  
 » *avoit peu d'invention, mais il étoit doué d'esprit et de*  
 » *goût, ainsi que d'un grand talent, celui d'ornez les idées*  
 » *ou les conceptions des autres, en se rendant propres les*  
 » *pensées d'autrui.* »

Voilà ce que disent les auteurs du Dictionnaire historique portatif à l'article de M. Le Sage. Et puisque les compatriotes et les panégyristes mêmes de M. Alain (1), hommes d'ailleurs d'une très-grande impartialité et d'une critique très-délicate, comptent Gil Blas de Santillane parmi les traductions ou imitations de la langue espagnole, dans lesquelles il exerça le *grand talent* de se rendre propres les pensées d'autrui, avois-je besoin de plus de fondement pour plumer la corneille françoise; et rendre aux Espagnols Gil Blas en son poil et plume originaires?

Mais si l'on veut savoir de moi quel Espagnol fut le véritable père de ce fils, et d'où ou comment la pauvre créa-

---

(1) Alain n'est qu'un nom de baptême, et ne peut désigner Le Sage que par un trait de raillerie assez peu convenable; cependant on sait que Voltaire se plaisoit quelquefois à désigner Corneille, Racine et Despréaux, en ne leur donnant que leurs prénoms de *Pierre, Jean et Nicolas.*

ture vint tomber entre les mains du monsieur françois, je ne le pourrai dire avec toute la certitude que je désirerois. J'ai seulement pu vérifier que ledit M. Le Sage fut plusieurs années en Espagne, les uns disent comme secrétaire, les autres comme ami ou commensal d'un ambassadeur de France (1); que son goût pour notre langue, et le plaisir que lui faisoient les ouvrages gracieux, satiriques et moraux, qu'on y avoit publiés peu auparavant, les uns anonymes, les autres avec les noms de leurs véritables auteurs, l'engagèrent à faire connoissance avec les uns et les autres. Il eut une étroite amitié avec un certain ABOGADO, Andalous, qui lui donna le fameux songe politique qui commence ainsi : *Pasabayo et Bocalini por estudio ò por recreo*, satire furieuse du ministère d'Espagne; ce même ABOGADO confia à M. Le Sage le manuscrit de la Nouvelle de Gil Blas (autre satire plus agréable, plus douce, et plus intelligible, du gouvernement des grands seigneurs que l'on vit successivement à la tête du ministère), pour qu'il la traduisit en françois, la fit imprimer à Paris et publier comme née dans ce royaume; car, sous le gouvernement alors existant de l'Espagne, on n'auroit pu l'y faire paroître, sans que la vie de l'imprimeur et de tous ceux qui auroient coopéré à sa publication ne fût en danger. Il y a encore une autre raison de grand poids pour croire que Le Sage ne fut pas le véritable auteur de cette agréable fiction. Quiconque la lira, sera persuadé qu'elle fut écrite sous les règnes de Phi-

---

(1) Il n'y a aucune apparence que Le Sage ait été en Espagne; il est vrai seulement que l'abbé de Lyonne, amateur distingué de la langue espagnole, et qui fut constamment un des bienfaiteurs de Le Sage, lui apprit cette langue, lui rendit familiers les bons écrivains castillans, et les lui fit goûter. (*Vie de Le Sage*, à la tête de la collection de ses œuvres choisies, en 1783.)

lippe III et Philippe IV, dont les ministres et les favoris y sont maltraités. M. Le Sage, né en 1677, temps où Philippe IV étoit déjà mort, ne pouvoit venir en Espagne, ni comme secrétaire, ni comme ami ou commensal d'un ambassadeur françois, vers la fin de ce siècle ou le commencement du suivant (alors le Gil Blas espagnol couroit déjà secrètement dans les mains de quelques curieux, comme un écrit anonyme et d'auteur inconnu); mais Le Sage pouvoit après coup s'engouer assez de nos romans pour les imiter ou traduire en son langage. L'on peut croire qu'il en agit ainsi avec Gil Blas, lui faisant dire en lettres moulées et en françois ce qu'il avoit dit auparavant en manuscrit et en castillan (1). Voilà tout ce que j'ai pu vérifier sur ce sujet, sans pourtant avoir, pour le prouver, des renseignements suffisants, ou des témoignages respectables pour en faire foi. Ce qui me semble de cette relation, c'est *che si non sia vero, al meno è bene trovato*. Et ainsi, seigneur lecteur, de mon âme, mon très-estimé Mécène, V... pourra croire celui qui lui semblera le meilleur.

Ce qui n'est pas douteux, c'est que dans le III<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> volume, on parle avec trop peu de respect de deux grands seigneurs que l'on nomme (2), et sur lesquels on donne des détails caustiques, malgré tout le respect dû à leurs personnes, ne fût-ce que pour leur haute naissance. Je ne me

(1) Mais si cela est vrai, s'il y a un Gil Blas, manuscrit, castillan, composé par *Abogado*, pourquoi ne pas le publier avec toutes les preuves d'authenticité convenables et requises en pareil cas? Pourquoi un Espagnol s'impose-t-il plutôt la tâche singulière de traduire notre Gil Blas, au lieu de nous donner le sien? Il me semble qu'il n'y a pas de réponse satisfaisante à ces deux questions bien simples.

(2) Le duc de Lerme et le comte d'Olivarès.

dissimule pas que beaucoup d'historiens, même nationaux, ne les traitent pas avec plus de ménagement; mais comme il ne faut pas suivre de tels exemples, je n'en respecterai pas l'autorité. C'est pourquoi, dans ma traduction, je dénigrerai les titres et les rangs de ces personnages, sans manquer à la vérité. Ceux qui sont instruits dans l'histoire les sauront, quoique je veuille les leur cacher; je ne veux pas les dire à ceux qui les ignorent.

Je vois, seigneur lecteur, que V... n'est cependant pas tout-à-fait persuadée que l'écrivain françois ne soit pas le véritable père de Gil Blas, parce qu'elle dira : Si l'auteur de ce roman étoit Espagnol, il n'est pas vraisemblable que, habile et instruit dans la géographie et dans la carte d'Espagne comme tout son ouvrage l'annonce, il soit tombé dans l'énorme erreur que l'on voit tome IV, livre x, chap. 1, où il est dit que Gil Blas et son fidèle Scipion, étant partis de Madrid pour les Asturies, *dormirent la première nuit à Alcalá, et la seconde à Ségovie*. Les muletiers, même les plus ignorants de l'Espagne, savent qu'Alcalá, par rapport à Madrid, est à la partie opposée des Asturies et de Ségovie; et par conséquent qu'il faut repasser par Madrid ou ses environs pour revenir coucher la seconde nuit à Ségovie. Joignez à cela que d'Alcalá à Ségovie il y a pour le moins vingt *leguas* (1), avec une grande gorge à passer. Il n'est pas vraisemblable que l'on trouvât en Espagne un muletier ou encore moins un voiturier assez peu soigneux de ses mules pour vouloir les exposer à la fatigue de faire en un jour un chemin que l'on peut difficilement achever en deux. D'où il suit qu'en aucun manuscrit espagnol, aussi bien pensé surtout que le manuscrit en question, l'écrivain

---

(1) La *legua* vaut environ deux lieues de France.

françois n'a pu prendre une erreur aussi grave et aussi démesurée, et que par conséquent le roman de Gil Blas lui doit son origine (1).

Mais que V... me dise, seigneur et très-vénérable lecteur; M. Alain-René n'a-t-il pas très-bien pu commettre cette erreur, avec l'intention de mieux cacher son vol? V... pense-t-elle que Cacus seul, le dieu tutélaire des larrons, eut l'habileté d'inventer certains artifices qui détournassent les scrutateurs curieux de ses vols ingénieux et délicats? Non, seigneur; cette habileté, tous les coupeurs de bourse, tous les plagiaires de livres l'ont possédée à un degré plus ou moins élevé. Maintenant, puisque ce M. Le Sage est si vanté *pour son grand talent de se rendre propres les pensées d'autrui*; que V... considère s'il n'auroit pas celui de laisser adroitement tomber telle et telle énorme erreur pour mieux cacher son jeu et mieux couvrir son vol.

Mais enfin pourquoi nous fatiguer? à quoi bon tourmenter la sibylle, quand l'oracle est si clair? Pour quelle nécessité prouver que le Gil Blas de Santillane fut originairement espagnol, quand les compatriotes et les panégyristes mêmes du copiste l'avouent? Ne comptent-ils pas Gil Blas parmi les *traductions* ou *imitations* de l'espagnol, dans lesquelles s'exerça M. Le Sage? Ne disent-ils pas que

(1) Il en seroit de même d'un grand nombre d'anachronismes dont Gil Blas est rempli. Ces fautes furent reprochées à Le Sage dans l'origine. Il convint de ces fautes dans un avis en tête du troisième volume, et promit de les corriger. Mais en voulant les réformer, il en fit de nouvelles, comme on le prouve dans les notes de la présente édition. Voyez, à cet égard, l'histoire de don Pompeyo de Castro, Chapitre VII du Livre III, où Le Sage a substitué Varsovie à Lisbonne, et le prince de Radzivil au duc d'Almeida.

ses principaux ouvrages dans ce genre furent *Gusman d'Alfarache*, le *Bachelier de Salamanque*, *Gil Blas de Santillane* (1), etc. etc. ? N'ajoutent-ils pas immédiatement *que cet écrivain avoit peu d'invention, mais qu'il étoit doué d'esprit et de goût, ainsi que d'un grand talent*, etc. etc. ? Que me falloit-il donc de plus pour le regarder comme un Espagnol francisé, lui ôter son pur masque, lui enlever ses imperfections, et lui faire parler son langage propre, élégant, primitif, et naturel ?

Je vois pourtant que V... n'est pas bien satisfaite, et a encore quelque réplique ou quelque question à me faire. Si celui qui a fait cette restitution est un vieillard prudent ou sévère (comme il le dit lui-même) qui n'est pas endurant quand il s'agit de se moquer de sa nation, comment un homme de son âge a-t-il pu perdre son temps à un ouvrage demi-bouffon, en se donnant une fatigue qui paroît très-étrangère à ses années, et peut-être même à ses autres occupations particulières, auxquelles il pouvoit associer des travaux plus sérieux, plus utiles, et non moins agréables ? Allons doucement : cette réplique, cette petite question touche certaine corde ; il y a plusieurs parties à lier, il faut les saisir toutes.

En premier lieu, par cela même que je suis vieux, prudent, dur, et très-attaché à ma nation, je ne pouvois ni ne devois souffrir qu'un François, quel qu'il fût, vînt, avec

---

(1) D. Chaudon a suivi une prévention commune, et peut-être a-t-il trop compté sur l'assertion de Voltaire, quand il a englobé *Gil Blas* dans le nombre des livres que Le Sage avoit ou traduits ou imités de l'espagnol. Nous avons vu plus haut ce que l'on doit penser de l'assertion de Voltaire. Elle seroit contradictoire avec le fait de l'existence d'un *Gil Blas* espagnol, que l'on cite, il est vrai, mais qu'on ne produit pas.



ses mains lavées ou à laver, s'efforcer de nous persuader qu'un Asturien natif ( comme on l'assure ) de Pajarès avoit été engendré, conçu et enfanté de l'autre côté des Pyrénées, en supposant que M. Le Sage lui ait donné le jour, ni plus ni moins que comme on prétend que Jupiter le donna à Minerve.

En second lieu, l'ouvrage n'a rien de demi-bouffon, quoiqu'il soit écrit avec assez de sel et une certaine quantité de poivre-long. *Le ridentem dicere verum quid vetat* (1)? est reçu par tous les gens de goût, et ne s'appelle pas bouffonnerie, mais *bonne plaisanterie et enjouement*. *Castigat ridendo mores*, a été dit, il y a bien des siècles, à propos d'un des ouvrages les plus instructifs et les plus piquants que nous ait laissés l'antiquité. *Quien tuvò retuvò, y dexò para la vejez*, dit notre adage, qui en somme revient à celui-ci :

*Quo semel est imbuta recens, servabit odorem  
Testa diu.*

HORAT., Epist. I, 11.

Le vase qui d'abord d'une pure liqueur  
A rempli son argile encor vierge et nouvelle,  
A son premier parfum reste long-temps fidèle.

M. P. LE BRUN.

Pourquoi appelle-t-on demi-bouffon un ouvrage plein de peintures très-vives, etc., de réflexions non moins pleines de jugement, etc., et dont la narration est coulante, nette et facile, comme aussi de temps en temps enjouée, sans jamais être bouffonne? Un ouvrage de ce caractère n'a

(1) Ne peut-on en riant dire la vérité?

HORACE, Sat. I, 1.

rien de bouffon et ne doit paroître mauvais, pas même à un Matusalem, fût-il à la dernière année de sa longue vie.

Soit (reprendra de nouveau V...); mais se dévouer à un travail aussi machinal que celui d'une traduction! un homme qui pouvoit attendre de son âge et de ses occupations des travaux plus sérieux, plus utiles, et non moins agréables, c'est vraiment dommage, *è fà moltà pietà*. Mille remerciements de la faveur que me fait V... en attendant tant de moi; mais quand je serois tel que V... se figure que je suis, me trouvant, comme je me trouve, privé de santé, sans tête, sans mémoire, sans livres, et accablé de soins, je ne puis m'occuper que de ce mécanisme pour tuer le temps, me distraire un peu de mes maux, et servir mon pays le peu que je le puis.

Le roman de Gil Blas est très-judicieux, très-instructif, et en même temps d'un grand intérêt, à cause des innombrables événements qui s'y enlèvent le plus simplement, le plus conséquemment et le plus naturellement du monde. Les mœurs des hommes y sont peintes avec toute la vivacité et la justesse possibles; elles donnent lieu aux réflexions les plus solides, les plus conformes à l'honnêteté naturelle et à la morale évangélique. Si par hasard il s'y glisse quelques aventures galantes, elles se traitent avec toute la décence et toute la bienséance que l'on peut désirer d'une plume exercée et circonspecte; car l'on doit observer que les aventures de cette espèce sont décrites de manière à inspirer le désir de les fuir en montrant la punition.

Mais, monsieur, toute cette morale est fondée sur des faits fabuleux, puisque le héros même du roman est fabuleux. Eh! qu'importe que les faits soient imaginaires et fabuleux, pourvu qu'ils ressemblent à la vérité, et que la morale soit solide, pure, et en tout conforme à ce que

recommandent la religion et la raison? Les fables de Phèdre et d'Ésope sont-elles par hasard plus que des fables? Malgré cela, qui a nié que ces paroles et ces actions des plantes et des animaux aient enseigné beaucoup de choses aux hommes? Le très-savant Pierre Daniel Huet, évêque d'Avranches, un des hommes les plus sages qu'ait eus la France, écrivit un livre sur *l'origine des romans et des nouvelles*. Il n'y a qu'à le lire, dit un critique moderne (1), et qui que ce soit demeurera convaincu non-seulement de leur antiquité et de l'usage que l'on a fait des fictions romanesques, mais encore de leur utilité, comme de celle d'une école de morale beaucoup plus efficace que les leçons d'aucun maître.

Le même critique prétend (et les raisons sur lesquelles il s'appuie ne sont en vérité pas foibles), que la lecture des romans bien écrits est plus utile, au moins pour les particuliers, que celle de l'histoire. Dans celle-ci, l'on n'apprend tout au plus que ce qui s'est fait, et encore cela fort rarement; car il y a très-peu d'écrivains qui, soit par passion, soit par esprit de parti, soit par esprit national, ne défigurent les faits véritables, en donnant pour tels les événements les plus altérés et souvent les plus contraires; mais dans les romans, on enseigne ce qu'il faut faire, en avouant hautement que les modèles que l'on propose n'ont point existé. Parmi les historiens, il n'en est pas ordinairement de plus trompeurs que ceux qui vantent le plus leur fidélité : *Nulli jactantiùs fidem suam obligant, quàm qui*

---

(1) *Abogado Constantini*, Lettres critiques, t. II, p. 32. (Note de D. Issalps). Nous ne connoissons pas *Abogado Constantini*, ni ses Lettres critiques.

*maximè violent*, a dit l'un d'eux (1) très-accrédité parmi les modernes; mais les romanciers entrent en matière, en avouant que tout ce qu'ils disent est fictif, quoique si semblable à ce que l'on voit et à ce que l'on éprouve, que la fiction même conduit par la main à l'illusion, et amène insensiblement le précepte. La lecture de l'histoire ne sert communément qu'à charger la mémoire d'une foule d'événements incertains et passés, pour faire étalage d'une puérile et pédantesque érudition, soit dans les conversations particulières, soit dans les écrits publics; mais la lecture des romans, outre qu'elle sert à l'amusement par la variété et la confusion des aventures supposées, se dirige principalement à la connoissance pratique du monde, à la découverte de ses écueils, et à la manière de s'y conduire discrètement, chrétiennement et prudemment.

Les romans, les fables et les paraboles, se ressemblent beaucoup par le but qu'ils se proposent. Il n'est autre que d'apprendre aux hommes à être hommes. Ces trois genres d'ouvrages ne diffèrent qu'en ce que les premiers sont longs et amusants; les seconds, courts et agréables; les troisièmes, tantôt longs, tantôt courts; tous trois d'ailleurs sont moraux.

Ceux qui doutèrent de l'existence de Job, regardèrent son livre comme une longue parabole et comme un roman court, mais plein de bons préceptes. Le petit nombre de gens qui pensent de même de l'histoire de Tobie y voyent un roman supérieur et précieux, un tissu des hasards les plus singuliers, qui tous inspirent les plus hautes maximes de

---

(1) *Fam. de Estrada*, dans la préface de son histoire de *Bello Belgico*. (Note de D. Issalps.)

la religion, l'idée la plus élevée de Dieu, et les principes les plus propres à graver dans l'âme les obligations de la société humaine. Aucune de ces deux opinions ne peut se soutenir catholiquement; mais elles existent. Les deux paraboles, l'une de Nathan à David après son adultère avec Bethsabée, et l'autre adressée au même monarque, quand il eut résolu d'ôter la vie à Absalon, pour le punir du fratricide qu'il avoit commis sur Ammon; ces deux paraboles, dis-je, sont comme deux petites nouvelles : la première, tendant à ce que le monarque se repentit de son adultère; la seconde, à ce qu'il rendit son amour, et ne donnât pas la mort au fils fratricide; cette parabole fut *forgée* par son capitaine Joab.

Ainsi, les paraboles n'étant que de courts romans, réduits à un seul événement entièrement supposé et imaginaire, et les romans n'étant que de longues paraboles, entremêlées de diverses aventures fictives, quoique très-semblables à celles que nous voyons tous les jours, afin que la monstruosité réelle de nos véritables personnages soit palpable dans la monstrueuse déraison des personnages imaginaires; ce genre d'écrits ne peut faire dégénérer aucune plume, pourvu qu'ils soient traités avec toute la décence, la discrétion et le jugement nécessaires.

Et en effet, quels livres plus profitables que ceux qui divertissent en instruisant, et transportent en enseignant, parce qu'ils ont l'art de déguiser le pédantisme ennuyeux de la leçon sous le masque d'un conte fait à plaisir et fabriqué à dessein? Tels sont les romans bien écrits et les nouvelles travaillées avec jugement, choix et méthode. Aucun bon connoisseur n'a refusé ce mérite au roman de Gil Blas qu'adopta M. Le Sage. Loin de là, il y a des critiques d'un goût exquis, qui dans son genre ne le jugent pas inférieur

au célèbre *Télémaque* de l'incomparable seigneur Fénelon de Salignac (1).

J'ai dit exprès, *le roman de Gil Blas qu'adopta M. Le Sage*, parce qu'il ne traduisit en françois que quatre petits tomes in-12, et termina son agréable nouvelle au double mariage de Gil Blas avec dona Dorothee, fille de don Juan de Juntella, et de don Juan de Juntella avec Séraphine, fille de Scipion et filleule de Gil Blas. Ces quatre volumes sont précisément ceux qui ont mérité les plus grands éloges des critiques de bon nez, dont plusieurs alloient jusqu'à le comparer au prince des romans, que composa le célèbre et très-discret archevêque de Cambrai.

Tel est, seigneur lecteur, l'ouvrage que je présente à V... comme lecteur, et que je lui dédie comme protecteur. Que V... me lise avec bonté, me favorise de son assistance, et si elle veut savoir comment je me nomme, maintenant va le lui dire,

Son plus dévoué serviteur,

D. Joaquin Frederico ISSALPS. »

#### RÉFLEXIONS SUR CE PROLOGUE.

Après ce plaidoyer en forme de prologue, réfuté, ce me semble, par le petit nombre de notes que nous y avons jointes, nous croyons bien qu'aucun François ne pensera que l'ex-jésuite ait pu prouver sa thèse. Il se fonde sur l'existence d'un

---

(1) On ne sauroit faire un éloge plus complet et plus fort des bons romans, en général, et spécialement de celui de Gil Blas. Ce morceau devient précieux, quand on songe que c'est l'ouvrage d'un jésuite.

texte original, qu'il auroit fallu constater et publier en espagnol, plutôt que de traduire le Gil Blas de Le Sage; il n'y a pas moyen de réfuter cet argument; mais la raison échoue, quand elle veut choquer un préjugé national. On assure que ce jésuite a gagné son procès au jugement des Espagnols, dont le patriotisme considère aujourd'hui Gil Blas comme un pendant de don Quichotte, et un fruit du même terroir.

Quand même il seroit aussi vrai que cela paroît improbable que Le Sage auroit pris l'idée de cet admirable roman dans un manuscrit espagnol, il n'a pas pu y dérober ce style vif et naturel, ces caractères peints de couleurs si naïves, ces scènes et ces dialogues si piquants et si dramatiques, ces anecdotes de Paris dont il transporte habilement le théâtre à Tolède, à Grenade, à Madrid; et cette foule de détails qui ne peuvent certainement appartenir qu'à lui, etc. A chaque page, on voit l'esprit, le ton, les mœurs, les aventures, le miroir exact de Paris tel qu'il étoit dans le moment où Le Sage écrivoit; le costume des personnages est tout ce qu'ils ont d'espagnol; le reste est purement françois. Il seroit impossible qu'un auteur andaloux eût ainsi deviné, dès 1635, ce qui ne s'est passé qu'en France vers 1715 et 1725.

Il y a des traits historiques des règnes de Philippe III et de Philippe IV, intercalés dans ce ro-

man ; mais ces détails étoient connus , et Le Sage a pu les puiser dans un grand nombre d'écrivains , en les appropriant au dessein qu'il se proposoit ; on ne lui auroit pas permis de personnaliser les grands de la cour de Versailles , ni les premiers commis des ministres d'alors ; on lui abandonna ceux des rois espagnols de la branche d'Autriche , éteinte en 1700 , et dont la réputation ne tenoit au cœur à personne. Le Sage alors fut à son aise , pour peindre la corruption , la vénalité , la bassesse de tous les entours du pouvoir , et les vices des princes , cultivés à l'envi par ceux qui les approchent , et cette dégradation d'une autorité mal réglée qui descend du roi au ministre , de ce ministre à ses commis , de ces commis à leurs laquais , de ceux-ci à des courtisanes , etc.

Quant aux détails topographiques et aux descriptions des lieux , ce seroit là qu'un Espagnol se seroit arrêté , se seroit étendu avec le plus de complaisance , comme nous avons vu que Vincent Espinel s'étoit amusé à décrire sa ville de Ronda. Il y auroit eu tant de choses à dire sur Séville , Valence , Grenade , Madrid ! et sur les antiquités de toutes les villes d'Espagne ! et sur les beautés naturelles des campagnes fertiles de cette riche péninsule , etc. ! Mais c'est la partie la plus foible des tableaux de Le Sage. Il ne l'a qu'effleurée ; ce n'étoit pas là son objet.



Ces observations me paroissent très-importantes, et j'ai vu de bons juges qui en ont été très-frappés; ils ont relu Gil Blas exprès pour s'assurer si le goût de terroir que l'écrivain y fait sentir est vraiment celui de l'Espagne, ou s'il n'indique pas plutôt le cru naturel de la France; ces connoisseurs impartiaux ont été de l'avis qu'on ne peut s'arrêter au soupçon que Gil Blas soit volé à l'Espagne, et que c'est à Paris qu'il aura désormais son certificat d'origine.

Ce n'est pas un petit éloge pour un livre comme Gil Blas, que ce conflit entre deux peuples, qui se disputent à l'envi la gloire de l'avoir vu naître, et qui donnent également, pour motif péremptoire de leur prétention, que chacun des deux peuples trouve dans cet ouvrage la fidélité scrupuleuse du coloris national. Cette controverse est unique; on n'en trouveroit pas un autre exemple dans les fastes de la république des lettres.

Tous les peuples qui ont une littérature ont rendu hommage à Gil Blas, en s'empressant de le traduire, ou en tâchant de l'imiter.

#### DES TRADUCTIONS DU GIL BLAS.

Quant aux traductions, l'Italie en possède deux : l'une est du chanoine Monti, secrétaire du cardinal Pompée Aldrovandi (*Venise*, 1740, 1746); et l'autre, du docteur Crocchi (*Londres*, 1806.)

M. Smollett, auteur de *Roderic Random*, a traduit *Gil Blas* en anglois avec un soin particulier. Il affecte de conserver et de faire sortir les mots les plus piquants, qu'il laisse en françois dans son texte; ces citations littérales sont devenues une élégance parmi les écrivains anglois, quand les expressions qu'on intercale ainsi sont heureuses et bien trouvées; notre *Gil Blas* en est rempli. Mais malheureusement, le traducteur anglois n'avoit pas sous les yeux le dernier texte de *Gil Blas*, tel qu'il se trouve, corrigé avec soin par l'auteur, dans l'édition que donnèrent les libraires associés, en 1747. M. Smollett a travaillé sur les éditions fautives qui ont été suivies aussi mal à propos dans la collection des *OEuvres choisies de Le Sage* (1).

M. Smollett a joint à sa traduction des notes par lesquelles il a voulu faciliter l'intelligence de *Gil Blas* à ses compatriotes. Parmi les François mêmes, un grand nombre en auroient besoin. Les livres satiriques sont ceux qui s'obscurcissent dans un laps de temps assez court, et qui ne peuvent bientôt plus s'entendre sans un commentaire. Les allusions de *Le Sage* commencent à nous échapper. J'ai dit que M. de Tressan a oublié de nous transmettre celles qu'il avoit recueillies dans les entre-

---

(1) Dans la présente édition, on a suivi exactement le texte épuré par l'auteur, et collationné sur l'édition de 1747.

tiens de Le Sage. J'en ai annoté quelques-unes à la marge et au bas des pages d'un exemplaire de Gil Blas; mais pour les rédiger et en faire part au public, il me faudroit plus de loisir et de santé que je n'en ai.

*Interea fugit, heu! fugit irreparabile tempus* (1).

#### IMITATIONS DE GIL BLAS.

Les imitations du roman de Gil Blas n'approchent pas de ce chef-d'œuvre; elles ne sont pourtant pas sans quelque mérite, et je dois en donner au moins une légère idée.

Un premier *Gil Blas allemand*, ou Histoire de Pierre Clauss, contient des aventures qui tiennent au costume et aux usages allemands. Le héros voyage beaucoup; et son nom change, suivant les pays qu'il parcourt. C'est *Claussini*, en Italie: *La Claussinière*, en France, etc.

(1) Voilà ce que j'ai dit d'abord, et qui m'enhardit à compter sur l'indulgence des lecteurs pour la foiblesse que j'ai eue de joindre à cette édition, et les sommaires des chapitres, et les projets de notes, que j'avois minutés uniquement pour mon usage, à la marge et au bas des pages d'un exemplaire de Gil Blas. J'espère qu'on me jugera sur mon intention; je n'ai pas la présomption de croire que mes notes et mes nouveaux sommaires puissent rien ajouter au mérite supérieur que je me plais à reconnoître dans le chef-d'œuvre de Le Sage. Je n'ai voulu que l'éclaircir.

Il y a eu ensuite le nouveau *Gil Blas allemand*, composé par M. Hertzberg, professeur à Strasbourg, avec cette épigraphe :

*Jam mala finissem letho ; sed credula semper  
Spes fovet, et melius cras fore semper ait.*

Il offre d'autres aventures qu'on croit être réelles, et qui sont, dit-on, arrivées entre les Vosges et l'Alsace. Hyacinthe, fils d'un fermier des bords de la Moselle, est entré, malgré lui, au noviciat des jésuites. Il se lie avec Retz, fils d'un maître d'école du pied des montagnes des Vosges, conduit dans ce noviciat par un désespoir amoureux. Ils en sortent ensemble. Tous deux sont éclairés, et restent vertueux au milieu des épreuves auxquelles ils sont exposés. Hyacinthe a bien des malheurs. M. de Fourcroy, général, dont il devient le secrétaire, séduit la femme qu'Hyacinthe avoit cru devoir épouser après en avoir eu un fils. Hyacinthe voyage en Angleterre et en Hollande. Il rejoint sa Nérine, lui pardonne, et la conduit auprès de Retz, qui est uni aussi avec son Émilie ; ils s'établissent dans les Vosges, où ils trouvent enfin la paix et le bonheur. Cet ouvrage, assez attachant, contient deux livres, qui ne sont point subdivisés en chapitres, comme ceux de *Gil Blas*, dont chacun présente une scène ou un tableau distinct. Il y a quelques épisodes qui auroient mérité une meilleure version. Celle que j'ai

vue a paru à Francfort, 1778, deux parties in-12. On l'a réimprimée à Lille.

M. Thomas Holcroft a composé *Hugues Trévor*, ou le *Gil Blas anglois*, en quatre volumes in-12. Ce roman est plus remarquable et mieux fait que le précédent. Il donne une idée assez juste, mais peu avantageuse, de l'Université d'Oxford, de la théologie, de la jurisprudence et de la politique angloise. La composition a un ressort dont on peut dire : *Mens agitât molem*. Cette âme qui soutient Trévor dans les traverses qu'il éprouve, qui le rend au travail et l'encourage à la vertu ; cette déité généreuse qui préside à toute sa vie, est une personne charmante, la belle et sage Olivia. On est charmé de voir, à la fin du roman, son mariage avec Trévor. Il y a beaucoup de détails tenant aux mœurs angloises, et qui ne sont pas trop compris de ce côté-ci de la Manche. La traduction a paru en 1798 (*Paris*, Maradan, 4 volumes in-12).

Le titre de *Gil Blas* a semblé si heureux aux faiseurs de romans, qu'ils en ont presque à l'infini multiplié les contre-épreuves. On a les *Trois Gil Blas*, dans lesquels il y a quelques scènes assez plaisantes, mais un peu trop gaillardes.

C'est une suite de fredaines de trois jeunes gens de Strasbourg, qu'on appeloit les trois amis, ou le *Triolet bleu*. Au lieu d'embrasser les états auxquels on les destine, ils mangent tous leurs fonds, sont

aux expédients pour vivre ; épousent la querelle des étudiants de Strasbourg contre les officiers ; sont obligés de fuir ; parcourent l'Allemagne comme musiciens, joueurs, comédiens ou braconniers ; intéressent en leur faveur une célèbre cantatrice, la signora Fiorella ; se retirent d'abord dans un château abandonné, et ensuite au milieu des rochers d'une île déserte qui reçoit d'eux le nom de *l'île des Amis*.

Quelqu'un a fait aussi *l'Histoire de l'Enfant de Gil Blas*. C'étoit même un projet qui étoit venu à Le Sage, comme on le verra dans la note sur le dernier chapitre.

Le roman de Le Sage a eu le destin des bons livres. Ils sont toujours suivis d'une foule d'ouvrages, que les imitateurs taillent sur le même patron ou jettent dans le même moule ; mais en littérature, ces filiations nombreuses sont, comme toutes les familles, sujettes à dégénérer. On peut leur appliquer, à plus forte raison, la fameuse strophe d'Horace, sur les petits-enfants qui ne vaudront jamais leurs pères :

*Nos nequiores, mox daturos  
Progeniem vitiosiore.*

FIN DE L'EXAMEN PRÉLIMINAIRE.

---

---

# DÉCLARATION

## DE L'AUTEUR,

Contre les applications et les prétendues clefs de Gil Blas.

COMME il y a des personnes qui ne sauroient lire sans faire des applications des caractères vicieux ou ridicules qu'elles trouvent dans les ouvrages, je déclare à ces lecteurs malins qu'ils auroient tort d'appliquer les portraits qui sont dans le présent livre. J'en fais un aveu public : je ne me suis proposé que de représenter la vie des hommes telle qu'elle est ; à Dieu ne plaise que j'aie eu dessein de désigner quelqu'un en particulier ! Qu'aucun lecteur ne prenne donc pour lui ce qui peut convenir à d'autres aussi bien qu'à lui ; autrement, comme dit Phèdre, il se fera connoître mal à propos : *Stultè nudabit animi conscientiam* (1).

---

(1) Quiconque en mes portraits se sera reconnu,  
Mettra sa conscience et sa sottise à nu.

*Prologue du livre III des Fables de Phèdre.*

On voit en Castille, comme en France, des médecins dont la méthode est de faire un peu trop saigner les malades. On voit partout les mêmes vices et les mêmes originaux. J'avoue que je n'ai pas toujours exactement suivi les mœurs espagnoles ; et ceux qui savent dans quel désordre vivent les comédiennes de Madrid, pourroient me reprocher de n'avoir pas fait une peinture assez forte de leurs dérèglements ; mais j'ai cru devoir les adoucir, pour les conformer à nos manières (1).

---

(1) Cette modération prétendue est un trait de satire des plus sanglants. Voyez la fin du Livre III, Chapitre XII, et jugez de *l'adoucissement* que l'auteur dit avoir mis dans la peinture des comédiennes de Madrid, *pour les conformer à nos manières*.

---



# GIL BLAS AU LECTEUR.

Allégorie remarquable.

AVANT que d'entendre l'histoire de ma vie, écoute, ami lecteur, un conte que je vais te faire.

Deux écoliers alloient ensemble de Penafiel à Salamanque. Se sentant las et altérés, ils s'arrêtèrent au bord d'une fontaine qu'ils rencontrèrent sur leur chemin. Là, tandis qu'ils se délassoient après s'être désaltérés, ils aperçurent par hasard auprès d'eux, sur une pierre à fleur de terre, quelques mots déjà un peu effacés par le temps et par les pieds des troupeaux qu'on venoit abreuver à cette fontaine. Ils jetèrent de l'eau sur la pierre pour la laver, et ils lurent ces paroles castillanes : *Aqui està encerrada el alma del licenciado Pedro Garcias. ICI EST ENFERMÉE L'ÂME DU LICENCIÉ PIERRE GARCIAS.*

Le plus jeune des écoliers, qui étoit vif et étourdi, n'eut pas achevé de lire l'inscription, qu'il dit en riant de toute sa force : Rien n'est plus plaisant ! Ici est enfermée l'âme.... Une âme enfermée!.... Je voudrois savoir quel original a pu faire une si ridicule épitaphe. En achevant ces paroles, il se leva pour s'en aller. Son compagnon, plus judicieux, dit en lui-même : Il y a là-dessous quelque mystère; je veux demeurer ici pour l'éclaircir. Celui-ci laissa donc partir l'autre; et, sans perdre de temps, se mit à creuser avec son couteau tout autour de la pierre. Il fit si bien qu'il l'enleva. Il trouva dessous une bourse de cuir qu'il ouvrit. Il y avoit dedans cent ducats, avec une carte

sur laquelle étoient écrites ces paroles en latin : *Sois mon héritier, toi qui as eu assez d'esprit pour démêler le sens de l'inscription, et fais un meilleur usage que moi de mon argent.* L'écolier, ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle étoit auparavant, et reprit le chemin de Salamanque avec l'âme du licencié.

Qui que tu sois, ami lecteur, tu vas ressembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures sans prendre garde aux instructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage ; mais si tu le lis avec attention, tu y trouveras, suivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable (1).

---

(1) *Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.*

HORAT. de Art. Poet.

Ce devrait être la devise de tous ceux qui écrivent. Jamais cette épigraphe ne convint à aucun roman comme à l'histoire de Gil Blas. Mais cette histoire peut tomber entre les mains de jeunes gens qui n'y saisiroient pas d'eux-mêmes le trésor déguisé sous l'emblème de l'âme du LICENCIÉ GARCÍAS ; on a cru pouvoir les aider à faire cette découverte, par les sommaires ajoutés, dans cette édition, aux titres des Chapitres, et par quelques remarques mises au bas des pages, à l'exemple des notes insérées par M. *Smolett* dans sa traduction anglaise du roman de Gil Blas.

Ces notes serviront aussi à prouver, en détail, que les peintures de Gil Blas s'appliquent surtout à la France, et qu'il n'est nullement probable que Le Sage ait traduit ici un auteur espagnol.

---

---

HISTOIRE  
DE GIL BLAS  
DE SANTILLANE.

---

LIVRE PREMIER.

---

CHAPITRE PREMIER.

*De la naissance de Gil Blas, et de son éducation.*

Portrait d'un chanoine ignorant. — Recommandations paternelles qui ne seront pas toujours bien suivies.

BLAS de Santillane mon père, après avoir longtemps porté les armes pour le service de la monarchie espagnole, se retira dans la ville où il avoit pris naissance. Il y épousa une petite bourgeoise qui n'étoit plus dans sa première jeunesse, et je vins au monde dix mois après leur mariage. Ils allèrent ensuite demeurer à Oviédo, où ils furent obligés de se mettre en condition ; ma mère

devint femme de chambre et mon père écuyer (1). Comme ils n'avoient pour tout bien que leurs gages, j'aurois couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommoit Gil Perez. Il étoit frère aîné de ma mère, et mon parrain. Représentez-vous un petit homme haut de trois pieds et demi, extraordinairement gros, avec une tête enfoncée entre les deux épaules : voilà mon oncle. Au reste, c'étoit un ecclésiastique qui ne songeoit qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à faire bonne chère; et sa prébende, qui n'étoit pas mauvaise, lui en fournissoit les moyens.

Il me prit chez lui dès mon enfance, et se chargea de mon éducation. Je lui parus si éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, et entreprit de m'apprendre lui-même à lire : ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi; car, en me faisant connoître mes lettres, il se remit à la lecture qu'il avoit toujours fort

---

(1) Écuyer, gentilhomme servant, qui portoit le bouclier ou l'écu d'un chevalier, et accompagnoit partout une femme de qualité. Grâce au chef-d'œuvre de Cervantes, chacun sait que Sancho Pança fut l'écuyer de don Quichotte. Ce mot d'écuyer a reçu beaucoup d'autres significations. On se borne à expliquer celle dans laquelle il est pris ici.

négligée ; et , à force de s'y appliquer , il parvint à lire couramment son bréviaire ; ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enseigner la langue latine ; c'eût été autant d'argent épargné pour lui : mais , hélas ! le pauvre Gil Perez ! il n'en avoit de sa vie su les premiers principes ; c'étoit peut-être ( car je n'avance pas cela comme un fait certain ) le chanoine du chapitre le plus ignorant. Aussi , j'ai ouï dire qu'il n'avoit point obtenu son bénéfice par son érudition : il le devoit uniquement à la reconnaissance de quelques bonnes religieuses dont il avoit été le discret commissionnaire , et qui avoient eu le crédit de lui faire donner l'ordre de prêtrise sans examen.

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître : il m'envoya chez le docteur Godinez , qui passoit pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna , qu'au bout de cinq à six années j'entendis un peu les auteurs grecs , et assez bien les poètes latins. Je m'appliquai aussi à la logique , qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimois tant la dispute , que j'arrétois les passants , connus ou inconnus , pour leur proposer des arguments. Je m'adressois quelquefois à des figures hibernoises (1) qui ne de-

---

(1) Irlandoises. Hibernie est l'ancien nom de l'Irlande ;

mandoient pas mieux ; et il falloit alors nous voir disputer ! Quels gestes ! quelles grimaces ! quelles contorsions ! Nos yeux étoient pleins de fureur, et nos bouches écumantes : on nous devoit plutôt prendre pour des possédés que pour des philosophes.

Je m'acquis toutefois par là, dans la ville, la réputation de savant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je cesserois bientôt de lui être à charge. Ho çà, Gil-Blas, me dit-il un jour, le temps de ton enfance est passé. Tu as déjà dix-sept ans, et te voilà devenu habile garçon : il faut songer à te pousser. Je suis d'avis de t'envoyer à l'université de Salamanque : avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quelques ducats pour faire

mais on dit toujours un répétiteur, un disputeur hibernois. On connoît le poëme ou Rulhières peint si bien

Un tas de faux docteurs,  
De pauvres Hibernois, complaisants disputeurs,  
Qui, fuyant leur pays pour les saintes promesses,  
Viennent vivre à Paris d'arguments et de messes.

C'étoit surtout à Paris que l'on rencontroit ces *figures hibernoises* venues d'Irlande en France avec le roi Jacques Stuart, et signalées aussi dans les *Lettres Persanes*. Quand Le Sage les place à Oviédo, c'est une première preuve que si le lieu de la scène est en Espagne, l'original des tableaux de Gil Blas est le plus souvent en France.

ton voyage, avec ma mule qui vaut bien dix à douze pistoles; tu la vendras à Salamanque, et tu en emploieras l'argent à t'entretenir jusqu'à ce que tu sois placé.

Il ne pouvoit rien me proposer qui me fût plus agréable; car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus assez de force sur moi pour cacher ma joie; et lorsqu'il fallut partir, ne paroissant sensible qu'à la douleur de quitter un oncle à qui j'avois tant d'obligations, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné s'il eût pu lire au fond de mon âme. Avant mon départ, j'allai embrasser mon père et ma mère, qui ne m'épargnèrent pas les remontrances. Ils m'exhortèrent à prier Dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires, et, sur toutes choses, à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très-long-temps harangué, ils me firent présent de leur bénédiction, qui étoit le seul bien que j'attendois d'eux. Aussitôt je montai sur ma mule, et sortis de la ville (1).

---

(1) Gil Blas n'avoit que *dix-sept ans* à son départ d'Oviédo. Le lecteur aura soin d'y faire attention, non-seulement pour excuser quelques traits pardonnables au feu de la jeunesse, mais pour voir si l'auteur accordera bien, par la suite, l'âge de son héros avec les diverses époques de l'histoire contemporaine où nous le verrons figurer.

---

## CHAPITRE II.

*Des alarmes qu'il eut en allant à Pegnaflor ; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville, et avec quel homme il soupa.*

Hôte bavard. — Honnête maquignon. — Danger des louanges.

ME voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Pegnaflor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une mauvaise mule et de quarante bons ducats (1), sans compter quelques réaux (2) que j'avois volés à mon très-honoré oncle. La première chose que je fis, fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-à-dire au petit pas. Je lui mis la bride sur le cou, et, tirant de ma poche mes ducats, je commençai à les compter et recompter dans mon chapeau. Je n'étois pas maître de ma joie : je n'avois jamais vu tant d'argent ; je ne pouvois me lasser de le regarder et de le ma-

---

(1) Le ducat étoit une pièce d'or, dont la valeur a varié de deux jusqu'à six, huit ou dix francs.

(2) La *réale*, *réaux* au pluriel, est une pièce d'argent, monnaie blanche d'Espagne, qui a changé aussi plusieurs fois de valeur, depuis trois sous jusqu'à cinq et même sept sous et demi.







..... *Bois sc<sup>il</sup>*  
..... « *Telex, sil vous plaît quelques piécés d'argent dans ce  
chapeau : vous en serez récompensé dans l'autre monde.*

nier. Je le comptois peut-être pour la vingtième fois , quand tout à coup ma mule , levant la tête et les oreilles , s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit ; je regardai ce que ce pouvoit être : j'aperçus sur la terre un chapeau renversé , sur lequel il y avoit un rosaire à gros grains , et en même temps j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur passant , ayez pitié , de grâce , d'un pauvre soldat estropié ; jetez , s'il vous plaît , quelques pièces d'argent dans ce chapeau ; vous en serez récompensé dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoît la voix ; je vis au pied d'un buisson , à vingt ou trente pas de moi , une espèce de soldat qui , sur deux bâtons croisés , appuyoit le bout d'une escopette (1) qui me parut plus longue qu'une pique , et avec laquelle il me couchoit en joue. A cette vue , qui me fit trembler pour le bien de l'Église , je m'arrêtai tout court ; je serrai promptement mes ducats , je tirai quelques réaux , et , m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés , je les jetai dedans l'un après l'autre , pour montrer au soldat que j'en usois noblement. Il fut satisfait de ma générosité , et me donna autant

---

(1) *Escopeta* , fusil. L'escopette étoit une espèce d'arquebuse.

de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui ; mais la maudite bête, trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite : la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas sous mon oncle, lui avoit fait perdre l'usage du galop.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étois pas encore à Salamanque, et que je pourrois bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très-imprudent de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier (1). C'étoit sans doute ce qu'il auroit dû faire ; mais il avoit songé qu'en me donnant sa mule, mon voyage me coûteroit moins, et il avoit plus pensé à cela qu'aux périls que je pouvois courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avois le bonheur d'arriver à Pegnaflor, d'y vendre ma mule, et de prendre la voie du muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviédo, je n'ignorois pas le nom des villes

---

(1) On ne voyageoit en Espagne qu'avec les conducteurs des mules ou mulets ; il n'y avoit point de voitures publiques. Ces muletiers n'étoient pas renommés pour la pclitesse. *Muletier* et *brutal* étoient presque synonymes.

par où je devois passer ; je m'en étois fait instruire avant mon départ.

J'arrivai heureusement à Pegnaflor : je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, et me conduisit à une chambre, pendant qu'un de ses valets menoit ma mule à l'écurie. Cet hôte, le plus grand babillard des Asturies, et aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires, que curieux de savoir celles d'autrui, m'apprit qu'il se nommoit André Corcuélo ; qu'il avoit servi long-temps dans les armées du roi en qualité de sergent, et que depuis quinze mois il avoit quitté le service pour épouser une fille de Castropol, qui, bien que tant soit peu basanée, ne laissoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choses que je me serois fort bien passé d'entendre. Après cette confidence, se croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois et qui j'étois. A quoi il me fallut répondre article par article, parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisoit, en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je ne pouvois me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, et me donna lieu de

parler du dessein et des raisons que j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du muletier. Ce qu'il approuva fort, non succinctement ; car il me représenta là-dessus tous les accidents fâcheux qui pouvoient m'arriver sur la route ; il me rapporta même plusieurs histoires sinistres de voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant, en disant que, si je voulois vendre ma mule, il connoissoit un honnête maquignon qui l'acheteroit. Je lui témoignai qu'il me feroit plaisir de l'envoyer chercher : il y alla sur-le-champ lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme qu'il me présenta, et dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour, où l'on amena ma mule. On la fit passer et repasser devant le maquignon, qui se mit à l'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. J'avoue qu'on n'en pouvoit dire beaucoup de bien : mais, quand ç'auroit été la mule du pape, il y auroit trouvé à redire. Il assuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde ; et, pour mieux me le persuader, il en attestoit l'hôte, qui sans doute avoit ses raisons pour en convenir. Eh bien ! me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là ? Après l'éloge qu'il en avoit fait, et l'attestation du seigneur Corcuélo, que je croyois

homme sincère et bon connoisseur, j'aurois donné ma mule pour rien : c'est pourquoy je dis au marchand que je m'en rapportois à sa bonne foi ; qu'il n'avoit qu'à priser la bête en conscience , et que je m'en tiendrois à la priséc. Alors , faisant l'homme d'honneur , il me répondit qu'en intéressant sa conscience , je le prenois par son foible. Ce n'étoit pas effectivement par son fort ; car , au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles , comme mon oncle , il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats , que je reçus avec autant de joie que si j'eusse gagné à ce marché-là.

Après m'être si avantageusement défait de ma mule , l'hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le lendemain pour Astorga. Ce muletier me dit qu'il partiroit avant le jour , et qu'il auroit soin de me venir réveiller. Nous convînmes de prix , tant pour le louage d'une mule que pour ma nourriture ; et quand tout fut réglé entre nous , je m'en retournai vers l'hôtellerie avec Corcuélo , qui , chemin faisant , se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en disoit dans la ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de son habil importun , si par bonheur un homme assez bien fait ne fût venu l'interrompre en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laissai ensemble , et continuai mon chemin , sans soupçonner que j'eusse la moindre part à leur entretien.

Je demandai à souper dès que je fus dans l'hôtellerie. C'étoit un jour maigre : on m'accommoda des œufs. Pendant qu'on me les apprêtoit, je liai conversation avec l'hôtesse, que je n'avois point encore vue. Elle me parut assez jolie ; et je trouvai ses allures si vives, que j'aurois bien jugé, quand son mari ne me l'auroit pas dit, que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorsque l'omelette qu'on me faisoit fut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avois pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce cavalier portoit une longue rapière, et pouvoit bien avoir trente ans. Il s'approcha de moi d'un air empressé. Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo et le flambeau de la philosophie. Est il bien possible que vous soyez ce savantissime, ce bel esprit dont la réputation est si grande en ce pays-ci ? Vous ne savez pas, continua-t-il en s'adressant à l'hôte et à l'hôtesse, vous ne savez pas ce que vous possédez ; vous avez un trésor dans votre maison : vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitième merveille du monde. Puis, se tournant de mon côté et me jetant les bras au cou : Excusez mes transports, ajouta-t-il ; je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause. Je ne pus lui répondre sur-le-champ, parce qu'il



me tenoit si serré, que je n'avois pas la respiration libre ; et ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis : Seigneur cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Pagnaflor. Comment connu ? reprit-il sur le même ton ; nous tenons registre de tous les grands personnages qui sont à vingt lieues à la ronde. Vous passez ici pour un prodige ; et je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grèce d'avoir vu naître ses sept sages. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore essayer, au hasard d'avoir le sort d'Anthée (1). Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurois pas été la dupe de ses démonstrations ni de ses hyperboles ; j'aurois bien connu, à ses flatteries outrées, que c'étoit un de ces parasites que l'on trouve dans toutes les villes, et qui, dès qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens ; mais ma jeunesse et ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, et je l'invitai à souper avec moi. Ah ! très-volontiers, s'écria-t-il ; je sais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas

---

(1) Fils de la Terre. Il reprenoit ses forces en la touchant. Hercule ne put le vaincre qu'en l'étouffant en l'air.

jouir de ma bonne fortune le plus long-temps que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il; je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, et je mangerai quelques morceaux par complaisance.

En parlant ainsi, mon panégyriste s'assit vis-à-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jeta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il sembloit n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle seroit bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite si promptement, qu'on nous la servit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la première. Il y procédoit pourtant d'une vitesse toujours égale, et trouvoit moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges sur louanges; ce qui me rendoit fort content de ma petite personne. Il buvoit aussi fort souvent: tantôt c'étoit à ma santé, et tantôt à celle de mon père et de ma mère, dont il ne pouvoit assez vanter le bonheur d'avoir un fils tel que moi. En même temps il versoit du vin dans mon verre, et m'excitoit à lui faire raison. Je ne répondois point mal aux santés qu'il me portoit; ce qui, avec ses flatтерies, me mit insensiblement de si belle humeur, que, voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avoit pas de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui, selon

toutes les apparences, s'entendoit avec le parasite, me répondit : J'ai une truite excellente ; mais elle coûtera cher à ceux qui la mangeront : c'est un morceau trop friand pour vous. Qu'appellez-vous, trop friand ? dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé : vous n'y pensez pas, mon ami : apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince.

Je fus bien aise qu'il eût relevé les dernières paroles de l'hôte, et il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentois offensé, et je dis fièrement à Corcuélo : Apportez-nous votre truite, et ne vous embarrassez pas du reste. L'hôte, qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'apprêter, et ne tarda guère à nous la servir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parasite, qui fit paroître une nouvelle complaisance, c'est-à-dire, qu'il donna sur le poisson comme il avoit donné sur les œufs. Il fut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident ; car il en avoit jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu et mangé tout son saoul, il voulut finir la comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chère que vous m'avez faite, pour vous quitter sans vous donner un avis important dont vous me paraissez avoir besoin. Soyez désormais en garde

contre les louanges. Défiez-vous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres qui voudront, comme moi, se divertir de votre crédulité, et peut-être pousser les choses encore plus loin ; n'en soyez point la dupe, et ne vous croyez point, sur leur parole, la huitième merveille du monde. En achevant ces mots, il me rit au nez, et s'en alla.

Je fus aussi sensible à cette bave, que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgrâces qui me sont arrivées. Je ne pouvois me consoler de m'être laissé tromper si grossièrement, ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. Eh quoi ! dis-je, le traître s'est donc joué de moi ? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt, ils étoient d'intelligence tous deux. Ah ! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire qui pourra bien aller jusqu'à Oviédo, et qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parents se repentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot : loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devoient me recommander de ne me pas laisser duper. Agité de ces pensées mortifiantes, enflammé de dépit, je m'enfermai dans ma chambre et me mis au lit ; mais je ne pus dormir, et je n'avois pas encore fermé l'œil, lorsque le muletier me vint

avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai aussitôt ; et pendant que je m'habillois, Corcuelo arriva avec un mémoire de la dépense, dans lequel la truite n'étoit pas oubliée ; et non-seulement il m'en fallut passer par où il voulut , mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'apercevoir que le bourreau se ressouvenoit de mon aventure. Après avoir bien payé un souper dont j'avois fait si désagréablement la digestion , je me rendis chez le muletier avec ma valise, en donnant à tous les diables le parasite, l'hôte et l'hôtellerie.

---

### CHAPITRE III.

*De la tentation qu'eut le muletier sur la route ; quelle en fut la suite , et comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla.*

Exemple de justice sommaire.

**J**E ne me trouvai pas seul avec le muletier ; il y avoit deux enfans de famille de Pegnaflor, un petit chantre de Mondognedo, qui couroit le pays, et un jeune bourgeois d'Astorga, qui s'en retournoit chez lui avec une jeune personne qu'il venoit d'épouser à Verco. Nous fîmes tous connoissance en peu de temps, et chacun eut bientôt

dit d'où il venoit et où il alloit. La nouvelle mariée, quoique jeune, étoit si noire et si peu piquante, que je ne prenois pas grand plaisir à la regarder : cependant sa jeunesse et son embonpoint donnèrent dans la vue du muletier, qui résolut de faire une tentative pour obtenir ses bonnes grâces. Il passa la journée à méditer ce beau dessein, et il en remit l'exécution à la dernière couchée. Ce fut à Cacabelos. Il nous fit descendre à la première hôtellerie en entrant. Cette maison étoit plus dans la campagne que dans le bourg, et il en connoissoit l'hôte pour un homme discret et complaisant. Il eut soin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laissa souper tranquillement ; mais sur la fin du repas, nous le vîmes entrer d'un air furieux : Par la mort ! s'écria-t-il, on m'a volé. J'avois, dans un sac de cuir, cent pistoles ; il faut que je les retrouve. Je vais chez le juge du bourg, qui n'entend pas raillerie là-dessus, et vous allez tous avoir la question, jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime et rendu l'argent. En disant cela d'un air fort naturel, il sortit, et nous demeurâmes dans un extrême étonnement.

Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pouvoit être une feinte, parce que nous ne nous connoissions point assez pour pouvoir répondre les uns des autres. Je dirai plus ; je soupçonnai le petit chantre d'avoir fait le coup, comme il eut peut-

être de moi la même pensée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes sots. Nous ne savions pas quelles formalités s'observent en pareil cas : nous crûmes de bonne foi qu'on commenceroit par nous mettre à la gêne. Ainsi, cédant à notre frayeur, nous sortîmes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardin ; chacun cherche son salut dans la fuite : et le jeune bourgeois d'Astorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se sauva comme un autre Énée, sans s'en embarrasser de sa femme. Alors le muletier, à ce que j'appris dans la suite, plus incontinent que ses mulets, ravi de voir que son stratagème produisoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette ruse ingénieuse à la bourgeoise, et tâcher de profiter de l'occasion ; mais cette Lucrece des Asturies, à qui la mauvaise mine de son tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuse résistance, et poussa de grands cris. La patrouille, qui par hasard en ce moment se trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connoissoit pour un lieu digne de son attention, y entra, et demanda la cause de ces cris. L'hôte, qui chantoit dans sa cuisine, et feignoit de ne rien entendre, fut obligé de conduire le commandant et ses archers à la chambre de la personne qui crioit. Ils arrivèrent bien à propos ; l'Asturienne n'en pouvoit plus. Le commandant, homme grossier et brutal, ne vit pas plus tôt de

quoi il s'agissoit, qu'il donna cinq ou six coups du bois de sa hallebarde à l'amoureux muletier, en l'apostrophant dans des termes dont la pudeur n'étoit guère moins blessée que de l'action même qui les lui suggéroit. Ce ne fut pas tout : il se saisit du coupable, et le mena devant le juge avec l'accusatrice, qui, malgré le désordre où elle étoit, voulut aller elle-même demander justice de cet attentat. Le juge l'écouta, et, l'ayant attentivement considérée, jugea que l'accusé étoit indigne de pardon. Il le fit dépouiller sur-le-champ et fustiger en sa présence; puis il ordonna que le lendemain, si le mari de l'Asturienne ne paroissoit point, deux archers, aux frais et dépens du délinquant, escorteroient la complaignante jusqu'à la ville d'Astorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne; je traversai je ne sais combien de champs et de bruyères, et sautant tous les fossés que je trouvois sur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allois m'y jeter et me cacher dans le plus épais hallier, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout à coup au-devant de mes pas. Ils crièrent : Qui va là ? et comme ma surprise ne me permit pas de répondre sur-le-champ, ils s'approchèrent de moi; et me mettant chacun un pistolet sur la gorge, ils me sommèrent de leur apprendre qui j'étois, d'où



je venois , ce que je voulois aller faire en cette forêt , et surtout de ne leur rien déguiser. A cette manière d'interroger , qui me parut bien valoir la question dont le muletier nous avoit fait fête , je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviédo qui alloit à Salamanque : je leur contai même l'alarme qu'on venoit de nous donner , et j'avouai que la crainte d'être appliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours , qui marquoit ma simplicité ; et l'un des deux me dit : Rassure-toi , mon ami ; viens avec nous , et ne crains rien ; nous allons te mettre en sûreté. A ces mots , il me fit monter en croupe sur son cheval , et nous nous enfonçâmes dans la forêt.

Je ne savois ce que je devois penser de cette rencontre ; je n'en augurois pourtant rien de sinistre. Si ces gens-ci , disois-je en moi-même , étoient des voleurs , ils m'auroient volé , et peut-être assassiné. Il faut que ce soient de bons gentilshommes de ce pays-ci , qui , me voyant effrayé , ont pitié de moi , et m'emmènent chez eux par charité. Je ne fus pas long-temps dans l'incertitude. Après quelques détours que nous fîmes dans un grand silence , nous nous trouvâmes au pied d'une colline , où nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons , me dit un des cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés , je n'apercevois

ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes levèrent une grande trappe de bois, couverte de broussailles, qui cachoit l'entrée d'une longue allée en pente et souterraine, où les chevaux se jetèrent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux; puis, baissant la trappe avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Perez pris comme un rat dans une ratière.

---

#### CHAPITRE IV.

*Description du souterrain, et quelles choses y vit  
Gil Blas.*

Portrait de la dame Léonarde.

JE connus alors avec quelle sorte de gens j'étois, et l'on peut bien juger que cette connoissance m'ôta ma première crainte. Une frayeur plus grande et plus juste vint s'emparer de mes sens; je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainsi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois, déjà plus mort que vif, entre mes deux conducteurs, qui, sentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eûmes fait environ

deux cents pas , en tournant et en descendant toujours , nous entrâmes dans une écurie qu'éclairaient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne provision de paille, et plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aise ; mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux nègre , qui paroissoit pourtant encore assez vigoureux , se mit à les attacher au ratelier.

Nous sortîmes de l'écurie ; et , à la triste lueur de quelques autres lampes qui sembloient n'éclairer ces lieux que pour en montrer l'horreur, nous parvînmes à une cuisine où une vieille femme faisoit rôtir des viandes sur un brasier, et préparoit le souper. La cuisine étoit ornée des ustensiles nécessaires, et tout auprès on voyoit une office pourvue de toutes sortes de provisions. La cuisinière (il faut que j'en fasse le portrait) étoit une personne de soixante et quelques années. Elle avoit eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très-ardent ; car le temps ne les avoit pas si bien blanchis, qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur première couleur. Outre un teint olivâtre, elle avoit un menton pointu et relevé, avec des lèvres fort enfoncées ; un grand nez aquilin lui descendoit sur la bouche , et ses yeux paroissoient d'un très-beau rouge pourpré.

Tenez, dame Léonarde, dit un des cavaliers,

en me présentant à ce bel ange de ténèbres, voici un jeune garçon que nous vous amenons. Puis il se tourna de mon côté, et remarquant que j'étois pâle et défait : Mon ami, me dit-il, reviens de ta frayeur : on ne te veut faire aucun mal. Nous avons besoin d'un valet pour soulager notre cuisinière ; nous t'avons rencontré, cela est heureux pour toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon qui s'est laissé mourir depuis quinze jours. C'étoit un jeune homme d'une complexion très-délicate. Tu me paroissais plus robuste que lui, tu ne mourras pas si tôt. Véritablement tu ne reverras plus le soleil ; mais, en récompense, tu feras bonne chère et bon feu. Tu passeras tes jours avec Léonarde, qui est une créature fort humaine : tu auras toutes tes petites commodités. Je veux te faire voir, ajouta-t-il, que tu n'es pas ici avec des gueux. En même temps il prit un flambeau, et m'ordonna de le suivre.

Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bouteilles et de pots de terre bien bouchés, qui étoient pleins, disoit-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes, il y avoit des pièces de toile ; dans les autres, des étoffes de laine et des étoffes de soie. J'aperçus dans une autre de l'or et de l'argent, sans compter beaucoup de vaisselle à diverses armoiries. Après cela, je le suivis dans un

grand salon que trois lustres de cuivre éclairaient, et qui servoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommois, pourquoi j'étois sorti d'Oviédo ; et lorsque j'eus satisfait sa curiosité : Eh bien ! Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta patrie que pour chercher quelque bon poste, il faut que tu sois né coiffé, pour être tombé entre nos mains. Je te l'ai déjà dit, tu vivras ici dans l'abondance, et rouleras sur l'or et sur l'argent. D'ailleurs, tu y seras en sûreté. Tel est ce souterrain, que les officiers de la sainte Hermandad (1) viendroient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul et de mes camarades. Peut-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire sans que les habitants des environs s'en soient aperçus ; mais apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, et qu'il est fait depuis longtemps. Après que les Maures se furent rendus

---

(1) *Hermandad*, confrérie. La sainte Hermandad, troupe établie en Espagne contre les voleurs de grands chemins et les autres malfaiteurs. C'étoit une maréchaussée, plus particulièrement affectée à l'inquisition. Elle se refusoit quelquefois à remplir les ordres des magistrats civils et du roi même, lorsque ces ordres pouvoient être en concurrence avec les intérêts du saint-office.

maîtres de Grenade, de l'Aragon et de presque toute l'Espagne, les chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des infidèles prirent la fuite, et vinrent se cacher dans ce pays-ci, dans la Biscaye et dans les Asturies, où le vaillant don Pélage s'étoit retiré. Fugitifs et dispersés par pelotons, ils vivoient dans les montagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans les cavernes, et les autres firent plusieurs souterrains, du nombre desquels est celui-ci. Ayant ensuite eu le bonheur de chasser d'Espagne leurs ennemis, ils retournèrent dans les villes. Depuis ce temps-là leurs retraites ont servi d'asile aux gens de notre profession. Il est vrai que la sainte Hermandad en a découvert et détruit quelques-unes; mais il en reste encore; et, grâces au ciel, il y a près de quinze années que j'habite impunément celle-ci. Je m'appelle le capitaine Rolando. Je suis chef de la compagnie; et l'homme que tu as vu avec moi, est un de mes cavaliers (1).

---

(1) Cette caverne souterraine se retrouve à peu près dans la *Vie de Marc Obregon*, par Vincent Espinel, roman espagnol où Voltaire accuse Le Sage d'avoir pris son Gil Blas; mais la même caverne étoit, depuis long-temps, peinte de plus vives couleurs dans un auteur latin, que Le Sage a connu et imité de préférence. Et en effet, cette peinture est un des meilleurs traits d'Apulée. (L. APULEI *Metamorphoseos*, Liv. IV et VII.)

## CHAPITRE V.

*De l'arrivée de plusieurs autres voleurs dans le souterrain, et de l'agréable conversation qu'ils eurent tous ensemble.*

Des genres d'éducation qui font les voleurs. — Apologie satirique de cette profession.

COMME le seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'étoit le lieutenant avec cinq hommes de la troupe qui revenoient chargés du butin. Ils apportoient deux mannequins remplis de sucre, de cannelle, de poivre, de figes, d'amandes et de raisins secs. Le lieutenant adressa la parole au capitaine, et lui dit qu'il venoit d'enlever ces mannequins à un épicier de Benavente, dont il avoit aussi pris le mulet. Après qu'il eut rendu compte de son expédition au bureau, les dépouilles de l'épicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus question que de se réjouir. On dressa dans le salon une grande table, et l'on me renvoya dans la cuisine, où la dame Léonarde m'instruisit de ce que j'avois à faire. Je cédaï à la nécessité, puisque mon mauvais sort le vouloit ainsi; et, dévorant ma douleur, je me préparai à servir ces honnêtes gens.

Je débutai par le buffet, que je parai de tasses d'argent, et de plusieurs bouteilles de terre pleines de ce bon vin que le seigneur Rolando m'avoit vanté : j'apportai ensuite deux ragoûts, qui ne furent pas plus tôt servis, que tous les cavaliers se mirent à table. Ils commencèrent à manger avec beaucoup d'appétit ; et moi, debout derrière eux, je me tins prêt à leur verser du vin. Je m'en acquittai de si bonne grâce, quoique je n'eusse jamais fait ce métier-là, que j'eus le bonheur de m'attirer des compliments. Le capitaine, en peu de mots, leur conta mon histoire, qui les divertit fort. Ensuite il leur parla de moi fort avantageusement ; mais j'étois alors revenu des louanges, et j'en pouvois entendre sans péril. Là-dessus ils me louèrent tous ; ils dirent que je paroissais né pour être leur échanton, que je valois cent fois mieux que mon prédécesseur. Et comme, depuis sa mort, c'étoit la signora Léonarda qui avoit l'honneur de présenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la privèrent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganimède, je succédai à cette vieille Hébé.

Un grand plat de rôti, servi peu de temps après les ragoûts, vint achever de rassasier les voleurs, qui, buvant à proportion qu'ils mangeoient, furent bientôt de belle humeur, et firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un



commence une histoire, l'autre rapporte un bon mot; un autre crie, un autre chante; ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une scène où il mettoit inutilement beaucoup du sien, le prit sur un ton si haut, qu'il imposa silence à la compagnie. Messieurs, leur dit-il d'un ton de maître, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en parlant tous ensemble, ne ferions-nous pas mieux de nous entretenir en personnes raisonnables? Il me vient une pensée. Depuis que nous sommes associés, nous n'avons pas eu la curiosité de nous demander quelles sont nos familles, et par quel enchaînement d'aventures nous avons embrassé notre profession. Cela me paroît toutefois digne d'être su. Faisons-nous cette confidence, pour nous divertir. Le lieutenant et les autres, comme s'ils avoient eu quelque chose de beau à raconter, acceptèrent avec de grandes démonstrations de joie la proposition du capitaine, qui parla le premier dans ces termes :

Messieurs, vous saurez que je suis fils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance fut célébré dans la famille par des réjouissances infinies. Mon père, qui étoit déjà vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier, et ma mère entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon aïeul maternel vivoit encore en

ce temps-là. C'étoit un bon vieillard qui ne se mêloit plus de rien que de dire son rosaire et de raconter ses exploits guerriers ; car il avoit long-temps porté les armes, et souvent il se vantoit d'avoir vu le feu. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes ; j'étois sans cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premières années, on me les laissa passer dans les amusements les plus puérils. Il ne faut pas, disoit mon père, que les enfants s'appliquent sérieusement, que le temps n'ait un peu mûri leur esprit. En attendant cette maturité, je n'apprenois ni à lire ni à écrire ; mais je ne perdois pas pour cela mon temps. Mon père m'enseignoit mille sortes de jeux. Je connoissois parfaitement les cartes, je savois jouer aux dés, et mon grand-père m'apprenoit des romances sur les expéditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets ; et, lorsque après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venois à les réciter sans faute, mes parents admiroient ma mémoire. Ils ne paroissent pas moins contents de mon esprit, quand, profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois leur entretien, pour parler à tort et à travers. Ah ! qu'il est joli ! s'écrioit mon père en me regardant avec des yeux charmés. Ma mère m'accabloit aussitôt de caresses, et mon grand-père en pleuroit de joie. Je faisais

aussi devant eux impunément les actions les plus indécentes ; ils me pardonnoient tout : ils m'adouroient. Cependant j'entrois déjà dans ma douzième année, et je n'avois point encore eu de maître. On m'en donna un ; mais il reçut en même temps des ordres précis de m'enseigner sans en venir aux voies de fait ; on lui permit seulement de me menacer quelquefois, pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission ne fut pas fort salutaire ; car, ou je me moquois des menaces de mon précepteur, ou bien, les larmes aux yeux, j'allois m'en plaindre à ma mère ou à mon aïeul ; et je leur faisois accroire qu'il m'avoit fort maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me démentir, il n'en étoit pas pour cela plus avancé ; il passoit pour un brutal, et l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moi-même ; puis je me mis à crier comme si l'on m'eût écorché : ma mère accourut, et chassa le maître sur-le-champ, quoiqu'il protestât et prît le ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me défis ainsi de tous mes précepteurs, jusqu'à ce qu'il vînt s'en présenter un tel qu'il me le falloit. C'étoit un bachelier d'Alcala. L'excellent maître pour un enfant de famille ! Il aimoit les femmes, le jeu et le cabaret : je ne pouvois être en meilleures mains. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur : il y réussit, et par là

se fit aimer de mes parents, qui m'abandonnèrent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir; il me perfectionna de bonne heure dans la science du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au latin près, je devins un garçon universel. Dès qu'il vit que je n'avois plus besoin de ses préceptes, il alla les offrir ailleurs.

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose quand je commençai à devenir maître de mes actions. Ce fut dans ma famille que je fis l'essai de mon impertinence. Je me moquois à tout moment de mon père et de ma mère. Ils ne faisoient que rire de mes saillies; et plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je faisois toutes sortes de débauches avec des jeunes gens de mon humeur; et comme nos parents ne nous donnoient pas assez d'argent pour continuer une vie si délicieuse, chacun déroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre; et cela ne suffisant point encore, nous commençâmes à voler la nuit; ce qui n'étoit pas un petit supplément. Malheureusement le corrégidor (1) apprit de nos nouvelles. Il voulut

---

(1) *Corregidor*, correcteur. C'est le nom du premier officier de justice dans les villes et les provinces d'Espagne. Il réunit les pouvoirs qu'avoient autrefois en France les baillis

nous faire arrêter ; mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eûmes recours à la fuite, et nous nous mîmes à exploiter sur les grands chemins. Depuis ce temps-là, messieurs, Dieu m'a fait la grâce de vieillir dans la profession, malgré les périls qui y sont attachés.

Le capitaine cessa de parler en cet endroit, et le lieutenant, comme de raison, prit la parole après lui : Messieurs, dit-il, une éducation tout opposée à celle du seigneur Rolando, a produit le même effet. Mon père étoit boucher à Tolède ; il passoit, avec justice, pour le plus grand brutal de sa communauté, et ma mère n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouettoient dans mon enfance comme à l'envi l'un de l'autre ; j'en recevois tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettois étoit suivie des plus rudes châtimens. J'avois beau demander grâce les larmes aux yeux, et protester que je me repentois de ce que j'avois fait, on ne me pardonnoit rien, et le plus souvent on me fraploit sans raison. Quand mon père me battoit, ma mère, comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté, se mettoit de la partie, au lieu d'intercéder pour moi. Ces traitemens m'inspirèrent tant d'aversion pour la maison pater-

---

et les sénéchaux pour la justice civile et criminelle, et pour la police.

nelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzième année. Je pris le chemin d'Aragon, et me rendis à Saragosse en demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des gueux qui menoient une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroître estropié, à mettre sur les jambes des ulcères postiches, etc. Le matin, comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie, nous nous disposions à faire nos personnages. Chacun couroit à son poste; et le soir nous réunissant tous, nous nous réjouissions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces misérables; et, voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'associai avec des chevaliers d'industrie. Ils m'apprirent à faire de bons tours : mais il nous fallut bientôt sortir de Saragosse, parce que nous nous brouillâmes avec un homme de justice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit son parti. Pour moi, qui me sentois de la disposition à faire des coups hardis, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui faisoient contribuer les voyageurs; et je me suis si bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce temps-là. Je sais donc, messieurs, très-bon gré à mes parents de m'avoir si maltraité; car, s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je

ne serois présentement, sans doute, qu'un malheureux boucher ; au lieu que j'ai l'honneur d'être votre lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune voleur qui étoit assis entre le capitaine et le lieutenant, sans vanité, les histoires que nous venons d'entendre ne sont pas si composées ni si curieuses que la mienne ; je suis sûr que vous en conviendrez. Je dois le jour à une paysanne des environs de Séville. Trois semaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit jeune, propre et bonne nourrice), on lui proposa un nourrisson. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naître dans Séville. Ma mère accepta volontiers la proposition ; elle alla chercher l'enfant. On le lui confia ; et elle ne l'eut pas sitôt apporté dans son village, que, trouvant quelque ressemblance entre lui et moi, cela lui inspira le dessein de me faire passer pour l'enfant de qualité, dans l'espérance qu'un jour je reconnoitrois bien ce bon office. Mon père, qui n'étoit pas plus scrupuleux qu'un autre paysan, approuva la supercherie ; de sorte qu'après nous avoir fait changer de langes, le fils de don Rodrigue de Herrera fut envoyé, sous mon nom, à une autre nourrice, et ma mère me nourrit sous le sien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'instinct et de la force du sang, les parents du petit gentilhomme prirent aisément le change. Ils n'eurent

pas le moindre soupçon du tour qu'on leur avoit joué; et jusqu'à l'âge de sept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnèrent toutes sortes de maîtres : mais les plus habiles ont quelquefois des élèves qui leur font peu d'honneur; j'avois peu de disposition pour les exercices qu'on m'apprenoit, et encore moins de goût pour les sciences qu'on me vouloit enseigner. J'aimois beaucoup mieux jouer avec les valets que j'allois chercher à tous moments dans les cuisines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois long-temps ma passion dominante : je n'avois pas dix-sept ans, que je m'enivrois tous les jours. J'agaçois aussi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une servante de cuisine, qui me parut mériter mes premiers soins. C'étoit une grosse joufflue, dont l'enjouement et l'embonpoint me plaisoient fort. Je lui faisois l'amour avec si peu de circonspection, que don Rodrigue même s'en aperçut. Il m'en reprit aigrement, me reprocha la bassesse de mes inclinations; et, de peur que la vue de l'objet aimé ne rendît ses remontrances inutiles, il mit ma princesse à la porte.

Ce procédé me déplut; je résolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de don Rodrigue, et ce vol ne laissoit pas d'être assez considérable; puis, allant chercher ma belle Hélène,



qui s'étoit retirée chez une blanchisseuse de ses amies, je l'enlevai en plein midi, afin que personne n'en ignorât. Je passai plus avant ; je la menai dans son pays, où je l'épousai solennellement, tant pour faire plus de dépit aux Herrera, que pour laisser aux enfants de famille un si bel exemple à suivre. Trois mois après ce beau mariage, j'appris que don Rodrigue étoit mort. Je ne fus pas insensible à cette nouvelle ; car je me rendis promptement à Séville pour demander son bien : mais j'y trouvai du changement. Ma mère n'étoit plus, et en mourant elle avoit eu l'indiscrétion d'avouer tout, en présence du curé de son village et d'autres bons témoins. Le fils de don Rodrigue tenoit déjà ma place, ou plutôt la sienne, et il venoit d'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on étoit moins satisfait de moi ; de manière que n'ayant rien à espérer de ce côté-là, et ne me sentant plus de goût pour ma grosse femme, je me joignis à des chevaliers de la fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé son histoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un marchand de Burgos ; que dans sa jeunesse, poussé d'une dévotion indiscrète, il avoit pris l'habit et fait profession dans un ordre fort austère, et que quelques années après il avoit apostasié. Enfin les huit voleurs parlèrent tour à tour ; et lorsque je les eus tous enten-

dus, je ne fus pas surpris de les voir ensemble. Ils changèrent ensuite de discours. Ils mirent sur le tapis divers projets pour la campagne prochaine; et, après avoir formé une résolution, ils se levèrent de table pour s'aller coucher. Ils allumèrent des bougies, et se retirèrent dans leurs chambres. Je suivis le capitaine Rolando dans la sienne, où, pendant que je l'aïdois à se déshabiller: Eh bien! Gil Blas, me dit-il d'un air gai, tu vois de quelle manière nous vivons. Nous sommes toujours dans la joie; la haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous; nous n'avons jamais ensemble le moindre démêlé; nous sommes plus unis que des moines. Tu vas, mon enfant, poursuivit-il, mener ici une vie bien agréable; car je ne te crois pas assez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Eh! voit-on d'autres gens dans le monde? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui; c'est un sentiment général; la manière seule de le faire en est différente. Les conquérants, par exemple, s'emparent des états de leurs voisins. Les personnes de qualité empruntent, et ne rendent point. Les banquiers, trésoriers, agents de change, commis, et tous les marchands, tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, je n'en parlerai point; on n'ignore pas ce qu'ils savent faire. Il faut pourtant avouer qu'ils sont plus humains que nous; car souvent nous ôtons la vie aux inno-

cents, et eux quelquefois la sauvent même aux coupables (1).

---

## CHAPITRE VI.

*De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, et quel en fut le succès.*

Réflexions dans le caveau.

APRÈS que le capitaine des voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit; et moi je retournai dans le salon, où je desservis et remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'étoit le nom du vieux nègre) et la dame Léonarde soupoient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger; et, comme je paroissais aussi triste que j'avois sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me consoler; ce qu'elles firent d'une manière plus propre à me mettre au désespoir qu'à soulager ma douleur. Pourquoi vous affligez-vous,

---

(1) Cette apologie ironique du vol est placée dans la bouche de Rolando. Si Le Sage eût écrit plus tard, il auroit pu trouver, dans quelques ouvrages trop célèbres, des déclamations sérieuses contre la propriété; et peut-être eût-il cru nécessaire d'y joindre un correctif, sans lequel on ne doit jamais énoncer des maximes si dangereuses.

mon fils ? me dit la vieille ; vous devez plutôt vous réjouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, et vous paraissez facile ; vous vous seriez bientôt perdu dans le monde. Vous y auriez indubitablement rencontré des libertins qui vous auroient engagé dans toutes sortes de débauches , au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port assuré. La dame Léonarde a raison , dit gravement à son tour le vieux nègre , et l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a dans le monde que des peines. Rendez grâces au ciel , mon ami , d'être tout d'un coup délivré des périls , des embarras et des afflictions de la vie.

J'essayai tranquillement ce discours , parce qu'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher. Je ne doute pas même , si je me fusse mis en colère , que je ne leur eusse apprêté à rire à mes dépens. Enfin Domingo , après avoir bien bu et bien mangé , se retira dans son écurie. Léonarde prit aussitôt une lampe , et me conduisit dans un caveau qui servoit de cimetièrre aux voleurs qui mouroient de leur mort naturelle , et où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre , mon petit poulet , me dit-elle en me passant doucement la main sous le menton : le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place , y a couché tant qu'il a vécu parmi nous , et il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge ; ne soyez pas assez simple pour

suivre son exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, et retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre, et me jetai sur le grabat, moins pour prendre du repos que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O ciel ! dis-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienne ? On veut que je renonce à la vue du soleil ; et, comme si ce n'étoit pas assez d'être enterré tout vif à dix-huit ans, il faut encore que je sois réduit à servir des voleurs, à passer le jour avec des brigands, et la nuit avec des morts ! Ces pensées, qui me sembloient très-mortifiantes, et qui l'étoient en effet, me faisoient pleurer amèrement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avoit eue de m'envoyer à Salamanque ; je me repentis d'avoir craint la justice de Cacabelos ; j'aurois voulu être à la question. Mais, considérant que je me consumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver ; et je me dis en moi-même : Est-il donc impossible de me tirer d'ici ? Les voleurs dorment : la cuisinière et le nègre en feront bientôt autant : pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je, avec cette lampe, trouver l'allée par où je suis descendu dans cet enfer ? Il est vrai que je ne me crois pas assez fort pour lever la trappe qui est à l'entrée. Cependant voyons : je ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me prêtera des forces, et j'en viendrai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je me levai, quand je jugeai que Léonarde et Domingo reposoient. Je pris la lampe, et sortis du caveau en me recommandant à tous les saints du paradis. Ce ne fut pas sans peine que je démêlai les détours de ce nouveau labyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de l'écurie, et j'aperçus enfin l'allée que je cherchois. Je marche, je m'avance vers la trappe avec une joie mêlée de crainte : mais hélas ! au milieu de l'allée je rencontrai une maudite grille de fer bien fermée, et dont les barreaux étoient si près l'un de l'autre, qu'on y pouvoit à peine passer la main. Je me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel obstacle, dont je ne m'étois point aperçu en entrant, parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. J'examinai la serrure, je tâchois même de la forcer, lorsque tout à coup je me sentis appliquer vigoureusement entre les deux épaules cinq ou six coups de nerf de bœuf. Je poussai un cri si perçant, que le souterrain en retentit ; et, regardant aussitôt derrière moi, je vis le vieux nègre en chemise, qui d'une main tenoit une lanterne sourde, et de l'autre l'instrument de mon supplice. Ah ! ah ! dit-il, petit drôle, vous voulez vous sauver ! Oh ! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre ; je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce pas ?

Apprenez, mon ami, que vous la trouverez désormais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous pour nous échapper.

Cependant, au cri que j'avois fait, deux ou trois voleurs se réveillèrent en sursaut; et, ne sachant si c'étoit la sainte Hermandad qui venoit fondre sur eux, ils se levèrent en appelant à haute voix leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pied. Ils prennent leurs épées et leurs carabines, et s'avancent presque nus jusqu'à l'endroit où j'étois avec Domingo. Mais sitôt qu'ils surent la cause du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le voleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, et tu veux déjà t'en aller? Il faut que tu aies bien de l'aversion pour la retraite. Eh! que ferois-tu donc si tu étois chartreux? Va te coucher. Tu en seras quitte cette fois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés; mais s'il t'arrive jamais de faire un nouvel effort pour te sauver, par saint Barthélemi! nous t'écorcherons tout vif. A ces mots il se retira. Les autres voleurs s'en retournèrent aussi dans leurs chambres, en riant de tout leur cœur de la tentative que j'avois faite pour leur fausser compagnie. Le vieux nègre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie; et je regagnai mon cime-

tière, où je passai le reste de la nuit à soupirer et à pleurer.

---

## CHAPITRE VII.

*De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.*

Dissimulation, quelquefois nécessaire.

JE pensai succomber les premiers jours au chagrin qui me dévorait. Je ne faisais que traîner une vie mourante ; mais enfin mon bon génie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paroître moins triste ; je commençai à rire et à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie : en un mot, je me contraignis si bien, que Léonarde et Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumoit à la cage. Les voleurs s'imaginèrent la même chose. Je prenois un air gai en leur versant à boire, et je me mêlois à leur entretien, quand je trouvois occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté, loin de leur déplaire, les divertissoit. Gil Blas, me dit le capitaine, un soir que je faisais le plaisant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie ; je suis charmé de ton humeur et de ton esprit. On ne connoît pas d'abord les gens : je n'e te croyois pas si spirituel ni si enjoué.

Les autres me donnèrent aussi mille louanges, et m'exhortèrent à persister dans les généreux sen-



timents que je leur témoignois ; enfin ils me parurent si contents de moi, que, profitant d'une si bonne disposition, Messieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre le fond de mon âme. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation ; j'ai pris insensiblement votre esprit. J'ai du goût pour votre profession : je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être un de vos confrères, et de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loua ma bonne volonté ; puis il fut résolu tout d'une voix qu'on me laisseroit servir encore quelque temps pour éprouver ma vocation ; qu'ensuite on me feroit faire mes caravanes (1) ; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois, et qu'on ne pouvoit, disoit-on, refuser à un jeune homme qui paroissoit d'aussi bonne volonté que moi.

Il fallut donc continuer de me contraindre, et d'exercer mon emploi d'échanson. J'en fus très-mortifié, car je n'aspirois à devenir voleur que pour avoir la liberté de sortir comme les autres ;

---

(1) On appelle caravanes les campagnes de mer que les chevaliers de Malte sont obligés de faire, afin de parvenir aux commanderies et aux dignités de l'ordre. Ici, ce mot est fort plaisamment appliqué.

et j'espérois qu'en faisant des courses avec eux, je leur échapperois quelque jour. Cette seule espérance soutenoit ma vie. L'attente néanmoins me paroissoit longue, et je ne laissai pas d'essayer plus d'une fois de surprendre la vigilance de Domingo : mais il n'y eut pas moyen ; il étoit trop sur ses gardes : j'aurois défié cent Orphées de charmer ce Cerbère. Il est vrai aussi que, de peur de me rendre suspect, je ne faisois pas tout ce que j'aurois pu faire pour le tromper. Il m'observoit, et j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonspection pour ne me pas trahir. Je m'en remettois donc au temps que les voleurs m'avoient prescrit pour me recevoir dans leur troupe, et je l'attendois avec autant d'impatience que si j'eusse dû entrer dans une compagnie de traitants.

Grâces au ciel, six mois après, ce temps arriva. Le seigneur Rolando dit un soir à ses cavaliers : Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce garçon-là ; il me paroît fait pour marcher sur nos traces ; je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers sur les grands chemins. Prenons soin nous-mêmes de le dresser à la gloire. Les voleurs furent tous du sentiment de leur capitaine ; et, pour me faire voir qu'ils me regardoient déjà comme un de leurs compagnons,

dès ce moment ils me dispensèrent de les servir. Ils rétablirent la dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. Ils me firent quitter mon habillement, qui consistoit en une simple soutanelle fort usée, et ils me parèrent de toute la dépouille d'un gentilhomme nouvellement volé. Après cela, je me disposai à faire ma première campagne.

---

## CHAPITRE VIII.

*Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins.*

Bourse d'un religieux de saint Dominique. — Voleurs attrapés.

CE fut sur la fin d'une nuit du mois de septembre que je sortis du souterrain avec les voleurs. J'étois armé, comme eux, d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée et d'une baïonnette, et je montois un assez bon cheval, qu'on avoit pris au même gentilhomme dont je portois les habits. Il y avoit si long-temps que je vivois dans les ténèbres, que le jour naissant ne manqua pas de m'éblouir; mais peu à peu mes yeux s'accoutumèrent à le souffrir.

Nous passâmes auprès de Pontferrada, et nous allâmes nous mettre en embuscade dans un petit bois qui bordoit le grand chemin de Léon, dans

un endroit d'où, sans être vus, nous pouvions voir tous les passants. Là, nous attendions que la fortune nous offrît quelque bon coup à faire, quand nous aperçûmes un religieux de l'ordre de saint Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons pères, sur une mauvaise mule. Dieu soit loué ! s'écria le capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut qu'il aille détrousser ce moine : voyons comme il s'y prendra. Tous les voleurs jugèrent qu'effectivement cette commission me convenoit, et ils m'exhortèrent à m'en bien acquitter. Messieurs, leur dis-je, vous serez contents ; je vais mettre ce père nu comme la main, et vous amener ici sa mule. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine : apporte-nous seulement la bourse de sa révérence ; c'est tout ce que nous exigeons de toi. Je vais donc, repris-je, sous les yeux de mes maîtres, faire mon coup d'essai ; j'espère qu'ils m'honoreront de leurs suffrages. Là-dessus, je sortis du bois et poussai vers le religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allois faire. J'aurois bien voulu m'échapper dès ce moment-là ; mais la plupart des voleurs étoient encore mieux montés que moi : s'ils m'eussent vu fuir, ils se seroient mis à mes trousses, et m'auroient bientôt rattrapé, ou peut-être auroient-ils fait sur moi une décharge de leurs carabines, dont je me serois fort mal trouvé. Je n'osai donc

hasarder une démarche si délicate. Je joignis le père, et lui demandai la bourse, en lui présentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer; et, sans paroître fort effrayé, Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune; vous faites de bonne heure un vilain métier. Mon père, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrois l'avoir commencé plus tôt. Ah! mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous? quel aveuglement! souffrez que je vous représente l'état malheureux.... Oh! mon père, interrompis-je avec précipitation, trêve de morale, s'il vous plaît; je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons: je veux de l'argent. De l'argent? me dit-il d'un air étonné; vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractère aient besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez-vous. On nous reçoit agréablement partout; on nous loge, on nous nourrit, et l'on ne nous demande pour cela que des prières. Enfin nous ne portons point d'argent sur la route; nous nous abandonnons à la Providence. Eh! non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas; vous avez toujours de bonnes pistoles pour être plus sûrs de la Providence. Mais, mon père, ajoutai-je, finissons: mes camarades, qui sont dans ce bois,

s'impatientent ; jetez tout à l'heure votre bourse à terre , ou bien je vous tue.

A ces mots que je prononçai d'un air menaçant , le religieux sembla craindre pour sa vie. Attendez , me dit-il , je vais donc vous satisfaire , puisqu'il le faut absolument. Je vois bien qu'avec vous autres les figures de rhétorique sont inutiles. En disant cela , il tira de dessous sa robe une grosse bourse de peau de chamois , qu'il laissa tomber à terre. Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer son chemin , ce qu'il ne me donna pas la peine de répéter. Il pressa les flancs de sa mule , qui , démentant l'opinion que j'avois d'elle , car je ne la croyois pas meilleure que celle de mon oncle , prit tout à coup un assez bon train. Tandis qu'il s'éloignoit , je mis pied à terre. Je ramassai la bourse , qui me parut pesante. Je remontai sur ma bête , et regagnai promptement le bois , où les voleurs , qui avoient toujours eu les yeux sur moi , m'attendoient avec impatience , pour me féliciter , comme si la victoire que je venois de remporter m'eût coûté beaucoup. A peine me donnèrent-ils le temps de descendre de cheval , tant ils s'empressoient de m'embrasser. Courage , Gil Blas , me dit Rolando ; tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux sur toi pendant ton expédition ; j'ai observé ta contenance ; je te prédis que tu deviendras un excellent voleur de grands chemins. Le lieutenant et

les autres applaudirent à la prédiction , et m'assurèrent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. Je les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi , et leur promis de faire tous mes efforts pour la soutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons , dirent-ils , voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux. Elle doit être bien garnie , continua l'un d'entre eux , car ces bons pères ne voyagent pas en pèlerins. Le capitaine délia la bourse , l'ouvrit , et en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre , entremêlées d'*Agnus Dei* (1), avec quelques scapulaires (2). A la vue d'un larcin si nouveau , tous les voleurs éclatèrent en ris immodérés. Vive Dieu ! s'écria le lieutenant , nous avons bien de l'obligation à Gil Blas ; il vient , pour son coup d'essai , de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres.

---

(1) *Agnus Dei*, pâte , ou cire bénite , qui représente l'agneau céleste , et qu'on porte par dévotion. Gresset dit de Vert-Vert :

Il reposoit sur la boîte aux agnus.

(2) *Scapulaire* , petits morceaux d'étoffe bénite , joints par des rubans , et qu'on porte sur le corps quand on est de la confrérie du scapulaire.

Ces scélérats, et particulièrement celui qui avoit apostasié, commencèrent à s'égayer sur la matière.

Il leur échappa mille traits qu'il ne m'est pas permis de rapporter, et qui marquoient bien le dérèglement de leurs mœurs. Moi seul, je ne riois pas. Il est vrai que les railleurs m'en ôtoient l'envie, en se réjouissant ainsi à mes dépens. Chacun me lança son trait, et le capitaine me dit : Ma foi, Gil Blas, je te conseille, en ami, de ne te plus jouer aux moines ; ce sont des gens trop fins et trop rusés pour toi.

---

## CHAPITRE IX.

*De l'événement sérieux qui suivit cette aventure.*

Bataille sur le grand chemin.

Nous demeurâmes dans le bois la plus grande partie de la journée, sans apercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le religieux. Enfin nous en sortîmes pour retourner au souterrain, bornant nos exploits à ce risible événement, qui faisoit encore le sujet de notre entretien, lorsque nous découvrîmes de loin un carrosse à quatre mules. Il venoit à nous au grand trot, et il étoit accompagné de trois hommes à cheval qui me parurent bien armés et bien disposés à nous recevoir si nous étions assez hardis pour les insulter. Rolando fit



faire halte à la troupe, pour tenir conseil là-dessus, et le résultat fut qu'on attaqueroit. Aussitôt il nous rangea de la manière qu'il voulut, et nous marchâmes en bataille au-devant du carrosse. Malgré les applaudissements que j'avois reçus dans le bois, je me sentis saisi d'un grand tremblement, et bientôt il sortit de tout mon corps une sueur froide, qui ne me présageoit rien de bon. Pour surcroît de bonheur, j'étois au front de la bataille, entre le capitaine et le lieutenant, qui m'avoient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando, remarquant jusqu'à quel point nature pâ-tissoit chez moi, me regarda de travers, et me dit d'un air brusque : Écoute, Gil Blas, songe à faire ton devoir ; je t'avertis que si tu recules, je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étois trop persuadé qu'il le feroit comme il le disoit, pour négliger l'avertissement ; c'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon âme à Dieu, puisque je n'avois pas moins à craindre d'un côté que de l'autre.

Pendant ce temps-là, le carrosse et les cavaliers s'approchoient. Ils connurent quelle sorte de gens nous étions ; et devinant notre dessein à notre contenance, ils s'arrêtèrent à la portée d'une escopette. Ils avoient, aussi-bien que nous, des carabines et des pistolets. Tandis qu'ils se préparoient à nous faire face, il sortit du carrosse un homme bien

fait et richement vêtu. Il monta sur un cheval de main, dont un des cavaliers tenoit la bride, et il se mit à la tête des autres. Il n'avoit pour arme que son épée et deux pistolets. Encore qu'ils ne fussent que quatre contre neuf, car le cocher demeura sur son siège, ils s'avancèrent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant, bien que tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup : mais, pour dire les choses comme elles sont, je fermai les yeux et tournai la tête en déchargeant ma carabine ; et, de la manière que je tirai, je ne dois point avoir ce coup-là sur la conscience.

Je ne ferai point un détail de l'action : quoique présent, je ne voyois rien ; et ma peur, en me troublant l'imagination, me cachoit l'horreur du spectacle même qui m'effrayoit. Tout ce que je sais, c'est qu'après un grand bruit de mousquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleines têtes : *Victoire ! victoire !* A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes sens se dissipa, et j'aperçus sur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nous n'eûmes qu'un homme de tué. Ce fut l'apostat, qui n'eut en cette occasion que ce qu'il méritoit pour son apostasie, et pour ses mauvaises plaisanteries sur les scapulaires. Le lieutenant fut aussi blessé ; mais fort légèrement, le coup n'ayant fait qu'effleurer la peau.

Le seigneur Rolando courut d'abord à la portière du carrosse. Il y avoit dedans une dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgré le triste état où il la voyoit. Elle s'étoit évanouie pendant le combat, et son évanouissement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la regarder, nous songeâmes nous autres au bûtin. Nous commençâmes par nous assurer des chevaux des cavaliers tués, car ces animaux, épouvantés du bruit des coups, s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé, quoique durant l'action le cocher eût quitté son siège pour se sauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételer, et nous les chargeâmes de plusieurs malles que nous trouvâmes attachées devant et derrière le carrosse. Cela fait, on prit, par ordre du capitaine, la dame qui n'avoit point encore rappelé ses esprits, et on la mit à cheval entre les mains d'un voleur des plus robustes et des mieux montés; puis, laissant sur le grand chemin le carrosse et les morts dépouillés, nous emmenâmes avec nous la dame, les mules et les chevaux (1).

---

(1) Dans Apulée, on voit aussi une jeune héroïne ravie par des voleurs, et emmenée dans leur caverne. Une vieille lui conte, pour la désennuyer, la fable de Psyché. Son amant Téléphème se déguise en brigand, devient chef des voleurs et sauve sa maîtresse.

## CHAPITRE X.

*De quelle manière les voleurs en usèrent avec la dame.  
Du grand dessein que forma Gil Blas, et quel en fut  
l'événement.*

Colique feinte. — Bel habit d'emprunt qui sera trop remarqué.

IL y avoit déjà plus d'une heure qu'il étoit nuit quand nous arrivâmes au souterrain. Nous menâmes d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fûmes obligés nous-mêmes de les attacher au ratelier et d'en avoir soin, parce que le vieux nègre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avoit pris violemment, un rhumatisme le tenoit entrepris de tous ses membres. Il ne lui restoit rien de libre que la langue, qu'il employoit à témoigner son impatience par d'horribles blasphêmes. Nous laissâmes ce misérable jurer et blasphémer, et nous allâmes à la cuisine, où nous donnâmes toute notre attention à la dame, qui paroissoit environnée des ombres de la mort. Nous n'épargnâmes rien pour la tirer de son évanouissement, et nous eûmes le bonheur d'en venir à bout. Mais quand elle eut repris l'usage de ses sens, et qu'elle se vit entre les bras de plusieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle sentit son malheur; elle en frémit. Tout ce que la douleur et le désespoir ensemble

peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ses yeux, qu'elle leva au ciel, comme pour se plaindre à lui des indignités dont elle étoit menacée. Puis, cédant tout à coup à ces images épouvantables, elle retombe en défaillance, sa paupière se referme, et les voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le capitaine, jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même que de la tourmenter par de nouveaux secours, la fit porter sur le lit de Léonarde, où on la laissa toute seule, au hasard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous passâmes dans le salon, où un des voleurs, qui avoit été chirurgien, visita les blessures du lieutenant et du cavalier, et les frotta de baume. L'opération faite, on voulut voir ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes se trouvèrent remplies de dentelles et de linges, les autres d'habits : mais la dernière qu'on ouvrit renfermoit quelques sacs pleins de pistoles ; ce qui réjouit infiniment messieurs les intéressés. Après cet examen, la cuisinière dressa le buffet, mit le couvert, et servit. Nous nous entretînmes d'abord de la grande victoire que nous avons remportée. Sur quoi Rolando m'adressant la parole : Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue, mon enfant, que tu as eu grand-peur. Je répondis que j'en demeuroid d'accord de bonne foi ; mais que je me battois comme un

paladin quand j'aurois fait seulement deux ou trois campagnes. Là-dessus toute la compagnie prit mon parti, en disant qu'on devoit me le pardonner; que l'action avoit été vive; et que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vu le feu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba ensuite sur les mules et les chevaux que nous venions d'amener au souterrain. Il fut arrêté que le lendemain, avant le jour, nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla, où probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expédition. Ayant pris cette résolution, nous achevâmes de souper; puis nous retournâmes à la cuisine pour voir la dame, que nous trouvâmes dans la même situation; nous crûmes qu'elle ne passeroit pas la nuit. Néanmoins, quoiqu'elle parût à peine jouir d'un reste de vie, quelques voleurs ne laissèrent pas de jeter sur elle un œil profane, et de témoigner une brutale envie, qu'ils auroient satisfaite si Rolando ne les en eût empêchés, en leur représentant qu'ils devoient du moins attendre que la dame fût sortie de cet accablement de tristesse, qui lui ôtoit tout sentiment. Le respect qu'ils avoient pour leur capitaine retint leur incontinence; sans cela rien ne pouvoit sauver la dame; sa mort même n'auroit peut-être pas mis son honneur en sûreté.

Nous laissâmes encore cette malheureuse femme

dans l'état où elle étoit. Rolando se contenta de charger Léonarde d'en avoir soin, et chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je fus couché, au lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la dame. Je ne doutois point que ce ne fût une personne de qualité, et j'en trouvois son sort plus déplorable. Je ne pouvois, sans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendoient ; et je m'en sentois aussi vivement touché que si le sang ou l'amitié m'eût attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de préserver son honneur du péril dont il étoit menacé, et de me tirer en même temps du souterrain. Je songeai que le vieux nègre ne pouvoit se remuer, et que depuis son indisposition la cuisinière avoit la clef de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination, et me fit concevoir un projet que je digérai bien : puis j'en commençai sur-le-champ l'exécution de la manière suivante.

Je feignis d'avoir la colique. Je poussai d'abord des plaintes et des gémissements ; ensuite, élevant la voix, je jetai de grands cris. Les voleurs se réveillent et sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainsi. Je répondis que j'avois une colique horrible ; et, pour mieux le leur persuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces et des contorsions effroyables,

et à m'agiter d'une étrange façon. Après cela, je devins tout à coup tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après, je me remis à faire des bonds sur mon grabat et à me tordre les bras. En un mot, je jouai si bien mon rôle, que les voleurs, tout fins qu'ils étoient, s'y laissèrent tromper, et crurent qu'en effet je sentois des tranchées violentes; mais en faisant si bien mon personnage, je fus tourmenté d'une étrange façon; car dès que mes charitables confrères s'imaginèrent que je souffrois, les voilà tous qui s'empressent à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau-de-vie, et m'en fait avaler la moitié; l'autre me donne, malgré moi, un lavement d'huile d'amandes douces: un autre va chauffer une serviette, et vient me l'appliquer toute brûlante sur le ventre. J'avois beau crier miséricorde; ils imputoient mes cris à ma colique, et continuoient à me faire souffrir des maux véritables, en voulant m'en ôter un que je n'avois point. Enfin, ne pouvant plus y résister, je fus obligé de leur dire que je ne sentois plus de tranchées, et que je les conjurois de me donner quartier. Ils cessèrent de me fatiguer de leurs remèdes, et je me gardai bien de me plaindre davantage, de peur d'éprouver encore leur secours.

Cette scène dura près de trois heures. Après quoi les voleurs, jugeant que le jour ne devoit pas



être fort éloigné, se préparèrent à partir pour Mansilla. Je fis alors un nouveau lazzi ; je voulus me lever pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner : mais ils m'en empêchèrent. Non, non, Gil Blas, me dit le seigneur Rolando, demeure ici, mon fils : ta colique pourroit te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous ; pour aujourd'hui, tu n'es pas en état de nous suivre ; repose-toi toute la journée, tu as besoin de repos. Je ne crus pas devoir insister fort sur cela, de crainte qu'on ne se rendît à mes instances ; je parus seulement très-mortifié de ne pouvoir être de la partie ; ce que je fis d'un air si naturel, qu'ils sortirent tous du souterrain sans avoir le moindre soupçon de mon projet. Après leur départ, que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je me dis à moi-même : Oh ça, Gil Blas, c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Arme-toi de courage pour achever ce que tu as si heureusement commencé ; la chose me paroît aisée : Domingo n'est point en état de s'opposer à ton entreprise, et Léonarde ne peut t'empêcher de l'exécuter : saisis cette occasion de t'échapper ; tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai. Je pris mon épée et mes pistolets, et j'allai d'abord à la cuisine ; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarde, je m'ar-

rétai pour l'écouter. Elle parloit à la dame inconnue, qui avoit repris ses esprits, et qui, considérant toute son infortune, pleuroit alors et se désespéroit. Pleurez, ma fille, lui disoit la vieille, fondez en larmes, n'épargnez point les soupirs, cela vous soulagera. Votre saisissement étoit dangereux ; mais il n'y a plus rien à craindre, puisque vous versez des pleurs. Votre douleur s'apaisera peu à peu, et vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos messieurs, qui sont d'honnêtes gens. Vous serez mieux traitée qu'une princesse ; ils auront pour vous mille complaisances, et vous témoignent tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le temps à Léonarde d'en dire davantage. J'entrai ; et, lui mettant un pistolet sur la gorge, je la pressai d'un air menaçant de m'en remettre la clef de la grille. Elle fut troublée de mon action ; et, quoique très-avancée dans sa carrière, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'oser me refuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clef entre les mains, j'adressai la parole à la dame affligée. Madame, lui dis-je, le ciel vous envoie un libérateur, levez-vous pour me suivre ; je vais vous mener où il vous plaira que je vous conduise. La dame ne fut pas sourde à ma voix ; et mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que, rappelant tout ce qui lui res-

toit de forces, elle se leva, vint se jeter à mes pieds, et me conjura de conserver son honneur. Je la relevai, et l'assurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Ensuite je pris des cordes que j'aperçus dans la cuisine; et, à l'aide de la dame, je liai Léonarde aux pieds d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerois si elle pousoit le moindre cri. La bonne Léonarde, persuadée que je n'y manquerois pas si elle osoit me contredire, prit le parti de me laisser faire tout ce que je voulus. J'allumai de la bougie, et j'allai avec l'inconnue à la chambre où étoient les espèces d'or et d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles et de doubles pistoles qu'il y en put tenir; et pour obliger la dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisoit que reprendre son bien, ce qu'elle fit sans scrupule. Quand nous en eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie, où j'entraï seul, avec mes pistolets en état. Je comptois bien que le vieux nègre, malgré sa goutte et son rhumatisme, ne me laisseroit pas tranquillement seller et brider mon cheval, et j'étois dans la résolution de le guérir radicalement de tous ses maux, s'il s'avisait de vouloir faire le méchant: mais, par bonheur, il étoit alors si accablé des douleurs qu'il avoit souffertes et de celles qu'il souffroit encore, que je tirai mon cheval de l'écurie sans même qu'il parût s'en apercevoir. La dame

m'attendoit à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrain. Nous arrivons à la grille, nous l'ouvrons, et nous parvenons enfin à la trappe. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt, pour en venir à bout, nous eûmes besoin de la force nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver (1).

Le jour commençoit à paroître, lorsque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous songeâmes aussitôt à nous en éloigner. Je me jetai en selle : la dame monta derrière moi, et, suivant au galop le premier sentier qui se présenta, nous sortîmes bientôt de la forêt. Nous entrâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes ; nous en prîmes une au hasard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduisît à Mansilla, et que nous ne rencontrassions Rolando et ses camarades, ce qui pouvoit fort bien nous arriver. Heureusement ma crainte fut vaine. Nous arrivâmes à la ville d'Astorga sur les deux heures après midi. J'aperçus des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme si c'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval derrière un homme. Nous descendîmes à la première hôtellerie, où j'ordonnai d'abord qu'on mît à la broche une per-

---

(1) On retrouvera le capitaine Rolando, et la suite de l'histoire du souterrain, ci-après, Livre III, Chapitre II.

drix et un lapereau. Pendant qu'on exécutoit mon ordre, je conduisis la dame à une chambre, où nous commençâmes à nous entretenir ; ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit sensible au service que je venois de lui rendre, et me dit qu'après une action si généreuse, elle ne pouvoit se persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon histoire pour confirmer la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par là, je l'engageai à me donner sa confiance, et à m'apprendre ses malheurs, qu'elle me raconta comme je vais le dire dans le chapitre suivant.

---

## CHAPITRE XI.

### *Histoire de dona Mencia de Mosquera.*

Mari qui passe pour mort, et qui revient au bout de sept ans.

**J**E suis née à Valladolid, et je m'appelle dona Mencia de Mosquera. Don Martin mon père, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le service, fut tué en Portugal, à la tête d'un régiment qu'il commandoit. Il me laissa si peu de bien, que j'étois un assez mauvais parti, quoique je fusse fille unique. Je ne manquai pas toutefois d'amants, malgré la médiocrité de ma fortune.

Plusieurs cavaliers des plus considérables d'Espagne me recherchèrent en mariage. Celui qui s'attira mon attention, fut don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ses rivaux ; mais des qualités plus solides me déterminèrent en sa faveur. Il avoit de l'esprit, de la discrétion, de la valeur et de la probité. D'ailleurs, il pouvoit passer pour l'homme du monde le plus galant. Falloit-il donner une fête, rien n'étoit mieux entendu ; et s'il paroissoit dans des joûtes (1), il y faisoit toujours admirer sa force et son adresse. Je le préfèrai donc à tous les autres, et je l'épousai.

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté don André de Baësa, qui avoit été un de ses rivaux. Ils se piquèrent l'un l'autre, et mirent l'épée à la main. Il en coûta la vie à don André. Comme il étoit neveu du corrégidor de Valladolid, homme violent et mortel ennemi de la maison de Mello, don Alvar crut ne pouvoir assez tôt sortir de la ville. Il revint promptement au logis, où, pendant qu'on lui préparoit un cheval, il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chère Mencia, me dit-il ensuite, il faut nous séparer, c'est une nécessité. Vous connoissez

---

(1) Joûtes, combats singuliers, d'homme à homme, avec des lances ; ces combats étoient à la mode dans le temps où se passe l'action de cette histoire.

le corrégidor : ne nous flattons point, il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit; je ne serai pas en sûreté dans le royaume. Il étoit si pénétré de sa douleur et de celle dont il me voyoit saisie, qu'il n'en put dire davantage. Je lui fis prendre de l'or et quelques pierreries : puis il me tendit les bras, et nous ne fîmes, pendant un quart d'heure, que confondre nos soupirs et nos larmes. Enfin on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi; il part, et me laisse dans un état qu'on ne sauroit exprimer : heureuse si l'excès de mon affliction m'eût alors fait mourir ! Que ma mort m'auroit épargné de peines et d'ennuis ! Quelques heures après que don Alvar fut parti, le corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre, et n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutefois trompa sa poursuite, et sut se mettre en sûreté; de manière que le juge, se voyant réduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'ôter les biens à un homme dont il auroit voulu verser le sang, il n'y travailla pas en vain. Tout ce que don Alvar pouvoit avoir de fortune fut confisqué.

Je demurai dans une situation très-affligeante; j'avois à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une femme pour tout domestique. Je passois les jours à pleurer, non une indigence que je supportois patiemment,

mais l'absence d'un époux chéri, dont je ne recevois aucunes nouvelles. Il m'avoit pourtant promis, dans nos tristes adieux, qu'il auroit soin de m'informer de son sort, dans quelque endroit du monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Cependant sept années s'écoulèrent sans que j'entendisse parler de lui. L'incertitude où j'étois de sa destinée me causoit une profonde tristesse. Enfin j'appris qu'en combattant pour le roi de Portugal, dans le royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu d'Afrique me fit ce rapport, en m'assurant qu'il avoit parfaitement connu don Alvar de Mello; qu'il avoit servi dans l'armée portugaise avec lui, et qu'il l'avoit vu périr dans l'action. Il ajoutoit à cela d'autres circonstances encore qui achevèrent de me persuader que mon époux n'étoit plus : ce rapport ne servit qu'à fortifier ma douleur et qu'à me faire prendre la résolution de ne jamais me remarier. Dans ce temps-là don Ambrosio Mesia Carrillo, marquis de la Guardia, vint à Valladolid. C'étoit un de ces vieux seigneurs qui, par leurs manières galantes et polies, font oublier leur âge, et savent encore plaire aux femmes. Un jour, on lui conta par hasard l'histoire de don Alvar; et, sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eut envie de me voir. Pour satisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes qui, d'accord avec lui, m'at-



tira chez elle. Il s'y trouva. Il me vit, et je lui plus, malgré l'impression de douleur qu'on remarquoit sur mon visage : mais que dis-je, malgré ? peut-être ne fut-il touché que de mon air triste et languissant, qui le prévenoit en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi-bien il me dit plus d'une fois qu'il me regardoit comme un prodige de constance, et même qu'il envioit le sort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappé de ma vue, et il n'eut pas besoin de me voir une seconde fois pour prendre la résolution de m'épouser.

Il choisit l'entremise de ma parente pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver, et me représenta que mon époux ayant achevé son destin dans le royaume de Fez, comme on nous l'avoit rapporté, il n'étoit pas raisonnable d'ensevelir plus long-temps mes charmes ; que j'avois assez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques moments, et que je devois profiter de l'occasion qui se présentoit ; que je serois la plus heureuse femme du monde. Là dessus elle me vanta la noblesse du vieux marquis, ses grands biens, et son bon caractère ; mais elle eut beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédoit, elle ne put me persuader. Ce n'est pas que je doutasse de la mort de don Alvar, ni

que la crainte de le voir tout à coup, lorsque j'y penserois le moins, m'arrêtât. Le peu de penchant, ou plutôt la répugnance que je me sentois pour un second mariage, après tous les malheurs du premier, faisoit le seul obstacle que ma parente eût à lever. Aussi ne se rebuta-t-elle point : au contraire, son zèle pour don Ambrosio en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux seigneur. Mes parents commencèrent à me presser d'accepter un parti si avantageux : j'en étois à tout moment obsédée, importunée, tourmentée. Il est vrai que ma misère, qui devenoit de jour en jour plus grande, ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance ; il ne falloit pas moins que l'affreuse nécessité où j'étois pour m'y déterminer.

Je ne pus donc m'en défendre ; je cédai à leurs pressantes instances, et j'épousai le marquis de la Guardia, qui, dès le lendemain de mes noces, m'emmena dans un très-beau château qu'il a auprès de Burgos, entre Grajal et Rodillas. Il conçut pour moi un amour violent : je remarquois dans toutes ses actions une envie de me plaire : il s'étudioit à prévenir mes moindres désirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme, et jamais amant n'a fait voir tant de complaisance pour une maîtresse. J'admirois un homme d'un caractère si aimable, et je me consolais en quelque façon de

la perte de don Alvar, puisque enfin je faisais le bonheur d'un seigneur tel que le marquis. Je l'aurois passionnément aimé, malgré la disproportion de nos âges, si j'eusse été capable d'aimer quelqu'un après don Alvar. Mais les cœurs constants ne sauroient avoir qu'une passion. Le souvenir de mon premier époux rendoit inutiles tous les soins que le second prenoit pour me plaire. Je ne pouvois donc payer sa tendresse que de purs sentiments de reconnoissance.

J'étois dans cette disposition, quand, prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement, j'aperçus dans le jardin une manière de paysan qui me regardoit avec attention. Je crus que c'étoit un garçon jardinier. Je pris peu garde à lui; mais le lendemain, m'étant remise à la fenêtre, je le vis au même endroit, et il me parut encore fort attaché à me considérer. Cela me frappa. Je l'envisageai à mon tour; et, après l'avoir observé quelque temps, il me sembla reconnoître les traits du malheureux don Alvar. Cette ressemblance excita dans tous mes sens un trouble inconcevable: je poussai un grand cri. J'étois alors, par bonheur, seule avec Inès, celle de toutes mes femmes qui avoit le plus de part à ma confiance. Je lui dis le soupçon qui agitoit mes esprits. Elle ne fit qu'en rire, et elle s'imagina qu'une légère ressemblance avoit trompé mes yeux. Rassurez-vous, madame,

me dit-elle, et ne pensez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il soit ici sous une forme de paysan ? est-il même croyable qu'il vive encore ? Je vais, ajouta-t-elle, pour vous mettre l'esprit en repos, descendre au jardin et parler à ce villageois ; je saurai quel homme c'est, et je reviendrai dans un moment vous l'apprendre. Inès alla donc au jardin ; et peu de temps après je la vis rentrer dans mon appartement fort émue : Madame, dit-elle, votre soupçon n'est que trop bien éclairci ; c'est don Alvar lui-même que vous venez de voir ; il s'est découvert d'abord, et il vous demande un entretien secret.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir don Alvar, parce que le marquis étoit à Burgos, je chargeai ma suivante de me l'amener dans mon cabinet par un escalier dérobé. Vous jugez bien que j'étois dans une terrible agitation. Je ne pus soutenir la vue d'un homme qui étoit en droit de m'accabler de reproches : je m'évanouis dès qu'il se présenta devant moi. Ils me secoururent promptement, Inès et lui ; et quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouissement, don Alvar me dit : Madame, remettez-vous, de grâce ; que ma présence ne soit pas un supplice pour vous ; je n'ai pas dessein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée, et vous faire un crime du

second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'est l'ouvrage de votre famille : toutes les persécutions que vous avez souffertes à ce sujet me sont connues. D'ailleurs on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort ; et vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous assuroit du contraire. Enfin, je sais de quelle manière vous avez vécu depuis notre cruelle séparation, et que la nécessité, plutôt que l'amour, vous a jetée dans les bras du marquis. Ah ! seigneur, interrompis-je en pleurant, pourquoi voulez-vous excuser votre épouse ? elle est coupable, puisque vous vivez. Que ne suis-je encore dans la misérable situation où j'étois avant que d'épouser don Ambrosio ! Funeste hyménée ! hélas ! j'aurois du moins, dans ma misère, la consolation de vous revoir sans rougir.

Ma chère Mencia, reprit don Alvar d'un air qui marquoit jusqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous ; et, bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve, je jure que j'en rends grâces au ciel. Depuis le triste jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire : ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes ; et, pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop sûr de votre amour, je me représentois sans cesse la situation où ma fatale tendresse

vous avoit réduite ; je me peignois dona Mencia dans les pleurs : vous faisiez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avouerais, je me suis reproché comme un crime le bonheur de vous avoir plu. J'ai souhaité que vous eussiez eu du penchant pour quelqu'un de mes rivaux, puisque la préférence que vous m'aviez donnée sur eux vous coûtoit si cher. Cependant, après sept années de souffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu résister à cette envie, et la fin d'un long esclavage m'ayant permis de la satisfaire, j'ai été sous ce déguisement à Valladolid, au hasard d'être découvert. Là, j'ai tout appris. Je suis venu ensuite à ce château, et j'ai trouvé moyen de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle manière je me suis conduit pour parvenir à vous parler secrètement. Mais ne vous imaginez pas que j'aie dessein de troubler, par mon séjour ici, la félicité dont vous jouissez. Je vous aime plus que moi-même ; je respecte votre repos, et je vais, après cet entretien, achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrifie.

Non, don Alvar, non, m'écriai-je à ces paroles, le ciel ne vous a point amené ici pour rien, et je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois : je veux partir avec vous ; il n'y a que la mort qui puisse désormais nous séparer. Croyez-moi,

reprit-il, vivez avec don Ambrosio ; ne vous associez point à mes malheurs ; laissez-m'en soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables ; mais plus il paroissoit vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me sentois disposée à y consentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre, il changea tout à coup de ton ; et prenant un air plus content : Madame, me dit il, est-il possible que vous soyez dans les sentiments où vous paraissez être ? ah ! puisque vous m'aimez encore assez pour préférer ma misère à la prospérité où vous vous trouvez, allons donc demeurer à Bétancos, dans le fond du royaume de Galice. J'ai là une retraite assurée. Si mes disgrâces m'ont ôté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis ; il m'en reste encore de fidèles, qui m'ont mis en état de vous enlever. J'ai fait faire un carrosse à Zamora par leur secours ; j'ai acheté des mules et des chevaux, et je suis accompagné de trois Galiciens des plus résolus (1). Ils sont armés de carabines et de pis-

---

(1) Les provinces d'Espagne ont toutes été des royaumes, qui ont été en guerre les uns contre les autres. Il en est résulté des épithètes triviales et des sobriquets populaires, que la vieille prévention des sujets d'un de ces royaumes donnoit à leurs voisins et réciproquement. On sait alors ce qu'on entend par un Galicien, un Biscayen, un Catalan, etc. ; comme nous avons eu en France, dans les temps des grands

tolets, et ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas. Profitons, ajouta-t-il, de l'absence de don Ambrosio. Je vais faire venir le carrosse jusqu'à la porte de ce château, et nous partirons dans le moment. J'y consentis. Don Alvar vola vers Rodillas, et revint en peu de temps, avec ses trois cavaliers, m'enlever au milieu de mes femmes, qui, ne sachant que penser de cet enlèvement, se sauvèrent fort effrayées. Inès seule étoit au fait; mais elle refusa de lier son sort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de don Ambrosio : ce qui prouve bien que l'attachement de nos plus zélés domestiques n'est point à l'épreuve de l'amour.

Je montai donc en carrosse avec don Alvar, n'emportant que mes hardes et quelques pierreries que j'avois avant mon second mariage; car je ne voulus rien prendre de tout ce que le marquis m'avoit donné en m'épousant. Nous prîmes la route du royaume de Galice, sans savoir si nous serions assez heureux pour y arriver. Nous avions sujet

---

fiefs, des appellations de Champenois, de Gascon, de Normand, etc., qui n'étoient rien moins que flatteuses, et qui sont restées dans la langue, si bien que La Fontaine a l'air de commencer bonnement une de ses fables par ce vers doublement malin :

Certain renard gascon, d'autres disent normand.

*Livre III, Fable XI.*



de craindre que don Ambrosio , à son retour , ne se mît sur nos traces avec un grand nombre de personnes , et ne nous joignît. Cependant nous marchâmes pendant deux jours sans voir paroître à nos trousses aucun cavalier. Nous espérions que la troisième journée se passeroit de même , et déjà nous nous entretenions fort tranquillement. Don Alvar me contoit la triste aventure qui avoit donné lieu au bruit de sa mort , et comment , après cinq années d'esclavage , il avoit recouvré la liberté , quand nous rencontrâmes hier sur le chemin de Léon les voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont tué avec tous ses gens , et c'est lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.

---

## CHAPITRE XII.

*De quelle manière désagréable Gil Blas et la dame furent interrompus.*

Corrégidor expéditif. — Muletier perfide.

**D**ONA Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit (1). Bien loin d'entreprendre de la consoler par des discours dans le goût de Sénèque , je la laissai donner un libre cours à ses soupirs ; je

---

(1) On en trouvera la suite , ci-après , Chapitre xiv.

pleurai même aussi, tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux, et particulièrement pour une belle personne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle se trouvoit, et peut-être alloit-elle me consulter là-dessus, si notre conversation n'eût pas été interrompue : mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit, qui, malgré nous, attira notre attention. Ce bruit étoit causé par l'arrivée du corrégidor, suivi de deux alguazils (1) et de plusieurs archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune cavalier, qui les accompagnoit, s'approcha de moi le premier, et se mit à regarder de près mon habit. Il n'eut pas besoin de l'examiner long-temps. Par saint Jacques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint ! c'est lui-même ; il n'est pas plus difficile à reconnaître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant sur ma parole ; c'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci.

---

(1) *Alguazil* : c'est un huissier exécuteur des ordres du corrégidor, une manière d'exempt.

*N. B.* Cette note est de Le Sage. Ajoutons-y, 1°. qu'en espagnol, une grosse araignée qui prend les mouches dans sa toile, s'appelle expressément l'*alguazil de moscas*, l'alguazil des mouches ; 2°. qu'en Espagne, la charge de grand alguazil est une dignité. Les plus grands seigneurs s'honoroient d'être les familiers (ou espions) du saint-office. Voyez aussi la note qui est ci-après, à la fin du Chapitre 1er du Livre III.

A ce discours, qui m'apprenoit que ce cavalier étoit le gentilhomme volé, dont j'avois, par malheur, toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le corrégidor, que sa charge obligeoit plutôt à tirer une mauvaise conséquence de mon embarras, qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accusation n'étoit pas mal fondée; et présumant que la dame pouvoit être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible; il avoit l'air doux et riant. Dieu sait s'il en valoit mieux pour cela! Sitôt que je fus en prison, il y vint avec ses deux furets, c'est-à-dire ses alguazils; ils entrèrent d'un air joyeux; il sembloit qu'ils eussent un pressentiment qu'ils alloient faire une bonne affaire. Ils n'oublièrent pas leur bonne coutume; ils commencèrent par me fouiller. Quelle aubaine pour ces messieurs! Ils n'avoient jamais peut-être fait un si beau coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceler de joie. Le corrégidor surtout paroissoit hors de lui-même. Mon enfant, me disoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faisons notre charge : mais ne crains rien; si tu n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vidèrent tout doucement mes poches, et me prirent ce que les voleurs même avoient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils

n'en demeurèrent pas là : leurs mains avides et infatigables me parcoururent depuis la tête jusqu'aux pieds ; ils me tournèrent de tous côtés, et me dépouillèrent pour voir si je n'avois point d'argent entre la peau et la chemise. Je crois qu'ils m'auroient volontiers ouvert le ventre pour voir s'il n'y en avoit point dedans. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le corrégidor m'interrogea. Je lui contai ingénument tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma déposition ; puis il sortit avec ses gens et mes espèces, me laissant tout nu sur la paille.

O vie humaine ! m'écriai-je quand je me vis seul et dans cet état, que tu es remplie d'aventures bizarres et de contre-temps ! Depuis que je suis sorti d'Oviédo, je n'éprouve que des disgrâces : à peine suis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penser que j'y ferois sitôt connoissance avec le corrégidor. En faisant ces réflexions inutiles, je remis le maudit pourpoint et le reste de l'habillement qui m'avoit porté malheur ; puis, m'exhortant moi-même à prendre courage : Allons, dis-je, Gil Blas, aie de la fermeté ; songe qu'après ce temps il en viendra peut-être un plus heureux. Te sied-il bien de te désespérer dans une prison ordinaire, après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrain ? Mais, hélas ! ajoutai-

je tristement, je m'abuse. Comment pourrai-je sortir d'ici ? On vient de m'en ôter les moyens, puisqu'un prisonnier sans argent est un oiseau à qui l'on a coupé les ailes.

Au lieu de la perdrix et du lapereau que j'avois fait mettre à la broche, on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau, et on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers sans voir personne que le concierge, qui avoit soin de venir tous les matins renouveler ma provision. Dès que je le voyois, j'affectois de lui parler, je tâchois de lier conversation avec lui pour me désennuyer un peu : mais ce personnage ne répondoit rien à tout ce que je lui disois ; il ne me fut pas possible d'en tirer une parole ; il entroit même et sortoit le plus souvent sans me regarder. Le seizième jour, le corrégidor parut, et me dit : Enfin, mon ami, tes peines sont finies ; tu peux t'abandonner à la joie ; je viens t'annoncer une agréable nouvelle. J'ai fait conduire à Burgos la dame qui étoit avec toi ; je l'ai interrogée avant son départ, et ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi dès aujourd'hui, pourvu que le muletier avec qui tu es venu de Pagnaflores à Cacabelos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il est dans Astorga. Je l'ai envoyé chercher ; je l'attends : s'il convient de l'aventure de la question, je te mettrai sur-le-champ en liberté.

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment, je me crus hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne et brève justice qu'il vouloit me rendre; et je n'avois pas encore achevé mon compliment, que le muletier, conduit par deux archers, arriva. Je le reconnus aussitôt : mais le bourreau de muletier, qui sans doute avoit vendu ma valise avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il en avoit touché, s'il avouoit qu'il me reconnoissoit, dit effrontément qu'il ne savoit qui j'étois, et qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah ! traître, m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes, et rends témoignage à la vérité. Regarde-moi bien : je suis un de ces jeunes gens que tu menaças de la question dans le bourg de Cacabelos, et à qui tu fis si grand'peur. Le muletier répondit d'un air froid, que je lui parlois d'une chose dont il n'avoit aucune connoissance; et comme il soutint jusqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargissement fut remis à une autre fois. Mon enfant, me dit le corrégidor, tu vois bien que le muletier ne convient pas de ce que tu as déposé; ainsi je ne puis te rendre la liberté, quelque envie que j'en aie. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à jeûner encore au pain et à l'eau, et à voir le silencieux concierge. Quand je songeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la justice, bien que je n'eusse

pas commis le moindre crime, cette pensée me mettoit au désespoir; je regrettois le souterrain. Dans le fond, disois-je, j'y avois moins de désagrément que dans ce cachot : je faisais bonne chère avec les voleurs, je m'entretenois avec eux, et je vivois dans la douce espérance de m'échapper; au lieu que, malgré mon innocence, je serai peut-être trop heureux de sortir d'ici pour aller aux galères.

---

## CHAPITRE XIII.

*Par quel hasard Gil Blas sortit enfin de prison, et où il alla.*

Petit chantre officieux. — Formalités de justice. — Hôtesse de mauvaise grâce.

TANDIS que je passois les jours à m'égayer dans mes réflexions, mes aventures, telles que je les avois dictées dans ma déposition, se répandirent dans la ville. Plusieurs personnes me voulurent voir par curiosité. Ils venoient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre par où le jour entroit dans ma prison, et lorsqu'ils m'avoient considéré quelque temps, ils s'en alloient. Je fus surpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois prisonnier, je n'avois pas vu un seul homme se montrer à cette fenêtre, qui donnoit sur une cour où

régnoient le silence et l'horreur. Je compris par là que je faisais du bruit dans la ville, mais je ne savais si j'en devois concevoir un bon ou un mauvais présage.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit chantre de Mondogredo, qui avoit aussi bien que moi craint la question et pris la fuite. Je le reconnus, et il ne feignit point de me méconnoître. Nous nous saluâmes de part et d'autre ; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. Je fus obligé de faire un nouveau détail de mes aventures, ce qui produisit deux effets dans l'esprit de mes auditeurs ; je les fis rire, et je m'attirai leur pitié. De son côté, le chantre me conta ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie de Cacabelos, entre le muletier et la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eut écartés ; en un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite, prenant congé de moi, il me promit que, sans perdre de temps, il alloit travailler à ma délivrance. Alors toutes les personnes qui étoient venues là comme lui par curiosité, me témoignèrent que mon malheur excitoit leur compassion ; ils m'assurèrent même qu'ils se joindroient au petit chantre, et feroient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promesse. Ils parlèrent en ma faveur au corrégidor, qui, ne dou-



tant plus de mon innocence, surtout lorsque le chantre lui eut conté ce qu'il savoit, vint trois semaines après dans ma prison. Gil Blas, me dit-il, je pourrois encore te retenir ici, si j'étois un juge plus sévère; mais je ne veux pas traîner les choses en longueur : va, tu es libre; tu peux sortir quand il te plaira. Mais, dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menoit dans la forêt où est le souterrain, ne pourrois-tu pas le découvrir? Non, seigneur, lui répondis-je : comme je n'y suis entré que la nuit, et que j'en suis sorti avant le jour, il me seroit impossible de reconnoître l'endroit où il est. Là-dessus le juge se retira, en disant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après le geôlier vint dans mon cachot avec un de ses guichetiers qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôtèrent tous deux, d'un air grave, et sans me dire un seul mot, mon pourpoint et mon haut-de-chausses qui étoient d'un drap fin et presque neuf; puis, m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confusion que j'avois de me voir si mal équipé modéroit la joie qu'ont ordinairement les prisonniers de recouvrer leur liberté. J'étois tenté de sortir de la ville à l'heure même, pour me soustraire aux yeux du peuple, dont je ne soutenois les regards qu'avec peine. Ma reconnaissance pour-

tant l'emporta sur ma honte : j'allai remercier le petit chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire lorsqu'il m'aperçut. Comme vous voilà ! me dit-il : je ne vous ai pas reconnu d'abord sous cet habillement ; la justice , à ce que je vois , vous en a donné de toutes les façons. Je ne me plains pas de la justice , lui répondis-je ; elle est très-équitable ; je voudrois seulement que tous ses officiers fussent d'honnêtes gens : ils devoient du moins me laisser mon habit ; il me semble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens , reprit-il ; mais on vous dira que ce sont des formalités qui s'observent. Eh ! vous imaginez-vous , par exemple , que votre cheval ait été rendu à son premier maître ? Non pas , s'il vous plaît ; il est actuellement dans les écuries du greffier , où il a été déposé comme une preuve du vol : je ne crois pas que le pauvre gentilhomme en retire seulement la croupière. Mais changeons de discours , continua-t-il. Quel est votre dessein ? que prétendez-vous faire présentement ? J'ai envie , lui dis-je , de prendre le chemin de Burgos : j'irai trouver la dame dont je suis le libérateur ; elle me donnera quelques pistoles ; j'achèterai une soutanelle neuve , et me rendrai à Salamanque , où je tâcherai de mettre mon latin à profit. Tout ce qui m'embarrasse , c'est que je ne suis point encore à Burgos : il faut vivre sur la route ; vous

n'ignorez pas qu'on fait fort mauvaise chère quand on voyage sans argent. Je vous entends, répliquait-il, et je vous offre ma bourse : elle est un peu plate à la vérité ; mais vous savez qu'un chantre n'est pas un évêque. En même temps il la tira, et me la mit entre les mains de si bonne grâce, que je ne pus me défendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'eût donné tout l'or du monde, et je lui fis mille protestations de services qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela, je le quittai, et sortis de la ville sans aller voir les autres personnes qui avoient contribué à mon élargissement ; je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit chantre avoit eu raison de ne me pas vanter sa bourse ; j'y trouvai très-peu d'espèces, et quelles espèces encore ? de la menue monnaie : par bonheur, j'étois accoutumé depuis deux mois à une vie très-frugale, et il me restoit encore quelques réaux lorsque j'arrivai au bourg de Ponte de Mula, qui n'est pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de dona Menicia. J'entrai dans une hôtellerie dont l'hôtesse étoit une petite femme fort sèche, vive et hagarde. Je m'aperçus d'abord, à la mauvaise mine qu'elle me fit, que ma souquenille n'étoit guère de son goût ; ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'assis à une table. Je mangeai du pain et du fromage,

et bus quelques coups d'un vin détestable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit assez avec mon habillement, je voulus entrer en conversation avec l'hôtesse, qui me fit assez connoître, par une grimace dédaigneuse, qu'elle méprisoit mon entretien. Je la priai de me dire si elle connoissoit le marquis de la Guardia, si son château étoit éloigné du bourg, et surtout si elle savoit ce que la marquise sa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choses, me répondit-elle d'un air plein de fierté. Elle m'apprit pourtant, quoique de mauvaise grâce, que le château de don Ambrosio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponte de Mula.

Après que j'eus achevé de boire et de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je souhaitois de me reposer, et je demandai une chambre. A vous une chambre ! me dit l'hôtesse en me lançant un regard où le mépris étoit peint ; je n'ai point de chambre pour les gens qui font leur souper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. J'attends des cavaliers d'importance, qui doivent venir loger ici ce soir. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange : ce ne sera pas, je pense, la première fois que vous aurez couché sur la paille. Elle ne croyoit pas si bien dire qu'elle disoit. Je ne répliquai point à son discours, et je me déterminai

sagement à gagner le pailler, sur lequel je m'endormis bientôt, comme un homme qui depuis long-temps étoit fait à la fatigue.

---

## CHAPITRE XIV.

*De la réception que dona Mencia lui fit à Burgos.*

Scène touchante.

JE ne fus pas paresseux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôtesse, qui étoit déjà sur pied, et qui me parut un peu moins fière et de meilleure humeur que le soir précédent; ce que j'attribuai à la présence de trois honnêtes archers de la sainte Hermandad, qui s'entretenoient avec elle d'une façon très-familière. Ils avoient couché dans l'hôtellerie; et c'étoit sans doute pour ces cavaliers d'importance que tous les lits avoient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'adressai par hasard à un homme du caractère de mon hôte de Pegnaflor. Il ne se contenta pas de répondre à la question que je lui faisais; il m'apprit que don Ambrosio étoit mort depuis trois semaines, et que la marquise sa femme s'étoit retirée dans un couvent de Burgos, qu'il me nomma. Je marchai aussitôt vers cette ville, au lieu de suivre la route du

château , comme j'en avois eu dessein auparavant , et je volai d'abord au monastère où demeuroit dona Mencia. Je priai la tourière de dire à cette dame qu'un jeune homme nouvellement sorti des prisons d'Astorga , souhaitoit de lui parler. La tourière alla sur-le-champ faire ce que je désirois. Elle revint un moment après , et me fit entrer dans un parloir où je ne fus pas long-temps sans voir paroître en grand deuil , à la grille , la veuve de don Ambrosio.

Soyez le bien-venu , me dit cette dame , d'un air gracieux. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui mandois de vous aller trouver de ma part , et de vous dire que je vous priois instamment de me venir chercher au sortir de votre prison. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargît bientôt : les choses que j'avois dites au corrégidor à votre décharge , suffisoient pour cela. Aussi m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvré la liberté , mais qu'on ne savoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir , et d'être privée du plaisir de vous témoigner ma reconnoissance , ce qui m'auroit bien mortifiée. Consolez-vous , ajouta-t-elle , en remarquant la honte que j'avois de me présenter à ses yeux sous un misérable habillement ; que l'état où je vous vois ne vous fasse point de peine. Après le service important que vous m'avez rendu , je

serois la plus ingrate de toutes les femmes, si je ne faisais rien pour vous. Je prétends vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes ; je le dois, et je le puis. J'ai des biens assez considérables pour pouvoir m'acquitter envers vous, sans m'incommoder.

Vous savez, continua-t-elle, mes aventures jusqu'au jour où nous fûmes emprisonnés tous deux : je vais vous conter ce qui m'est arrivé depuis ce temps-là. Lorsque le corrégidor d'Astorga m'eut fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un fidèle récit de mon histoire, je me rendis au château d'Ambrosio. Mon retour y causa une extrême surprise : mais on me dit que je revenois trop tard ; que le marquis, frappé de ma fuite comme d'un coup de foudre, étoit tombé malade, et que les médecins désespéroient de sa vie. Ce fut pour moi un nouveau sujet de me plaindre de la rigueur de ma destinée. Cependant je le fis avertir que je venois d'arriver. Puis j'entrai dans sa chambre, et courus me jeter à genoux au chevet de son lit, le visage couvert de larmes et le cœur pressé de la plus vive douleur. Qui vous ramène ici ? me dit-il dès qu'il m'aperçut ; venez-vous contempler votre ouvrage ? Ne vous suffit-il pas de m'ôter la vie ? Faut-il, pour vous contenter, que vos yeux soient témoins de ma mort ? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous

dire que je fuyois avec mon premier époux ; et, sans le triste accident qui m'en a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revue. En même temps, je lui appris que don Alvar avoit été tué par des voleurs, qu'ensuite on m'avoit menée dans un souterrain. Je racontai tout le reste ; et lorsque j'eus achevé de parler, don Ambrosio me tendit la main. C'est assez, me dit-il tendrement, je cesse de me plaindre de vous. Eh ! dois-je en effet vous faire des reproches ? Vous retrouvez un époux chéri ; vous m'abandonnez pour le suivre : puis-je blâmer cette conduite ? Non, madame, j'aurois tort d'en murmurer. Aussi n'ai-je point voulu qu'on vous poursuivît, quoique ma mort fût attachée au malheur de vous perdre. Je respectois dans votre ravisseur ses droits sacrés, et le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous fais justice, et par votre retour ici vous regagnez toute ma tendresse. Oui, ma chère Mencia, votre présence me comble de joie : mais, hélas ! je n'en jouirai pas longtemps. Je sens approcher ma dernière heure. A peine m'êtes-vous rendue, qu'il faut vous dire un éternel adieu. A ces paroles touchantes, mes pleurs redoublèrent. Je ressentis et fis éclater une affliction immodérée. Don Alvar, que j'adorois, m'a fait verser moins de larmes. Don Ambrosio n'avoit pas un faux pressentiment de sa mort ; il mourut dès le lendemain, et je demeurai maîtresse du



bien considérable dont il m'avoit avanta­gée en m'épousant. Je n'en prétends pas faire un mauvais usage. On ne me verra point, quoique je sois jeune encore, passer dans les bras d'un troisième époux. Outre que cela ne convient, ce me semble, qu'à des femmes sans pudeur et sans délicatesse (1), je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le monde ; je veux finir mes jours dans ce couvent, et en devenir une bienfaitrice.

Tel fut le discours que me tint dona Mencia. Puis elle tira de dessous sa robe une bourse qu'elle me mit entre les mains, en me disant : Voilà cent ducats que je vous donne seulement pour vous faire habiller. Revenez me voir après cela ; je n'ai pas dessein de borner ma reconnoissance à si peu de chose. Je rendis mille grâces à la dame, et lui jurai que je ne sortirois point de Burgos sans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment, que je n'avois pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie. J'entrai dans la première que je ren­contrai. Je demandai une chambre ; et, pour pré­venir la mauvaise opinion que ma souquenille pou­voit encore donner de moi, je dis à l'hôte, que,

---

(1) On en trouvera un exemple dans la suite de ce roman, où l'on verra Lucinde, la mère de don Raphaël, avoir beau­coup d'amants, enterrer trois maris, et rester enfin à Alger pour épouser un renégat. (Livre v, Chapitre 1.)

tel qu'il me voyoit, j'étois en état de bien payer mon gîte. A ces mots, l'hôte, appelé Majuelo (1), grand railleur de son naturel, me parcourant des yeux depuis le haut jusqu'en bas, me répondit d'un air froid et malin, qu'il n'avoit pas besoin de cette assurance pour être persuadé que je ferois beaucoup de dépense chez lui ; qu'au travers de mon habillement, il démêloit en moi quelque chose de noble, et qu'enfin il ne doutoit pas que je ne fusse un gentilhomme fort aisé. Je vis bien que le traître me railloit ; et, pour mettre fin tout à coup à ses plaisanteries, je lui montrai ma bourse. Je comptai même devant lui mes ducats sur une table, et je m'aperçus que mes espèces le dispo- soient à juger de moi plus favorablement. Je le priai de me faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un fripier ; il vous apportera toutes sortes d'habits, et vous serez ha- billé sur-le-champ. J'approuvai ce conseil, et ré- solus de le suivre : mais, comme le jour étoit prêt à se fermer, je remis l'emplette au lendemain, et je ne songeai qu'à bien souper, pour me dédom- mager des mauvais repas que j'avois faits depuis ma sortie du souterrain.

---

(1) *Majuelo*, en espagnol, petit vignoble ; nom signifi- catif pour un homme qui débite du vin.

## CHAPITRE XV.

*De quelle façon s'habilla Gil Blas , du nouveau présent qu'il reçut de la dame , et dans quel équipage il partit de Burgos.*

Fripier qui a de la morale. — Confidence vaine et indiscreète. —  
Valet désintéressé.

ON me servit une copieuse fricassée de pieds de mouton , que je mangeai presque tout entière. Je bus à proportion ; puis je me couchai. J'avois un assez bon lit , et j'espérois qu'un profond sommeil ne tarderoit guère à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil ; je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je fasse ? disois-je : suivrai-je mon premier dessein ? Acheterai-je une soutanelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur ? Pourquoi m'habiller en licencié ? Ai-je envie de me consacrer à l'état ecclésiastique ? Y suis-je entraîné par mon penchant ? Non ; je me sens même des inclinations très-opposées à ce parti-là. Je veux porter l'épée , et tâcher de faire fortune dans le monde ; ce fut à quoi je m'arrêtai.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier , persuadé que sous cette forme je ne pouvois manquer de parvenir à quelque poste honnête et

lucratif. Dans cette flatteuse opinion, j'attendis le jour avec la dernière impatience, et ses premiers rayons ne frappèrent pas plus tôt mes yeux, que je me levai. Je fis tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'appelai les valets qui étoient encore au lit, et qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, et je ne leur donnai point de repos qu'ils ne m'eussent fait venir un fripier. J'en vis bientôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit suivi de deux garçons qui portoient chacun un gros paquet de toile verte. Il me salua fort civilement, et me dit : Seigneur cavalier, vous êtes bien heureux qu'on se soit adressé à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confrères ; à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation ! Mais, entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience ; ils sont tous plus durs que des Juifs. Je suis le seul fripier qui ait de la morale. Je me borne à un profit raisonnable : je me contente de la livre pour sou ; je veux dire, du sou pour livre. Grâce au ciel, j'exerce rondement ma profession.

Le fripier, après ce préambule, que je pris sottement au pied de la lettre, dit à ses garçons de défaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes sortes de couleurs. On m'en fit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejetai avec mépris,

parce que je les trouvai trop modestes ; mais ils m'en firent essayer un qui sembloit avoir été fait exprès pour ma taille , et qui m'éblouit , quoiqu'il fût un peu passé. C'étoit un pourpoint à manches tailladées , avec un haut-de-chausses et un manteau , le tout de velours bleu et brodé d'or. Je m'attachai à celui-là , et je le marchandai. Le fripier , qui s'aperçut qu'il me plaisoit , me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu ! s'écria-t-il , on voit bien que vous vous y connoissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands seigneurs du royaume , et qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours : il n'y en a point de plus beau ; et pour la broderie , avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien , lui dis-je , voulez-vous le vendre ? Soixante ducats , répondit-il : je les ai refusés , ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante. J'en offris quarante-cinq ; il en valoit peut-être la moitié. Seigneur gentilhomme , reprit froidement le fripier , je ne sur fais point ; je n'ai qu'un mot. Tenez , continua-t-il en me présentant les habits que j'avois rebutés , prenez ceux-ci ; je vous en ferai meilleur marché. Il ne faisoit qu'irriter par là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandais ; et comme je m'imaginai qu'il ne vouloit rien rabattre , je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donnois si facilement , je

crois que, malgré sa morale, il fut bien fâché de n'en avoir pas demandé davantage. Assez satisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour sou, il sortit avec ses garçons, que je n'avois pas oubliés.

J'avois donc un manteau, un pourpoint et un haut-de-chausses fort propre. Il fallut songer au reste de l'habillement; ce qui m'occupa toute la matinée. J'achetai du linge, un chapeau, des bas de soie, des souliers et une épée; après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'avois de me voir si bien équipé! Mes yeux ne pouvoient, pour ainsi dire, se rassasier de mon ajustement. Jamais paon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance. Dès ce jour-là, je fis une seconde visite à dona Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nouveau du service que je lui avois rendu. Là-dessus, grands compliments de part et d'autre. Puis, me souhaitant toutes sortes de prospérités, elle me dit adieu, et se retira, sans me donner rien autre chose qu'une bague de trente pistoles, qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demurai bien sot avec ma bague; j'avois compté sur un présent plus considérable. Ainsi, peu content de la générosité de la dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant: mais comme j'y entrois, il y arriva un homme qui marchoit sur mes pas, et qui tout à coup, se débarrassant de

son manteau qu'il avoit sur le nez, laissa voir un gros sac qu'il portoit sous l'aisselle. A l'apparition du sac qui avoit tout l'air d'être plein d'espèces, j'ouvris de grands yeux, aussi-bien que quelques personnes qui étoient présentes; et je crus entendre la voix d'un séraphin, lorsque cet homme me dit, en posant le sac sur une table : Seigneur Gil Blas, voilà ce que madame la marquise vous envoie. Je fis de profondes révérences au porteur, je l'accablai de civilités; et dès qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jetai sur le sac, comme un faucon sur sa proie, et l'emportai dans ma chambre. Je le déliai sans perdre de temps, et j'y trouvai mille ducats. J'achevois de les compter, quand l'hôte, qui avoit entendu les paroles du porteur, entra pour savoir ce qu'il y avoit dans le sac. La vue de mes espèces, étalées sur une table, le frappa vivement. Comment diable, s'écria-t-il, voilà bien de l'argent ! Il faut, poursuivit-il en souriant d'un air malicieux, que vous sachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y a pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos, et vous avez déjà des marquises sous contribution (1) !

---

(1) *Avoir une femme sous contribution*, est une façon de parler qui s'entend de reste; on la retrouvera dans la suite de cette histoire; mais je ne sache pas que cette expression ait été employée par d'autres que par Le Sage.

Ce discours ne me déplut point ; je fus tenté de laisser Majuelo dans son erreur ; je sentois qu'elle me faisoit plaisir. Je ne m'étonne pas si les jeunes gens aiment à passer pour hommes à bonnes fortunes. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta sur ma vanité. Je désabusai mon hôte. Je lui contai l'histoire de dona Mencia, qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires ; et, comme il paroissoit entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ses conseils. Il rêva quelque temps ; puis il me dit d'un air sérieux : Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous ; et puisque vous avez assez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire sans flatterie à quoi je vous crois propre. Vous me semblez né pour la cour ; je vous conseille d'y aller, et de vous attacher à quelque grand seigneur : mais tâchez de vous mêler de ses affaires, ou d'entrer dans ses plaisirs ; autrement, vous perdrez votre temps chez lui. Je connois les grands ; ils comptent pour rien le zèle et l'attachement d'un honnête homme ; ils ne se soucient que des personnes qui leur sont nécessaires. Vous avez encore une ressource, continua-t-il ; vous êtes jeune, bien fait, et quand vous n'auriez pas d'esprit, c'est plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait souvent



subsister d'autres qui n'en ont pas. Je suis donc d'avis que vous alliez à Madrid ; mais il ne faut pas que vous y paroissiez sans suite. On juge, là comme ailleurs, sur les apparences, et vous n'y serez considéré qu'à proportion de la figure qu'on vous verra faire. Je veux vous donner un valet, un domestique fidèle, un garçon sage, en un mot, un homme de ma main. Achetez deux mules, l'une pour vous, l'autre pour lui ; et partez le plus tôt qu'il vous sera possible.

Ce conseil étoit trop de mon goût pour ne pas le suivre. Dès le lendemain, j'achetai deux belles mules, et j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente ans, qui avoit l'air simple et dévot. Il me dit qu'il étoit du royaume de Galice, et qu'il se nommoit Ambroise de Lamela. Ce qui me parut singulier, c'est qu'au lieu de ressembler aux autres domestiques, qui sont ordinairement fort intéressés, celui-ci ne se soucioit point de gagner de bons gages ; il me témoigna même qu'il étoit homme à se contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines, avec une valise pour serrer mon linge et mes ducats. Ensuite je satisfis mon hôte ; et le jour suivant, je partis de Burgos avant l'aurore, pour aller à Madrid.

## CHAPITRE XVI.

*Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité.*

Intrigante et fripon, qui donnent une leçon un peu forte. —  
Réflexions après coup.

Nous couchâmes à Duengnas la première journée, et nous arrivâmes la seconde à Valladolid, sur les quatre heures après midi. Nous descendîmes à une hôtellerie qui me parut devoir être une des meilleures de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet, et montai dans une chambre où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentois un peu fatigué, je me jetai sur mon lit sans ôter mes bottines, et je m'endormis insensiblement. Il étoit presque nuit lorsque je me réveillai. J'appelai Ambroise. Il ne se trouva point dans l'hôtellerie; mais il arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venoit : il me répondit d'un air pieux, qu'il sortoit d'une église, où il étoit allé remercier le ciel de nous avoir préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. J'approuvai son action; ensuite je lui ordonnai de faire mettre à la broche un poulet pour mon souper.

Dans le temps que je lui donnois cet ordre, mon

hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairait une dame qui me parut plus belle que jeune, et très-richement vêtue. Elle s'appuyoit sur un vieil écuyer, et un petit Maure lui portoit la queue. Je ne fus pas peu surpris quand cette dame, après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda si par hasard je n'étois point le seigneur Gil Blas de Santillane. Je n'eus pas si tôt répondu qu'oui, qu'elle quitta la main de son écuyer pour venir m'embrasser avec un transport de joie qui redoubla mon étonnement. Le ciel, s'écria-t-elle, soit à jamais béni de cette aventure ! C'est vous, seigneur cavalier, c'est vous que je cherche. A ce début, je me ressouvins du parasite de Pegnaflor, et j'allois soupçonner la dame d'être une franche aventurière ; mais ce qu'elle ajouta m'en fit juger plus avantageusement. Je suis, poursuivit-elle, cousine-germaine de dona Mencia de Mosquera, qui vous a tant d'obligations. J'ai reçu ce matin une lettre de sa part. Elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler, si vous passez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Je vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des étrangers qui y sont ; et j'ai jugé, sur le portrait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma cousine. Ah ! puisque je vous ai rencontré, con-

tinua-t-elle, je veux vous faire voir combien je suis sensible aux services qu'on rend à ma famille, et particulièrement à ma chère cousine. Vous viendrez, s'il vous plaît, dès ce moment loger chez moi ; vous y serez plus commodément qu'ici. Je voulus m'en défendre, et représenter à la dame que je pourrois l'incommoder chez elle : mais il n'y eut pas moyen de résister à ses instances. Il y avoit à la porte de l'hôtellerie un carrosse qui nous attendoit. Elle prit soin elle-même de faire mettre ma valise dedans, parce qu'il y avoit, disoit-elle, bien des fripons à Valladolid ; ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin je montai en carrosse avec elle et son vieil écuyer, et je me laissai de cette manière enlever de l'hôtellerie, au grand déplaisir de l'hôte, qui se voyoit par là sevrer de la dépense qu'il avoit compté que je ferois chez lui, avec la dame, l'écuyer et le petit Maure.

Notre carrosse, après avoir quelque temps roulé, s'arrêta. Nous en descendîmes pour entrer dans une assez grande maison, et nous montâmes dans un appartement qui n'étoit pas malpropre, et que vingt ou trente bougies éclairaient. Il y avoit là plusieurs domestiques à qui la dame demanda d'abord si don Raphaël étoit arrivé ; ils répondirent que non. Alors n'adressant la parole : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attends mon frère qui doit revenir ce soir d'un château que nous

avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable surprise pour lui de trouver dans sa maison un homme à qui toute notre famille est si redevable ! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainsi , nous entendîmes du bruit , et nous apprîmes en même temps qu'il étoit causé par l'arrivée de don Raphaël. Ce cavalier parut bientôt. Je vis un jeune homme de belle taille et de fort bon air. Je suis ravie de votre retour , mon frère , lui dit la dame ; vous m'aidez à bien recevoir le seigneur Gil Blas de Santillane. Nous ne saurions assez reconnoître ce qu'il a fait pour dona Mencia , notre parente. Tenez , ajouta-t-elle en lui présentant une lettre , lisez ce qu'elle m'écrit. Don Raphaël ouvrit le billet , et lut tout haut ces mots : « Ma chère Ca-  
» mille , le seigneur Gil Blas de Santillane , qui  
» m'a sauvé l'honneur et la vie , vient de partir  
» pour la cour. Il passera sans doute par Valla-  
» dolid. Je vous conjure par le sang , et plus en-  
» core par l'amitié qui nous unit , de le régaler et  
» de le retenir quelque temps chez vous. Je me  
» flatte que vous me donnerez cette satisfaction ,  
» et que mon libérateur recevra de vous , et de  
» don Raphaël mon cousin , toutes sortes de bons  
» traitements. A Burgos. Votre affectionnée cou-  
» sine DONA MENCIA. »

Comment ! s'écria don Raphaël , après avoir lu la lettre , c'est à ce cavalier que ma parente doit

l'honneur et la vie? Ah! je rends grâces au ciel de cette heureuse rencontre. En parlant de cette sorte, il s'approcha de moi; et me serrant étroitement entre ses bras : Quelle joie, poursuivit-il, j'ai de voir ici le seigneur Gil Blas de Santillane! Il n'étoit pas besoin que ma cousine la marquise nous recommandât de vous régaler; elle n'avoit seulement qu'à nous mander que vous deviez passer par Valladolid; cela suffisoit. Nous savons bien, ma sœur Camille et moi, comme il en faut user avec un homme qui a rendu le plus grand service du monde à la personne de notre famille que nous aimons le plus tendrement. Je répondis le mieux qu'il me fut possible à ces discours, qui furent suivis de beaucoup d'autres semblables, et entremêlés de mille caresses. Après quoi, s'apercevant que j'avois encore mes bottines, il me les fit ôter par ses valets.

Nous passâmes ensuite dans une chambre où l'on avoit servi. Nous nous mîmes à table, le cavalier, la dame et moi. Ils me dirent cent choses obligéantes pendant le souper. Il ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne relevassent comme un trait admirable; et il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me présenter de tous les mets. Don Raphaël buvoit souvent à la santé de dona Mencia. Je suivois son exemple; et il me sembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nous, me

lançoit des regards qui signifioient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenoit son temps pour cela, comme si elle eût craint que son frère ne s'en aperçût. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que la dame en tenoit; et je me flattai de profiter de cette découverte, pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cette espérance fut cause que je me rendis sans peine à la prière qu'ils me firent de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Ils me remercièrent de ma complaisance; et la joie qu'en témoigna Camille confirma l'opinion que j'avois qu'elle me trouvoit fort à son gré.

Don Raphaël, me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique, et me parla des plaisirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt, disoit-il, nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche; et si vous aimez la promenade, nous avons des bois et des jardins délicieux. D'ailleurs, nous aurons bonne compagnie : j'espère que vous ne vous ennuierez point. J'acceptai la proposition, et il fut résolu que nous irions à ce beau château dès le jour suivant. Nous nous levâmes de table en formant un si agréable dessein. Don Raphaël en parut transporté de joie. Seigneur Gil Blas, dit-il en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vais

de ce pas donner les ordres nécessaires, et faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles, il sortit de la chambre où nous étions ; et je continuai de m'entretenir avec la dame, qui ne démentit point par ses discours les douces ceillades qu'elle m'avoit jetées. Elle me prit la main, et regardant ma bague : Vous avez là, dit-elle, un diamant assez joli ; mais il est bien petit. Vous connoissez-vous en pierreries ? Je répondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle ; car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros rubis qu'elle avoit au doigt ; et, pendant que je le considérois, elle me dit : Un de mes oncles, qui a été gouverneur dans les habitations que les Espagnols ont aux îles Philippines, m'a donné ce rubis. Les joailliers de Valladolid l'estiment trois cents pistoles. Je le croirois bien, lui dis-je ; je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît, répliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Aussitôt elle prit ma bague, et me mit la sienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une manière galante de faire un présent, Camille me serra la main et me regarda d'un air tendre ; puis tout à coup rompant l'entretien, elle me donna le bon soir, et se retira toute confuse, comme si elle eût eu honte de me faire trop connoître ses sentiments.

Quoique galant des plus novices, je sentis tout



ce que cette retraite précipitée avoit d'obligeant pour moi ; et je jugeai que je ne passerois point mal le temps à la campagne. Plein de cette idée flatteuse et de l'état brillant de mes affaires, je m'enfermai dans la chambre où je devois coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer, je m'abandonnai aux réflexions agréables que ma valise, qui étoit sur une table, et mon rubis m'inspirèrent. Grâce au ciel, disois-je, si j'ai été malheureux, je ne le suis plus. Mille ducats d'un côté, une bague de trois cents pistoles de l'autre : me voilà pour long-temps en fonds. Majuelo ne m'a point flatté, je le vois bien : j'enflammerai mille femmes à Madrid, puisque j'ai plu si facilement à Camille. Les bontés de cette généreuse dame se présentoient à mon esprit avec tous leurs charmes, et je goûtois aussi par avance les divertissemens que don Raphaël me préparoit dans son château. Cependant, parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas de venir répandre sur moi ses pavots. Dès que je me sentis assoupi, je me déshabillai et me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, je m'aperçus qu'il étoit déjà tard. Je fus assez surpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçu de moi. Ambroise, dis-je en moi-même, mon fidèle Ambroise est à l'église, ou

bien il est aujourd'hui fort paresseux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui pour en prendre une plus mauvaise ; car m'étant levé, et ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaircir mes soupçons, j'ouvris la porte de ma chambre, et j'appelai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit : Que souhaitez-vous, seigneur ? tous vos gens sont sortis de ma maison avant le jour. Comment de votre maison ? m'écriai-je : est-ce que je ne suis pas ici chez don Raphaël ? Je ne sais ce que c'est que ce cavalier, me répondit-il. Vous êtes dans un hôtel garni, et j'en suis l'hôte. Hier au soir, une heure avant votre arrivée, la dame qui a soupé avec vous vint ici, et arrêta cet appartement pour un grand seigneur, disoit-elle, qui voyage *incognito*. Elle m'a même payé d'avance.

Je fus alors au fait. Je sus ce que je devois penser de Camille et de don Raphaël ; et je compris que mon valet, ayant une entière connoissance de mes affaires, m'avoit vendu à ces fourbes (1). Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triste incident, et

---

(1) On les retrouvera dans la suite de cette histoire, et toujours d'une manière caractéristique et digne de leur début. Voyez, pour l'aventurière Camille, le Livre II, Chapitre IV ; pour don Raphaël et Ambroise de Lamela, le Livre IV, Chapitre XI ; tout le Livre V, etc. etc.

de songer qu'il ne me seroit point arrivé si je n'eusse pas eu l'indiscrétion de m'ouvrir à Majuelo sans nécessité, je m'en pris à la fortune innocente, et maudis cent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'aventure, qu'il savoit peut-être aussi bien que moi, se montra sensible à ma douleur. Il me plaignit, et me témoigna qu'il étoit très-mortifié que cette scène se fût passée chez lui : mais je crois, malgré ses démonstrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie, que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

---

## CHAPITRE XVII.

*Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni.*

Camarade de collège. — Choix d'un état. — Désagrémens des précepteurs. — Avantages des valets. — Bureau d'adresse.

LORSQUE j'eus fort inutilement bien déploré mon malheur, je fis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roidir contre mon mauvais sort. Je rappelai mon courage, et, pour me consoler, je disois en m'habillant : Je suis encore trop heureux que les fripons n'aient pas emporté mes habits et quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette discrétion. Ils avoient même été assez géné-

reux pour me laisser mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient coûté. Enfin, je sortis de l'hôtel garni, sans avoir, Dieu merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La première chose que je fis, fut d'aller voir si mes mules ne seroient pas dans l'hôtellerie où j'étois descendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroise ne les y avoit pas laissées; et plutôt au ciel que j'eusse toujours jugé aussi sainement de lui! J'appris que dès le soir même il avoit eu soin de les en retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir non plus que ma chère valise, je marchois tristement dans les rues, en rêvant à ce que je devois faire. Je fus tenté de retourner à Burgos, pour avoir encore une fois recours à dona Mencia; mais, considérant que ce seroit abuser des bontés de cette dame, et que d'ailleurs je passerois pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serois en garde contre les femmes: je me serois alors défié de la chaste Suzanne. Je jetois de temps en temps les yeux sur ma bague; et quand je venois à songer que c'étoit un présent de Camille, j'en soupirois de douleur. Hélas! disois-je en moi-même, je ne me connois point en rubis; mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un joaillier pour être persuadé que je suis un sot.

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, et je l'allai montrer à un lapidaire qui l'estima trois ducats. A cette estimation, quoiqu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la nièce du gouverneur des îles Philippines, ou plutôt, je ne fis que lui en renouveler le don. Comme je sortois de chez le lapidaire, il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me considérer. Je ne le remis pas d'abord, bien que je le connusse parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignez-vous d'ignorer qui je suis? ou deux années ont-elles si fort changé le fils du barbier Nunez, que vous le méconnoissiez? Ressouvenez-vous de Fabrice, votre compatriote et votre compagnon d'école. Nous avons si souvent disputé chez le docteur Godinez sur les universaux (1) et sur les degrés métaphysiques (2)!

Je le reconnus avant qu'il eût achevé ces paroles, et nous nous embrassâmes tous deux avec cordia-

---

(1) Les *universaux*, termes fameux de l'ancienne logique. On en comptoit cinq, *le genre, l'espèce, la différence, le propre, et l'accident.*

(2) Les *degrés métaphysiques* étoient aussi les différentes propriétés d'une même chose, en partant de la plus simple pour arriver à la plus composée.

La philosophie moderne s'est débarrassée de tout ce fatras, qui n'étoit bon qu'à embrouiller les idées et à rendre les argumentations interminables.

lité. Eh ! mon ami , reprit-il ensuite, que je suis ravi de te rencontrer ! je ne puis t'exprimer la joie que j'en ressens.... Mais, poursuivit-il d'un air surpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue ? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un prince ! Une belle épée, des bas de soie, un pourpoint et un manteau de velours, relevés d'une broderie d'argent ! Malepeste ! cela sent diablement les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ses largesses. Tu te trompes, lui dis-je ; mes affaires ne sont pas si florissantes que tu te l'imagines. A d'autres, répliqua-t-il, à d'autres : tu veux faire le discret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, monsieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plaît ? Il me vient, lui re-partis-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes de Valladolid, apprends, mon ami, que j'en suis la dupe.

Je prononçai ces dernières paroles si tristement, que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignois ainsi du beau sexe. Je me résolus sans peine à contenter sa curiosité ; mais comme j'avois un assez long récit à faire, et que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer si tôt, nous entrâmes dans un cabaret, pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai, en déjeûnant, tout

ce qui m'étoit arrivé depuis ma sortie d'Oviédo. Il trouva mes aventures assez bizarres ; et après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la fâcheuse situation où j'étois , il me dit : Il faut se consoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie : c'est par là qu'une âme forte et courageuse se distingue des âmes foibles. Un homme d'esprit est-il dans la misère ? il attend avec patience un temps plus heureux. Jamais, comme dit Cicéron , il ne doit se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est homme. Pour moi, je suis de ce caractère-là : mes disgrâces ne m'accablent point ; je suis toujours au-dessus de la mauvaise fortune. Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviédo, j'en étois aimé : je la demandai en mariage à son père , il me la refusa. Un autre en seroit mort de douleur ; moi, admire la force de mon esprit, j'enlevai la petite personne. Elle étoit vive, étourdie, coquette ; le plaisir par conséquent la déterminoit toujours au préjudice du devoir. Je la promenai pendant six mois dans le royaume de Galice : de là , comme je l'avois mise dans le goût de voyager, elle eut envie d'aller en Portugal ; mais elle prit un autre compagnon de voyage : autre sujet de désespoir. Je ne succombai point encore sous le poids de ce nouveau malheur ; et , plus sage que Ménélas , au lieu de m'armer contre le Pâris qui m'avoit soufflé mon Hélène, je lui sus bon

gré de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Asturies, pour éviter toute discussion avec la justice, je m'avançai dans le royaume de Léon, dépensant de ville en ville l'argent qui me restoit de l'enlèvement de mon infante; car nous avons tous deux fait notre main en partant d'Oviédo, et nous n'étions pas mal nippés; mais tout ce que j'avois possédé se dissipa bientôt. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas bien loin. Ma situation devint embarrassante; je commençois déjà même à faire diète: il fallut promptement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service. Je me plaçai d'abord chez un gros marchand de drap qui avoit un fils libertin: j'y trouvai un asile contre l'abstinence, et en même temps un grand embarras. Le père m'ordonna d'épier son fils, le fils me pria de l'aider à tromper son père: il falloit opter. Je préfèrai la prière au commandement, et cette préférence me fit donner mon congé. Je passai ensuite au service d'un vieux peintre, qui voulut, par amitié, m'enseigner les principes de son art; mais, en me les montrant, il me laissoit mourir de faim. Cela me dégoûta de la peinture et du séjour de Palencia. Je vins à Valladolid, où, par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maison d'un administrateur de l'hôpital;



j'y demeure encore, et je suis charmé de ma condition. Le seigneur Manuel Ordonnez, mon maître, est un homme d'une piété profonde; un homme de bien, car il marche toujours les yeux baissés, avec un gros rosaire à la main. On dit que dès sa jeunesse, n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y est attaché avec un zèle infatigable. Aussi ses soins ne sont-ils pas demeurés sans récompense: tout lui a prospéré. Quelle bénédiction! en faisant les affaires des pauvres, il s'est enrichi.

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis: Je suis bien aise que tu sois satisfait de ton sort; mais, entre nous, tu pourrois, ce me semble, faire un plus beau rôle dans le monde que celui de valet: un sujet de ton mérite peut prendre un vol plus élevé. Tu n'y penses pas, Gil Blas, me répondit-il; sache que pour un homme de mon humeur, il n'y a point de situation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible, je l'avoue, pour un imbécille; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un génie supérieur, qui se met en condition, ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison pour commander, plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître; il se prête à ses défauts, gagne sa confiance, et le mène ensuite par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon administrateur. Je connus d'abord le pèle-

rin : je m'aperçus qu'il vouloit passer pour un saint personnage ; je feignis d'en être la dupe ; cela ne coûte rien : je fis plus, je le copiai ; et jouant devant lui le même rôle qu'il fait devant les autres, je trompai le trompeur, et je suis devenu peu à peu son *factoton*. J'espère que quelque jour je pourrai, sous ses auspices, me mêler des affaires des pauvres. Je serai peut-être fortune aussi ; car je me sens autant d'amour que lui pour leur bien (1).

Voilà de belles espérances, repris-je, mon cher Fabrice ; et je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier dessein. Je vais convertir mon habit brodé en soutanelle, me rendre à Salamanque, et là, me rangeant sous les drapeaux de l'université, remplir l'emploi de précepteur. Beau projet ! s'écria Fabrice, l'agréable imagination ! Quelle folie de vouloir, à ton âge, te faire pédant ! Sais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages en prenant ce parti ? Sitôt que tu seras placé, toute la maison t'observera, tes moindres actions seront scrupuleusement examinées. Il faudra que tu te contraignes sans cesse, que tu te pares d'un extérieur hypocrite, et paroisses posséder toutes les

---

(1) Fabrice se trompoit sur sa vocation. Son histoire est liée à celle de Gil Blas. Nés dans la même ville et formés à la même école, ils auront des goûts différents, mais se suivront dans leur carrière et ne se perdront pas de vue.

vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton écolier, tu passeras les journées à lui enseigner le latin, et à le reprendre quand il dira ou fera des choses contre la bienséance ; ce qui ne te donnera pas peu d'occupation. Après tant de peine et de contrainte, quel sera le fruit de tes soins ? Si le petit gentilhomme est un mauvais sujet, on dira que tu l'auras mal élevé ; et ses parents te renverront sans récompense, peut-être même sans te payer les appointements qui te seront dus. Ne me parle donc point d'un poste de précepteur ; c'est un bénéfice à charge d'âmes (1). Mais parle-moi de l'emploi d'un laquais ; c'est un bénéfice simple qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices ? le génie supérieur qui le sert les flatte, et souvent même les fait tourner à son profit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu et mangé tout son saoul, il s'endort tranquillement comme un enfant de famille, sans s'embarrasser du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, poursuivit-il, si je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi, Gil Blas, perds pour jamais l'envie

---

(1) Le Sage connoissoit bien tous les inconvénients du préceptorat. Il en a fait le principal sujet du *Bachelier de Salamanque*, publié avant l'Histoire de Gil Blas.

d'être précepteur, et suis mon exemple. Oui; mais, Fabrice, lui repartis-je, on ne trouve pas tous les jours des administrateurs; et si je me résolvois à servir, je voudrois du moins n'être pas mal placé. Oh! tu as raison, me dit-il, et j'en fais mon affaire. Je te réponds d'une bonne condition, quand ce ne seroit que pour arracher un galant homme à l'université.

La prochaine misère dont j'étois menacé, et l'air satisfait qu'avoit Fabrice, me persuadant encore plus que ses raisons, je me déterminai à me mettre dans le service. Là-dessus, nous sortîmes du cabaret, et mon compatriote me dit : Je vais de ce pas te conduire chez un homme à qui s'adressent la plupart des laquais qui sont sur le pavé; il a des grisons qui l'informent de tout ce qui se passe dans les familles. Il sait où l'on a besoin de valets, et il tient un registre exact, non-seulement des places vacantes, mais même des bonnes et des mauvaises qualités des maîtres. C'est un homme qui a été frère dans je ne sais quel couvent de religieux. Enfin c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adresse si singulier (1), le fils du barbier Nunez me mena dans

---

(1) L'idée de ce bureau d'adresse étoit toute nouvelle à Paris au moment où Le Sage écrivoit. Dans un fort bon dictionnaire, publié en 1721, à l'article *Nomenclator*, on

un cul-de-sac. Nous entrâmes dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme de cinquante et quelques années, qui écrivoit sur une table. Nous le saluâmes, assez respectueusement même; mais, soit qu'il fût fier de son naturel, soit que, n'ayant coutume de voir que des laquais et des cochers, il eût pris l'habitude de recevoir son monde cavalièrement, il ne se leva point; il se contenta de nous faire une légère inclination de tête. Il me regarda pourtant avec une attention particulière. Je vis bien qu'il étoit surpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulût devenir laquais; il avoit plutôt lieu de penser que je venois lui en demander un. Il ne put toutefois douter long-temps de mon intention, puisque Fabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londra, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille, que ses malheurs réduisent à la nécessité de servir. Enseignez-lui, de grâce, une bonne condition, et comptez sur sa reconnoissance. Messieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous, avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promesses du monde : êtes-vous bien placés? vous

---

cite le nommé « HERPIN, qui enseigne à Paris les noms et » les demeures des personnes de qualité. » (*Novitius*, in-4°, page 908.)

ne vous en souvenez plus. Comment donc ! reprit Fabrice, vous plaignez-vous de moi ? N'ai-je pas bien fait les choses ? Vous auriez pu les faire encore mieux, repartit Arias : votre condition vaut un emploi de commis, et vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un auteur. Je pris alors la parole, et dis au seigneur Arias, que pour lui faire connoître que je n'étois pas un ingrat, je voulois que la reconnoissance précédât le service. En même temps je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai, avec promesse de n'en pas demeurer là si je me voyois dans une bonne maison.

Il parut content de mes manières. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellents postes vacants ; je vais vous les nommer, et vous choisirez celui qui vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un registre qui étoit sur la table, tourna quelques feuillets, et commença de lire dans ces termes : Il faut un laquais au capitaine Torbellino (1), homme emporté, brutal et fantasque ; il gronde

---

(1) *Torbellino*, tourbillon. Il y a beaucoup d'autres personnages de cette histoire dont les noms espagnols sont également significatifs. On ne remarquera que les principaux et ceux dans lesquels l'intention de l'auteur est le plus évidente. Il a marqué lui-même cette intention dans le *Bachelier de Salamanque*, Chapitre xxiii, où il a soin d'indiquer, au bas d'une page, au sujet d'un personnage

sans cesse, jure, frappe, et le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait; ce capitaine-là n'est pas de mon goût. Ma vivacité fit sourire Arias, qui poursuivit ainsi sa lecture : Dona Manuela de Sandoval, douairière surannée, hargneuse et bizarre, est actuellement sans laquais; elle n'en a qu'un d'ordinaire, encore ne le peut-elle garder un jour entier. Il y a dans la maison, depuis dix ans, un habit qui sert à tous les valets qui entrent, de quelque taille qu'ils soient : on peut dire qu'ils ne font que l'essayer, et qu'il est encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'aient porté. Il manque un valet au docteur Alvar Fanez; c'est un médecin chimiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remèdes. Il y a souvent des places de laquais à remplir chez cet homme-là.

Oh! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant. Vive Dieu, vous nous enseignez là de bonnes conditions! Patience, dit Arias de Londona; nous ne sommes pas au bout : il y a de quoi vous contenter. Là-dessus il continua de lire de cette sorte : Dona Alfonsa de Solis, vieille dévote, qui passe

---

violent, nommé don Dominique *Rifaador*, que ce nom, en espagnol, signifie *querelleur*.

les deux tiers de la journée dans l'église, et veut que son valet y soit toujours auprès d'elle, n'a point de laquais depuis trois semaines. Le licencié Sédillo, vieux chanoine du chapitre de cette ville, chassa hier au soir son valet.... Alte-là, seigneur Arias de Londona, s'écria Fabrice en cet endroit; nous nous en tenons à ce dernier poste. Le licencié Sédillo est des amis de mon maître, et je le connois parfaitement. Je sais qu'il a pour gouvernante une vieille béate qu'on nomme la dame Jacinte, et qui dispose de tout chez lui. C'est une des meilleures maisons de Valladolid. On y vit doucement et l'on y fait très-bonne chère. D'ailleurs, le chanoine est un homme infirme, un vieux goutteux qui fera bientôt son testament : il y a un legs à espérer. La charmante perspective pour un valet! Gil Blas, ajouta-t-il en se tournant de mon côté, ne perdons point de temps, mon ami; allons tout à l'heure chez le licencié. Je veux te présenter moi-même, et te servir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une si belle occasion, nous primes brusquement congé du seigneur Arias, qui m'assura, pour mon argent, que si cette condition m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une aussi bonne.



---

## LIVRE SECOND.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le licencié Sédillo. Dans quel état étoit ce chanoine. Portrait de sa gouvernante.*

Danger de faire rire un vieux goutteux. — Recherche de sa cuisine.  
— Petite fille indiscrète.

Nous avons si grand'peur d'arriver trop tard chez le vieux licencié (1), que nous ne fîmes qu'un saut du cul-de-sac à sa maison. Nous en trouvâmes la porte fermée : nous frappâmes. Une fille de dix ans, que la gouvernante faisoit passer pour sa nièce, en dépit de la médisance, vint ouvrir ; et comme nous lui demandions si l'on pouvoit parler au chanoine, la dame Jacinte parut. C'étoit une personne déjà parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore ; et j'admirai particulièrement la fraîcheur de son teint. Elle portoit une longue robe d'une étoffe de laine la plus commune, avec

---

(1) Le titre de *licencié* en théologie est un honneur utile en Espagne, parce que ce grade donne droit à des bénéfices et à d'autres distinctions.

une large ceinture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trousseau de clefs, et de l'autre un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'aperçûmes, nous la saluâmes avec beaucoup de respect ; elle nous rendit le salut fort civilement, mais d'un air modeste et les yeux baissés.

J'ai appris, lui-dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au seigneur licencié Sédillo, et je viens lui en présenter un dont j'espère qu'il sera content. La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixément, et ne pouvant accorder ma broderie avec le discours de Fabrice, elle demanda si c'étoit moi qui recherchoit la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunez, c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est arrivé des disgrâces qui l'obligent à se mettre en condition ; il se consolera de ses malheurs, ajouta-t-il d'un ton doux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison, et de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériteroit d'être la gouvernante du patriarçhe des Indes. A ces mots, la vieille béate cessa de me regarder, pour considérer le gracieux personnage qui lui parloit ; et frappée de ses traits qu'elle crut ne lui être pas inconnus : J'ai une idée confuse de vous avoir vu, lui dit-elle ; aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'est bien glorieux de m'être attiré vos regards : je suis venu deux fois dans cette maison avec mon maître

le seigneur Manuel Ordonnez, administrateur de l'hôpital. Eh ! justement, répliqua la gouvernante, je m'en souviens, et je vous remets. Ah ! puisque vous appartenez au seigneur Ordonnez, il faut que vous soyez un garçon de bien et d'honneur. Votre condition fait votre éloge, et ce jeune homme ne sauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au seigneur Sédillo. Je crois qu'il sera bien aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivîmes la dame Jacinte. Le chanoine étoit logé par bas, et son appartement consistoit en quatre pièces de plain-pied, bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la première, et nous y laissa pour passer dans la seconde où étoit le licencié. Après y avoir demeuré quelque temps en particulier avec lui, pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous aperçûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras, et les jambes appuyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui sans ménager les révérences ; et Fabrice, portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gouvernante, il se mit à vanter mon mérite, et s'étendit principalement sur l'honneur que je m'étois acquis chez le docteur Godinez dans les disputes de philosophie ; comme

s'il eût fallu que je fusse un grand philosophe pour devenir valet d'un chanoine. Cependant, par le bel éloge qu'il fit de moi, il ne laissa pas de jeter de la poudre aux yeux du licencié, qui, remarquant d'ailleurs que je ne déplaisois pas à la dame Jacinte, dit à mon répondant : L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amènes ; il me revient assez, et je juge favorablement de ses mœurs, puisqu'il m'est présenté par un domestique du seigneur Ordonnez.

D'abord que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au chanoine, une autre encore plus profonde à la gouvernante, et se retira fort satisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reverrions, et que je n'avois qu'à rester là. Dès qu'il fut sorti, le licencié me demanda comment je m'appelois, pourquoi j'avois quitté ma patrie ; et par ses questions, il m'engagea, devant la dame Jacinte, à raconter mon histoire. Je les divertis tous deux, surtout par le récit de ma dernière aventure. Camille et don Raphaël leur donnèrent une si forte envie de rire, qu'il en pensa coûter la vie au vieux goutteux : car comme il rioit de toute sa force, il lui prit une toux si violente, que je crus qu'il alloit passer. Il n'avoit pas encore fait son testament, jugez si la gouvernante fut alarmée ! Je la vis tremblante, éperdue, courir au secours du bon-homme, et faisant tout ce qu'on

fait pour soulager les enfans qui toussent , lui frotter le front et lui taper le dos. Ce ne fut pourtant qu'une fausse alarme : le vieillard cessa de tousser, et sa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit ; mais la dame Jacinte, craignant une seconde toux , s'y opposa. Elle m'emmena même de la chambre du chanoine dans une garde-robe où , parmi plusieurs habits , étoit celui de mon prédécesseur. Elle me le fit prendre , et mit à sa place le mien , que je n'étois pas fâché de conserver, dans l'espérance qu'il me serviroit encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le dîner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuisine. Il est vrai que j'en avois fait l'heureux apprentissage sous la dame Léonarde , qui pouvoit passer pour une bonne cuisinière ; elle n'étoit pas toutefois comparable à la dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être sur le cuisinier même de l'archevêché de Tolède (1). Elle excelloit en tout ; on trouvoit ses bisques exquisés, tant elle savoit bien choisir et mêler les suc des viandes qu'elle y faisoit entrer ; et ses hachis étoient assaisonnés d'une ma-

---

(1) L'archevêché de Tolède est un des plus riches bénéfices de l'Espagne. Par conséquent, suivant Gil Blas, le cuisinier de cette prélature doit être le parangon de tous les cuisiniers.

nière qui les rendoit très-agréables au goût. Quand le dîner fut prêt, nous retournâmes à la chambre du chanoine, où, pendant que je dressois une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette, et la lui attacha aux épaules. Un moment après, je servis un potage qu'on auroit pu présenter au plus fameux directeur de Madrid, et deux entrées qui auroient eu de quoi piquer la sensualité d'un vice-roi, si la dame Jacinte n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître, que je croyois perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avoit pas entièrement encore perdu l'usage de ses bras. Il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller et de ses coussins, et se disposa gaîment à manger. Quoique la main lui tremblât, elle ne refusa pas le service. Il la faisoit aller et venir assez librement, de façon pourtant qu'il répandoit sur la nappe et sur sa serviette la moitié de ce qu'il portoit à sa bouche. J'ôtai la bisque lorsqu'il n'en voulut plus, et j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties que la dame Jacinte lui dépeça. Elle avoit aussi soin de lui faire boire de temps en temps de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large et profonde, qu'elle lui tenoit comme à un enfant de quinze mois. Il s'acharna sur les entrées, et ne fit pas moins d'hon-

ueur aux petits-pieds. Quand il se fut bien empiffré, la béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller et ses coussins ; puis, le laissant dans son fauteuil goûter tranquillement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous desservîmes, et nous allâmes manger à notre tour.

Voilà de quelle manière dînoit tous les jours notre chanoine, qui étoit peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il soupoit plus légèrement ; il se contentoit d'un poulet ou d'un lapin, avec quelques compotes de fruits. Je faisois bonne chère dans cette maison, j'y menois une vie très-douce ; je n'y avois qu'un désagrément, c'est qu'il me falloit veiller mon maître et passer la nuit comme une garde-malade. Outre une rétention d'urine qui l'obligeoit à demander dix fois par heure son pot de chambre, il étoit sujet à suer ; et quand cela arrivoit, il falloit lui changer de chemise. Gil Blas, me dit-il dès la seconde nuit, tu as de l'adresse et de l'activité ; je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la dame Jacinte, et de faire docilement tout ce qu'elle te dira comme si je te l'ordonnois moi-même ; c'est une fille qui me sert depuis quinze années avec un zèle tout particulier ; elle a un soin de ma personne, que je ne puis assez reconnoître. Aussi, je te l'avoue, elle m'est plus chère que

toute ma famille. J'ai chassé de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre sœur, et j'ai bien fait. Il n'avoit aucune considération pour cette pauvre fille; et bien loin de rendre justice à l'attachement sincère qu'elle a pour moi, l'insolent la traitoit de fausse dévote : car aujourd'hui la vertu ne paroît qu'hypocrisie aux jeunes gens. Grâce au ciel, je me suis défait de ce malfaiteur-là. Je préfère aux droits du sang, l'affection qu'on me témoigne, et je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on me fait. Vous avez raison, monsieur, dis-je alors au licencié ; la reconnaissance doit avoir plus de force sur nous que les lois de la nature. Sans doute, reprit-il ; et mon testament fera bien voir que je ne me soucie guère de mes parents. Ma gouvernante y aura bonne part ; et tu n'y seras point oublié, si tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis dehors hier, a perdu, par sa faute, un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas obligé, par ses manières, à lui donner son congé, je l'aurois enrichi ; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de respect à la dame Jacinte, un paresseux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller ; et c'étoit pour lui une chose bien fatigante que de passer les nuits à me soulager. Ah, le malheureux ! m'écriai-je, comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré, il ne méritoit pas d'être auprès



d'un aussi honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zèle infatigable; il doit se faire un plaisir de son devoir, et ne se pas croire occupé, lors même qu'il sue sang et eau pour vous.

Je m'aperçus que ces paroles plurent fort au licencié. Il ne fut pas moins content de l'assurance que je lui donnai d'être toujours parfaitement soumis aux volontés de la dame Jacinte. Vou-  
lant donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je faisais mon service de la meilleure grâce qu'il m'étoit possible. Je ne me plaignois point d'être toutes les nuits sur pied. Je ne laissois pas pourtant de trouver cela très-désagréable, et sans le legs dont je repaissois mon espérance, je me serois bientôt dégoûté de ma condition; je n'y aurois pu résister : il est vrai que je me reposois quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette justice, avoit beaucoup d'égards pour moi; ce qu'il falloit attribuer au soin que je prenois de gagner ses bonnes grâces par des manières complaisantes et respectueuses. Étois-je à table avec elle, et sa nièce qu'on appeloit Inésille; je leur changeois d'assiette, je leur versois à boire, j'avois une attention toute particulière à les servir. Je m'insinuai par là dans leur amitié. Un jour que la dame Jacinte étoit sortie pour aller à la provision, me voyant

seul avec Inésille, je commençai à l'entretenir. Je lui demandai si son père et sa mère vivoient encore. Oh ! que non, me répondit-elle ; il y a bien long-temps, bien long-temps qu'ils sont morts ; car ma bonne tante me l'a dit, et je ne les ai jamais vus. Je crus pieusement la petite fille, quoique sa réponse ne fût pas catégorique ; et je la mis si bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus que je n'en voulois savoir. Elle m'apprit, ou plutôt je compris, par les naïvetés qui lui échappèrent, que sa bonne tante avoit un bon ami qui demeurait aussi auprès d'un vieux chanoine dont il administroit le temporel, et que ces heureux domestiques comptoient d'assembler les dépouilles de leurs maîtres par un hyménée dont ils goûtoient les douceurs par avance. J'ai déjà dit que la dame Jacinte, bien qu'un peu surannée, avoit encore de la fraîcheur. Il est vrai qu'elle n'épargnoit rien pour se conserver : outre qu'elle prenoit tous les matins un clystère, elle avaloit pendant le jour, et en se couchant, d'excellents coulis. De plus, elle dormoit tranquillement la nuit, tandis que je veillois mon maître. Mais ce qui peut-être contribuoit encore plus que toutes ces choses à lui rendre le teint si frais, c'étoit, à ce que me dit Inésille, une fontaine (1) qu'elle avoit à chaque jambe.

---

(1) Fontanelle, fonticule, ulcère artificiel, cautère.

## CHAPITRE II.

*De quelle manière le chanoine, étant tombé malade, fut traité; ce qu'il en arriva, et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.*

Portrait du docteur Sangrado. — Sa méthode. — Notaire pressé.  
— Bibliothèque choisie.

JE servis pendant trois mois le licencié Sédillo, sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisoit passer. Au bout de ce temps-là, il tomba malade. La fièvre le prit; et avec le mal qu'elle lui causoit, il sentit irriter sa goutte. Pour la première fois de sa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux médecins. Il demanda le docteur Sangrado (1), que tout Valladolid regardoit comme

---

(1) *Sangrado*, en espagnol, veut dire saigné. Peut-être eût-il mieux valu donner à ce docteur le nom de *Sangrador*, saigneur; mais *Sangrado* a prévalu.

Les éditeurs des OEuvres de Le Sage ont dit, mal à propos, que le portrait de Sangrado étoit celui d'Helvétius, célèbre médecin, père du philosophe encore plus célèbre. La doctrine d'Helvétius n'avoit aucun rapport avec celle de Sangrado. Il est bien plus probable que Le Sage a prétendu peindre le médecin Hecquet, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, qui fit maigre toute sa vie et ne but jamais que de l'eau. Voyez ci-après, les notes du Chap. III.

un Hippocrate. La dame Jacinte auroit mieux aimé que le chanoine eût commencé par faire son testament ; elle lui en toucha même quelques mots ; mais, outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin , il avoit de l'opiniâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le docteur Sangrado ; je l'amenaï au logis. C'étoit un grand homme sec et pâle, et qui , depuis quarante ans pour le moins , occupoit le ciseau des Parques. Ce savant médecin avoit l'extérieur grave , il pesoit ses discours , et donnoit de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnemens paroisoient géométriques , et ses opinions fort singulières.

Après avoir observé mon maître , il lui dit d'un air doctoral : Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres , à ma place , ordonneroient sans doute des remèdes salins , urinaires , volatils , et qui , pour la plupart , participent du soufre et du mercure : mais les purgatifs et les sudorifiques sont des drogues pernicieuses et inventées par des charlatans ; toutes les préparations chimiques ne semblent faites que pour nuire. J'emploie des moyens plus simples et plus sûrs. A quelle nourriture , continua-t-il , êtes-vous accoutumé ? Je mange ordinairement , répondit le chanoine , des bisques et des viandes succulentes. Des bisques et des viandes succulentes ! s'écria le docteur avec surprise. Ah ! vraiment , je ne m'étonne

plus si vous êtes malade ! Les mets délicieux sont des plaisirs empoisonnés ; ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes, pour les faire périr plus sûrement. Il faut que vous renonciez aux aliments de bon goût ; les plus fades sont les meilleurs pour la santé. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin ? ajouta-t-il. Oui, dit le licencié, du vin trempé. Oh, trempé tant qu'il vous plaira, reprit le médecin. Quel dérèglement ! voilà un régime épouvantable ! Il y a long-temps que vous devriez être mort. Quel âge avez-vous ? J'entre dans ma soixante-neuvième année, répondit le chanoine. Justement, répliqua le médecin, une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'eussiez bu que de l'eau claire toute votre vie, et que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, de pois ou de fèves, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, et tous vos membres seroient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespère pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le licencié, tout friand qu'il étoit, promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma, et fit tirer à mon maître six bonnes palettes de sang, pour commencer à

suppléer au défaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien : Maître Martin Onez, revenez dans trois heures en faire autant, et demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie ; on ne peut trop saigner un malade. Comme il n'est obligé à aucun mouvement ou exercice considérable, et qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi ; la vie, dans tous les deux, ne consiste que dans le pouls et dans la respiration. Le bon chanoine, s'imaginant qu'un si grand médecin ne pouvoit faire de faux raisonnements, se laissa saigner sans résistance. Lorsque le docteur eut ordonné de fréquentes et copieuses saignées, il dit qu'il falloit aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, assurant que l'eau bue en abondance pouvoit passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance à la dame Jacinte et à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, si on le traitoit de la manière qu'il venoit de prescrire. La gouvernante, qui jugeoit peut-être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivroit avec exactitude. En effet, nous mêmes promptement de l'eau chauffer ; et, comme le médecin nous avoit recommandé sur toutes choses de ne la point épargner, nous en

fîmes d'abord boire à mon maître deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous réitérâmes ; puis, retournant encore de temps en temps à la charge, nous versâmes dans son estomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tiroit, nous réduisîmes, en moins de deux jours, le vieux chanoine à l'extrémité.

Ce pauvre ecclésiastique n'en pouvant plus, comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre du spécifique, me dit d'une voix foible : Arrête, Gil Blas ; ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir, malgré la vertu de l'eau ; et, quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela ; ce qui prouve bien que le plus habile médecin du monde ne sauroit prolonger nos jours, quand leur terme fatal est arrivé. Il faut donc que je me prépare à partir pour l'autre monde : va me chercher un notaire ; je veux faire mon testament. A ces derniers mots, que je n'étois pas fâché d'entendre, j'affectai de paroître fort triste, ce que tout héritier ne manque pas de faire en pareil cas ; et cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commission qu'il me donnoit : Eh mais, monsieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si las, Dieu merci, que vous ne puissiez vous relever. Non, non, répartit-il, mon enfant, c'en est fait ; je sens

que la goutte remonte et que la mort s'approche : hâte-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'aperçus effectivement qu'il changeoit à vue d'œil ; et la chose me parut si pressante , que je sortis vite pour faire ce qu'il m'ordonnoit , laissant auprès de lui la dame Jacinte , qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. J'entrai dans la maison du premier notaire dont on m'enseigna la demeure , et le trouvant chez lui : Monsieur , lui dis-je , le licencié Sédillo , mon maître , tire à sa fin ; il veut faire écrire ses dernières volontés ; il n'y a pas un moment à perdre. Le notaire étoit un petit vieillard gai , qui se plaisoit à railler : il me demanda quel médecin voyoit le chanoine. Je lui répondis que c'étoit le docteur Sangrado. A ce nom , prenant brusquement son manteau et son chapeau : Vive Dieu ! s'écria-t-il , partons donc en diligence ; car ce docteur est si expéditif , qu'il ne donne pas le temps à ses malades d'appeler des notaires. Cet homme-là m'a bien soufflé des testaments.

En parlant de cette sorte , il s'empressa de sortir avec moi , et , pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie , je lui dis : Monsieur , vous savez qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire : si par hasard mon maître vient à m'oublier , je vous prie de le faire souvenir de mon zèle. Je le veux bien , mon enfant , me répondit le notaire ; tu peux compter



là-dessus. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de considérable, pour peu qu'il soit disposé à reconnoître tes services. Le licencié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avoit encore tout son bon sens. La dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande, étoit auprès de lui. Elle venoit de jouer son rôle, et de préparer le bon-homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissâmes le notaire seul avec mon maître, et passâmes, elle et moi, dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le chirurgien, que le médecin envoyoit pour faire une nouvelle et dernière saignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez, maître Martin, lui dit la gouvernante; vous ne sauriez entrer présentement dans la chambre du seigneur Sédillo. Il va dicter ses dernières volontés à un notaire qui est avec lui; vous le saignerez, tout à votre aise, quand il aura fait son testament.

Nous avions grand'peur, la béate et moi, que le licencié ne mourût en testant; mais, par bonheur, l'acte qui causoit notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le notaire, qui, me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule, et me dit en souriant : On n'a point oublié Gil Blas. A ces mots, je ressentis une joie toute des plus vives; et je sus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver

bientôt ; car le chirurgien l'ayant encore saigné , le pauvre vieillard , qui n'étoit déjà que trop affoibli , expira presque dans le moment. Comme il rendoit les derniers soupirs , le médecin parut , et demeura un peu sot , malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ses malades. Cependant , loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson et aux saignées , il sortit en disant d'un air froid , qu'on ne lui avoit pas tiré assez de sang ni fait boire assez d'eau chaude. L'exécuteur de la haute médecine , je veux dire le chirurgien , voyant aussi qu'on n'avoit plus besoin de son ministère , suivit le docteur Sangrado , l'un et l'autre disant que dès le premier jour ils avoient condamné le licencié. Effectivement , ils ne se trompoient presque jamais quand ils portoient un pareil jugement.

Si tôt que nous vîmes le patron sans vie , nous fîmes , la dame Jacinte , Inésille et moi , un concert de cris funèbres qui fut entendu de tout le voisinage. La béate surtout , qui avoit le plus grand sujet de se réjouir , poussoit des accents si plaintifs , qu'elle sembloit être la personne du monde la plus touchée. La chambre , en un instant , se remplit de gens , moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parents du défunt n'eurent pas plus tôt vent de sa mort , qu'ils vinrent fondre au logis , et faire mettre le scellé partout. Ils trouvèrent la gouvernante si affligée , qu'ils

crurent d'abord que le chanoine n'avoit point fait de testament : mais ils apprirent bientôt, à leur grand regret, qu'il y en avoit un, revêtu de toutes les formalités nécessaires. Lorsqu'on vint à l'ouvrir, et qu'ils virent que le testateur avoit disposé de ses meilleurs effets en faveur de la dame Jacinte et de la petite fille, ils firent son oraison funèbre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apostrophèrent en même temps la béate, et firent aussi quelque mention de moi. Il faut avouer que je le méritois bien. Le licencié, devant Dieu soit son âme ! pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainsi pour mon compte par un article de son testament : *Item, puisque Gil Blas est un garçon qui a déjà de la littérature, pour achever de le rendre savant, je lui laisse ma bibliothèque, tous mes livres et mes manuscrits, sans aucune exception.*

J'ignorois où pouvoit être cette prétendue bibliothèque ; je ne m'étois point aperçu qu'il y en eût dans la maison. Je savois seulement qu'il y avoit quelques papiers, avec cinq ou six volumes, sur deux petits ais de sapin dans le cabinet de mon maître : c'étoit là mon legs. Encore les livres ne me pouvoient-ils être d'une grande utilité : l'un avoit pour titre le Cuisinier parfait ; l'autre traitoit de l'indigestion et de la manière de la guérir ; et les autres étoient les quatre parties du bréviaire,

que les vers avoient à demi rongées. A l'égard des manuscrits, le plus curieux contenoit toutes les pièces d'un procès que le chanoine avoit eu autrefois pour sa prébende (1). Après avoir examiné mon legs avec plus d'attention qu'il n'en méritoit, je l'abandonnai aux parents qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, et je repris le mien, hornant à mes gages le fruit de mes services. J'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la dame Jacinte, outre les sommes qui lui avoient été léguées, elle eut encore de bonnes nippes, qu'à l'aide de son bon ami elle avoit détournées pendant la maladie du licencié.

---

### CHAPITRE III.

*Gil Blas s'engage au service du docteur Sangrado, et devient un célèbre médecin.*

Registre mortuaire. — Abrégé de la médecine, saigner et boire de l'eau. — Profits de cette profession.

**J**E résolus d'aller trouver le seigneur Arias de Londona, et de choisir dans son registre une nou-

---

(1) Cette bibliothèque, dont l'inventaire est si tôt fait, rappelle des plaisanteries de Rabelais et de Boileau. On sait que l'auteur du *Lutrin* fait dire à un de ses chanoines :

Cent muids, rangés chez moi, font ma bibliothèque.

velle condition ; mais , comme j'étois près d'entrer dans le cul-de-sac où il demouroit , je rencontrai le docteur Sangrado , que je n'avois point vu depuis le jour de la mort de mon maître , et je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment , quoique j'eusse changé d'habit ; et témoignant quelque joie de me voir : Eh ! te voilà , mon enfant , me dit-il , je pensois à toi tout à l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir , et je songeois que tu serois bien mon fait , si tu savois lire et écrire. Monsieur , lui répondis-je , sur ce pied-là je suis donc votre affaire ; car je sais l'un et l'autre. Cela étant , reprit-il , tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi ; tu n'y auras que de l'agrément , je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages ; mais rien ne te manquera. J'aurai soin de t'entretenir proprement , et je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot , tu seras plutôt mon élève que mon valet.

J'acceptai la proposition du docteur , dans l'espérance que je pourrois , sous un si savant maître , me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui sur-le-champ , pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinoit ; et cet emploi consistoit à écrire le nom et la demeure des malades qui l'envoyoient chercher pendant qu'il étoit en ville. Il y avoit pour cet effet au logis un registre , dans

lequel une vieille servante, qu'il avoit pour tout domestique, marquoit les adresses; mais, outre qu'elle ne savoit point l'orthographe, elle écrivoit si mal, qu'on ne pouvoit, le plus souvent, déchiffrer son écriture. Il me chargea du soin de tenir ce livre, qu'on pouvoit justement appeler un registre mortuaire, puisque les gens dont je prenois les noms mouroient presque tous. J'inscrivois, pour ainsi parler, les personnes qui vouloient partir pour l'autre monde, comme un commis, dans un bureau de voitures publiques, écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avoit point en ce temps-là de médecin à Valladolid plus accredité que le docteur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux, soutenu d'un air imposant, et par quelques cures heureuses, qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il ne méritoit.

Il ne manquoit pas de pratique, ni par conséquent de bien. Il n'en faisoit pas toutefois meilleure chère : on vivoit chez lui très-frugalement. Nous ne mangions d'ordinaire que des pois, des fèves, des pommes cuites ou du fromage. Il disoit que ces aliments étoient les plus convenables à l'estomac, comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire à être broyés plus aisément. Néanmoins, bien qu'il les crût de facile digestion,

il ne vouloit point qu'on s'en rassasiât ; en quoi , certes , il se montroit fort raisonnable. Mais s'il nous défendoit , à la servante et à moi , de manger beaucoup , en récompense il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là-dessus , il nous disoit quelquefois : Buvez , mes enfans ; la santé consiste dans la souplesse et l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment ; c'est un dissolvant universel ; l'eau fond tous les sels. Le cours du sang est-il ralenti ? elle le précipite ; est-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuosité. Notre docteur étoit de si bonne foi sur cela , qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'eau , bien qu'il fût dans un âge avancé. Il définissoit la vieillesse , une phthisie (1) naturelle qui nous dessèche et nous consume ; et sur cette définition , il déplorait l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenoit que le vin les use et les détruit , et disoit fort éloquemment que cette liqueur funeste est pour eux , comme pour tout le monde , un ami qui trahit et un plaisir qui trompe.

Malgré ces doctes raisonnemens , après avoir été huit jours dans cette maison , il me prit un cours de ventre , et je commençai à sentir de grands

---

(1) *Phthisie* , mot grec : corruption , atténuation , consommation.

maux d'estomac, que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel et à la mauvaise nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître, dans la pensée qu'il pourroit se relâcher et me donner un peu de vin à mes repas ; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur pour me l'accorder. Quand tu auras formé l'habitude de boire de l'eau, me dit-il, tu en connoîtras l'excellence ; au reste, poursuivit-il, si tu te sens quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des secours innocents pour soutenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses : la sauge, par exemple, et la véronique leur donnent un goût délectable ; et si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, du romarin ou du coquelicot.

Il avoit beau vanter l'eau, et m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis, j'en buvois avec tant de modération, que, s'en étant aperçu, il me dit : Eh ! vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé ; tu ne bois pas assez, mon ami. L'eau, prise en petite quantité, ne sert qu'à développer les parties de la bile, et qu'à leur donner plus d'activité ; au lieu qu'il les faut noyer dans un délayant copieux. Ne crains pas, mon cher enfant, que l'abondance de l'eau affoiblisse ou refroidisse ton estomac : loin de toi cette terreur panique que tu te fais peut-être de la boisson fréquente ! Je te



garantis de l'événement ; et si tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre , Celse même t'en sera garant. Cet oracle latin fait un éloge admirable de l'eau : ensuite il dit en termes exprès que ceux qui , pour boire du vin , s'excusent sur la foiblesse de leur estomac , font une injustice manifeste à ce viscère , et cherchent à couvrir leur sensualité.

Comme j'aurois eu mauvaise grâce de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine , je fis semblant d'être persuadé qu'il avoit raison ; j'avoucrâi même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sur la garantie de Celse , ou plutôt je commençai à noyer la bile en buvant copieusement de cette liqueur ; et quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé , le préjugé l'emportoit sur l'expérience. J'avois , comme l'on voit , une heureuse disposition à devenir médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux , qui s'accrurent à un point , que je pris enfin la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi qui me fit changer de sentiment. Écoute , me dit-il un jour , je ne suis point de ces maîtres durs et ingrats , qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude avant que de les récompenser. Je suis content de toi , je t'aime ; et sans attendre que tu m'aies servi plus long-temps , j'ai pris la résolu-

tion de faire ta fortune dès aujourd'hui ; je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres médecins en font consister la connoissance dans mille sciences pénibles ; et moi , je prétends t'abrégger un chemin si long , et t'épargner la peine d'étudier la physique , la pharmacie , la botanique et l'anatomie. Sache , mon ami , qu'il ne faut que saigner et faire boire de l'eau chaude : voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde. Oui , ce simple secret que je te révèle , et que la nature , impénétrable à mes confrères , n'a pu dérober à mes observations , est renfermé dans ces deux points , dans la saignée et dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre , tu sais la médecine à fond ; et , profitant du fruit de ma longue expérience , tu deviens tout d'un coup aussi habile que moi. Tu peux , continua-t-il , me soulager présentement ; tu tiendras le matin notre registre , et l'après-midi tu sortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai soin de la noblesse et du clergé , tu iras pour moi dans les maisons du tiers-état où l'on m'appellera ; et lorsque tu auras travaillé quelque temps , je te ferai agréger à notre corps. Tu es savant , Gil Blas , avant que d'être médecin ; au lieu que les autres sont long-temps médecins , et la plupart toute leur vie , avant que d'être savants.

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substitut ; et, pour reconnoître les bontés qu'il avoit pour moi, je l'assurai que je suivrois toute ma vie ses opinions, quand même elles seroient contraires à celles d'Hippocrate. Cette assurance pourtant n'étoit pas tout-à-fait sincère. Je désapprouvois son sentiment sur l'eau, et je me proposois de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit brodé pour en prendre un de mon maître (1) et me donner l'air d'un médecin. Après quoi, je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartien-droit. Je débutai par un alguazil qui avoit une pleurésie : j'ordonnai qu'on le saignât sans miséricorde, et qu'on ne lui plaignît point l'eau. J'entraî ensuite chez un pâtissier à qui la goutte faisoit pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus

---

(1) Les médecins portoient autrefois en Espagne, et même en France, un costume particulier, dont nous n'avons plus l'idée que dans les comédies de Molière, et dans cette mauvaise épigramme :

Affecter un air pédantesque ;  
 Cracher du grec et du latin ;  
 Longue perruque , habit grotesque ;  
 De la fourrure et du satin :  
 Tout cela réuni , fait presque  
 Ce qu'on appelle un médecin.

son sang que celui de l'alguazil , et j'ordonnai qu'on lui fit boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances ; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession , que je ne demandai plus que plaies et bosses. En sortant de la maison du pâtissier , je rencontrai Fabrice , que je n'avois point vu depuis la mort du licencié Sédillo. Il me regarda long-temps avec surprise ; puis il se mit à rire de toute sa force , en se tenant les côtés. Ce n'étoit pas sans raison : j'avois un manteau qui traînoit à terre , avec un pourpoint et un haut-de-chausses quatre fois plus longs et plus larges qu'il ne falloit. Je pouvois passer pour une figure originale et grotesque. Je le laissai s'épanouir la rate , non sans être tenté de suivre son exemple ; mais je me contraignis , pour garder le *decorum* dans la rue , et mieux contrefaire le médecin , qui n'est pas un animal risible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice , mon sérieux les redoubla ; et lorsqu'il s'en fut bien donné : Vive Dieu ! Gil Blas , me dit-il , te voilà plaisamment équipé. Qui diable t'a déguisé de la sorte ? Tout beau , mon ami , lui répondis-je , tout beau ; respecte un nouvel Hippocrate ! Apprends que je suis le substitut du docteur Sangrado , qui est le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la médecine à fond ; et ,

comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, et moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice; c'est-à-dire qu'il t'abandonne le sang du peuple, et se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage; il vaut mieux avoir affaire à la populace qu'au grand monde. Vive un médecin de faubourg! ses fautes sont moins en vue, et ses assassinats ne font point de bruit. Oui, mon enfant, ajouta-t-il, ton sort me paroît digne d'envie; et, pour parler comme Alexandre, si je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

Pour faire voir au fils du barbier Nunez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'alguazil et du pâtissier; puis nous entrâmes dans un cabaret pour en boire une partie. On nous apporta d'assez bon vin, que l'envie d'en goûter me fit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. J'en bus à longs traits; et, n'en déplaise à l'oracle latin, à mesure que j'en versois dans mon estomac, je sentois que ce viscère ne me savoit pas mauvais gré des injustices que je lui faisais. Nous demeurâmes long-temps dans ce cabaret, Fabrice et moi; nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela se pratique entre valets. Ensuite, voyant que la nuit approchoit, nous nous séparâmes, après

nous être mutuellement promis que le jour suivant, l'après-dînée, nous nous retrouverions au même lieu.

---

#### CHAPITRE IV.

*Gil Blas continue d'exercer la médecine avec autant de succès que de capacité. Aventure de la bague retrouvée.*

Grands éloges de l'eau. — Chantre qui n'en veut pas. — Dialogues vifs et comiques.

JE ne fus pas sitôt au logis, que le docteur Sanguado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vus, et lui remis entre les mains huit réaux qui me restoient des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il, après les avoir comptés, c'est peu de chose pour deux visites : mais il faut tout prendre. Aussi les prit-il presque tous. Il en garda six, et me donnant les deux autres : Tiens, Gil Blas, poursuivit-il, voilà pour commencer à te faire un fonds ; de plus, je veux faire avec toi une convention qui te sera bien utile ; je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami, car il y aura, s'il plaît à Dieu, bien des maladies cette année.

J'avois lieu d'être content de mon partage, puis que ayant dessein de retenir toujours le quart de ce que je recevois en ville, et touchant encore le

quart du reste, c'étoit, si l'arithmétique est une science certaine, près de la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain, dès que j'eus dîné, je repris mon habit de substitut, et me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avois inscrits, et je les traitai tous de la même manière, bien qu'ils eussent des maux différents. Jusque-là, les choses s'étoient passées sans bruit, et personne, grâces au ciel, ne s'étoit encore révolté contre mes ordonnances : mais quelque excellente que soit la pratique d'un médecin, elle ne sauroit manquer de censeurs ni d'envieux. J'entraï chez un marchand épicier qui avoit un fils hydropique. J'y trouvai un petit médecin brun, qu'on nommoit le docteur Cuchillo (1), et qu'un parent du maître de la maison venoit d'amener pour voir le malade. Je fis de profondes révérences à tout le monde, et particulièrement au personnage que je jugeai qu'on avoit appelé pour le consulter sur la maladie dont il s'agissoit. Il me salua d'un air grave ; puis, m'ayant envisagé quelques moments avec beaucoup d'attention : Seigneur docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité : je

---

(1) *Cuchillo*, en espagnol, couteau. Allusion au médecin Procopé-Couteaux, petit homme, d'un esprit assez singulier, qui exerçoit la médecine à Paris du temps de Le Sage.

croyois connoître tous les médecins de Valladolid, mes confrères, et cependant je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très-peu de temps vous soyez venu vous établir dans cette ville. Je répondis que j'étois un jeune praticien, et que je ne travaillois encore que sous les auspices du docteur Sangrado. Je vous félicite, reprit-il poliment, d'avoir embrassé la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déjà très-habile, quoique vous paroissiez bien jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne savois s'il avoit parlé sérieusement, ou s'il s'étoit moqué de moi; et je rêvois à ce que je devois lui répliquer, lorsque l'épicier, prenant ce moment pour parler, nous dit : Messieurs, je suis persuadé que vous savez parfaitement l'un et l'autre l'art de la médecine : examinez, s'il vous plaît, mon fils, et ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on fasse pour le guérir.

Là-dessus le petit médecin se mit à observer le malade; et après m'avoir fait remarquer tous les symptômes qui découvroient la nature de la maladie, il me demanda de quelle manière je pensois qu'on dût le traiter. Je suis d'avis, répondis-je, qu'on le saigne tous les jours, et qu'on lui fasse boire de l'eau chaude abondamment. A ces paroles, le petit médecin me dit en souriant d'un air plein de malice : Et vous croyez que ces



remèdes lui sauveront la vie? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme; vous verrez le malade guérir à vue d'œil; ils doivent produire cet effet, puisque ce sont des spécifiques contre toutes sortes de maladies. Demandez au seigneur Sangrado! Sur ce pied-là, reprit-il, Celse a grand tort d'assurer que pour guérir plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif et la faim. Oh! Celse, lui repartis-je, n'est pas mon oracle; il se trompoit comme un autre, et quelquefois je me sais bon gré d'aller contre ses opinions; je m'en trouve fort bien. Je reconnois à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique sûre et satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes praticiens. La saignée et la boisson font sa médecine universelle. Je ne suis pas surpris si tant d'honnêtes gens périssent entre ses mains.... N'en venons point aux invectives, interrompis-je assez brusquement: un homme de votre profession a bonne grâce, vraiment, de faire de pareils reproches! Allez, allez, monsieur le docteur, sans saigner et sans faire boire de l'eau chaude, on envoie bien des malades en l'autre monde; et vous en avez peut-être vous-même expédié plus qu'un autre. Si vous en voulez au seigneur Sangrado, écrivez contre lui; il vous répondra, et nous verrons de quel côté seront les rieurs. Par saint Jacques et par saint Denis! in-

terrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connoissez guère le docteur Cuchillo. Sachez, mon ami, que j'ai bec et ongles, et que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption et sa vanité, n'est qu'un original. La figure du petit médecin me mit en colère. Je lui répliquai avec aigreur; il me repartit de la même sorte, et bientôt nous en vîmes aux gourmades. Nous eûmes le temps de nous donner quelques coups de poing, et de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier et son parent pussent nous séparer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me payèrent ma visite, et retinrent mon antagoniste, qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros chantre qui avoit la fièvre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il se montra si récalcitrant contre ce spécifique, qu'il se mit à jurer. Il me dit un million d'injures, et me menaça même de me jeter par les fenêtres, si je ne me hâtois de sortir de chez lui. Je ne me le fis pas dire deux fois; je me retirai promptement, et ne voulant plus voir de malades ce jour-là, je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déjà. Comme nous nous trouvâmes en humeur de boire, nous fîmes la débauche, et nous nous en

retournâmes chez nos maîtres en bon état, c'est-à-dire entre deux vins. Le seigneur Sangrado ne s'aperçut point de mon ivresse, parce que je lui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restoit encore de mon combat. D'ailleurs, il entroit pour son compte dans le rapport que je lui faisois; et, se sentant piqué contre Cuchillo : Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remèdes contre ce petit avorton de la faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boissons aqueuses aux hydropiques ? l'ignorant ! Je soutiens, moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toute sorte d'hydropisies, comme elle est bonne pour les rhumatismes et pour les pâles-couleurs; elle est encore excellente dans ces fièvres où l'on brûle et glace tout à la fois, et merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, séreuses, flegmatiques et pituiteuses. Cette opinion paroît étrange aux jeunes médecins tels que Cuchillo; mais elle est très-soutenable en bonne médecine; et si ces gens-là étoient capables de raisonner en logiciens, au lieu de me décrier comme ils font, ils admireroient ma méthode, et deviendroient mes plus zélés partisans.

Il ne me soupçonna donc point d'avoir bu,

tant il étoit en colère; car, pour l'aigrir encore davantage contre le petit docteur, j'avois mis dans mon rapport quelques circonstances de mon crû. Cependant, tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laissa pas de s'apercevoir que je buvois ce soir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire.

Effectivement, le vin m'avoit fort altéré. Tout autre que Sangrado se seroit défié de la soif qui me pressoit, et des grands coups d'eau que j'avois : mais lui, s'imaginant de bonne foi que je commençois à prendre goût aux boissons aqueuses : A ce que je vois, Gil Blas, me dit-il en souriant, tu n'as plus tant d'aversion pour l'eau. Vive Dieu! tu la bois comme du nectar. Cela ne m'étonne point, mon ami; je savois bien que tu t'accoutumerois à cette liqueur. Monsieur, lui répondis-je, chaque chose a son temps : je donnerois à l'heure qu'il est un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponse charma le docteur, qui ne perdit pas une si belle occasion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en enthousiaste. Mille fois, s'écria-t-il, mille et mille fois plus estimables et plus innocents que les cabarets de nos jours, ces thermopoles (1) des siècles passés, où l'on n'alloit

---

(1) Thermopole, traiteur chez lequel on buvoit chaud. Il y a une Dissertation de Freinshemius sur l'usage de la

pas honteusement prostituer son bien et sa vie en se gorgeant de vin, mais où l'on s'assembloit pour s'amuser honnêtement et sans risque, à boire de l'eau chaude ! On ne peut trop admirer la sage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant, et qui renfermoient le vin dans les boutiques des apothicaires, pour n'en permettre l'usage que par ordonnance des médecins. Quel trait de sagesse ! C'est sans doute, ajouta-t-il, par un heureux reste de cette ancienne frugalité digne du siècle d'or, qu'il se trouve encore aujourd'hui des personnes qui, comme toi et moi, ne boivent que de l'eau, et qui croient se préserver ou se guérir de tous maux, en buvant de l'eau chaude qui n'a pas bouilli ; car j'ai observé que l'eau, quand elle a bouilli, est plus pesante et moins commode à l'estomac.

Tandis qu'il tenoit ce discours éloquent, je pensai plus d'une fois éclater de rire. Je gardai pour-

---

boisson chaude chez les anciens, à Strasbourg, 1636, in-8°, et dans le tome IX des Antiquités grecques, de Gronovius, page 493. Un auteur italien a publié un *Traité del bever caldo, costumato DEGLI ANTICHI ROMANI*, à Venise, 1593, in-8°. Juste Lipse, et beaucoup d'autres savants, ont écrit aussi sur cette matière. Si les anciens ne connoissoient pas le thé, le chocolat et le café, ils y suppléoiént par d'autres liqueurs chaudes.

tant mon séricieux. Je fis plus ; j'entrai dans les sentiments du docteur. Je blâmai l'usage du vin, et plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite, comme je ne me sentois pas encore bien désaltéré, je remplis d'eau un grand gobelet, et après avoir bu à longs traits : Allons, monsieur, dis-je à mon maître, abreuvons-nous de cette liqueur bienfaisante ! Faisons revivre dans votre maison ces anciens thermopoles que vous regrettez si fort ! Il applaudit à ces paroles, et m'exhorta pendant une heure entière à ne boire jamais que de l'eau. Pour m'accoutumer à cette boisson, je lui promis d'en boire une grande quantité tous les soirs ; et, pour tenir plus facilement ma promesse, je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

Le désagrément que j'avois eu chez l'épicier ne m'empêcha pas de continuer d'exercer ma profession, et d'ordonner, dès le lendemain, des saignées et de l'eau chaude. Au sortir d'une maison où je venois de voir un poète qui avoit la phrénésie, je rencontrai dans la rue une vieille femme qui m'aborda pour me demander si j'étois médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, seigneur docteur, je vous supplie très-humblement de venir avec moi : ma nièce est malade depuis hier, et j'ignore quelle est sa maladie. Je suivis la vieille, qui me conduisit à sa maison, et me fit entrer

dans une chambre assez propre, où je vis une personne alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frappèrent; et, après l'avoir envisagée quelques moments, je reconnus, à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'aventurière qui avoit si bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remît, soit qu'elle fût accablée de son mal, soit que mon habit de médecin me rendit méconnoissable à ses yeux. Je lui pris le bras pour lui tâter le pouls; et j'aperçus ma bague à son doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de me saisir, et j'eus grande envie de faire un effort pour le reprendre; mais considérant que ces femmes se mettoient à crier, et que don Raphaël ou quelque autre défenseur du beau sexe pourroit accourir à leurs cris, je me gardai bien de céder à la tentation. Je fis réflexion qu'il valoit mieux dissimuler, et consulter là-dessus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me pressoit de lui apprendre de quel mal sa nièce étoit atteinte. Je ne fus pas assez sot pour avouer que je n'en savois rien; au contraire, je fis le capable, et copiant mon maître, je dis gravement que le mal provenoit de ce que la malade ne transpiroit point, qu'il falloit par conséquent se hâter de la saigner, parce que la saignée étoit le substitut naturel de la transpiration;

et j'ordonnai aussi de l'eau chaude, pour faire les choses suivant nos règles.

J'abrégai ma visite le plus qu'il me fut possible, et je courus chez le fils de Nunez, que je rencontrai comme il sortoit pour aller faire une commission dont son maître venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle aventure, et lui demandai s'il jugeoit à propos que je fisse arrêter Camille par des gens de justice. Eh non ! me répondit-il ; vive Dieu ! il faut bien t'en donner de garde ; ce ne seroit pas le moyen de ravoir ta bague. Ces gens-là n'aiment point à faire des restitutions. Souviens-toi de ta prison d'Astorga ; ton cheval, ton argent, jusqu'à ton habit, tout n'est-il pas demeuré entre leurs mains ? Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour rattraper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyeur de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, et ne t'impatiente point ; je t'y joindrai dans peu de temps.

Il y avoit pourtant déjà plus de trois heures que j'étois au rendez-vous quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit et natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvroit la moitié du visage. Il portoit une grande épée dont la garde avoit pour le moins trois pieds



de circonférence , et il marchoit à la tête de cinq hommes qui avoient , comme lui , l'air déterminé , des moustaches épaisses , avec de longues rapières. Serviteur au seigneur Gil Blas , dit-il en m'abordant ; il voit en moi un alguazil de nouvelle fabrique , et dans ces braves gens qui m'accompagnent , des archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant , et nous le lui ferons rendre , sur ma parole. J'embrassai Fabrice à ce discours , qui me faisoit connoître le stratagème qu'il prétendoit employer pour moi , et je lui témoignai que j'approuvois fort l'expédient qu'il avoit imaginé. Je saluai aussi les faux archers. C'étoient trois domestiques et deux garçons barbiers de ses amis , qu'il avoit engagés à faire ce personnage. J'ordonnai qu'on apportât du vin pour abreuver l'escouade , et nous allâmes tous ensemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappâmes à la porte que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir , et prenant les personnes qui étoient avec moi pour des lévriers de justice qui n'entroient pas dans cette maison sans sujet , elle demeura fort effrayée. Rassurez-vous , ma bonne mère , lui dit Fabrice , nous ne venons ici que pour une petite affaire qui sera bientôt terminée ; car nous sommes des gens expéditifs. A ces mots nous nous avançâmes et gagnâmes la chambre de la malade , conduits par la vieille , qui mar-

choit devant nous , à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau , je m'approchai du lit ; et , faisant remarquer mes traits à Camille : Perfide, lui dis-je , reconnoissez ce trop crédule Gil Blas que vous avez trompé ! Ah ! scélérate , je vous rencontre enfin , après vous avoir long-temps cherchée ! Le corrégidor a reçu ma plainte , et il a chargé cet alguazil de vous arrêter. Allons , monsieur l'officier , dis-je à Fabrice , faites votre charge ! Il n'est pas besoin , répondit-il en grossissant sa voix , de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets cette bonne vivante-là ; il y a dix ans qu'elle est marquée en lettres rouges sur mes tablettes. Levez-vous , ma princesse , ajouta-t-il ; habillez-vous promptement ; je vais vous servir d'écuyer , et vous conduire aux prisons de cette ville , si vous l'avez pour agréable.

A ces paroles , Camille , toute malade qu'elle étoit , s'apercevant que deux archers à grandes moustaches se préparoient à la tirer de son lit par force , se mit d'elle-même à son séant , joignit les mains d'une manière suppliante , et me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte : Seigneur Gil Blas , me dit-elle , ayez pitié de moi ; je vous en conjure par la chaste mère à qui vous devez le jour ; je suis plus malheureuse que coupable ; vous en serez convaincu si vous voulez entendre mon

histoire. Non, mademoiselle Camille, m'écriai-je, non, je ne veux pas vous écouter. Je ne sais que trop bien que vous excellez à faire des romans. Hé bien, reprit-elle, puisque vous ne me permettez pas de me justifier, je vais vous rendre votre diamant, et ne me perdez point. En parlant de cette sorte, elle tira de son doigt ma bague, et me la donna. Mais je lui répondis que mon diamant ne suffisoit point, et que je voulois qu'on me restituât encore les mille ducats qui m'avoient été volés dans l'hôtel garni. Oh! pour vos ducats, seigneur, répliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître don Raphaël, que je n'ai pas vu depuis ce temps-là, les emporta dès la nuit même. Eh! petite mignonne, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire pour vous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas eu de part au gâteau? Vous n'en serez pas quitte à si bon marché. C'est assez que vous soyez des complices de don Raphaël, pour mériter qu'on vous demande compte de votre vie passée. Vous devez bien avoir des choses sur la conscience. Vous viendrez, s'il vous plaît en prison, faire une confession générale. J'y veux mener aussi, continua-t-il, cette bonne vieille; je juge qu'elle sait une infinité d'histoires curieuses que monsieur le corrégidor ne sera pas fâché d'entendre.

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la

chambre de cris, de plaintes et de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'alguazil et tantôt devant les archers, tâchoit d'exciter leur compassion, Camille me prioit de la manière du monde la plus touchante, de la sauver des mains de la justice. C'étoit une chose à voir que ce spectacle. Je feignis de me laisser fléchir. Monsieur l'officier, dis-je au fils de Nunez, puisque j'ai mon diamant, je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme; je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc, répondit-il, vous avez de l'humanité! vous ne seriez pas bon à être exempt. Il faut, poursuivit-il, que je m'acquitte de ma commission. Il m'est expressément ordonné d'arrêter ces infantes; monsieur le corrégidor en veut faire un exemple. Eh! de grâce, repris-je, ayez quelque égard à ma prière, et relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur du présent que ces dames vont vous offrir! Oh! c'est une autre affaire, repartit-il; voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien placée. Ça, voyons, qu'ont-elles à me donner? J'ai un collier de perles, lui dit Camille, et des pendans d'oreilles d'un prix considérable. Oui; mais, interrompit-il brusquement, si cela vient des îles Philippines, je n'en veux point. Vous pouvez les prendre en assurance, reprit-elle; je vous les garantis fins. En même

temps elle se fit apporter par la vieille une petite boîte, d'où elle tira le collier et les pendants, qu'elle mit entre les mains de monsieur l'alguazil. Bien qu'il ne se connût guère mieux que moi en pierrieres, il ne douta pas que celles qui composoient les pendants ne fussent fines, aussi-bien que les perles. Ces bijoux, dit-il, après les avoir considérés attentivement, me paroissent de bon aloi; et si l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le seigneur Gil Blas, je ne répons plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez, pour une bagatelle, rompre un accommodement si avantageux pour vous. En prononçant ces dernières paroles, j'ôtai la bougie que je remis à la vieille, et livrai le flambeau à Fabrice, qui, s'en tenant là peut-être parce qu'il n'apercevoit plus rien dans la chambre qui se pût aisément emporter, dit aux deux femmes : Adieu, mesdames, demeurez tranquilles. Je vais parler à monsieur le corrégidor, et vous rendre plus blanches que la neige. Nous savons lui tourner les choses comme il nous plaît, et nous ne lui faisons des rapports fidèles que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux (1).

---

(1) *La bague retrouvée* est une aventure plaisante et dont il sera reparlé dans la suite de cette histoire; mais on ne verra plus Camille; et l'on peut regretter le récit de sa vie, qu'elle offroit de faire à Gil Blas et qu'il n'a pas voulu entendre.

## CHAPITRE V.

*Suite de l'aventure de la bague retrouvée. Gil Blas abandonne la médecine et le séjour de Valladolid.*

Bon souper dérangé. — Nouveau trait de prompt justice. —  
Portrait d'un spadassin.

APRÈS avoir exécuté de cette manière le projet de Fabrice, nous sortîmes de chez Camille, en nous applaudissant d'un succès qui surpassoit notre attente, car nous n'avions compté que sur la bague. Nous emportions sans façon tout le reste. Bien loin de nous faire un scrupule d'avoir volé des courtisanes, nous nous imaginions avoir fait une action méritoire. Messieurs, nous dit Fabrice lorsque nous fûmes dans la rue, après avoir fait une si belle expédition, nous quitterons-nous sans nous en réjouir le verre à la main? Ce n'est pas mon sentiment, et je suis d'avis que nous regagnions notre cabaret, où nous passerons la nuit à nous réjouir. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans d'oreilles, et nous en partagerons l'argent en frères, après quoi chacun reprendra le chemin de sa maison, et s'excusera du mieux qu'il lui sera possible auprès de son maître. La pensée de monsieur l'alguazil nous parut très-judicieuse. Nous retournâmes tous au cabaret, les

uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuse pour avoir découché, et les autres ne se souciant guère d'être chassés de chez eux.

Nous fîmes apprêter un bon souper, et nous nous mîmes à table avec autant d'appétit que de gaité. Le repas fut assaisonné de mille discours agréables. Fabrice surtout, qui savoit donner de l'enjouement à la conversation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne sais combien de traits pleins de sel castillan, qui vaut bien le sel attique; mais dans le temps que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout à coup troublée par un événement imprévu et des plus désagréables. Il entra dans la chambre où nous soupions un homme assez bien fait, suivi de deux autres de très-mauvaise mine. Après ceux-là trois autres parurent, et nous en comptâmes jusqu'à douze qui survinrent ainsi trois à trois. Ils portoient des carabines avec des épées et des baïonnettes. Nous vîmes bien que c'étoient des archers de la patrouille, et il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention. Nous eûmes d'abord quelque envie de résister; mais ils nous enveloppèrent en un instant, et nous tinrent en respect, tant par leur nombre que par leurs armes à feu. Messieurs, nous dit le commandant d'un air railleur, je sais par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de certaine aventurière.

Certes, le trait est excellent, et mérite bien une récompense publique; aussi ne peut-elle vous échapper. La justice, qui vous destine dans son palais un logement, ne manquera pas de payer un si bel effort de génie. Toutes les personnes à qui ce discours s'adressoit en furent déconcertées. Nous changeâmes de contenance, et sentîmes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée chez Camille. Fabrice pourtant, quoique pâle et défait, voulut nous justifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaise intention, et par conséquent on doit nous pardonner cette petite supercherie. Comment diable, répliqua le commandant avec colère, vous appelez cela une petite supercherie? Savez-vous bien qu'il y va de la corde? Outre qu'il n'est pas permis de se rendre justice soi-même, vous avez emporté un flambeau, un collier et des pendans d'oreilles; et ce qui sans doute est un cas pendable, c'est que, pour faire ce vol, vous vous êtes travestis en archers. Des misérables se déguiser en honnêtes gens pour mal faire! Je vous trouverai trop heureux si l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré (1). Lorsqu'il nous eut fait comprendre que la chose

---

(1) A faucher le grand pré, c'est-à-dire à ramer sur les galères. Dans cette métaphore, la mer est la grande prairie; ce sont les rameurs qui la fauchent.



étoit encore plus sérieuse que nous ne l'avions pensé d'abord, nous nous jetâmes tous à ses pieds, et le priâmes d'avoir pitié de notre jeunesse ; mais nos prières furent inutiles. De plus, ce qui est tout-à-fait extraordinaire, il rejeta la proposition que nous fîmes de lui abandonner le collier, les pendants et le flambeau ; il refusa même ma bague, parce que je la lui offrois peut-être en trop bonne compagnie ; enfin il se montra inexorable. Il fit désarmer mes compagnons, et nous emmena tous ensemble aux prisons de la ville. Comme on nous y conduisoit, un des archers m'apprit que la vieille qui demouroit avec Camille, nous ayant soupçonnés de n'être pas de véritables valets de pied de la justice, elle nous avoit suivis jusqu'au cabaret ; et que là, ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la patrouille pour se venger de nous.

On nous fouilla d'abord partout. On nous ôta le collier, les pendants et le flambeau : on m'arracha pareillement ma bague, avec le rubis des îles Philippines, que j'avois, par malheur, dans mes poches ; on ne me laissa pas seulement les réaux que j'avois reçus ce jour-là pour mes ordonnances ; ce qui me prouva que les gens de justice de Valladolid savoient aussi bien faire leur charge que ceux d'Astorga, et que tous ces messieurs avoient des manières uniformes. Tandis

qu'on me spolioit (1) de mes bijoux et de mes espèces, l'officier de la patrouille, qui étoit présent, contoit notre aventure aux ministres de la spoliation. Le fait leur parut si grave, que la plupart d'entre eux nous trouvoient dignes du dernier supplice. Les autres, moins sévères, disoient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cents coups de fouet, avec quelques années de service sur mer. En attendant la décision de monsieur le corrégidor, on nous enferma dans un cachot, où nous nous couchâmes sur la paille, dont il étoit presque aussi jonché qu'une écurie où l'on a fait la litière aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer long-temps, et n'en sortir que pour aller aux galères, si, dès le lendemain, le seigneur Manuel Ordonnez n'eût entendu parler de notre affaire, et résolu de tirer Fabrice de prison (2); ce qu'il ne pouvoit faire sans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort estimé dans la ville : il n'épargna point les sollicitations; et, tant par son crédit que par celui de ses amis, il obtint, au bout de trois jours, notre élargisse-

---

(1) *Spolier*, verbe, et plus bas, *spoliation* : premier exemple de l'emploi de ces mots, qui n'étoient d'abord que des termes de palais, écorchés du latin, comme tout le jargon de la vieille pratique.

(2) Nous reverrons Fabrice, le cher Pylade de Gil Blas, dans la suite de cette histoire, Livre VII, Chapitre XIII.

ment. Mais nous ne sortîmes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés : le flambeau, le collier, les pendants, ma bague et le rubis, tout y resta. Cela me fit souvenir de ces vers de Virgile, qui commencent par *Sic vos non vobis* (1).

(1) Anecdote piquante de la jeunesse de Virgile, dont il n'est pas aisé de donner l'idée en français. Ce poète avoit affiché, sans se faire connoître, un distique fort agréable, au sujet des spectacles qu'Auguste donnoit aux Romains et que le temps favorisoit. En voici à peu près le sens :

Il pleut toute la nuit ; mais la beauté du jour  
 Nous rend les jeux publics et leur pompe éclatante ;  
 De l'empire du soir Jupiter se contente ;  
 Après lui, le matin, César règne à son tour.

Ces vers firent du bruit. L'auteur ne s'étoit point nommé ; un impudent osa se les attribuer et recevoir le prix que mit à cet hommage la munificence d'Auguste. Virgile en fut choqué. Il fit afficher de nouveau les vers suivants ; les derniers n'étoient pas finis, et consistoient en quatre mots, dont le sens étoit à remplir :

Moi seul, j'ai fait ces vers : un autre que l'auteur  
 A d'un tribut si foible eu le prix trop flatteur.  
 Ainsi vous, non pour vous. . . . .  
 Ainsi vous, non pour vous. . . . .  
 Ainsi vous, non pour vous. . . . .  
 Ainsi vous, non pour vous. . . . .

Ce défi poétique étoit une espèce d'énigme. Tout le monde s'en occupoit ; personne n'en trouvoit le mot. Enfin, Virgile se nomma, en achevant les vers de ces hémistiches d'attente,

D'abord que nous fûmes en liberté, nous retournâmes chez nos maîtres. Le docteur Sangrado me reçut bien : mon pauvre Gil Blas, me dit-il, je n'ai su que ce matin ta disgrâce. Je me préparois à solliciter fortement pour toi. Il faut te consoler de cet accident, mon ami, et t'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis que j'étois dans ce dessein; et véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il arriva, comme mon maître l'avoit si heureusement prédit, qu'il y eut bien des maladies. La petite-vérole et des fièvres malignes commencèrent à régner dans la ville et dans les faubourgs. Tous les médecins de Valladolid eurent de la pratique,

---

d'une manière propre à se venger de l'impudence et du larcin du plagiaire :

Moi seul, j'ai fait ces vers : un autre que l'auteur  
 A d'un tribut si foible eu le prix trop flatteur.  
*Ainsi vous, non pour vous, abeilles diligentes,*  
 Du suc mielleux des fleurs vous pillez le trésor!  
*Ainsi vous, non pour vous, brebis trop bienfaitantes,*  
 Vous portez le fardeau de votre toison d'or!  
*Ainsi-vous, non pour vous, poules, en vain fertiles,*  
 Au fermier, chaque jour, vous pondrez vos œufs frais!  
*Ainsi vous, non pour vous, pauvres bœufs, trop dociles,*  
 Vous traînez dans les champs l'instrument de Cérès!

Le *Sic vos non vobis* est justement célèbre; et l'on a souvent, dans le monde, l'occasion de l'appliquer plus sérieusement que Gil Blas ne le fait ici.

et nous particulièrement. Il ne se passoit point de jour que nous ne vissions chacun huit ou dix malades ; ce qui suppose bien de l'eau bue et du sang répandu. Mais je ne sais comment cela se faisoit, ils mouroient tous, soit que nous les traitassions fort mal, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisons rarement trois visites à un même malade : dès la seconde, ou nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune médecin qui n'avoit pas encore eu le temps de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois des événements funestes qu'on pouvoit m'imputer. Monsieur, dis-je un soir au docteur Sangrado, j'atteste ici le ciel que je suis exactement votre méthode ; cependant tous mes malades vont en l'autre monde : on diroit qu'ils prennent plaisir à mourir pour décréditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrois te dire à peu près la même chose ; je n'ai pas souvent la satisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains ; et, si je n'étois pas aussi sûr de mes principes que je le suis, je croirois mes remèdes contraires à presque toutes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire, monsieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curiosité des préparations chimiques à nos malades : essayons

le kermès : le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'il produise le même effet que notre eau chaude et nos saignées. Je ferois volontiers cet essai, répliqua-t-il, si cela ne tiroit point à conséquence ; mais j'ai publié un livre où je vante la fréquente saignée et l'usage de la boisson (1) : veux-tu que j'aïlle décrier mon ouvrage ? Oh ! vous avez raison, lui repartis-je ; il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis : ils diroient que vous vous laissez désabuser ; ils vous perdroient de réputation. Périssent plutôt le peuple, la noblesse et le clergé ! Allons donc toujours notre train. Après tout, nos confrères, malgré l'aversion qu'ils ont pour la saignée, ne savent pas faire de plus grands miracles que nous ; et je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais, et nous y procédâmes de manière qu'en moins de six semaines nous fîmes autant de veuves

---

(1) A ce trait, on ne peut méconnoître le médecin Philippe Hecquet, qui étoit, en effet, l'auteur d'un livre intitulé : *Vertus de l'eau commune*, 2 vol. in-12. C'étoit, d'ailleurs, un homme habile et respectable. On lit avec plaisir sa vie écrite par Rémond de Saint-Marc, en tête de sa *Médecine des Pauvres*. Le Sage a usé de son droit, en chargeant le portrait du docteur Sangrado ; mais le nom de Hecquet ne doit pas être mis au bas d'une telle caricature sans de justes restrictions. Voyez Livre x, Chap. 1.

et d'orphelins que le siège de Troie. Il sembloit que la peste fût dans Valladolid, tant on y faisoit de funérailles ! Il venoit tous les jours au logis quelque père nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochoit la mort de son neveu. Pour les neveux et les fils dont les oncles et les pères s'étoient mal trouvés de nos remèdes, ils ne paroisoient point chez nous. Les maris étoient aussi fort discrets ; ils ne nous chicanoiēnt point sur la perte de leurs femmes : mais les personnes affligées dont il nous falloit essayer les reproches, avoient quelquefois une douleur brutale ; ils nous appeloient ignorants, assassins ; ils ne ménageoient point les termes. J'étois ému de leurs épithètes ; mais mon maître, qui étoit fait à cela, les écoutoit de sang-froid. J'aurois pu, comme lui, m'accoutumer aux injures, si le ciel, pour ôter sans doute aux malades de Valladolid un de leurs fléaux, n'eût fait naître une occasion de me dégoûter de la médecine, que je pratiquois avec si peu de succès. C'est de quoi je vais faire un détail fidèle, dût le lecteur en rire à mes dépens.

Il y avoit dans notre voisinage un jeu de paume où les fainéants de la ville s'assembloient chaque jour. On y voyoit un de ces braves de profession qui s'érigent en maîtres, et décident les différends dans les tripots. Il étoit de Biscaye, et se faisoit appeler

don Rodrigue de Mondragon (1). Il paroissoit avoir trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire, mais sec et nerveux. Outre deux petits yeux étincelants qui lui rouloient dans la tête, et sembloient menacer tous ceux qu'il regardoit, un nez fort épaté lui tomboit sur une moustache rousse qui s'élevoit en croc jusqu'à la tempe. Il avoit la parole si rude et si brusque, qu'il n'avoit qu'à parler pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquettes s'étoit rendu le tyran du jeu de paume : il jugeoit impérieusement les contestations qui survenoient entre les joueurs ; et il ne falloit pas qu'on appelât de ses jugements, à moins que l'appelant ne voulût se résoudre à recevoir de lui, le lendemain, un cartel de défi. Tel que je viens de représenter le seigneur don Rodrigue, que le don qu'il mettoit à la tête de son nom n'empêchoit pas d'être roturier, il fit une tendre impression sur la maîtresse du tripot. C'étoit une femme de quarante ans, riche, assez agréable, et veuve depuis quinze mois. J'ignore comment il put lui plaire : ce ne fut pas assurément par sa beauté ; ce fut donc par ce je ne sais quoi qu'on ne sauroit dire. Quoi qu'il en soit, elle eut du goût pour lui, et

---

(1) Nom bien choisi pour un spadassin. *Rodrigue* étoit le nom du Cid, si fameux en Espagne, et qui est le patron des braves.



forma le dessein de l'épouser ; mais dans le temps qu'elle se préparoit à consommer cette affaire , elle tomba malade ; et , malheureusement pour elle , je devins son médecin. Quand sa maladie n'auroit pas été une fièvre maligne , mes remèdes suffisoient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours , je remplis de deuil le tripot. La paumière alla où j'envoyois tous mes malades , et ses parents s'emparèrent de son bien. Don Rodrigue , au désespoir d'avoir perdu sa maîtresse , ou plutôt l'espérance d'un mariage très-avantageux pour lui , ne se contenta pas de jeter feu et flamme contre moi ; il jura qu'il me passeroit son épée au travers du corps , et m'extermineroit à la première vue. Un voisin charitable m'avertit de ce serment ; la connoissance que j'avois de Mondragon , bien loin de me faire mépriser cet avis , me remplit de trouble et de frayeur. Je n'osois sortir du logis , de peur de rencontrer ce diable d'homme , et je m'imaginois sans cesse le voir entrer dans notre maison d'un air furieux : je ne pouvois goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine , et je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé ; et , après avoir dit adieu à mon maître qui ne put me retenir , je sortis de la ville à la pointe du jour , non sans crainte de trouver don Rodrigue en mon chemin.

## CHAPITRE VI.

*Quelle route il prit en sortant de Valladolid, et quel homme le joignit en chemin.*

Barbier jovial. — Frugal déjeuner.

JE marchois fort vite, et regardois de temps en temps derrière moi, pour voir si ce redoutable Biscayen ne suivoit point mes pas : j'avois l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres et les buissons : je sentoais à tout moment mon cœur tressaillir d'effroi. Je me rassurai pourtant après avoir fait une bonne lieue, et je continuai plus doucement mon chemin vers Madrid, où je me proposois d'aller. Je quittois sans peine le séjour de Valladolid ; tout mon regret étoit de me séparer de Fabrice, mon cher Pylade, à qui je n'avois pu même faire mes adieux. Je n'étois nullement fâché d'avoir renoncé à la médecine ; au contraire, je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. Je ne laissai pas de compter avec plaisir l'argent que j'avois dans mes poches, bien que ce fût le salaire de mes assassinats. Je ressemblois aux femmes qui cessent d'être libertines, mais qui gardent toujours à bon compte le profit de leur libertinage. J'avois, en réaux, à peu près la valeur de cinq ducats : c'étoit là tout

mon bien. Je me promettois, avec cela, de me rendre à Madrid, où je ne doutois point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs, je souhaitois passionnément d'être dans cette superbe ville, qu'on m'avoit vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je rappelois tout ce que j'en avois ouï dire, et que je jouissois par avance des plaisirs qu'on y prend, j'entendis la voix d'un homme qui marchoit sur mes pas, et qui chantoit à plein gosier. Il avoit sur le dos un sac de cuir, une guitare pendue au cou, et il portoit une assez longue épée. Il alloit si bon train, qu'il me joignit en peu de temps. C'étoit un des deux garçons barbiers avec qui j'avois été en prison pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre, quoique nous eussions changé d'habit, et nous demeurâmes fort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin. Si je lui témoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me parut de son côté sentir une extrême joie de me revoir. Je lui contai pourquoi j'abandonnois Valladolid ; et lui, pour me faire la même confidence, m'apprit qu'il avoit eu du bruit avec son maître, et qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'eusse voulu, ajouta-t-il, demeurer plus long-temps à Valladolid, j'y aurois trouvé dix boutiques pour une ;

car, sans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de barbier en Espagne qui sache mieux que moi raser à poil et à contrepoil, et mettre une moustache en papillotes. Mais je n'ai pu résister davantage au violent désir que j'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entières que je suis sorti. Je veux respirer un peu l'air natal, et savoir dans quelle situation sont mes parents. Je serai chez eux après demain, puisque l'endroit qu'ils habitent, et qu'on appelle Olmédo, est un gros village en-deçà de Ségovie.

Je résolus d'accompagner ce barbier jusque chez lui, et d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençâmes à nous entretenir de choses indifférentes en poursuivant notre route. Ce jeune homme étoit de bonne humeur et avoit l'esprit agréable. Au bout d'une heure de conversation, il me demanda si je me sentois de l'appétit. Je lui répondis qu'il le verroit à la première hôtellerie. En attendant que nous y arrivions, me dit-il, nous pouvons faire une pause : j'ai dans mon sac de quoi déjeuner. Quand je voyage, j'ai toujours soin de porter des provisions. Je ne me charge point d'habit, de linge ni d'autres hardes inutiles : je ne veux rien de superflu. Je ne mets dans mon sac que des munitions de bouche, avec mes rasoirs et une savonnette : je n'ai besoin que de cela. Je louai sa prudence, et consentis de

bon cœur à la pause qu'il proposoit. J'avois faim, et je me préparois à faire un bon repas : après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournâmes un peu du grand chemin, pour nous asseoir sur l'herbe. Là, mon garçon barbier étala ses vivres, qui consistoient dans cinq ou six oignons, avec quelques morceaux de pain et de fromage : mais ce qu'il produisit comme la meilleure pièce du sac, fut une petite outre, remplie, disoit-il, d'un vin délicat et friand. Quoique les mets ne fussent pas bien savoureux, la faim qui nous pressoit l'un et l'autre ne nous permit pas de les trouver mauvais ; et nous vidâmes aussi l'outre, où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il se seroit fort bien passé de me vanter. Nous nous levâmes après cela, et nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gâité. Le barbier, à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des aventures très-particulières, me pria de les lui apprendre moi-même. Je crus ne pouvoir rien refuser à un homme qui m'avoit si bien régaté ; je lui donnai la satisfaction qu'il demandoit. Ensuite je lui dis que, pour reconnoître ma complaisance, il falloit qu'il me contât aussi l'histoire de sa vie. Oh ! pour mon histoire, s'écria-t-il, elle ne mérite guère d'être entendue : elle ne contient que des faits fort simples. Néanmoins, ajouta-t-il, puisque nous n'avons rien de meilleur à faire, je vais vous

la raconter telle qu'elle est. En même temps, il en fit le récit à peu près de cette sorte.

---

## CHAPITRE VII.

### *Histoire du garçon barbier.*

Hôtellerie de village. — Bel esprit avare, mauvais parent. —  
Femme insensible, qui devient tendre. — Duègne terrible. —  
Talent de miauler qui sera funeste.

FERNAND Perès de la Fuente, mon grand-père (je prends la chose de loin), après avoir été pendant cinquante ans barbier du village d'Olmédo, mourut, et laissa quatre fils. L'aîné, nommé Nicolas, s'empara de sa boutique, et lui succéda dans sa profession. Bertrand, le puîné, se mettant le commerce en tête, devint marchand mercier; et Thomas, qui étoit le troisième, se fit maître d'école. Pour le quatrième, qu'on appeloit Pédro, comme il se sentoit né pour les belles-lettres, il vendit une petite pièce de terre qu'il avoit eue pour son partage, et alla demeurer à Madrid, où il espéroit qu'un jour il se feroit distinguer par son savoir et par son esprit. Ses trois autres frères ne se séparèrent point : ils s'établirent à Olmédo, en se mariant avec des filles de laboureurs, qui leur apportèrent en mariage peu de bien, mais en récompense une grande fécondité. Elles firent

des enfants comme à l'envi l'une de l'autre. Ma mère, femme du barbier, en mit au monde six pour sa part dans les cinq premières années de son mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon père m'apprit de très-bonne heure à raser ; et lorsqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce sac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, et me dit : Va, Diego, tu es en état présentement de gagner ta vie ; va courir le pays. Tu as besoin de voyager, pour te dégourdir et te perfectionner dans ton art. Pars, et ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Espagne ; que je n'entende point parler de toi avant ce temps-là ! En achevant ces paroles, il m'embrassa de bonne amitié, et me poussa hors du logis.

Tels furent les adieux de mon père. Pour ma mère, qui avoit moins de rudesse dans ses mœurs, elle parut plus sensible à mon départ. Elle laissa couler quelques larmes, et me glissa même dans la main un ducat à la dérobée. Je sortis donc ainsi d'Olmédo, et pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cents pas, que je m'arrêtai pour visiter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit dedans, et de connoître précisément ce que je possédois. J'y trouvai une trousse où étoient deux rasoirs qui sembloient avoir rasé dix générations, tant ils étoient usés, avec une bandelette de cuir

pour les repasser, et un morceau de savon. Outre cela, une chemise de chanvre toute neuve, une vieille paire de souliers de mon père, et, ce qui me réjouit plus que tout le reste, une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles étoient mes facultés. Vous jugez bien par là que maître Nicolas le barbier comptoit beaucoup sur mon savoir-faire, puisqu'il me laissoit partir avec si peu de chose. Cependant la possession d'un ducat et de vingt réaux ne manqua pas d'éblouir un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'argent. Je crus mes finances inépuisables; et, transporté de joie, je continuai mon chemin, en regardant de moment en moment la garde de ma rapière, dont la lame me battoit à chaque pas le mollet, ou s'embarrassoit dans mes jambes.

J'arrivai sur le soir au village d'Ataquinès, avec un très-rude appétit. J'allai loger à l'hôtellerie; et, comme si j'eusse été en état de faire de la dépense, je demandai, d'un ton haut, à souper. L'hôte me considéra quelque temps, et voyant à qui il avoit à faire, il me dit d'un air doux : Ça, mon gentilhomme, vous serez satisfait; on va vous traiter comme un prince. En parlant de cette sorte, il me mena dans une petite chambre, où il m'apporta, un quart d'heure après, un civet de matou, que je mangeai avec la même avidité que s'il eût été de lièvre ou de lapin. Il accom-



pagna cet excellent ragoût d'un vin qui étoit si bon, disoit-il, que le roi n'en buvoit pas de meilleur. Je m'aperçus pourtant que c'étoit du vin gâté; mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au matou. Il fallut ensuite, pour achever d'être traité comme un prince, que je me couchasse dans un lit plus propre à causer l'insomnie qu'à l'ôter. Peignez-vous un grabat fort étroit, et si court que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs, il n'avoit pour matelas et lit de plume, qu'une simple paille piquée, et couverte d'un drap mis en double, qui, depuis le dernier blanchissage, avoit servi peut-être à cent voyageurs. Néanmoins, dans ce lit que je viens de représenter, l'estomac plein du civet et de ce vin délicieux que l'hôte m'avoit donné, grâce à ma jeunesse et à mon tempérament, je dormis d'un profond sommeil, et passai la nuit sans indigestion.

Le jour suivant, lorsque j'eus déjeuné et bien payé la bonne chère qu'on m'avoit faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas si tôt, que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture et mon entretien; mais je n'y demeurai que six mois: un garçon barbier avec qui j'avois fait connoissance, et qui vouloit aller à Madrid, me débaucha, et je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai

là sans peine sur le même pied qu'à Ségovie. J'entrai dans une boutique des plus achalandées. Il est vrai qu'elle étoit auprès de l'église de Sainte-Croix, et que la proximité du *Théâtre du Prince* y attiroit bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons et moi, nous ne pouvions presque suffire à servir les hommes qui venoient s'y faire raser. J'en voyois de toutes sortes de conditions; mais, entre autres, des comédiens et des auteurs. Un jour, deux personnages de cette dernière espèce s'y trouvèrent ensemble. Ils commencèrent à s'entretenir des poètes et des poésies du temps, et je leur entendis prononcer le nom de mon oncle : cela me rendit plus attentif à leur discours que je ne l'avois été. Don Juan de Zavaleta, disoit l'un, est un auteur sur lequel il me paroît que le public ne doit pas compter. C'est un esprit froid, un homme sans imagination : sa dernière pièce l'a furieusement décrié. Et Luis Velez de Guevarra (1), disoit l'autre, ne vient-il pas de donner un bel ouvrage au public ? A-t-on jamais rien vu

---

(1) Zavaleta est un moraliste espagnol, auteur du *Théâtre de l'homme*. Guevarra fut nommé le Scarron de l'Espagne. Il mourut en 1648 : ce qui retarderoit beaucoup l'époque à laquelle se passent les scènes de Gil Blas. Le Sage auroit pu mieux traiter Louis de Guevarra qu'il ne le fait ici; car c'est à cet auteur qu'il avoit dû le canevas de son *Diable boiteux*.

de plus misérable ? Ils nommèrent encore je ne sais combien d'autres poètes dont j'ai oublié les noms ; je me souviens seulement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable : ils convinrent tous deux que c'étoit un garçon de mérite. Oui, dit l'un, don Pedro de la Fuente est un auteur excellent : il y a dans ses livres une fine plaisanterie, mêlée d'érudition, qui les rend piquants et pleins de sel. Je ne suis pas surpris s'il est estimé de la cour et de la ville, et si plusieurs grands lui font des pensions. Il y a déjà bien des années, dit l'autre, qu'il jouit d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture et son logement chez le duc de Medina Celi (1) ; il ne fait point de dépense ; il doit être fort bien dans ses affaires.

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces poètes dirent de mon oncle. Nous avons appris dans la famille qu'il faisoit du bruit à Madrid par ses

---

(1) Les ducs de Medina Celi, de Medina Sidonia, grands seigneurs espagnols fort riches, descendoient du fameux Alphonse Perez de Guzman, qui fit lever deux fois le siège de Tariffe, attaquée par les Maures dans le treizième siècle. Il sacrifia même à la défense de la place un de ses fils, qui fut égorgé par les ennemis ; action héroïque, consacrée par de fameux vers de Lope de Vega, et par cette devise de la maison de Medina : *Mas pesa el rei que la sangre....* Le roi est plus cher que le sang.

ouvrages : quelques personnes, en passant par Olmédo, nous l'avoient dit ; mais comme il négligeoit de nous donner de ses nouvelles, et qu'il paroissoit fort détaché de nous, de notre côté nous vivions dans une très-grande indifférence pour lui. Bon sang toutefois ne peut mentir : dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle passe, et que je sus où il demeuroit, je fus tenté de l'aller trouver. Une chose m'embarrassoit : les auteurs l'avoient appelé don Pedro. Ce don (1) me fit quelque peine, et je craignis que ce ne fût un autre poète que mon oncle. Cette crainte pourtant ne m'arrêta point ; je crus qu'il pouvoit être devenu noble ainsi que bel esprit, et je résolus de le voir. Pour cet effet, avec la permission de mon maître, je m'ajustai un matin le mieux que je pus, et j'eus sorti de notre boutique, un peu fier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de réputation

---

(1) Dom, qui s'écrit *don* en espagnol, est un titre d'honneur, tiré du latin *domnus*, par syncope de *dominus*, seigneur, maître, monsieur. La langue castillane en fait l'apanage de la noblesse ; en France, c'étoit seulement un titre monastique réservé aux bénédictins et à quelques autres moines. Le féminin *domne* étoit attribué aux feillantines.

La Fontaine a placé cette qualification avec sa malice naïve :

Dom Pourceau raisonnoit en subtil personnage.

*Livre VIII, Fable XII.*

par son génie. Les barbiers ne sont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir une grande opinion de moi ; et marchant d'un air présomptueux, je me fis enseigner l'hôtel du duc de Medina Celi. Je me présentai à la porte, et dis que je souhaitois de parler au seigneur don Pedro de la Fuente. Le portier me montra du doigt, au fond d'une cour, un petit escalier, et me répondit : Montez par là, puis frappez à la première porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me disoit : je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, et je lui demandai si c'étoit là que logeoit le seigneur don Pedro de la Fuente. Oui, me répondit-il ; mais vous ne sauriez lui parler présentement. Je serois bien aise, lui dis-je, de l'entretenir ; je viens lui apprendre des nouvelles de sa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du pape à lui dire, je ne vous introduirois pas dans sa chambre en ce moment ; il compose, et, lorsqu'il travaille, il faut bien se garder de le distraire de son ouvrage. Il ne sera visible que sur le midi : allez faire un tour, et revenez dans ce temps-là.

Je sortis, et me promenai toute la matinée dans la ville, en songeant sans cesse à la réception que mon oncle me feroit. Je crois, disois-je en moi-même, qu'il sera ravi de me voir. Je jugeois de

ses sentiments par les miens, et je me préparois à une reconnoissance fort touchante. Je retournai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à propos, me dit son valet; mon maître va bientôt sortir. Attendez ici un instant : je vais vous annoncer. A ces mots, il me laissa dans l'antichambre. Il y revint un moment après, et me fit entrer dans la chambre de son maître, dont le visage me frappa d'abord par un air de famille. Il me sembla que c'étoit mon oncle Thomas, tant ils se ressembloient tous deux. Je le saluai avec un profond respect, et lui dis que j'étois fils de maître Nicolas de la Fuente, barbier d'Olmédo : je lui appris aussi que j'exerçois à Madrid, depuis trois semaines, le métier de mon père en qualité de garçon, et que j'avois dessein de faire le tour de l'Espagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois, je m'aperçus que mon oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me désavoueroit pour son neveu, ou s'il se déferoit adroitement de moi : il choisit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant, et me dit : Eh bien, mon ami, comment se portent ton père et tes oncles ? dans quel état sont leurs affaires ? Je commençai là-dessus à lui représenter la propagation copieuse de notre famille ; je lui en nommai tous les enfants mâles et femelles, et je compris, dans cette liste, jusqu'à leurs parrains et

leurs marraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail ; et venant à ses fins , Diego , reprit-il , j'approuve fort que tu coures le pays pour te rendre parfait dans ton art , et je te conseille de ne point t'arrêter plus long-temps à Madrid : c'est un séjour pernicieux pour la jeunesse ; tu t'y perdrois , mon enfant. Tu feras mieux d'aller dans les autres villes du royaume : les mœurs n'y sont pas si corrompues. Va-t'en , poursuivit-il ; et quand tu seras prêt à partir , viens me revoir ; je te donnerai une pistole pour t'aider à faire le tour de l'Espagne. En disant ces paroles , il me mit doucement hors de sa chambre , et me renvoya.

Je n'eus pas l'esprit de m'apercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique , et rendis compte à mon maître de la visite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du sieur don Pedro , et il me dit : Je ne suis pas du sentiment de votre oncle ; au lieu de vous exhorter à courir le pays , il devoit plutôt , ce me semble , vous engager à demeurer dans cette ville. Il voit tant de personnes de qualité ! il peut aisément vous placer dans une grande maison , et vous mettre en état de faire peu à peu une grosse fortune. Frappé de ce discours qui me présentoit de flatteuses images , j'allai deux jours après retrouver mon oncle , et je lui proposai d'employer son crédit pour me

faire entrer chez quelque seigneur de la cour. Mais la proposition ne fut pas de son goût. Un homme vain qui entroît librement chez les grands, et mangeoit tous les jours avec eux, n'étoit pas bien aise, pendant qu'il seroit à la table des maîtres, qu'on vît son neveu à la table des valets : le petit Diego auroit fait rougir le seigneur don Pedro. Il ne manqua donc pas de m'éconduire, et même très-rudemment. Comment, petit libertin, me dit-il d'un air furieux, tu veux quitter ta profession ? Va, je t'abandonne aux gens qui te donnent de si pernicious conseils. Sors de mon appartement, et n'y remets jamais le pied, autrement je te ferai châtier comme tu le mérites. Je fus bien étourdi de ces paroles, et plus encore d'ur ton sur lequel mon oncle le prenoit. Je me retirai les larmes aux yeux, et fort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant, comme j'ai toujours été vif et fier de mon naturel, j'essayai bientôt mes pleurs. Je passai même de la douleur à l'indignation, et je résolus de laisser là ce mauvais parent, dont je m'étois bien passé jusqu'à ce jour.

Je ne pensai plus qu'à cultiver mon talent : je m'attachai au travail. Je rasois toute la journée ; et le soir, pour donner quelque récréation à mon esprit, j'apprenois à jouer de la guitare. J'avois pour maître de cet instrument, un vieux *senor*



*escudero* (1) à qui je faisais la barbe. Il me montrait aussi la musique, qu'il savoit parfaitement. Il est vrai qu'il avoit été chantre autrefois dans une cathédrale. Il se nommoit Marcos de Obregon (2). C'étoit un homme sage, qui avoit autant d'esprit que d'expérience, et qui m'aimoit comme si j'eusse été son fils. Il servoit d'écuyer à la femme d'un médecin qui demouroit à trente pas de notre maison. Je l'allois voir sur la fin du jour, aussitôt que j'avois quitté l'ouvrage, et nous faisons tous deux, assis sur le seuil de la porte, un petit concert qui ne déplaisoit pas au voisinage. Ce n'est pas que nous eussions des voix fort agréables; mais en raclant le boyau, nous chantions l'un et l'autre méthodiquement notre partie, et cela suffisoit pour donner du plaisir aux personnes qui nous écoutoient. Nous divertissions particulièrement dona Mergelina (3), femme du

---

(1) Seigneur écuyer.

(2) Marcos de Obregon est le nom du héros dont Vincent Espinel a écrit longuement la vie, et que Voltaire a cru, mal à propos, l'original du roman de Gil Blas. Ce chapitre est le seul que Le Sage ait tiré du livre d'Espinel. Il ne l'a imité qu'avec discrétion, et en l'embellissant beaucoup. Ce n'est pas toutefois un de ses plus heureux emprunts à l'esprit castillan.

(3) Le nom de Mergeline est aussi emprunté d'Espinel, dans cette Vie d'Obregon, dont j'ai donné l'extrait.

médecin ; elle venoit dans l'allée nous entendre, et nous obligeoit quelquefois à recommencer les airs qui se trouvoient le plus de son goût. Son mari ne l'empêchoit pas de prendre ce divertissement. C'étoit un homme qui, bien qu'Espagnol et déjà vieux, n'étoit nullement jaloux : d'ailleurs, sa profession l'occupoit tout entier, et comme il revenoit le soir, fatigué d'avoir été chez ses malades, il se couchoit de très-bonne heure, sans s'inquiéter de l'attention que sa femme donnoit à nos concerts. Peut-être aussi qu'il ne les croyoit pas fort capables de faire de dangereuses impressions. Il faut ajouter à cela qu'il ne pensoit pas avoir le moindre sujet de crainte, Mergeline étant une dame jeune et belle à la vérité, mais d'une vertu si sauvage, qu'elle ne pouvoit souffrir les regards des hommes. Il ne lui faisoit donc pas un crime d'un passe-temps qui lui paroissoit innocent et honnête, et il nous laissoit chanter tant qu'il nous plaisoit.

Un soir, comme j'arrivois à la porte du médecin, dans l'intention de me réjouir à mon ordinaire, j'y trouvai le vieil écuyer qui m'attendoit. Il me prit par la main, et me dit qu'il vouloit faire un tour de promenade avec moi, avant que de commencer notre concert. En même temps il m'entraîna dans une rue détournée, où, voyant qu'il pouvoit m'entretenir en liberté : Diego, mon

« fils, me dit-il d'un air triste, j'ai quelque chose de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant, que nous ne nous repentions l'un et l'autre de nous amuser tous les soirs à faire des concerts à la porte de mon maître. J'ai sans doute beaucoup d'amitié pour vous : je suis bien aise de vous avoir montré à jouer de la guitare et à chanter ; mais si j'avois prévu le malheur qui nous menace, vive Dieu ! j'aurois choisi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce discours m'effraya. Je priai l'écuyer de s'expliquer plus clairement, et de me dire ce que nous avions à craindre ; car je n'étois pas homme à braver le péril, et je n'avois pas encore fait mon tour d'Espagne. Je vais, reprit-il, vous conter ce qu'il est nécessaire que vous sachiez pour bien comprendre tout le danger où nous sommes.

Lorsque j'entrai, poursuivit-il, au service du médecin, et il y a de cela une année, il me dit un matin, après m'avoir conduit devant sa femme : Voyez, Marcos, voyez votre maîtresse ; c'est cette dame que vous devez accompagner partout. J'admirai dona Mergelina : je la trouvai merveilleusement belle, faite à peindre, et je fus particulièrement charmé de l'air agréable qu'elle a dans son port. Seigneur, répondis-je au médecin, je suis trop heureux d'avoir à servir une dame si charmante. Ma réponse déplut à Mergeline, qui me

dit d'un ton brusque : *Voyez donc celui-là ; il s'é-mancipe vraiment. Oh ! je n'aime point qu'on me dise des douceurs , moi.* Ces paroles , sorties d'une si belle bouche , me surprirent étrangement ; je ne pouvois concilier ces façons de parler rustiques et grossières , avec l'agrément que je voyois répandu dans toute la personne de ma maîtresse. Pour son mari , il y étoit accoutumé ; et , s'applaudissant même d'avoir une épouse d'un si rare caractère ; Marcos , me dit-il , ma femme est un prodige de vertu. Ensuite , comme il s'aperçut qu'elle se couvroit de sa mante et se dispoisoit à sortir pour aller entendre la messe , il me dit de la mener à l'église. Nous ne fûmes pas plus tôt dans la rue , que nous rencontrâmes , ce qui n'est pas extraordinaire , des hommes qui , frappés du bon air de dona Mergelina , lui dirent , en passant , des choses fort flatteuses. Elle leur répondoit ; mais vous ne sauriez vous imaginer jusqu'à quel point ses réponses étoient sottes et ridicules. Ils en demeuroient tout étonnés , et ne pouvoient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât mauvais qu'on la louât. Eh ! madame , lui dis-je d'abord , ne faites point d'attention aux discours qui vous sont adressés ; il vaut mieux garder le silence , que de parler avec aigreur. Non , non , me repartit-elle ; je veux apprendre à ces insolents que je ne suis point femme à souffrir

qu'on me manque de respect. Enfin, il lui échappa tant d'impertinences, que je ne pus m'empêcher de lui dire tout ce que je pensois, au hasard de lui déplaire. Je lui représentai, avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut possible, qu'elle faisoit tort à la nature, et gâtoit mille bonnes qualités par son humeur sauvage; qu'une femme douce et polie pouvoit se faire aimer sans le secours de la beauté, au lieu qu'une belle personne, sans la douceur et la politesse, devenoit un objet de mépris. J'ajoutai à ces raisonnements je ne sais combien d'autres semblables, qui avoient tous pour but la correction de ses mœurs. Après avoir bien moralisé, je craignois que ma franchise n'excitât la colère de ma maîtresse, et ne m'attirât quelque désagréable repartie; néanmoins elle ne se révolta pas contre ma remontrance; elle se contenta de la rendre inutile, de même que celles qu'il me prit sottement envie de lui faire les jours suivans.

Je me lassai de l'avertir en vain de ses défauts, et je l'abandonnai à la férocité de son naturel. Cependant, le croirez-vous? cet esprit farouche, cette orgueilleuse femme est depuis deux mois entièrement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le monde, et des manières très-agréables. Ce n'est plus cette même Mergeline qui ne répondoit que des sottises aux hommes

qui lui tenoient des discours obligeants; elle est devenue sensible aux louanges qu'on lui donne; elle aime qu'on lui dise qu'elle est belle, qu'un homme ne peut la voir impunément : les flatteries lui plaisent; elle est présentement comme une autre femme. Ce changement est à peine concevable; et ce qui doit encore vous étonner davantage, c'est d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un si grand miracle. Oui, mon cher Diego, continua l'écuyer, c'est vous qui avez ainsi métamorphosé dona Mergelina; vous avez fait une brebis de cette tigresse; en un mot, vous vous êtes attiré son attention. Je m'en suis aperçu plus d'une fois; et je me connois mal en femmes, ou bien elle a conçu pour vous un amour très-violent. Voilà, mon fils, la triste nouvelle que j'avois à vous annoncer, et la fâcheuse conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas, dis-je alors au vieillard, qu'il y ait là-dedans un si grand sujet d'affliction pour nous, ni que ce soit un malheur pour moi d'être aimé d'une jolie dame. Ah! Diego, répliqua-t-il, vous raisonnez en jeune homme; vous ne voyez que l'appât, vous ne prenez point garde à l'hameçon; vous ne regardez que le plaisir, et moi, j'envisage tous les désagrémens qui le suivent. Tout éclate à la fin; si vous continuez de venir chanter à notre porte, vous irriterez la passion de Mergeline, qui perdant peut-être toute retenue,

laissera voir sa faiblesse au docteur Oloroso (1) son mari; et ce mari, qui se montre aujourd'hui si complaisant, parce qu'il ne croit pas avoir sujet d'être jaloux, deviendra furieux, se vengera d'elle, et pourra nous faire, à vous et à moi, un fort mauvais parti. Eh bien ! repris-je, seigneur Marcos, je me rends à vos raisons et m'abandonne à vos conseils. Prescrivez-moi la conduite que je dois tenir, pour prévenir tout sinistre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts, re-partit-il. Cessez de paroître devant ma maîtresse : quand elle ne vous verra plus elle reprendra sa tranquillité. Demeurez chez votre maître, j'irai vous y trouver, et nous jouerons là de la guitare sans péril. J'y consens, lui dis-je, et je vous promets de ne plus mettre le pied chez vous. Effectivement, je résolus de ne plus aller chanter à la porte du médecin, et de me tenir désormais

---

(1) *Oloroso*, odoriférant, de bonne odeur. Cette dénomination contraste plaisamment avec la cassolette dont il sera bientôt parlé, et qui est de l'invention de Vincent Espinel dans *la Vie de Marc Obregon*. Les Espagnols avoient mis ces sortes de scènes même sur leur théâtre, et l'on sait que Scarron n'a pas craint d'en souiller aussi notre scène française dans son *Don Japhet d'Arménie*; don Japhet se permet une longue apostrophe contre celle qui *l'a couvert de son déluge infect*:

Tu m'as tout compissé, pisseuse abominable ! etc.

renfermé dans ma boutique, puisque j'étois un homme si dangereux à voir.

Cependant le bon écuyer Marcos, avec toute sa prudence, éprouva, peu de jours après, que le moyen qu'il avoit imaginé pour éteindre les feux de dona Mergelina, produisoit un effet tout contraire. La dame, dès la seconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions discontinué nos concerts, et pour quelle raison elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois si occupé, que je n'avois pas un moment à donner à mes plaisirs. Elle parut se contenter de cette excuse, et pendant trois autres jours encore elle soutint mon absence avec assez de fermeté; mais au bout de ce temps-là, ma princesse perdit patience, et dit à son écuyer : Vous me trompez, Marcos; Diego n'a pas cessé sans sujet de venir ici. Il y a là-dessous un mystère que je veux éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne : ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il en la payant d'une autre défaite, puisque vous souhaitez de savoir les choses, je vous dirai qu'il lui est souvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table desservie; il n'ose plus s'exposer à se coucher sans souper. Comment, sans souper ! s'écria-t-elle avec chagrin ; que ne m'avez-vous dit cela plus tôt ? Se coucher sans souper ! ah, le pauvre enfant ! Allez le voir tout à l'heure, et qu'il revienne dès ce



soir ; il ne s'en retournera plus sans manger ; il y aura toujours un plat pour lui.

Qu'entends-je ? lui dit l'écuyer en feignant d'être surpris de ce discours : quel changement , ô ciel ! Est-ce vous , madame , qui me tenez ce langage ? Et depuis quand êtes-vous si pitoyable et si sensible ? Depuis , répondit-elle brusquement , depuis que vous demeurez dans cette maison , ou plutôt depuis que vous avez condamné mes manières dédaigneuses , et que vous vous êtes efforcé d'adoucir la rudesse de mes mœurs. Mais , hélas ! ajouta-t-elle en s'attendrissant , j'ai passé de l'une à l'autre extrémité : d'altière et d'insensible que j'étois , je suis devenue trop douce et trop tendre : j'aime votre jeune ami Diego , sans que je puisse m'en défendre ; et son absence , bien loin d'affoiblir mon amour , semble lui donner de nouvelles forces. Est-il possible , reprit le vieillard , qu'un jeune homme qui n'est ni beau , ni bien fait , soit l'objet d'une passion si forte ? Je vous pardonnerois vos sentiments , s'ils vous avoient été inspirés par quelque cavalier d'un mérite brillant..... Ah ! Marcos , interrompit Mergeline , je ne ressemble donc point aux autres personnes de mon sexe ; ou bien , malgré votre longue expérience , vous ne les connoissez guère , si vous croyez que le mérite les détermine à faire un choix. Si j'en juge par moi-même , elles s'enga-

gent sans délibération. L'amour est un dérèglement d'esprit qui nous entraîne vers un objet, et nous y attache malgré nous : c'est une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Cessez donc de me représenter que Diego n'est pas digne de ma tendresse ; il suffit que je l'aime, pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vue, et qu'il ne possède peut-être pas. Vous avez beau me dire que ses traits et sa taille ne méritent pas la moindre attention, il me paroît fait à ravir, et plus beau que le jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche ; et il joue, ce me semble, de la guitare avec une grâce toute particulière. Mais, madame, répliqua Marcos, songez-vous à ce qu'est Diego ? La bassesse de sa condition . . . . Je ne suis guère plus que lui, interrompit-elle encore, et quand même je serois une femme de qualité, je ne prendrois pas garde à cela.

Le résultat de cet entretien fut que l'écuyer, jugeant qu'il ne gagneroit rien alors sur l'esprit de sa maîtresse, cessa de combattre son entêtement, comme un adroit pilote cède à la tempête qui l'écarte du port où il s'est proposé d'aller. Il fit plus : pour satisfaire la patronne, il vint me chercher, me prit à part, et après m'avoir conté ce qui s'étoit passé entre elle et lui : Vous voyez, Diego, me dit-il, que nous ne saurions nous dis-

penser de continuer nos concerts à la porte de Mergeline. Il faut absolument, mon ami, que cette dame vous revoie, autrement elle pourroit faire quelque folie qui nuiroit plus que toute autre chose à sa réputation. Je ne fis point le cruel : je répondis à Marcos que je me rendrais chez lui sur la fin du jour avec ma guitare ; qu'il pouvoit aller porter cette agréable nouvelle à sa maîtresse. Il n'y manqua pas ; et ce fut pour cette amante passionnée un grand sujet de ravissement d'apprendre qu'elle auroit ce soir-là le plaisir de me voir et de m'entendre.

Peu s'en fallut pourtant qu'un incident assez désagréable ne la frustrât de cette espérance. Je ne pus sortir de chez mon maître avant la nuit, qui, pour mes péchés, se trouva très-obscur. Je marchois à tâtons dans la rue ; et j'avois fait peut-être la moitié de mon chemin, lorsque d'une fenêtre on me coiffa d'une cassolette qui ne chatouilloit point l'odorat. Je puis dire même que je n'en perdis rien, tant je fus bien ajusté ! Dans cette situation, je ne savois à quoi me résoudre : de retourner sur mes pas, quelle scène pour mes camarades ! c'étoit me livrer à toutes les mauvaises plaisanteries du monde : d'aller aussi chez Mergeline dans le bel état où j'étois, cela me faisoit de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maison du médecin. Je rencontrai à la porte le

vieil écuyer qui m'attendoit. Il me dit que le docteur Oloroso venoit de se coucher, et que nous pouvions librement nous divertir. Je répondis qu'il falloit auparavant nettoyer mes habits; en même temps je lui contai ma disgrâce. Il y parut sensible, et me fit entrer dans une salle où étoit sa maîtresse. D'abord que cette dame sut mon aventure, et me vit tel que j'étois, elle me plaignit autant que si les plus grands malheurs me fussent arrivés; puis, apostrophant la personne qui m'avoit accommodé de cette manière, elle lui donna mille malédictions. Eh, madame! lui dit Marcos, modérez vos transports; considérez que cet événement est un pur effet du hasard; il n'en faut point avoir un ressentiment si vif. Pourquoi, s'écria-t-elle avec emportement, pourquoi ne voulez-vous pas que je ressentive vivement l'offense qu'on a faite à ce petit agneau, à cette colombe sans fiel, qui ne se plaint seulement pas de l'outrage qu'il a reçu? Ah! que ne suis-je homme en ce moment pour le venger (1)!

Elle dit une infinité d'autres choses encore qui marquoient bien l'excès de son amour, qu'elle ne

---

(1) La dame Mergeline n'auroit pas eu sans doute la résignation du savant Mésenguy, célèbre écrivain janséniste, qui, sortant un beau jour paré d'une soutane neuve, reçut le contenu d'une pareille cassolette, versé d'un quatrième

fit pas moins éclater par ses actions ; car , tandis que Marcos s'occupoit à m'essuyer avec une serviette , elle courut dans sa chambre , et en apporta une boîte remplie de toutes sortes de parfums. Elle brûla des drogues odoriférantes , et en parfuma mes habits ; après quoi elle répandit dessus des essences abondamment. La fumigation et l'aspersion finie , cette charitable femme alla chercher elle-même , dans la cuisine , du pain , du vin , et quelques morceaux de mouton rôti , qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger ; et prenant plaisir à me servir , tantôt elle me coupoit ma viande , et tantôt elle me versoit à boire , malgré tout ce que nous pouvions faire , Marcos et moi , pour l'en empêcher. Quand j'eus soupé , messieurs de la symphonie se préparèrent à bien accorder leurs voix avec leur guitare. Nous fîmes un concert qui charma Mergeline. Il est vrai que nous affectons de chanter des airs dont les paroles flattoient son amour ; et il faut remarquer qu'en chantant , je la regardois quelquefois du coin de l'œil , d'une manière qui mettoit le feu aux étoupes ; car le jeu commençoit à me plaire. Le concert ,

---

étage. « Dieu soit loué ! s'écria-t-il. — Eh ! de quoi ? lui » observa-t-on ; de ce qu'une servante vient de vous abî- » mer ainsi ! — Eh ! ne suis-je pas trop heureux ? ne pou- » voit-elle pas jeter le pot avec ? »

quoiqu'il durât depuis long-temps, ne m'ennuyoit point. Pour la dame, à qui les heures paroisoient des moments, elle auroit volontiers passé la nuit à nous entendre, si le vieil écuyer, à qui les moments paroisoient des heures, ne l'eût fait souvenir qu'il étoit déjà tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de répéter cela. Mais elle avoit affaire à un homme infatigable là-dessus ; il ne la laissa point en repos que je ne fusse sorti. Comme il étoit sage et prudent, et qu'il voyoit sa maîtresse abandonnée à une folle passion, il craignit qu'il ne nous arrivât quelque traverse. Sa crainte fut bientôt justifiée : le médecin, soit qu'il se doutât de quelque intrigue secrète, soit que le démon de la jalousie, qui l'avoit respecté jusque alors, voulût l'agiter, s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus : il les défendit en maître ; et, sans dire les raisons qu'il avoit d'en user de cette sorte, il déclara qu'il ne souffriroit pas davantage qu'on reçût chez lui des étrangers.

Marcos me signifia cette déclaration, qui me regardoit particulièrement, et dont je fus très-mortifié. J'avois conçu des espérances que j'étois fâché de perdre. Néanmoins, pour rapporter les choses en fidèle historien, je vous avouerai que je pris mon mal en patience. Il n'en fut pas de même de Mergeline : ses sentiments en devinrent plus vifs. Mon cher Marcos, dit-elle à son écuyer,

c'est de vous seul que j'attends du secours. Faites en sorte, je vous prie, que je puisse voir secrètement Diego. Que me demandez-vous? répondit le vieillard avec colère. Je n'ai eu que trop de complaisance pour vous. Je ne prétends point, pour satisfaire votre ardeur insensée, contribuer à déshonorer mon maître, à vous perdre de réputation, et à me couvrir d'infamie, moi qui ai toujours passé pour un domestique d'une conduite irréprochable. J'aime mieux sortir de votre maison, que d'y servir d'une manière si honteuse. Ah! Marcos, interrompit la dame tout effrayée de ces dernières paroles, vous me percez le cœur quand vous me parlez de vous retirer. Cruel, vous songez à m'abandonner après m'avoir réduite dans l'état où je suis? Rendez-moi donc auparavant mon orgueil et cet esprit sauvage que vous m'avez ôté. Que n'ai-je encore ces heureux défauts! je serois aujourd'hui tranquille; au lieu que vos remontrances indiscrettes m'ont ravi le repos dont je jouissois. Vous avez corrompu mes mœurs en voulant les corriger.... Mais, poursuivit-elle en pleurant, que dis-je, malheureuse? pourquoi vous faire d'injustes reproches? Non, mon père, vous n'êtes point l'auteur de mon infortune; c'est mon mauvais sort qui me préparoit tant d'ennui. Ne prenez point garde, je vous en conjure, aux discours extravagants qui m'échappent. Hélas! ma

passion me trouble l'esprit : ayez pitié de ma faiblesse ; vous êtes toute ma consolation ; et si ma vie vous est chère , ne me refusez point votre assistance.

A ces mots ses pleurs redoublèrent , de sorte qu'elle ne put continuer. Elle tira son mouchoir ; et , s'en couvrant le visage , elle se laissa tomber sur une chaise , comme une personne qui succombe à son affliction. Le vieux Marcos , qui étoit peut-être la meilleure pâte d'écuyer qu'on vit jamais , ne résista point à un spectacle si touchant ; il en fut vivement pénétré ; il confondit même ses larmes avec celles de sa maîtresse , et lui dit d'un air attendri : Ah ! madame , que vous êtes séduisante ! Je ne puis tenir contre votre douleur ; elle vient de vaincre ma vertu. Je vous promets mon secours. Je ne m'étonne plus si l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir , puisque la compassion seule est capable de m'écarter du mien. Ainsi donc l'écuyer , malgré sa conduite irréprochable , se dévoua fort obligeamment à la passion de Mergeline. Il vint un matin m'instruire de tout cela ; et il me dit , en me quittant , qu'il concertoit déjà dans son esprit ce qu'il avoit à faire pour me procurer une secrète entrevue avec la dame. Il ranima par là mon espérance ; mais j'appris , deux heures après , une très-mauvaise nouvelle. Un garçon apothicaire du quartier , une de nos



pratiques, entra pour se faire faire la barbe. Tandis que je me disposois à le raser, il me dit : Seigneur Diego, comment gouvernez-vous le vieil écuyer Marcos de Obregon, votre ami ? Savez-vous qu'il va sortir de chez le docteur Oloroso ? Je répondis que non. C'est une chose certaine, reprit-il : on doit aujourd'hui lui donner son congé. Son maître et le mien viennent devant moi, tout à l'heure, de s'entretenir à ce sujet ; et voici, poursuivit-il, quelle a été leur conversation. Seigneur Apuntador (1), a dit le médecin, j'ai une prière à vous faire. Je ne suis pas content d'un vieil écuyer que j'ai dans ma maison, et je voudrois bien mettre ma femme sous la conduite d'une duègne (2) fidèle, sévère et vigilante. Je vous entends, a interrompu mon maître. Vous auriez besoin de la dame Melancia, qui a servi de gouvernante à mon épouse, et qui, depuis six semaines que je suis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me soit utile dans mon ménage, je vous la cède, à cause de l'intérêt particulier que je prends à votre honneur. Vous pourrez vous reposer sur elle de la sûreté de votre front : c'est la perle des duègnes, un vrai

---

(1) *Apuntador*, celui qui marque, qui pointe et qui braque.

(2) *Duègne*, qu'on prononce douègne, vieille femme qui veille sur la conduite d'une jeune. *Dueña de honor*, dame d'honneur.

dragon pour garder la pudicité du sexe. Pendant douze années entières qu'elle a été auprès de ma femme, qui, comme vous savez, avoit de la jeunesse et de la beauté, je n'ai pas vu l'ombre d'un galant dans ma maison. Oh ! vive Dieu ! il ne falloit pas s'y jouer. Je vous dirai même que la défunte, dans les commencemens, avoit une grande propension à la coquetterie ; mais la dame Melancia la refroidit bientôt, et lui inspira du goût pour la vertu. Enfin, c'est un trésor que cette gouvernante, et vous me remercierez plus d'une fois de vous avoir fait ce présent. Là-dessus le docteur a témoigné que ce discours lui donnoit bien de la joie ; et ils sont convenus, le seigneur Apuntador et lui, que la duègne iroit, dès ce jour, remplir la place du vieil écuyer.

Cette nouvelle, que je crus véritable, et qui l'étoit en effet, troubla les idées de plaisir dont je recommençois à me repaître ; et Marcos, l'après-dîner, acheva de les confondre, en me confirmant le rapport du garçon apothicaire. Mon cher Diego, me dit le bon écuyer, je suis ravi que le docteur Oloroso m'ait chassé de sa maison ; il m'épargne par là bien des peines. Outre que je me voyois à regret chargé d'un vilain emploi, il m'auroit fallu imaginer des ruses et des détours pour vous faire parler en secret à Mergeline. Quel embarras ! Grâce au ciel, je suis délivré de ces soins fâcheux,

et du danger qui les accompagnoit. De votre côté, mon fils, vous devez vous consoler de la perte de quelques doux moments, qui auroient pu être suivis de mille chagrins. Je goûtai la morale de Marcos, parce que je n'espérois plus rien, et je quittai la partie. Je n'étois pas, je l'avoue, de ces amants opiniâtres qui se roidissent contre les obstacles ; mais quand je l'aurois été, la dame Melancia m'eût fait lâcher prise. Le caractère qu'on donnoit à cette duègne me paroissoit capable de désespérer tous les galants. Cependant, avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte, je ne laissai pas, deux ou trois jours après, d'apprendre que la femme du médecin avoit endormi cet argus, ou corrompu sa fidélité. Comme je sortois pour aller raser un de nos voisins, une bonne vieille m'arrêta dans la rue, et me demanda si je m'appelois Diego de la Fuente. Je répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, c'est à vous que j'ai affaire. Trouvez-vous cette nuit à la porte de dona Mergelina, et quand vous y serez, faites-le connoître par quelque signal, et l'on vous introduira dans la maison. Eh bien ! lui dis-je, il faut convenir du signe que je donnerai. Je sais contrefaire le chat à ravir ; je miaulerai à diverses reprises. C'est assez, répliqua la messagère de galanterie ; je vais porter votre réponse. Votre servante, seigneur Diego ; que le ciel vous conserve ! Ah ! que vous

êtes gentil ! Par sainte Agnès , je voudrois n'avoir que quinze ans , je ne vous chercherois pas pour les autres ! A ces paroles , l'officieuse vieille s'éloigna de moi.

Vous vous imaginez bien que ce message m'agita furieusement : adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience ; et , quand je jugeai que le docteur Oloroso reposoit , je me rendis à sa porte. Là je me mis à faire des miaulemens qu'on devoit entendre de loin , et qui sans doute faisoient honneur au maître qui m'avoit enseigné un si bel art. Un moment après Mergeline vint elle-même ouvrir doucement la porte , et la referma dès que je fus dans la maison. Nous gagnâmes la salle où notre dernier concert avoit été fait , et qu'une petite lampe qui brûloit dans la cheminée , éclairoit faiblement. Nous nous assîmes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir , tous deux fort émus , avec cette différence que le plaisir seul causoit toute son émotion , et qu'il entroit un peu de frayeur dans la mienne. Ma dame m'assuroit vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de son mari ; je sentois un frisson qui troubloit ma joie. Madame , lui dis-je , comment avez-vous pu tromper la vigilance de votre gouvernante ? après ce que j'ai ouï dire de la dame Melancia , je ne croyois pas qu'il vous fût possible de trouver les moyens de me donner de vos nou-

velles , encore moins de me voir en particulier. Dona Mergelina sourit à ce discours , et me répondit : Vous cesserez d'être surpris de la secrète entrevue que nous avons cette nuit ensemble , lorsque je vous aurai conté ce qui s'est passé entre ma duègne et moi. Lorsqu'elle entra dans cette maison mon mari lui fit mille caresses , et me dit : Mergeline , je vous abandonne à la conduite de cette discrète dame , qui est un précis de toutes les vertus ; c'est un miroir que vous aurez incessamment devant les yeux pour vous former à la sagesse. Cette admirable personne a gouverné pendant douze années la femme d'un apothicaire de mes amis ; mais gouverné..... comme on ne gouverne point ; elle en a fait une espèce de sainte.

Cet éloge , que la mine sévère de la dame Melancia ne démentoit point , me coûta bien des pleurs et me mit au désespoir. Je me représentai les leçons qu'il me faudroit écouter depuis le matin jusqu'au soir , et les réprimandes que j'aurois à essuyer tous les jours. Enfin , je m'attendois à devenir la femme du monde la plus malheureuse. Ne ménageant rien dans une si cruelle attente , je dis d'un air brusque à la duègne , d'abord que je me vis seule avec elle : Vous vous préparez sans doute à me bien faire souffrir ; mais je ne suis pas fort patiente , je vous en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications possibles.

Je vous déclare que j'ai dans le cœur une passion que vos remontrances n'en arracheront pas : vous pouvez prendre vos mesures là-dessus. Redoublez vos soins vigilans, je vous avoue que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots la duègne renfrognée ( je crus qu'elle m'alloit bien haranguer pour son coup d'essai) se dérida le front, et me dit d'un air riant : Vous êtes d'une humeur qui me charme, et votre franchise excite la mienne. Je vois que nous sommes faites l'une pour l'autre. Ah ! belle Mergeline, que vous me connoissez mal, si vous jugez de moi par le bien que le docteur votre époux vous en a dit, ou sur ma vue rébarbative ! Je ne suis rien moins qu'une ennemie des plaisirs, et je ne me rends ministre de la jalousie des maris, que pour servir les jolies femmes. Il y a long-temps que je possède le grand art de me masquer, et je puis dire que je suis doublement heureuse, puisque je jouis tout ensemble de la commodité du vice et de la réputation que donne la vertu. Entre nous, le monde n'est guère vertueux que de cette façon. Il en coûte trop pour acquérir le fond des vertus : on se contente aujourd'hui d'en avoir les apparences (1).

---

(1) Dans le temps où Le Sage composoit ce roman, l'hypocrisie étoit un masque, en quelque sorte, universel. Il frondera plus d'une fois cette singerie dominante.

Laissez-moi vous conduire, poursuivit la gouvernante; nous allons bien en faire accroire au vieux docteur Oloroso. Il aura, par ma foi, le même destin que le seigneur Apuntador. Le front d'un médecin ne me paroît pas plus respectable que celui d'un apothicaire. Le pauvre Apuntador! que nous lui avons joué de tours, sa femme et moi! que cette dame étoit aimable! le bon petit naturel! le ciel lui fasse paix! Je vous réponds qu'elle a bien passé sa jeunesse. Elle a eu je ne sais combien d'amants que j'ai introduits dans sa maison, sans que son mari s'en soit jamais aperçu. Regardez-moi donc, madame, d'un œil plus favorable, et soyez persuadée, quelque talent qu'eût le vieil écuyer qui vous servoit, que vous ne perdez rien au change. Je vous serai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laisse à penser, Diego, continua Mergeline, si je sus bon gré à la duègne de se découvrir à moi si franchement. Je la croyois d'une vertu austère. Voilà comme on juge mal des femmes! Elle me gagna d'abord par ce caractère de sincérité. Je l'embrassai avec un transport de joie qui lui marqua d'avance que j'étois charmée de l'avoir pour gouvernante. Je lui fis ensuite une confidence entière de mes sentiments, et je la priai de me ménager au plus tôt un entretien secret avec vous. Elle n'y a pas manqué. Dès ce matin elle a

mis en campagne cette vicille qui vous a parlé, et qui est une intrigante qu'elle a souvent employée pour la femme de l'apothicaire. Mais ce qu'il y a de plus plaisant dans cette aventure, ajouta-t-elle en riant, c'est que Melancia, sur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon époux a de passer la nuit fort tranquillement, s'est couchée auprès de lui, et tient ma place en ce moment. Tant pis, madame, dis-je alors à Mergeline; je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien se réveiller, et s'apercevoir de la supercherie. Il ne s'en apercevra point, répondit-elle avec précipitation: soyez sur cela sans inquiétude, et qu'une vaine crainte n'empoisonne pas le plaisir que vous devez avoir d'être avec une jeune dame qui vous veut du bien.

La femme du vieux docteur, remarquant que ce discours ne m'empêchoit pas de craindre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut capable de me rassurer; et elle s'y prit de tant de façons, qu'elle en vint à bout. Je ne pensai plus qu'à profiter de l'occasion; mais dans le temps que le dieu Cupidon, suivi des ris et des jeux (1), se disposoit

---

(1) *Le dieu Cupidon, suivi des ris et des jeux*; cette mythologie triviale n'est pas du style de la conversation ordinaire; mais c'est une élégance dans le récit d'un garçon barbier, qui a des prétentions à l'esprit.



à faire mon bonheur, nous entendîmes frapper rudement à la porte de la rue. Aussitôt l'amour et sa suite s'envolèrent, ainsi que des oiseaux timides qu'un grand bruit effarouche tout à coup. Mergeline me cacha promptement sous une table qui étoit dans la salle ; elle souffla la lampe ; et, comme elle en étoit convenue avec sa gouvernante, en cas que ce contre-temps arrivât, elle se rendit à la porte de la chambre où reposoit son mari. Cependant on continuoit de frapper à grands coups redoublés, qui faisoient retentir toute la maison. Le médecin s'éveille en sursaut et appelle Melancia. La duègne s'élance hors du lit bien que le docteur, qui la prenoit pour sa femme, lui criât de ne se point lever ; elle joignit sa maîtresse, qui, la sentant à ses côtés, appelle aussi Melancia, et lui dit d'aller voir qui frappe à la porte. Madame, lui répond la gouvernante, me voici, recouchez-vous s'il vous plaît ; je vais savoir ce que c'est. Pendant ce temps-là Mergeline s'étant deshabillée, se mit au lit auprès du docteur, qui n'eut pas le moindre soupçon qu'on le trompât. Il est vrai que cette scène venoit d'être jouée dans l'obscurité par deux actrices, dont l'une étoit incomparable, et l'autre avoit beaucoup de disposition à le devenir.

La duègne, couverte d'une robe de chambre, parut bientôt après, tenant un flambeau à la main :

Seigneur docteur, dit-elle à son maître, prenez la peine de vous lever ! Le libraire Fernandez de Buendia, notre voisin, est tombé en apoplexie : on vous demande de sa part ; courez à son secours. Le médecin s'habilla le plus tôt qu'il lui fut possible, et sortit. Sa femme, en robe de chambre, vint avec la duègne dans la salle où j'étois. Elles me retirèrent de dessous la table plus mort que vif. Vous n'avez rien à craindre, Diego, me dit Mergeline ; remettez-vous ! En même temps elle m'apprit en deux mots comment les choses s'étoient passées. Elle voulut ensuite renouer avec moi l'entretien qui avoit été interrompu ; mais la gouvernante s'y opposa. Madame, lui dit-elle, votre époux trouvera peut-être le libraire mort, et reviendra sur ses pas. D'ailleurs, ajouta-t-elle en me voyant transi de peur, que feriez-vous de ce pauvre garçon-là ? il n'est pas en état de soutenir la conversation. Il vaut mieux le renvoyer, et remettre la partie à demain. Dona Mergelina n'y consentit qu'à regret, tant elle aimoit le présent ; et je crois qu'elle fut bien mortifiée de n'avoir pu faire prendre à son docteur le nouveau bonnet qu'elle lui destinoit.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuses faveurs de l'amour, que bien aise d'être hors de péril, je retournai chez mon maître, où je passai le reste de la nuit à faire des réflexions

sur mon aventure. Je doutai quelque temps si j'irois au rendez-vous la nuit suivante. Je n'avois pas meilleure opinion de cette seconde équipée que de l'autre; mais le diable, qui nous obsède toujours, ou plutôt nous possède dans de pareilles conjonctures, me représenta que je serois un grand sot d'en demeurer en si beau chemin. Il offrit même à mon esprit Mergeline avec de nouveaux charmes, et releva le prix des plaisirs qui m'attendoient. Je résolus de poursuivre ma pointe; et, me promettant bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain, dans cette belle disposition, à la porte du docteur, entre onze heures et minuit. Le ciel étoit très-obscur; je n'y voyois pas briller une étoile. Je miaulai deux ou trois fois pour avertir que j'étois dans la rue; et comme personne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je me mis à contre-faire tous les différents cris de chat qu'un berger d'Olmédò m'avoit appris; et je m'en acquittai si bien, qu'un voisin qui rentrait chez lui, me prenant pour un de ces animaux dont j'imitois les miaulements, ramassa un caillou qui se trouva sous ses pieds, et me le jeta de toute sa force, en disant : Maudit soit le matou! Je reçus le coup à la tête, et j'en fus si étourdi dans le moment, que je pensai tomber à la renverse. Je sentis que j'étois bien blessé. Il ne m'en fallut pas davantage pour

me dégoûter de la galanterie ; et, perdant mon amour avec mon sang, je regagnai notre maison, où je réveillai et fis lever tout le monde. Mon maître visita et pansa ma blessure, qu'il jugea dangereuse. Elle n'eut pas pourtant de mauvaises suites, et il n'y paroïsoit plus trois semaines après. Pendant tout ce temps-là, je n'entendis point parler de Mergeline. Il est à croire que la dame Melancia, pour la détacher de moi, lui fit faire quelque bonne connoissance. Mais c'est de quoi je ne m'embarrassois guère, puisque je sortis de Madrid pour continuer mon tour d'Espagne, d'abord que je me vis parfaitement guéri.

---

## CHAPITRE VIII.

*De la rencontre que Gil Blas et son compagnon firent d'un homme qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine, et de l'entretien qu'ils eurent avec lui.*

Franchise, garde-robe, et malheurs d'un comédien de campagne, qui rit quand on le siffle.

LE seigneur Diego de la Fuente me raconta d'autres aventures encore qui lui étoient arrivées depuis ; mais elles me semblent si peu dignes d'être rapportées, que je les passerai sous silence (1). Je

---

(1) Ce passage est fort remarquable. C'est une censure indirecte de la *Vie de Marc Obregon*, ou de ce roman

fus pourtant obligé d'en entendre le récit , qui ne laissa pas d'être fort long ; il nous mena jusqu'à Ponte de Duero. Nous nous arrêtâmes dans ce bourg le reste de la journée. Nous fîmes faire dans l'hôtellerie une soupe aux choux , et mettre à la broche un lièvre que nous eûmes grand soin de vérifier. Nous poursuivîmes notre chemin dès la pointe du jour suivant , après avoir rempli notre outre d'un vin assez bon , et notre sac de quelques morceaux de pain , avec la moitié du lièvre qui nous restoit de notre souper.

Lorsque nous eûmes fait environ deux lieues , nous nous sentîmes de l'appétit , et , comme nous aperçûmes à deux cents pas du grand chemin plusieurs gros arbres qui formoient dans la campagne un ombrage très-agréable , nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-sept à vingt-huit ans , qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui une longue rapière étendue sur l'herbe , avec un havresac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu , mais

---

espagnol , dont Le Sage a extrait l'épisode de ce barbier et des amours de Mergeline. On jugera du peu qu'il en a emprunté , si l'on veut comparer son Chapitre VII à l'extrait de la *Vie d'Obregon* , que j'ai analysée exprès dans l'*examen* préliminaire de la question de savoir si Le Sage est l'auteur du roman de Gil Blas , ou s'il l'a pris de l'espagnol.

bien fait et de bonne mine. Nous l'abordâmes civilement, il nous salua de même. Ensuite il nous présenta de ses croûtes, et nous demanda d'un air riant si nous voulions être de la partie. Nous lui répondîmes qu'oui, pourvu qu'il trouvât bon que, pour rendre le repas plus solide, nous joignissions notre déjeuner au sien. Il y consentit fort volontiers, et nous exhibâmes aussitôt nos denrées ; ce qui ne déplut point à l'inconnu. Comment donc, messieurs, s'écria-t-il tout transporté de joie, voilà bien des munitions ! Vous êtes, à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi ; je donne beaucoup au hasard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire, sans vanité, que je fais quelquefois une figure assez brillante. Savez-vous bien qu'on me traite ordinairement de prince, et que j'ai des gardes à ma suite ? Je vous entends, dit Diego ; vous voulez nous faire comprendre par là que vous êtes comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre ; je fais la comédie (1) depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant que je jouois déjà de petits

---

(1) *Faire* la comédie, être comédien. *Faire* le Cid, Tartufe, représenter ces personnages.

*Faire* est un verbe que l'on plie et qu'on détourne à toutes significations, non-seulement en françois, mais dans les autres langues.

rôles. Franchement, répliqua le barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les comédiens; ces messieurs-là ne font pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de saint Antoine (1); je doute même que vous mouchiez les chandelles. Vous pouvez, repartit l'histrion, penser de moi tout ce qu'il vous plaira; mais je ne laisse pas de jouer les premiers rôles; je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, et je suis ravi que le seigneur Gil Blas et moi nous ayons l'honneur de déjeuner avec un personnage d'une si grande importance.

Nous commençâmes alors à ronger nos grignons et les restes précieux du lièvre, en donnant à l'outré de si rudes accolades, que nous l'eûmes bientôt vidée. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous faisons, que nous ne parlâmes presque point pendant ce temps-là; mais après avoir mangé, nous reprîmes ainsi la conversation. Je suis surpris, dit le barbier au comédien, que vous paroissiez si mal dans vos affaires. Pour un héros de théâtre, vous avez l'air bien indigent!

---

(1) On appelle proverbialement un repas de saint Antoine un repas où l'on n'a que du pain et de l'eau, par allusion au régime du saint instituteur des anachorètes qui vécut cent cinq ans à la faveur de ce régime, et qui est plus célèbre encore par ses tentations.

Pardonnez si je vous dis si librement ma pensée. Si librement ! s'écria l'acteur ; ah ! vraiment , vous ne connoissez guère Melchior Zapata (1). Grâce à Dieu , je n'ai point un esprit à contre-poil. Vous me faites plaisir de me parler avec tant de franchise , car j'aime à dire aussi tout ce que j'ai sur le cœur. J'avoue de bonne foi que je ne suis pas riche. Tenez , poursuivit-il en nous faisant remarquer que son pourpoint étoit doublé d'affiches de comédie , voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure ; et si vous êtes curieux de voir ma garde-robe , je vais satisfaire votre curiosité. En même temps il tira de son havresac un habit couvert de vieux passemens d'argent faux , une mauvaise ca-

---

(1) Le nom de Zapata étoit connu sur notre théâtre par cette plaisanterie de Scarron :

Oui ! Pascal Zapata,  
Ou Zapata Pascal ! car il n'importe guère  
Que Pascal soit devant , ou Pascal soit derrière.

Voltaire n'a pas dédaigné d'insérer dans ses *Facéties* des questions malicieuses , sous le nom de *Melchior Zapata* , qui veut dire , à peu près , *Melchior le Sapeur* , ou *Pantoufle*.

Ce nom de *Zapata* se donne aussi en Italie à l'usage où l'on est , le jour de saint Nicolas , de cacher des présents dans les souliers ou les pantouffles de ceux qu'on honore , afin de les surprendre le matin , lorsqu'ils viennent à s'habiller. (*Dictionnaire des Origines.*)



peline (1), avec quelques vieilles plumes, des bas de soie tout pleins de trous, et des souliers de maroquin rouge fort usés. Vous voyez, nous dit-il ensuite, que je suis passablement gueux. Cela m'étonne, répliqua Diego : vous n'avez donc ni femme ni fille ? J'ai une femme belle et jeune, répartit Zapata, et je n'en suis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile ! j'épouse une aimable actrice, dans l'espérance qu'elle ne me laissera pas mourir de faim ; et, pour mon malheur, elle a une sagesse incorruptible. Qui diable n'y auroit pas été trompé comme moi ? il faut que, parmi les comédiennes de campagne, il s'en trouve une vertueuse, et qu'elle me tombe entre les mains. C'est assurément jouer de malheur, dit le barbier. Aussi, que ne preniez-vous une actrice de la grande troupe de Madrid ? vous auriez été sûr de votre fait. J'en demeure d'accord, reprit l'histriion ; mais, mal peste, il n'est pas permis à un petit comédien de campagne d'élever sa pensée jusqu'à ces fameuses héroïnes. C'est tout ce que pourroit faire un acteur même de la troupe du prince ; encore y en a-t-il qui sont obligés de se pourvoir en ville. Heureusement pour eux la ville

---

(1) Capeline, en espagnol *capellina*, petit chapeau à grands bords.

est bonne, et l'on y rencontre souvent des sujets qui valent bien des princesses de coulisses.

Eh ! n'avez-vous jamais songé , lui dit mon compagnon , à vous introduire dans cette troupe ? Est-il besoin d'un mérite infini pour y entrer ? Bon ! répondit Melchior , vous moquez-vous , avec votre mérite infini ? Il y a vingt acteurs. Demandez de leurs nouvelles au public , vous en entendrez parler dans de jolis termes. Il y en a plus de la moitié qui mériteroient de porter encore le havre-sac. Malgré tout cela néanmoins , il n'est pas aisé d'être reçu parmi eux. Il faut des espèces ou de puissants amis pour suppléer à la médiocrité du talent. Je dois le savoir , puisque je viens de débiter à Madrid , où j'ai été hué et sifflé comme tous les diables , quoique je dusse être fort applaudi ; car j'ai crié , j'ai pris des tons extravagans , et suis sorti cent fois de la nature ; de plus , j'ai mis , en déclamant , le poing sous le menton de ma princesse ; en un mot , j'ai joué dans le goût des grands acteurs de ce pays-là ; et cependant le même public , qui trouve en eux ces manières fort agréables , n'a pu les souffrir en moi. Voyez ce que c'est que la prévention ! Ainsi donc , ne pouvant plaire par mon jeu , et n'ayant pas de quoi me faire recevoir , en dépit de ceux qui m'ont sifflé , je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma femme et mes ca-

marades, qui n'y font pas trop bien leurs affaires. Pussions-nous n'être pas obligés d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville, comme cela nous est arrivé plus d'une fois!

A ces mots, le prince dramatique se leva, reprit son havresac et son épée, et nous dit d'un air grave en nous quittant :

. . . . . Adieu, messieurs;  
Puisse les dieux sur vous épuiser leurs faveurs (1)!

Et vous, lui répondit Diego du même ton, puissiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée et bien établie! Dès que le seigneur Zapata nous eut tourné les talons, il se mit à gesticuler et à déclamer en marchant. Aussitôt le barbier et moi nous commençâmes à le siffler, pour lui rappeler

(1) Le Sage prête ici à son *Prince dramatique* le tic de certains acteurs accoutumés à réciter des vers, et qui ne peuvent s'empêcher d'en farcir leur conversation. On a prétendu que le célèbre Lekain, en sortant de chez lui, disoit à son domestique, sur un ton pompeux et concentré :

Jean Jean! couvrez ce pot.... ouvrez cette fenêtre....

Couvrez ce pot, vous dis-je!... Il s'enfuiroit peut-être.

J'ai vu dans ma jeunesse mademoiselle Clairon, arrivant à la Comédie Française avec son petit chien, se retourner du côté d'un étourdi qui avoit fait aboyer ce chien, et lui dire pathétiquement :

Malheureux! que t'a fait ce petit animal?

son début. Nos sifflements frappèrent ses oreilles ; il crut entendre encore les sifflets de Madrid. Il regarda derrière lui ; et, voyant que nous prenions plaisir à nous égayer à ses dépens, loin de s'offenser de ce trait bouffon, il entra de bonne grâce dans la plaisanterie, et continua son chemin en faisant de grands éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnâmes tout le saoul, après quoi nous regagnâmes le grand chemin et poursuivîmes notre route (1).

---

## CHAPITRE IX.

*Dans quel état Diego retrouva sa famille, et après quelles réjouissances Gil Blas et lui se séparèrent.*

Fêtes champêtres. — Pédant renforcé. — Pastorale fade. — Tragedie terrible. — Distribution des prix. — Disputes.

Nous allâmes, ce jour-là, coucher entre Moyados et Valpuesta, dans un petit village dont j'ai oublié le nom ; et le lendemain nous arrivâmes, sur les onze heures du matin, dans la plaine d'Olmédo. Seigneur Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lieu de ma naissance ; je ne puis le revoir sans

---

(1) On retrouvera Melchior Zapata et sa femme si vertueuse, dans la suite de cette histoire, Livre VII, Chap. VIII et XI.

transport, tant il est naturel d'aimer sa patrie. Seigneur Diego, lui répondis-je, un homme qui témoigne tant d'amour pour son pays en devoit parler, ce me semble, un peu plus avantageusement que vous n'avez fait. Olmédo me paroît une ville, et vous m'avez dit que c'étoit un village; il falloit du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le barbier; mais je vous dirai qu'après avoir vu Madrid, Tolède, Sarragosse et toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en faisant le tour de l'Espagne, je regarde les petites comme des villages. A mesure que nous avancions dans la plaine, il nous paroissoit que nous apercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo; et, lorsque nous fûmes plus à portée de discerner les objets, nous trouvâmes de quoi occuper nos regards.

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque distance l'un de l'autre; et tout auprès, un grand nombre de cuisiniers et de marmitons qui préparoient un festin. Ceux-ci mettoient des couverts sur de longues tables dressées sous les tentes; ceux-là remplissoient de vin des cruches de terre. Les autres faisoient bouillir des marmites, et les autres enfin tournoient des broches où il y avoit toutes sortes de viandes. Mais je considérai plus attentivement que tout le reste un grand théâtre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de car-

ton peint de diverses couleurs, et chargé de devises grecques et latines. Le barbier n'eut pas plus tôt vu ces inscriptions, qu'il me dit : Tous ces mots grecs sentent furieusement mon oncle Thomas ; je vais parier qu'il y aura mis la main ; car, entre nous, c'est un habile homme. Il sait par cœur une infinité de livres de collége. Tout ce qui me fâche, c'est qu'il en rapporte sans cesse des passages dans la conversation ; ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon oncle a traduit des poètes latins et des auteurs grecs. Il possède l'antiquité, comme on peut le voir par les belles remarques qu'il a faites. Sans lui, nous ne saurions pas que, dans la ville d'Athènes, les enfants pleuroient quand on leur donnoit le fouet : nous devons cette découverte à sa profonde érudition (1).

Après que, mon camarade et moi, nous eûmes regardé toutes les choses dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faisoit de pareils préparatifs. Nous allions nous en informer, lorsque, dans un homme qui avoit l'air de l'ordonnateur de la fête, Diego reconnut le seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes

---

(1) Critique plaisante de la futilité et de la puérité des recherches de certains érudits ; mais qui ne doit rien ôter au mérite et à l'importance des travaux utiles de nos vrais savants.

avec empressement. Le maître d'école ne remit pas d'abord le jeune barbier, tant il le trouva changé depuis dix années. Ne pouvant toutefois le méconnoître, il l'embrassa cordialement, et lui dit d'un air affectueux : Eh! te voilà, Diego, mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vu naître? Tu viens revoir tes dieux Pé-nates, et le ciel te rend sain et sauf à ta famille. O jour trois et quatre fois heureux! *albo dies notanda lapillo* (1). Il y a bien des nouvelles, mon ami, poursuivit-il : ton oncle Pedro le bel esprit est devenu la victime de Pluton ; il y a trois mois qu'il est mort. Cet avare, pendant sa vie, craignoit de manquer des choses les plus nécessaires : *Argenti pallebat amore* (2). Outre les grosses pensions que quelques grands lui faisoient, il ne dépensoit pas

(1) Jour digne d'être marqué d'une pierre blanche!

(C'étoit la phrase que Le Sage avoit mise en françois dans la première édition du roman de Gil Blas, et qu'il a remplacée par la citation latine dans l'exemplaire corrigé, sur lequel a été donnée l'édition de 1747.)

La superstition des anciens Romains marquoit les jours qu'on réputoit heureux, ou malheureux, par des pierres blanches, ou noires.

(2) De l'amour de l'argent tellement entiché,  
Qu'il en étoit tout pâle et comme desséché.

Remarquez que maître Thomàs ne sauroit dire un mot sans emprunter quelques images de la mythologie, *Pluton*,

dix pistoles chaque année pour son entretien ; il étoit même servi par un valet qu'il ne nourrissoit point. Ce fou , plus insensé que le grec Aristippe, qui fit jeter au milieu de la Libye toutes les richesses que portoient ses esclaves , comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche, entassoit tout l'or et l'argent qu'il pouvoit amasser. Et pour qui ? pour des héritiers qu'il ne vouloit pas voir. Il étoit riche de trente mille ducats, que ton père, ton oncle Bertrand et moi, nous avons partagés. Nous sommes en état de bien établir nos enfants. Mon frère Nicolas a déjà disposé de ta sœur Thérèse ; il vient de la marier au fils d'un de nos alcades : *Connubio junxit stabili propriamque dicavit* (1). C'est cet hymen, formé sous les plus heureux auspices, que nous célébrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dresser dans la plaine ces pavillons. Les trois hé-

---

les dieux *Pénates*, etc. etc., ou sans y larder du latin. Quant à cette dernière manie, Le Sage l'avoit déjà peinte, d'une manière assez plaisante, dans le Don Juan de Salcedo du *Bachelier de Salamanque*.

(1) Par les liens sacrés d'un constant hyménée,  
Sa fille à cet époux a joint sa destinée.

Tiré des vers de l'Énéide où Junon promet à Éole de lui donner en mariage Déjopée, la plus belle de ses quatorze nymphes. *Énéide*, L. I.



ritiers de Pedro ont chacun le sien, et font tour à tour la dépense d'une journée. Je voudrais que tu fusses arrivé plus tôt, tu aurois vu le commencement de nos réjouissances. Avant hier, jour du mariage, ton père faisoit les frais. Il donna un festin superbe, qui fut suivi d'une course de bague. Ton oncle le mercier mit hier la nappe, et nous régala d'une fête pastorale. Il habilla en bergers dix garçons des mieux faits, et dix jeunes filles; il employa tous les rubans et toutes les aiguillettes de sa boutique à les parer. Cette brillante jeunesse forma diverses danses, et chanta mille chansonnettes tendres et légères. Néanmoins, quoique rien n'ait jamais été plus galant, cela ne fit pas un grand effet : il faut qu'on n'aime plus comme autrefois la pastorale (1).

Pour aujourd'hui, continua-t-il, tout roule sur mon compte, et je dois fournir aux bourgeois d'Olmédo un spectacle de mon invention : *Finis coronabit opus* (2). J'ai fait élever un théâtre, sur lequel, Dieu aidant, je ferai représenter par mes disciples une pièce que j'ai composée; elle a pour

---

(1) La Fontaine, qui aimoit passionnément le roman de l'Astrée, a fait de cette fameuse bergerie un opéra qui n'a point eu de succès. Presque toutes les pastorales données à la Comédie Française par divers auteurs sont tombées, ou n'ont pu rester au théâtre.

(2) La fin couronnera l'œuvre.

titre : *Les Amusements de Muley Bugentuf, roi de Maroc*. Elle sera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des écoliers qui déclament comme les comédiens de Madrid. Ce sont des enfants de famille de Penafiel et de Ségovie, que j'ai en pension chez moi. Les excellents acteurs ! Il est vrai que je les ai exercés : leur déclamation paroîtra frappée au coin du maître, *ut ita dicam* (1). A l'égard de la pièce, je ne t'en parlerai point ; je veux te laisser le plaisir de la surprise. Je dirai simplement qu'elle doit enlever tous les spectateurs. C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'âme par les images de mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du sentiment d'Aristote : il faut exciter la terreur. Ah ! si je m'étois attaché au théâtre, je n'aurois jamais mis sur la scène que des princes sanguinaires, que des héros assassins ; je me serois baigné dans le sang. On auroit toujours vu périr dans mes tragédies, non-seulement les principaux personnages, mais les gardes mêmes ; j'aurois égorgé jusqu'au souffleur : enfin, je n'aime que l'effroyable (2) ; c'est mon goût. Aussi ces sortes de poèmes entraînent

---

(1) Pour ainsi dire.

(2) *L'effroyable* ! ceci regarde les tragédies de Crébillon. C'étoit le poète tragique le plus accrédité, lorsque Le Sage composoit Gil Blas. *Atrée et Thyeste* avoit été joué en 1707 ; *Rhadamiste*, en 1711. On sait la raison que donnoit Crébillon de cette préférence pour le genre terrible : « Il n'avoit

la multitude, entretiennent le luxe des comédiens, et font rouler tout doucement les auteurs.

Dans le temps qu'il achevoit ces paroles, nous vîmes sortir du village et entrer dans la plaine un grand concours de personnes de l'un et de l'autre sexe. C'étoient les deux époux, accompagnés de leurs parents et de leurs amis, et précédés de dix à douze joueurs d'instruments, qui, jouant tous ensemble, formoient un concert très-bruyant. Nous allâmes au devant d'eux, et Diego se fit connoître. Des cris de joie s'élevèrent aussitôt dans l'assemblée, et chacun s'empressa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. Toute sa famille et tous ceux même qui étoient présents l'accablèrent d'embrassades ; après quoi son père lui dit : Tu sois le bien venu, Diego ! Tu retrouves tes parents un peu engraisés, mon ami ; je ne t'en dis pas davantage présentement ; je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, se rendit sous les tentes, et s'assit autour des tables qu'on y avoit dressées. Je ne quittai pas mon compagnon, et nous dînâmes tous deux avec les nouveaux mariés, qui me parurent bien assortis. Le repas fut assez long, parce que le maître d'école eut la vanité de le vouloir donner

---

» point eu à choisir ; Corneille avoit pris le ciel, Racine la  
» terre : il ne lui restoit plus que l'enfer. »

à trois services, pour l'emporter sur ses frères qui n'avoient pas fait les choses si magnifiquement.

Après le festin, tous les convives témoignèrent une grande impatience de voir représenter la pièce du seigneur Thomas, ne doutant pas, disoient-ils, que la production d'un aussi beau génie que le sien ne méritât d'être entendue. Nous nous approchâmes du théâtre, au-devant duquel tous les joueurs d'instruments s'étoient déjà placés pour jouer dans les entr'actes. Comme chacun, dans un grand silence, attendoit qu'on commençât, les acteurs parurent sur la scène; et l'auteur, le poëme à la main, s'assit dans les coulisses, à portée de souffler. Il avoit eu raison de nous dire que la pièce étoit tragique; car dans le premier acte, le roi de Maroc, par manière de récréation, tua cent esclaves maures à coups de flèches; dans le second, il coupa la tête à trente officiers portugais qu'un de ses capitaines avoit faits prisonniers de guerre; et dans le troisième enfin, ce monarque, saoul de ses femmes, mit le feu lui-même à un palais isolé où elles étoient enfermées, et le réduisit en cendres avec elles. Les esclaves maures, de même que les officiers portugais, étoient des figures d'osier faites avec beaucoup d'art; et le palais, composé de carton, parut tout embrasé par un feu d'artifice. Cet embrasement, accompagné de mille cris plaintifs qui sembloient sortir

du milieu des flammes , dénoua la pièce , et ferma le théâtre d'une façon très-divertissante (1). Toute la plaine retentit du bruit des applaudissements que reçut une si belle tragédie ; ce qui justifia le bon goût du poète , et fit connoître qu'il savoit bien choisir ses sujets.

Je m'imaginerois qu'il n'y avoit plus rien à voir après *les Amusements de Muley Bugentuf* ; mais je me trompois. Des timbales et des trompettes nous annoncèrent un nouveau spectacle : c'étoit la distribution des prix ; car Thomas de la Fuente , pour rendre la fête plus solennelle , avoit fait composer tous ses écoliers , tant externes que pensionnaires , et il devoit ce jour-là donner à ceux qui avoient le mieux réussi , des livres achetés de ses propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout à coup sur le théâtre deux longs bancs d'école , avec une armoire à livres , remplie de bouquins proprement reliés. Alors tous les acteurs revinrent sur la scène , et se rangèrent tout autour du seigneur Thomas , qui tenoit aussi bien sa morgue qu'un préfet de collège. Il avoit à la main une feuille de papier où étoient écrits les noms de ceux qui devoient remporter des prix. Il la donna au

---

(1) Nous avons eu en France des pièces dont le dénouement faisoit pendant à celui-là. En 1633 , on publia une tragédie qui commençoit par le Déluge universel. La scène étoit dans l'Arche. En 1746 , le Théâtre François donna aussi le Déluge , en feu d'artifice.

roi de Maroc, qui commença de la lire à haute voix. Chaque écolier qu'on nommoit alloit respectueusement recevoir un livre des mains du pédant; puis il étoit couronné de lauriers, et on le faisoit asseoir sur un des deux bancs, pour l'exposer aux regards de l'assistance admirative. Quelque envie toutefois qu'eût le maître d'école de renvoyer les spectateurs contents, il ne put en venir à bout, parce qu'ayant distribué presque tous les prix aux pensionnaires, ainsi que cela se pratique, les mères de quelques externes prirent feu là-dessus, et accusèrent le pédant de partialité : de sorte que cette fête, qui jusqu'à ce moment avoit été si glorieuse pour lui, pensa finir aussi mal que le festin des Lapithes (1).

---

(1) C'est un trait fameux dans l'histoire des siècles héroïques. Pirithoüs étoit le prince des Lapithes. Les Centaures de Thessalie, invités à ses noces, étant ivres de vin, voulurent faire violence aux femmes des Lapithes. Ce fut l'occasion d'un combat terrible et sanglant, où les Centaures succombèrent. Hésiode et Ovide en ont fait la peinture. Horace veut que cet exemple soit présent aux yeux des buveurs, pour qu'ils n'abusent pas des dons modérés de Bacchus :

*At, ne quis modici transiliat munera Liberi,  
Centaurea monet cùm Lapithis rixa super mèro  
Debellata. . . . .*

Carmin. L. I. 18.

FIN DU LIVRE SECOND.

---

---

## LIVRE TROISIÈME.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*De l'arrivée de Gil Blas à Madrid, et du premier maître qu'il servit dans cette ville.*

Portrait singulier d'un riche paresseux.

**J**E fis quelque séjour chez le jeune barbier. Je me joignis ensuite à un marchand de Ségovie qui passa par Olmédo. Il revenoit, avec quatre mules, de transporter des marchandises à Valladolid, et s'en retournoit à vide. Nous fîmes connoissance sur la route, et il prit tant d'amitié pour moi, qu'il voulut absolument me loger lorsque nous fûmes arrivés à Ségovie. Il me retint deux jours dans sa maison ; et quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voie du muletier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre en main propre à son adresse, sans me dire que ce fût une lettre de recommandation. Je ne manquai pas de la porter au seigneur Matheo Melendez. C'étoit un marchand de drap qui demeuroit à la

porte du Soleil, au coin de la rue des Bahutiers (1). Il n'eut pas si tôt ouvert le paquet et lu ce qui étoit contenu dedans, qu'il me dit d'un air gracieux : Seigneur Gil Blas, Pedro Palacio, mon correspondant, m'écrit en votre faveur d'une manière si pressante, que je ne puis me dispenser de vous offrir un logement chez moi. De plus, il me prie de vous trouver une bonne condition ; c'est une chose dont je me charge avec plaisir. Je suis persuadé qu'il ne me sera pas bien difficile de vous placer avantageusement.

J'acceptai l'offre de Melendez avec d'autant plus de joie, que mes finances diminuoient à vue d'œil ; mais je ne lui fus pas long-temps à charge. Au bout de huit jours, il me dit qu'il venoit de me proposer à un cavalier de sa connoissance, qui avoit besoin d'un valet de chambre, et que, selon toutes les apparences, ce poste ne m'échapperoit pas. En effet, ce cavalier étant survenu dans le moment : Seigneur, lui dit Melendez en me montrant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'est un garçon qui a de l'honneur et de la morale ; je vous en répons comme de moi-même. Le cavalier me regarda fixement, dit que ma physionomie lui plaisoit, et qu'il me prenoit

---

(1) Bahutiers, faiseurs de malles, coffretiers ; de l'allemand *bahuten*.



à son service. Il n'a qu'à me suivre, ajouta-t-il ; je vais l'instruire de ses devoirs. A ces mots, il donna le bonjour au marchand, et m'emmena dans la grande rue, tout devant l'église de Saint-Philippe. Nous entrâmes dans une assez belle maison, dont il occupoit une aile ; nous montâmes un escalier de cinq ou six marches, puis il m'introduisit dans une chambre fermée de deux bonnes portes qu'il ouvrit, et dont la première avoit au milieu une petite fenêtré grillée. De cette chambre nous passâmes dans une autre, où il y avoit un lit et d'autres meubles qui étoient plus propres que riches.

Si mon nouveau maître m'avoit bien considéré chez Melendez, je l'examinai à mon tour avec beaucoup d'attention. C'étoit un homme de cinquante et quelques années, qui avoit l'air froid et sérieux. Il me parut d'un naturel doux, et je ne jugeai point mal de lui. Il me fit plusieurs questions sur ma famille ; et, satisfait de mes réponses : Gil Blas, me dit-il, je te crois un garçon fort raisonnable ; je suis bien aise de t'avoir à mon service. De ton côté, tu seras content de ta condition. Je te donnerai par jour six réaux, tant pour ta nourriture et pour ton entretien que pour tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs, je ne suis pas difficile à servir ; je ne fais point d'ordinaire ; je mange

en ville. Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits , et tu seras libre tout le reste de la journée. Je te recommande seulement d'avoir soin de te retirer le soir de bonne heure , et de m'attendre à ma porte ; voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir prescrit mon devoir , il tira de sa poche six réaux , qu'il me donna pour commencer à garder les conventions. Nous sortîmes ensuite tous deux ; il ferma les portes lui-même , et emportant les clefs : mon ami , me dit-il , ne me suis point ; va-t'en où il te plaira , promène-toi dans la ville ; mais quand je reviendrai ce soir , que je te retrouve sur cet escalier. En achevant ces paroles il me quitta , et me laissa disposer de moi comme je le jugerois à propos.

En bonne foi , Gil Blas , me dis-je alors à moi-même , tu ne pouvois trouver un meilleur maître ! Quoi ! tu rencontres un homme qui , pour épousseter ses habits et faire sa chambre le matin , te donne six réaux par jour , avec la liberté de te promener et de te divertir comme un écolier dans les vacances ! Vive Dieu ! il n'est point de situation plus heureuse. Je ne m'étonne plus si j'avois tant d'envie d'être à Madrid ; je pressentois sans doute le bonheur qui m'y attendoit. Je passai le jour à courir les rues , en m'amusant à regarder les choses qui étoient nouvelles pour moi ; ce qui ne me donna pas peu d'occupation. Le soir , quand j'eus

sou pé dans une auberge qui n'étoit pas éloignée de notre maison, je gagnai promptement le lieu où mon maître m'avoit ordonné de me rendre. Il y arriva trois quarts d'heure après moi; il parut content de mon exactitude. Fort bien, me dit-il, cela me plaît; j'aime les domestiques attentifs à leur devoir. A ces mots il ouvrit les portes de son appartement, et les referma sur nous d'abord que nous fûmes entrés. Comme nous étions sans lumière, il prit une pierre à fusil avec de la mèche, et alluma une bougie; je l'aidai ensuite à se déshabiller. Lorsqu'il fut au lit, j'allumai, par son ordre, une lampe qui étoit dans sa cheminée, et j'emportai la bougie dans l'antichambre, où je me couchai dans un petit lit sans rideaux. Il se leva le lendemain matin entre neuf et dix heures; j'époussetai ses habits. Il me compta mes six réaux, et me renvoya jusqu'au soir. Il sortit aussi, non sans avoir grand soin de fermer ses portes; et nous voilà partis l'un et l'autre pour toute la journée.

Tel étoit notre train de vie, que je trouvois très-agréable. Ce qu'il y avoit de plus plaisant, c'est que j'ignorois le nom de mon maître. Melendcz ne le savoit pas lui-même. Il ne connoissoit ce cavalier que pour un homme qui venoit quelquefois dans sa boutique, et à qui de temps en temps il vendoit du drap. Nos voisins ne purent pas mieux satisfaire ma curiosité; ils m'assurèrent

tous que mon maître leur étoit inconnu , bien qu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier. Ils me dirent qu'il ne fréquentoit personne dans le voisinage ; et quelques-uns , accoutumés à tirer témérairement des conséquences , concluoient de là que c'étoit un personnage dont on ne pouvoit porter un jugement avantageux. On alla même plus loin dans la suite : on le soupçonna d'être un espion du roi de Portugal , et l'on m'avertit charitablement de prendre mes mesures là-dessus. L'avis me troubla : je me représentai que si la chose étoit véritable , je courois risque de voir les prisons de Madrid , que je ne croyois pas plus agréables que les autres. Mon innocence ne pouvoit me rassurer : mes disgrâces passées me faisoient craindre la justice. J'avois éprouvé deux fois que , si elle ne fait pas mourir les innocents , du moins elle observe si mal à leur égard les lois de l'hospitalité , qu'il est toujours fort triste de faire quelque séjour chez elle.

Je consultai Melendez dans une conjoncture si délicate. Il ne savoit quel conseil me donner. S'il ne pouvoit croire que mon maître fût un espion , il n'avoit pas lieu non plus d'être ferme sur la négative. Je résolus d'observer le patron , et de le quitter si je m'apercevois que ce fût effectivement un ennemi de l'état ; mais il me sembla que la prudence et l'agrément de ma condition deman-

doient que je fusse auparavant bien sûr de mon fait. Je commençai donc à examiner ses actions ; et, pour le sonder, Monsieur, lui dis-je un soir en le déshabillant, je ne sais comment il faut vivre pour se mettre à couvert des coups de langue. Le monde est bien méchant ! Nous avons, entre autres, des voisins qui ne valent pas le diable. Les mauvais esprits ! Vous ne devineriez jamais de quelle manière ils parlent de nous. Bon ! Gil Blas, me répondit-il. Eh ! qu'en peuvent-ils dire, mon ami ? Ah, vraiment, repris-je, la médisance ne manque point de matière ; la vertu même lui fournit des traits. Nos voisins disent que nous sommes des gens dangereux, que nous méritons l'attention de la cour ; en un mot, vous passez ici pour un espion du roi de Portugal (1). En prononçant ces paroles, j'envisageai mon maître, comme Alexandre regarda son médecin (2), et

---

(1) Le roi de Portugal dont il est question ici, ne peut être que ce Henri, cardinal, et puis roi, qui mourut en 1580, et après qui le Portugal passa sous la domination de l'Espagne. Voyez sur cette époque et les anachronismes du roman de Gil Blas, la première note du Chapitre VI, Livre III, ci-après, l'Avis en tête du Livre VII, etc. etc.

(2) Alexandre-le-Grand ayant reçu une lettre par laquelle on accusoit son médecin de vouloir l'empoisonner en lui donnant une médecine, n'en prit pas moins le breuvage ; et après l'avoir bu sans hésiter, ce prince remit la lettre au

j'employai toute ma pénétration à démêler l'effet que mon rapport produisoit en lui. Je crus remarquer dans mon patron un frémissement qui s'accordoit fort avec les conjectures du voisinage, et je le vis tomber dans une rêverie que je n'expliquai point favorablement. Il se remit pourtant de son trouble, et me dit d'un air assez tranquille : Gil Blas, laissons raisonner nos voisins, sans faire dépendre notre repos de leurs raisonnements. Ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous, quand nous ne donnons pas sujet d'en avoir une mauvaise.

Il se coucha là-dessus, et je fis la même chose, sans savoir à quoi je devois m'en tenir. Le jour suivant, comme nous nous disposions le matin à sortir, nous entendîmes frapper rudement à la première porte sur l'escalier. Mon maître ouvrit l'autre, et regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un homme bien vêtu, qui lui dit : Seigneur cavalier, je suis alguazil, et je viens ici pour vous dire que monsieur le corrégidor souhaite de vous parler. Que me veut-il ? répondit mon patron. C'est ce que j'ignore, seigneur, répliqua l'alguazil

---

médecin, en le regardant fixément, afin de lire dans ses yeux la preuve de son crime ou de son innocence. *Note de M. Smollett, auteur de Roderic Random, dans sa traduction anglaise de l'Histoire de Gil Blas.*

zil ; mais vous n'avez qu'à l'aller trouver, et vous en serez bientôt instruit. Je suis son serviteur, reparti mon maître ; je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il referma brusquement la seconde porte ; puis , s'étant promené quelque temps, comme un homme à qui, ce me sembloit, le discours de l'alguazil donnoit beaucoup à penser, il me mit en main mes six réaux, et me dit : Gil Blas, tu peux sortir, mon ami, et aller passer la journée où tu voudras ; pour moi, je ne sortirai pas si tôt, et je n'ai pas besoin de toi ce matin. Il me fit juger par ces paroles qu'il avoit peur d'être arrêté, et que cette crainte l'obligeoit à demeurer dans son appartement. Je l'y laissai ; et, pour voir si je me trompois dans mes soupçons, je me cachai dans un endroit d'où je pouvois le remarquer s'il sortoit. J'aurois eu la patience de me tenir là toute la matinée, s'il ne m'en eût épargné la peine. Mais une heure après, je le vis marcher dans la rue avec un air d'assurance qui confondit d'abord ma pénétration. Loin de me rendre toutefois à ces apparences, je m'en défiai, car il n'avoit point en moi un juge favorable. Je songai que sa contenance pouvoit être étudiée, je m'imaginai même qu'il n'étoit resté chez lui que pour prendre tout ce qu'il avoit d'or ou de pierreries, et que probablement il alloit, par une prompte fuite, pourvoir à sa sûreté. Je n'espérai plus le

revoir , et je doutai si j'irois le soir l'attendre à sa porte , tant j'étois persuadé que dès ce jour-là il sortiroit de la ville pour se sauver du péril qui le menaçoit. Je n'y manquai pas pourtant ; ce qui me surprit , mon maître revint à son ordinaire. Il se coucha sans faire paroître la moindre inquiétude , et il se leva le lendemain avec autant de tranquillité.

Comme il achevoit de s'habiller, on frappa tout à coup à la porte. Mon maître regarda par la petite grille. Il reconnoît l'alguazil du jour précédent , et lui demande ce qu'il veut. Ouvrez , lui répond l'alguazil ; c'est monsieur le corrégidor. A ce nom redoutable mon sang se glaça dans mes veines. Je craignois diablement ces messieurs-là , depuis que j'avois passé par leurs mains , et j'aurois voulu dans ce moment être à cent lieues de Madrid. Pour mon patron , il fut moins effrayé que moi , il ouvrit la porte , et reçut le juge avec respect. Vous voyez , lui dit le corrégidor , que je ne viens point chez vous avec une grosse suite ; je veux faire les choses sans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la ville , je crois que vous méritez quelque ménagement. Apprenez-moi comment vous vous appelez , et ce que vous faites à Madrid. Seigneur , lui répondit mon maître , je suis de la Castille-Nouvelle , et je me nomme don Bernard de Castil Blazo. A l'égard de



mes occupations, je me promène, je fréquente les spectacles, et me réjouis tous les jours avec un petit nombre de personnes d'un commerce agréable. Vous avez sans doute, reprit le juge, un gros revenu? Non, seigneur, interrompit mon patron, je n'ai ni rentes, ni terres, ni maisons. Et de quoi vivez-vous donc? répliqua le corrégidor. De ce que je vais vous faire voir, repartit don Bernard. En même temps il leva une tapisserie, ouvrit une porte que je n'avois pas remarquée, puis encore une autre qui étoit derrière, et fit entrer le juge dans un cabinet où il y avoit un grand coffre tout rempli de pièces d'or, qu'il lui montra.

Seigneur, lui dit-il ensuite, vous savez que les Espagnols sont ennemis du travail (1); cependant quelque aversion qu'ils aient pour la peine, je puis dire que j'enchéris sur eux là-dessus : j'ai un fonds de paresse qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulois ériger mes vices en vertus, j'appellerois ma paresse une indolence philosophique, je dirois que c'est l'ouvrage d'un esprit revenu de tout ce qu'on recherche dans le monde avec ardeur; mais j'avouerai de bonne foi que je

---

(1) Rien n'approche pour un Espagnol du plaisir de ne rien faire. L'influence d'un climat chaud peut inspirer cette paresse; mais il faut qu'il s'y joigne un vice radical des lois, pour que tout un peuple préfère la pauvreté même à l'aïssance qui seroit le fruit du travail.

suis paresseux par tempérament, et si paresseux, que, s'il me falloit travailler pour vivre, je crois que je me laisserois mourir de faim. Ainsi, pour mener une vie convenable à mon humeur, pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien, et plus encore pour me passer d'intendant, j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine, qui consistoit en plusieurs héritages considérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats. C'est plus qu'il ne m'en faut pour le reste de mes jours, quand je vivrois au-delà d'un siècle, puisque je n'en dépense pas mille chaque année, et que j'ai déjà passé mon dixième lustre. Je ne crains donc point l'avenir, parce que je ne suis adonné, grâces au ciel, à aucune des trois choses qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chère, je ne joue que pour m'amuser, et je suis revenu des femmes. Je n'appréhende point que, dans ma vieillesse, on me compte parmi ces barbons voluptueux à qui les coquettes vendent leurs bontés au poids de l'or.

Que je vous trouve heureux ! lui dit alors le corréridor. On vous soupçonne bien mal à propos d'être un espion : ce personnage ne convient point à un homme de votre caractère. Allez, don Bernard, ajouta-t-il, continuez de vivre comme vous vivez. Loin de vouloir troubler vos jours tranquilles, je m'en déclare le défenseur ; je vous de-

mande votre amitié et vous offre la mienne. Ah ! seigneur , s'écria mon maître , pénétré de ces paroles obligeantes , j'accepte avec autant de joie que de respect l'offre précieuse que vous me faites. En me donnant votre amitié , vous augmentez mes richesses , et mettez le comble à mon bonheur. Après cette conversation , que l'alguazil et moi nous entendîmes de la porte du cabinet , le corrégidor prit congé de don Bernard , qui ne pouvoit assez à son gré lui marquer de reconnaissance. De mon côté , pour seconder mon maître et l'aider à faire les honneurs de chez lui , j'accablai de civilités l'alguazil : je lui fis mille révérences profondes , quoique , dans le fond de mon âme , je sentisse pour lui le mépris et l'aversion que tout honnête homme a naturellement pour un alguazil (1).

---

(1) Ce trait est vif et piquant ; mais est-il bien juste ? Oui , dans les gouvernements mal organisés , l'on ne peut estimer les exécuteurs des volontés arbitraires des hommes , qui mettent trop souvent leurs caprices à la place de la loi. Il en est autrement sous l'empire seul de la loi. En Angleterre , on ne méprise pas les constables ; mais aussi , qu'il y a loin de l'idée d'un constable à celle d'un alguazil !

Il y a en anglois un livre curieux sur l'origine du mépris qu'on a communément pour certaine profession , bien plus respectable sans doute que celle des alguazils. Le titre seul du livre est une insulte réfléchie. L'opinion la plus injuste

---

 CHAPITRE II.

*De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le capitaine Rolando, et des choses curieuses que ce voleur lui raconta.*

Bonne action, reconnue. — Méchante proposition, refusée.

Don Bernard de Castil Blazo, après avoir conduit le corrégidor jusque dans la rue, revint vite sur ses pas fermer son coffre-fort et toutes les portes qui en faisoient la sûreté ; puis nous sortîmes l'un et l'autre très-satisfaits, lui, de s'être acquis un ami puissant, et moi, de me voir assuré de mes six réaux par jour. L'envie de conter cette aventure à Melendez me fit prendre le chemin de sa maison ; mais, comme j'étois près d'y arriver, j'aperçus le capitaine Rolando. Ma surprise fut extrême de le retrouver là, et je ne pus m'empêcher de frémir à sa vue. Il me reconnut aussi,

---

a pourtant toujours quelque cause. Quand des fonctions nécessaires sont déconsidérées, le public a une raison ; c'est, ou un vice de l'état, ou plus souvent encore, la faute de ceux qui l'exercent.

On voit que cette seule ligne de Gil Blas peut faire faire bien des réflexions ; et l'on trouve dans cette histoire plus d'une ligne de ce genre.

m'aborda gravement, et, conservant encore son air de supériorité, il m'ordonna de le suivre. J'obéis en tremblant, et dis en moi-même : Hélas ! il veut sans doute me faire payer tout ce que je lui dois. Où va-t-il me mener ! il a peut-être dans cette ville quelque souterrain. Malepeste ! si je le croyois, je lui ferois voir tout à l'heure que je n'ai pas la goutte aux pieds. Je marchois donc derrière lui, en donnant toute mon attention au lieu où il s'arrêteroit, résolu de m'en éloigner à toutes jambes, pour peu qu'il me parût suspect.

Rolando dissipa bientôt ma crainte. Il entra dans un fameux cabaret : je l'y suivis. Il demanda du meilleur vin, et dit à l'hôte de nous préparer à dîner. Pendant ce temps-là nous passâmes dans une chambre, où le capitaine, se voyant seul avec moi, me tint ce discours : Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton ancien commandant, et tu le seras bien davantage encore, quand tu sauras ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laissai dans le souterrain, et que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Mansilla les mules et les chevaux que nous avions pris le soir précédent, nous rencontrâmes le fils du corrégidor de Léon, accompagné de quatre hommes à cheval et bien armés, qui suivoient son carrosse. Nous fîmes mordre la poussière à deux de ses gens, et les deux autres s'enfuirent. Alors le

cocher craignant pour son maître, nous cria d'une voix suppliante : Eh ! mes chers seigneurs, au nom de Dieu, ne tuez point le fils unique de monsieur le corrégidor de Léon ! Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers ; au contraire, ils leur inspirèrent une espèce de fureur. Messieurs, nous dit l'un d'entre eux, ne laissons point échapper le fils du plus grand ennemi de nos pareils. Combien son père a-t-il fait mourir de gens de notre profession ! Vengeons-les, immolons cette victime à leurs mânes, qui semblent en ce moment nous la demander. Mes autres cavaliers applaudirent à ce sentiment, et mon lieutenant même se préparoit à servir de grand-prêtre dans ce sacrifice, lorsque je lui retins le bras. Arrêtez, lui dis-je ; pourquoi sans nécessité vouloir répandre du sang ? Contentons-nous de la bourse de ce jeune homme. Puisqu'il ne résiste point, il y auroit de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs il n'est point responsable des actions de son père, et son père ne fait que son devoir lorsqu'il nous condamne à la mort, comme nous faisons le nôtre en détroussant les voyageurs.

J'intercédai donc pour le fils du corrégidor, et mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous prîmes seulement tout l'argent qu'il avoit, et nous emmenâmes les chevaux des deux hommes que nous avions tués. Nous les vendîmes avec ceux que nous

conduisions à Mansilla. Nous nous en retournâmes ensuite au souterrain, où nous arrivâmes le lendemain quelques moments avant le jour. Nous ne fûmes pas peu surpris de trouver la trappe levée, et notre surprise devint encore plus grande, lorsque nous vîmes dans la cuisine Léonarde liée. Elle nous mit au fait en deux mots. Le souvenir de ta colique nous fit rire ; nous admirâmes comment tu avois pu nous tromper : nous ne t'aurions jamais cru capable de nous jouer un si bon tour, et nous te le pardonnâmes, à cause de l'invention. Dès que nous eûmes détaché la cuisinière, je lui donnai ordre de nous apprêter à manger. Cependant nous allâmes soigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux nègre, qui n'avoit reçu aucun secours depuis vingt-quatre heures, étoit à l'extrémité. Nous souhaitions de le soulager, mais il avoit perdu connoissance ; et il nous parut si bas, que, malgré notre bonne volonté, nous laissâmes ce pauvre diable entre la vie et la mort. Cela ne nous empêcha pas de nous mettre à table ; et, après avoir amplement déjeuné, nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous reposâmes toute la journée. A notre réveil, Léonarde nous apprit que Domingo ne vivoit plus. Nous le portâmes dans le caveau où tu dois te souvenir d'avoir couché, et là nous lui fîmes des funérailles, comme s'il eût eu l'honneur d'être un de nos compagnons.

Cinq ou six jours après, il arriva que, voulant faire une course, nous rencontrâmes un matin, à la sortie du bois, trois brigades d'archers de la sainte Hermandad, qui sembloient nous attendre pour nous charger. Nous n'en aperçûmes d'abord qu'une. Nous la méprisâmes, bien que supérieure en nombre à notre troupe, et nous l'attaquâmes; mais, dans le temps que nous étions aux mains avec elle, les deux autres, qui avoient trouvé moyen de se tenir cachées, vinrent tout à coup fondre sur nous; de sorte que notre valeur ne nous servit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre lieutenant et deux de nos cavaliers périrent dans cette occasion. Les deux autres et moi, nous fûmes enveloppés et serrés de si près, que les archers nous prirent; et, tandis que deux brigades nous conduisoient à Léon, la troisième alla détruire notre retraite, qui avoit été découverte de la manière que je vais te le dire. Un paysan de Luceno, en traversant la forêt pour s'en retourner chez lui, aperçut par hasard la trappe de notre souterrain, que tu n'avois pas abattue; car c'étoit justement le jour que tu en sortis avec la dame. Il se douta bien que c'étoit notre demeure. Il n'eut pas le courage d'y entrer. Il se contenta d'observer les environs; et, pour mieux remarquer l'endroit, il écorça légèrement avec son couteau quelques arbres voisins, et d'autres encore de distance en



distance, jusqu'à ce qu'il fût hors du bois. Il se rendit ensuite à Léon, pour faire part de cette découverte au corrégidor, qui en eut d'autant plus de joie, que son fils venoit d'être volé par notre compagnie. Ce juge fit assembler trois brigades pour nous arrêter, et le paysan leur servit de guide.

Mon arrivée dans la ville de Léon y fut un spectacle pour tous les habitants. Quand j'aurois été un général portugais fait prisonnier de guerre, le peuple ne se seroit pas plus empressé de me voir. Le voilà, disoit-on, le voilà, ce fameux capitaine, la terreur de cette contrée ! Il mériteroit d'être démembré avec des tenailles, de même que ses deux camarades. On nous mena devant le corrégidor, qui commença de m'insulter. Eh bien ! me dit-il, scélérat, le ciel, las des désordres de ta vie, t'abandonne à ma justice ! Seigneur, lui répondis-je, si j'ai commis bien des crimes, du moins je n'ai pas la mort de votre fils unique à me reprocher ; j'ai conservé ses jours ; vous m'en devez quelque reconnaissance. Ah ! misérable, s'écria-t-il, c'est bien avec des gens de ton caractère qu'il faut garder un procédé généreux ! Et quand même je voudrois te sauver, le devoir de ma charge ne me le permettroit pas. Lorsqu'il eut parlé de cette sorte, il nous fit enfermer dans un cachot, où il ne laissa pas languir mes compagnons. Ils en sortirent au bout de trois jours, pour aller jouer un rôle tra-

gique dans la grande place. Pour moi , je demeurai dans les prisons trois semaines entières. Je crus qu'on ne différoit mon supplicé que pour le rendre plus terrible, et je m'attendois enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le corrégidor, m'ayant fait ramener en sa présence, me dit : Écoute ton arrêt ! Tu es libre. Sans toi, mon fils unique auroit été assassiné sur les grands chemins. Comme père j'ai voulu reconnoître ce service ; et comme juge, ne pouvant t'absoudre, j'ai écrit à la cour en ta faveur ; j'ai demandé ta grâce, et je l'ai obtenue. Va donc où il te plaira ! Mais, ajouta-t-il, crois-moi, profite de cet heureux événement. Rentre en toi-même, et quitte pour jamais le brigandage.

Je fus pénétré de ces paroles, et je pris la route de Madrid, dans la résolution de faire une fin, et de vivre doucement dans cette ville. J'y ai trouvé mon père et ma mère morts, et leur succession entre les mains d'un vieux parent qui m'en a rendu un compte fidèle, comme font tous les tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne fait pas la quatrième partie de mon bien. Mais que faire à cela ? Je ne gagnerois rien à le chicaner. Pour éviter l'oisiveté, j'ai acheté une charge d'alguazil, que j'exerce comme si toute ma vie je n'eusse fait autre chose. Mes confrères se seroient, par bienséance, opposés à ma réception, s'ils eussent su mon histoire. Heureusement ils

l'ignorent ou feignent de l'ignorer, ce qui est la même chose ; car, dans cet honorable corps, chacun a intérêt de cacher ses faits et gestes. On n'a, Dieu merci, rien à se reprocher les uns aux autres. Au diable soit le meilleur (1) ! Cependant, mon ami, continua Rolando, je veux te découvrir ici le fond de mon âme. La profession que j'ai embrassée n'est guère de mon goût ; elle demande une conduite trop délicate et trop mystérieuse : on n'y sauroit faire que des tromperies secrètes et subtiles. Oh ! je regrette mon premier métier. J'avoue qu'il y a plus de sûreté dans le nouveau ; mais il y a plus d'agrément dans l'autre, et j'aime la liberté. J'ai bien la mine de me défaire de ma charge, et de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui sont aux sources du Tage. Je sais qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuse, et remplie de sujets catalans (2) : c'est faire son éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons grossir le nombre de ces grands hommes. Je serai, dans leur

---

(1) Un capitaine de voleurs, devenu alguazil, peut parler ainsi de sa charge, comme il l'appelle plus loin. En espagnol, l'*alguazilat* est, en effet, la charge, l'état de l'alguazil. Cela sert à expliquer la dernière phrase du chapitre précédent, et peut en sauver l'inconvenance.

(2) La Catalogne avoit long-temps combattu pour ses libertés. La bravoure étoit devenue un attribut des Catalans.

compagnie, capitaine en second ; et , pour t'y faire recevoir avec agrément, j'assurerai que je t'ai vu dix fois combattre à mes côtés. J'élèverai ta valeur jusqu'aux nues ; je dirai plus de bien de toi, qu'un général n'en dit d'un officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la supercherie que tu as faite : cela te rendroit suspect ; je tairai l'aventure. Eh bien ! ajouta-t-il, es-tu prêt à me suivre ? J'attends ta réponse.

Chacun a ses inclinations, dis-je alors à Rolando ; vous êtes né pour les entreprises hardies, et moi pour une vie douce et tranquille. Je vous entends, interrompit-il ; la dame que l'amour vous a fait enlever, vous tient encore au cœur, et sans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avouez, monsieur Gil Blas, que vous l'avez mise dans ses meubles, et que vous mangez ensemble les pistoles que vous avez emportées du souterrain. Je lui dis qu'il étoit dans l'erreur, et que, pour le désabuser, je voulois, en dînant, lui conter l'histoire de la dame ; ce que je fis effectivement, et je lui appris aussi tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'avois quitté la troupe. Sur la fin du repas, il me remit encore sur les sujets catalans. Il m'avoua même qu'il avoit résolu de les aller joindre, et fit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais, voyant qu'il ne pouvoit me persuader,





... Si j'apprends que tu me mêles dans tes discours...  
tu me connois: je ne t'en dis pas davantage.

il changea tout à coup de contenance et de ton ; il me regarda d'un air fier, et me dit fort sérieusement : Puisque tu as le cœur assez bas pour préférer ta condition servile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la bassesse de tes inclinations. Mais écoute bien les paroles que je vais te dire ; qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire ! Oublie que tu m'as rencontré aujourd'hui, et ne t'entretiens jamais de moi avec personne ; car si j'apprends que tu me mêles dans tes discours.... tu me connois : je ne t'en dis pas davantage. A ces mots, il appela l'hôte, paya l'écot, et nous nous levâmes de table pour nous en aller.

---

### CHAPITRE III.

*Il sort de chez don Bernard de Castil Blazo, et va servir un petit-maître.*

Danger d'une mauvaise rencontre. — Portraits d'un intendant et d'un usurier. — Vie débauchée des jeunes gens comme il faut.

COMME nous sortions du cabaret, et que nous prenions congé l'un de l'autre, mon maître passa dans la rue. Il me vit, et je m'aperçus qu'il regarda plus d'une fois le capitaine. Je jugeai qu'il étoit surpris de me rencontrer avec un semblable personnage. Il est certain que la vue de Rolando

ne prévenoit point en faveur de ses mœurs. C'étoit un homme fort grand : il avoit le visage long , avec un nez de perroquet ; et , quoiqu'il n'eût pas mauvaise mine , il ne laissoit pas d'avoir l'air d'un franc fripon.

Je ne m'étois point trompé dans mes conjectures. Le soir , je trouvai don Bernard occupé de la figure du capitaine , et très-disposé à croire toutes les belles choses que je lui en aurois pu dire si j'eusse osé parler. Gil Blas , me dit-il , qui est ce grand escogriphe que j'ai vu tantôt avec toi ? Je répondis que c'étoit un alguazil , et je m'imaginai que , satisfait de cette réponse , il en demeureroit là : mais il me fit bien d'autres questions ; et , comme je lui parus embarrassé , parce que je me souvenois des menaces de Rolando , il rompit tout à coup la conversation et se coucha. Le lendemain matin , lorsque je lui eus rendu mes services ordinaires , il me compta six ducats au lieu de six réaux , et me dit : Tiens , mon ami , voilà ce que je te donne pour m'avoir servi jusqu'à ce jour. Va chercher une autre maison : je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de si belles connoissances. Je m'avisai de lui représenter , pour ma justification , que je connoissois cet alguazil , pour lui avoir fourni certains remèdes à Valladolid , dans le temps que j'y exerçois la médecine. Fort bien , reprit mon maître , la défaite



est ingénieuse : tu devois me répondre cela hier au soir , et non pas te troubler. Monsieur , lui reparti-je , en vérité , je n'osois vous le dire par discrétion ; c'est ce qui a causé mon embarras. Certes , répliqua-t-il en me frappant doucement sur l'épaule , c'est être bien discret ! Je ne te croyois pas si rusé. Va , mon enfant , je te donne ton congé : un garçon qui fraie avec des alguazils n'est point du tout mon fait.

J'allai sur-le-champ apprendre cette mauvaise nouvelle à Melendez , qui me dit , pour me consoler , qu'il prétendoit me faire entrer dans une meilleure maison. En effet , quelques jours après , il me dit : Gil Blas , mon ami , vous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer ! Vous aurez le poste du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de don Mathias de Silva. C'est un homme de la première qualité , un de ces jeunes seigneurs qu'on appelle petits-mâîtres. J'ai l'honneur d'être son marchand. Il prend chez moi des étoffes , à crédit à la vérité ; mais il n'y a rien à perdre avec ces seigneurs : ils épousent souvent de riches héritières qui payent leurs dettes ; et , quand cela n'arrive pas , un marchand qui entend son métier , leur vend toujours si cher , qu'il se sauve en ne touchant même que le quart de ses parties. L'intendant de don Mathias , pour-

suivit-il, est mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous présenter lui-même à son maître, et vous pouvez compter qu'à ma considération il aura beaucoup d'égards pour vous.

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'hôtel de don Mathias, le marchand me dit : Il est à propos, ce me semble, que je vous apprenne de quel caractère est l'intendant, afin que vous vous régliez là-dessus : il s'appelle Gregorio Rodriguez. Entre nous, c'est un homme de rien, qui, se sentant né pour les affaires, a suivi son génie, et s'est enrichi dans deux maisons ruinées, dont il a été l'intendant. Je vous avertis qu'il est fort vain ; il aime à voir ramper devant lui les autres domestiques. C'est à lui qu'ils doivent d'abord s'adresser quand ils ont la moindre grâce à demander à leur maître ; car s'il arrive qu'ils l'aient obtenue sans sa participation, il a toujours des détours tous prêts pour faire révoquer la grâce ou pour la rendre inutile. Réglez-vous sur cela, Gil Blas : faites votre cour au seigneur Rodriguez, préférablement à votre maître même, et mettez tout en usage pour lui plaire. Son amitié vous sera d'une grande utilité. Il vous payera vos gages exactement, et, si vous êtes assez adroit pour gagner sa confiance, il pourra vous donner quelque petit os à ronger. Il en a tant ! don

Mathias est un jeune seigneur qui ne songe qu'à ses plaisirs, et qui ne veut prendre aucune connoissance de ses propres affaires. Quelle maison pour un intendant !

Lorsque nous fûmes arrivés à l'hôtel, nous demandâmes à parler au seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans son appartement. Il y étoit en effet, et nous vîmes avec lui une manière de paysan qui tenoit un sac de toile bleue, rempli d'espèces. L'intendant, qui me parut plus pâle et plus jaune qu'une fille fatiguée du célibat, vint au-devant de Melendez en lui tendant les bras : le marchand de son côté ouvrit les siens, et ils s'embrassèrent tous deux avec des démonstrations d'amitié, où il y avoit beaucoup plus d'art que de naturel. Après cela il fut question de moi. Rodriguez m'examina depuis les pieds jusqu'à la tête; puis il me dit fort poliment que j'étois tel qu'il falloit être pour convenir à don Mathias; et qu'il se chargeoit avec plaisir de me présenter à ce seigneur. Là-dessus Melendez fit connoître jusqu'à quel point il s'intéressoit pour moi : il pria l'intendant de m'accorder sa protection; et, me laissant avec lui après force compliments, il se retira. Dès qu'il fut sorti, Rodriguez me dit : Je vous conduirai à mon maître d'abord que j'aurai expédié ce bon laboureur. Aussitôt il s'approcha du paysan; et, lui prenant son

sac, Talego (1), lui dit-il, voyons si les cinq cents pistoles sont là-dedans. Il compta lui-même les pièces. Il trouva le compte juste, donna quittance de la somme au laboureur, et le renvoya. Il remit ensuite les espèces dans le sac. Alors s'adressant à moi : Nous pouvons présentement, me dit-il, aller au-devant de mon maître. Il sort du lit ordinairement sur le midi; il est près d'une heure, il doit être jour dans son appartement.

Don Mathias venoit en effet de se lever. Il étoit encore en robe de chambre, et renversé dans un fauteuil, sur un bras duquel il avoit une jambe étendue; il se balançoit en rapant du tabac (2). Il s'entretenoit avec un laquais, qui, remplissant par *interim* l'emploi de valet de chambre, se tenoit là tout prêt à le servir. Seigneur, lui dit l'intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous présenter pour remplacer celui que vous chassâtes avant-hier. Melendez, votre marchand, en répond; il assure que c'est un garçon de mérite, et je crois que vous en serez fort satisfait. C'est assez, répondit le jeune seigneur;

---

(1) *Talego*, sac à mettre de l'argent.

(2) A l'époque où Le Sage composoit ce roman, la mode étoit encore que chaque preneur de tabac fût muni d'une râpe, avec du tabac en carotte qu'il mettoit en poudre lui-même.

puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon service. Je le fais mon valet de chambre, c'est une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t-il, parlons d'autres choses. Vous arrivez à propos ; j'allois vous envoyer chercher. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mon cher Rodriguez. J'ai joué de malheur cette nuit ; avec cent pistoles que j'avois, j'en ai encore perdu deux cents sur ma parole. Vous savez de quelle conséquence il est, pour des personnes de condition, de s'acquitter de cette sorte de dette. C'est proprement la seule que le point d'honneur nous oblige à payer avec exactitude. Aussi ne payons-nous pas les autres religieusement. Il faut donc trouver deux cents pistoles tout à l'heure, et les envoyer à la comtesse de Pedrosa. Monsieur, dit l'intendant, cela n'est pas si difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous, s'il vous plaît, que je prenne cette somme ? Je ne touche pas un maravedi (1) de vos fermiers, quelque menace que je puisse leur faire. Cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domestique, et que je sue sang et eau pour fournir à votre dépense. Il est vrai que jusqu'ici, grâces au ciel,

---

(1) *Maravedi*, très-petite monnaie d'Espagne, valant un denier et demi, et faisant la moitié du *liarte*, qui vaut trois deniers.

j'en suis venu à bout ; mais je ne sais plus à quel saint me vouer ; je suis réduit à l'extrémité. Tous ces discours sont inutiles , interrompit don Mathias , et ces détails ne font que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas , Rodriguez , que je change de conduite , et que je m'amuse à prendre soin de mon bien ? L'agréable amusement pour un homme de plaisir comme moi ! Patience , répliqua l'intendant , au train que vont les choses , je prévois que vous serez bientôt débarrassé pour toujours de ce soin-là. Vous me fatiguez , repartit brusquement le jeune seigneur ; vous m'assassinez. Laissez-moi me ruiner sans que je m'en aperçoive. Il me faut , vous dis-je , deux cents pistoles ; il me les faut. Je vais donc , dit Rodriguez , avoir recours au petit vieillard qui vous a déjà prêté de l'argent à grosse usure ? Ayez recours , si vous voulez , au diable , répondit don Mathias ; pourvu que j'aie deux cents pistoles , je ne me soucie pas du reste.

Dans le moment qu'il prononçoit ces mots d'un air brusque et chagrin , l'intendant sortit ; et un jeune homme de qualité , nommé don Antonio de Centellés ; entra. Qu'as-tu , mon ami ? dit ce dernier à mon maître. Je te trouve l'air nébuleux (1) ;

---

(1) *L'air nébuleux*, expression recherchée, convenable au jargon d'un petit-maitre. Dancourt avoit déjà signalé cette expression, alors toute nouvelle, en faisant dire à *la*

je vois sur ton visage une impression de colère ! Qui peut t'avoir mis de mauvaise humeur ? Je vais parier que c'est ce maroufle qui sort. Oui , répondit don Mathias , c'est mon intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler , il me fait passer quelques mauvais quarts d'heure. Il m'entretient de mes affaires ; il dit que je mange le fonds de mes revenus..... L'animal ! ne diroit-on pas qu'il y perd , lui ? Mon enfant , reprit don Antonio , je suis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'est pas plus raisonnable que ton intendant. Quand le faquin , pour obéir à mes ordres réitérés , m'apporte de l'argent , il semble qu'il donne du sien. Il me fait toujours de grands raisonnements. Monsieur , me dit-il , vous vous abîmez ; vos revenus sont saisis. Je suis obligé de lui couper la parole , pour abréger ses sots discours. Le malheur , dit don Mathias , c'est que nous ne saurions nous passer de ces gens-là ; c'est un mal né-

---

*Greffière* , dans la comédie des *Bourgeoises de qualité* , représentée en 1700 : « Cette journée-ci sera malheureuse » pour moi ; j'ai éternué trois fois à jeun ; j'ai le teint brouillé , » l'œil *nébuleux* ; et je n'ai jamais pu donner ce matin un » bon tour à mon crochet gauche. » *Acte I, scène III.* Dancourt saisissoit dans ses pièces tous les vaudevilles du temps ; et son théâtre est un de ceux que l'on doit consulter pour l'histoire de notre langue.

cessaire. J'en conviens, répliqua Centellés..... Mais attends, poursuivit-il en riant de toute sa force, il me vient une idée assez plaisante. Rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les scènes sérieuses que nous avons avec eux, et nous divertir de ce qui nous chagrine. Écoute : il faut que ce soit moi qui demande à ton intendant tout l'argent dont tu auras besoin. Tu en useras de même avec mon homme d'affaires. Qu'ils raisonnent alors tous deux tant qu'il leur plaira; nous les écouterons de sang-froid. Ton intendant viendra me rendre ses comptes; mon homme d'affaires ira te rendre les siens. Je n'entendrai parler que de tes dissipations; tu ne verras que les miennes. Cela nous réjouira.

Mille traits brillants suivirent cette saillie, et mirent en joie les jeunes seigneurs, qui continuèrent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur conversation fut interrompue par Grégorio Rodriguez, qui rentra suivi d'un petit vieillard qui n'avoit presque point de cheveux, tant il étoit chauve. Don Antonio voulut sortir. Adieu, don Mathias, dit-il; nous nous reverrons tantôt. Je te laisse avec ces messieurs; vous avez sans doute quelque affaire sérieuse à démêler ensemble. Eh! non, non, lui répondit mon maître, demeure; tu n'es pas de trop. Ce discret vieillard que tu vois est un



honnête homme qui me prête de l'argent au denier cinq (1). Comment au denier cinq ! s'écria Centellés d'un air étonné. Vive Dieu ! je te félicite d'être en si bonnes mains. Je ne suis pas traité si doucement, moi ; j'achète l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois (2). Quelle usure ! dit alors le vieil usurier ; les fripons ! songent-ils qu'il y a un autre monde ? Je ne suis plus surpris si l'on déclame tant contre les personnes qui prêtent à intérêts. C'est le profit exorbitant que quelques-uns d'eux tirent de leurs espèces, qui nous perd d'honneur et de réputation. Si tous mes confrères me ressembloient nous ne serions pas si décriés ; car pour moi, je ne prête uniquement que pour faire plaisir au prochain. Ah ! si le temps étoit aussi bon que je l'ai vu autrefois, je vous offrerois ma bourse sans intérêts ; et peu s'en faut même, quelle que soit aujourd'hui la misère, que je ne me fasse un scrupule de prêter au denier cinq. Mais on diroit que l'argent est rentré dans le sein de la terre : on

---

(1) Au denier cinq, c'est-à-dire en ajoutant à la somme prêtée la reconnaissance d'un quart en sus de cette somme, cinq cents pistoles pour quatre cents.

(2) Au denier trois, c'est-à-dire en augmentant d'une moitié en sus le capital prêté, trois cents pistoles pour deux cents.

n'en trouve plus, et sa rareté oblige enfin ma morale à se relâcher.

De combien avez-vous besoin ? poursuivit-il en s'adressant à mon maître. Il me faut deux cents pistoles, répondit don Mathias. J'en ai quatre cents dans un sac, répliqua l'usurier ; il n'y a qu'à vous en donner la moitié. En même temps il tira de dessous son manteau un sac de toile bleue, qui me parut être le même que le paysan Talego venoit de laisser avec cinq cents pistoles à Rodriguez. Je sus bientôt ce qu'il en falloit penser, et je vis bien que Melendez ne m'avoit pas vanté sans raison le savoir-faire de cet intendant. Le vieillard vida le sac, étala les espèces sur une table, et se mit à les compter. Cette vue alluma la cupidité de mon maître ; il fut frappé de la totalité de la somme. Seigneur Descomulgado (1), dit-il à l'usurier, je fais une réflexion judicieuse : Je suis un grand sot. Je n'emprunte que ce qu'il faut pour dégager ma parole, sans songer que je n'ai pas le sou ; je serai obligé demain de recourir encore à vous. Je suis d'avis de rasler les quatre cents pistoles, pour vous épargner la peine de revenir. Seigneur, répondit le vieillard, je destinois une partie

---

(1) *Descomulgado*, excommunié. On voit que ce mot est choisi exprès pour nommer un usurier, l'âme damnée d'un intendant.

de cet argent à un bon licencié qui a de gros héritages qu'il emploie charitablement à retirer du monde de petites filles, et à meubler leurs retraites; mais, puisque vous avez besoin de la somme entière, elle est à votre service, vous n'avez seulement qu'à songer aux assurances.... Oh! pour des assurances, interrompit Rodriguez en tirant de sa poche un papier, vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le seigneur don Mathias n'a qu'à signer. Il vous donne cinq cents pistoles à prendre sur un de ses fermiers, sur Talego, riche laboureur de Mondejar. Cela est bon, répliqua l'usurier: je ne fais point le difficultueux, moi; pour peu que les propositions qu'on me fait soient raisonnables, je les accepte sans façon dans le moment. Alors l'intendant présenta une plume à mon maître, qui, sans lire le billet, écrivit, en sifflant, son nom au bas.

Cette affaire consommée, le vieillard dit adieu à mon patron, qui courut l'embrasser en lui disant: Jusqu'au revoir, seigneur usurier; je suis tout à vous. Je ne sais pas pourquoi vous passez, vous autres, pour des fripons; je vous trouve très-nécessaires à l'état; vous êtes la consolation de mille enfants de famille, et la ressource de tous les seigneurs dont la dépense excède les revenus. Tu as raison, s'écria Centellés. Les usuriers sont d'honnêtes gens qu'on ne peut assez honorer, et

je veux à mon tour embrasser celui-ci à cause du denier cinq. A ces mots, il s'approcha du vieillard pour l'accoller ; et ces deux petits maîtres, pour se divertir, commencèrent à se le renvoyer l'un à l'autre, comme deux joueurs de paume qui pe-  
lotent une balle. Après qu'ils l'eurent bien bal-  
lotté, ils le laissèrent sortir avec l'intendant, qui méritoit mieux que lui ces embrassades, et même quelque chose de plus.

- Lorsque Rodriguez et son âme damnée furent sortis, don Mathias envoya, par le laquais qui étoit avec moi dans la chambre, la moitié de ses pistoles à la comtesse de Pedrosa, et serra l'autre dans une longue bourse brochée d'or et de soie, qu'il portoit ordinairement dans sa poche. Fort satisfait de se revoir en fonds, il dit d'un air gai à don Antonio : que ferons-nous aujourd'hui ? tenons conseil là-dessus. C'est parler en homme de bon sens, répondit Centellés ; je le veux bien, délibérons. Dans le temps qu'ils alloient rêver à ce qu'ils deviendroient ce jour-là, deux autres seigneurs arrivèrent. C'étoient don Alexo Segiar et don Fernand de Gamboa ; l'un et l'autre à peu près de l'âge de mon maître, c'est-à-dire de vingt-huit à trente ans. Ces quatre cavaliers débutèrent par de vives accolades qu'ils se firent ; on eût dit qu'ils ne s'étoient point vus depuis dix ans. Après cela, don Fernand, qui étoit un gros réjoui,

adressa la parole à don Mathias et à don Antonio : Messieurs, leur dit-il, où dînez-vous aujourd'hui ? Si vous n'êtes point engagés, je vais vous mener dans un cabaret où vous boirez du vin des dieux. J'y ai soupé, et j'en suis sorti ce matin entre cinq et six heures (1). Plût au ciel, s'écria mon maître, que j'eusse passé la nuit aussi sagement ! je n'aurois pas perdu mon argent.

Pour moi, dit Centellés, je me suis donné hier au soir un divertissement nouveau ; car j'aime à changer de plaisirs. Aussi n'y a-t-il que la variété des amusements qui rende la vie agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ces seigneurs qui lèvent les impôts, et font leurs affaires avec celles de l'état. J'y vis de la magnificence, du bon goût, et le repas me parut assez bien entendu ; mais je trouvai dans les maîtres du logis un ridicule qui me réjouit. Le partisan, quoique des plus rotu-

---

(1) Telles étoient, à la lettre, vers la fin du règne de Louis XIV, les mœurs de la belle jeunesse, par opposition à ce vernis d'hypocrisie et de fausse dévotion qu'on étoit forcé d'affecter pour paroître à la cour. L'esprit licencieux qui éclata sous la régence ne fit que mettre au jour cette corruption qui avoit été comprimée et qui sembla gagner même la bonne compagnie. La première édition de Gil Blas est de 1715. Le Sage a copié fidèlement ce qu'il voyoit ; et il n'y a pas d'apparence que ces détails soient empruntés d'un auteur espagnol.

riers de sa compagnie , tranchoit du grand ; et sa femme , bien qu'horriblement laide , faisoit l'admirable , et disoit mille sottises assaisonnées d'un accent biscayen qui leur donnoit du relief. Ajoutez à cela qu'il y avoit à table quatre ou cinq enfants avec un précepteur. Jugez si ce souper de famille me divertit (1) !

Et moi , messieurs , dit don Alexo Segiar , j'ai soupé chez une comédienne , chez Arsénie. Nous étions six à table : Arsénie , Florimonde avec une coquette de ses amies , le marquis de Zenette , don Juan de Moncade , et votre serviteur. Nous avons passé la nuit à boire et à dire des gueulées (2). Quelle volupté ! il est vrai qu'Arsénie et Florimonde ne sont pas de grands génies ; mais elles ont un usage de débauche qui leur tient lieu d'esprit. Ce sont des créatures enjouées , vives , folles : cela ne vaut-il pas mieux cent fois que des femmes raisonnables ?

(1) Le Sage n'oublioit aucune occasion de se moquer des Turcarets. On a dit que le grand Corneille sembloit avoir sur les Romains des mémoires particuliers ; on peut dire aussi que Le Sage avoit eu spécialement la révélation des mystères de la finance.

(2) *Des gueulées* , des propos bas et obscènes. Cette expression est digne de ce qu'elle peint , et de l'époque édifianle où elle a été mise à la mode.

## CHAPITRE IV.

*De quelle manière Gil Blas fit connoissance avec les valets des petits-mâtres ; du secret admirable qu'ils lui enseignèrent pour avoir, à peu de frais, la réputation d'homme d'esprit, et du serment singulier qu'ils lui firent faire.*

Tels maîtres, tels valets. — Nouveau Bourgeois-Gentilhomme.

CES seigneurs continuèrent à s'entretenir de cette sorte, jusqu'à ce que don Mathias, que j'aïdois à s'habiller pendant ce temps-là, fût en état de sortir. Alors il me dit de le suivre ; et tous ces petits-mâtres prirent ensemble le chemin du cabaret où don Fernand de Gamboa se proposoit de les conduire. Je commençai donc à marcher derrière eux avec trois autres valets ; car chacun de ces cavaliers avoit le sien. Je remarquai avec étonnement que ces trois domestiques copioient leurs maîtres, et se donnoient les mêmes airs. Je les saluai comme leur nouveau camarade. Ils me saluèrent aussi ; et l'un d'entre eux, après m'avoir regardé quelques moments, me dit : Frère, je vois à votre allure que vous n'avez jamais encore servi de jeune seigneur. Hélas ! non, lui répondis-je, et il n'y pas long-temps que je suis à Madrid. C'est ce qu'il me semble, répliqua-t-il ; vous sentez la

province ; vous paraissez timide et embarrassé ; il y a de la bourre dans votre action. Mais n'importe, nous vous aurons bientôt dégourdi, sur ma parole. Vous me flattez peut-être ? lui dis-je. Non, repartit-il, non ; il n'y a point de sot que nous ne puissions façonner ; comptez là-dessus.

Il n'eut pas besoin de m'en dire davantage pour me faire comprendre que j'avois pour confrères de bons enfants, et que je ne pouvois être en meilleures mains pour devenir joli garçon. En arrivant au cabaret, nous y trouvâmes un repas tout préparé, que le seigneur don Fernand avoit eu la précaution d'ordonner dès le matin. Nos maîtres se mirent à table, et nous nous disposâmes à les servir. Les voilà qui s'entretiennent avec beaucoup de gaieté. J'avois un extrême plaisir à les entendre. Leur caractère, leurs pensées, leurs expressions me divertissoient. Que de feu ! que de saillies d'imagination ! Ces gens-là me parurent une espèce nouvelle. Lorsqu'on en fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuse quantité de bouteilles des meilleurs vins d'Espagne, et nous les quittâmes pour aller dîner dans une petite salle où l'on nous avoit dressé une table.

Je ne tardai guère à m'apercevoir que les chevaliers de ma quadrille avoient encore plus de mérite que je ne me l'étois imaginé d'abord. Ils ne se contentoient pas de prendre les manières



de leurs maîtres ; ils en affectoient même le langage ; et ces marauds les rendoient si bien , qu'à un air de qualité près , c'étoit la même chose. J'admirois leur air libre et aisé : j'étois encore plus charmé de leur esprit , et je désespérois d'être jamais aussi agréable qu'eux. Le valet de don Fernand , attendu que c'étoit son maître qui régaloit les nôtres , fit les honneurs du repas ; et , voulant que rien n'y manquât , il appela l'hôte , et lui dit : Monsieur le maître , donnez-nous dix bouteilles de votre plus excellent vin ; et , comme vous avez coutume de faire , vous les ajouterez à celles que nos messieurs auront bues. Très-volontiers , répondit l'hôte ; mais , monsieur Gaspard , vous savez que le seigneur don Fernand me doit déjà bien des repas. Si par votre moyen j'en pouvois tirer quelques espèces..... Oh ! interrompit le valet , ne vous mettez point en peine de ce qui vous est dû ; je vous en réponds , moi : c'est de l'or en barre que les dettes de mon maître. Il est vrai que quelques discourtois créanciers ont fait saisir nos revenus ; mais nous obtiendrons mainlevée au premier jour , et nous vous payerons , sans examiner le mémoire que vous nous fournirez. L'hôte nous apporta du vin , malgré les saisies ; et nous en bûmes en attendant la mainlevée. Il falloit voir comme nous nous portions des santés à tous moments , en nous donnant les

uns aux autres les surnoms de nos maîtres. Le valet de don Antonio appeloit Gamboa celui de don Fernand, et le valet de don Fernand appeloit Centellés celui de don Antonio : ils me nommoient de même Silva ; et nous nous enivrons peu à peu sous ces noms empruntés , tout aussi-bien que les seigneurs qui les portoient véritablement.

Quoique je fusse moins brillant que mes convives , ils ne laissèrent pas de me témoigner qu'ils étoient assez contents de moi. Silva , me dit un des plus dessalés , nous ferons quelque chose de toi , mon ami : je m'aperçois que tu as un fonds de génie ; mais tu ne sais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hasard ; et toutefois ce n'est qu'en hasardant des discours , que mille gens s'érigent aujourd'hui en beaux esprits. Veux-tu briller ? tu n'as qu'à te livrer à ta vivacité , et risquer indifféremment tout ce qui pourra te venir à la bouche : ton étourderie passera pour une noble hardiesse. Quand tu débiterois cent impertinences , pourvu qu'avec cela il t'échappe seulement un bon mot , on oubliera les sottises ; on retiendra le trait (1), et l'on concevra une haute opinion de ton mérite. C'est ce

---

(1) *Le trait*, par ellipse, pour signifier *le trait d'esprit* : cette expression heureuse paroît ici employée pour la première fois.

que pratiquent si heureusement nos maîtres ; et c'est ainsi qu'en doit user tout homme qui vise à la réputation d'un esprit distingué.

Outre que je ne souhaitois que trop de passer pour un beau génie, le secret qu'on m'enseignoit pour y réussir me paroissoit si facile, que je ne crus pas devoir le négliger. Je l'éprouvai sur-le-champ, et le vin que j'avois bu rendit l'épreuve heureuse ; c'est-à-dire que je parlai à tort et à travers, et que j'eus le bonheur de mêler parmi beaucoup d'extravagances quelques pointes d'esprit qui m'attirèrent des applaudissements. Ce coup d'essai me remplit de confiance ; je redoublai de vivacité pour produire quelque bonne saillie, et le hasard voulut encore que mes efforts ne fussent pas inutiles.

Eh bien ! me dit alors celui de mes confrères qui m'avoit adressé la parole dans la rue, ne commences-tu pas à te décrasser ? Il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, et te voilà déjà tout autre que tu n'étois : tu changeras tous les jours à vue d'œil. Vois ce que c'est que de servir des personnes de qualité ! cela élève l'esprit : les conditions bourgeoises ne font pas cet effet. Sans doute, lui répondis-je ; aussi je veux désormais consacrer mes services à la noblesse. C'est fort bien dit, s'écria le valet de don Fernand entre deux vins. Il n'appartient pas aux bourgeois de

posséder des génies supérieurs comme nous. Allons, messieurs, ajouta-t-il, faisons serment que nous ne servirons jamais ces gredins-là; jurons-en par le Styx! Nous lui applaudîmes; et, le verre à la main, nous fîmes tous ce burlesque serment. Nous demeurâmes à table jusqu'à ce qu'il plût à nos maîtres de se retirer. Ce fut à minuit; ce qui parut à mes camarades un excès de sobriété. Il est vrai que ces seigneurs ne sortoient de si bonne heure du cabaret, que pour aller chez une fameuse coquette qui logeoit dans le quartier de la cour, et dont la maison étoit nuit et jour ouverte aux gens de plaisir. C'étoit une femme de trente-cinq à quarante ans, parfaitement belle encore, amusante, et si consommée dans l'art de plaire, qu'elle vendoit, disoit-on, plus cher les restes de sa beauté, qu'elle n'en avoit vendu les prémices. Il y avoit toujours chez elle deux ou trois autres coquettes du premier ordre, qui ne contribuoient pas peu au grand concours de seigneurs qu'on y voyoit. Ils y jouoient l'après-dînée; ils soupoient ensuite, et passaient la nuit à boire et à se réjouir. Nos maîtres demeurèrent là jusqu'au jour, et nous aussi, sans nous ennuyer; car, tandis qu'ils étoient avec les maîtresses, nous nous amusions avec les soubrettes. Enfin, nous nous séparâmes tous au lever de l'aurore, et nous allâmes nous reposer chacun de son côté.

Mon maître s'étant levé à son ordinaire, sur le midi, s'habilla. Il sortit. Je le suivis, et nous entrâmes chez don Antonio Centellés, où nous trouvâmes un certain don Alvaro de Acuna. C'étoit un vieux gentilhomme, un professeur de débauche. Tous les jeunes gens qui vouloient devenir des hommes agréables, se mettoient entre ses mains. Il les formoit au plaisir, leur enseignoit à briller dans le monde et à dissiper leur patrimoine. Il n'appréhendoit plus de manger le sien, l'affaire en étoit faite. Après que ces trois cavaliers se furent embrassés, Centellés dit à mon maître : Parbleu, don Mathias, tu ne pouvois arriver ici plus à propos ! Don Alvar vient me prendre pour me mener chez un bourgeois qui donne à dîner au marquis de Zenete et à don Juan de Moncade : je veux que tu sois de la partie. Et comment, dit don Mathias, nomme-t-on ce bourgeois ? Il s'appelle Grégorio de Noriega, dit alors don Alvar, et je vais vous apprendre en deux mots ce que c'est que ce jeune homme. Son père, qui est un riche joaillier, est allé négociier des pierreries dans les pays étrangers, et lui a laissé, en partant, la jouissance d'un gros revenu. Grégorio est un sot qui a une disposition prochaine à manger tout son bien, qui tranche du petit-maître, et veut passer pour homme d'esprit, en dépit de la nature. Il m'a prié de le

conduire. Je le gouverne ; et je puis vous assurer, messieurs, que je le mène bon train. Le fonds de son revenu est déjà bien entamé. Je n'en doute pas, s'écria Centellés ; je vois le bourgeois à l'hôpital. Allons, don Mathias, continua-t-il, faisons connoissance avec cet homme-là, et contribuons à le ruiner. J'y consens, répondit mon maître ; aussi-bien j'aime à voir renverser la fortune de ces petits seigneurs roturiers, qui s'imaginent qu'on les confond avec nous. Rien, par exemple, ne me divertit tant que la disgrâce de ce fils de publicain, à qui le jeu et la vanité de figurer avec les grands ont fait vendre jusqu'à sa maison (1). Oh ! pour celui-là, reprit don Antonio, il ne mérite pas qu'on le plaigne : il n'est pas moins fat dans sa misère, qu'il l'étoit dans sa prospérité.

Centellés et mon maître se rendirent avec don Alvar chez Grégorio de Noriega. Nous y allâmes

---

(1) Le fils du joaillier qui *mange son bien avec les grands*, et le fils du publicain que la même manie a forcé *de vendre jusqu'à sa maison*, font allusion à des personnages connus à Paris du temps où Le Sage écrivoit. C'étoient les objets de ces Clefs de Gil Blas, que l'on faisoit courir manuscrites ; comme celles des Caractères de La Bruyère ; mais quand nous saurions aujourd'hui les noms, vrais ou supposés, de ces obscurs originaux, cela n'ajouterait rien au mérite de l'histoire de Gil Blas ni au plaisir du lecteur.

aussi, Mogicon et moi, tous deux ravis de trouver une franche lippée, et de contribuer de notre part à la ruine du bourgeois. En entrant, nous aperçûmes plusieurs hommes occupés à préparer le dîner; et il sortoit des ragoûts qu'ils faisoient une fumée qui prévenoit l'odorat en faveur du goût. Le marquis de Zenette et don Juan de Moncade venoient d'arriver. Le maître du logis me parut un grand benêt. Il affectoit en vain de prendre l'allure des petits-mâîtres; c'étoit une très-mauvaise copie de ces excellents originaux, ou, pour mieux dire, un imbécille qui vouloit se donner un air délibéré. Représentez-vous un homme de ce caractère entre cinq railleurs qui avoient tous pour but de se moquer de lui, et de l'engager dans de grandes dépenses. Messieurs, dit don Alvar après les premiers compliments, je vous donne le seigneur Grégorio de Noriega pour un cavalier des plus parfaits. Il possède mille belles qualités. Savez-vous qu'il a l'esprit très-cultivé? Vous n'avez qu'à choisir : il est également fort sur toutes les matières, depuis la logique la plus fine et la plus serrée, jusqu'à l'orthographe. Oh! cela est trop flatteur, interrompit le bourgeois en riant de fort mauvaise grâce. Je pourrois, seigneur Alvaro, vous rétorquer l'argument. C'est vous qui êtes ce qu'on appelle un puits d'érudition. Je n'avois pas dessein, reprit don

Alvar, de m'attirer une louange si spirituelle; mais en vérité, messieurs, poursuivit-il, le seigneur Grégorio ne sauroit manquer de s'acquérir du nom dans le monde. Pour moi, dit don Antonio, ce qui me charme en lui, et ce que je mets même au-dessus de l'orthographe, c'est le choix judicieux qu'il fait des personnes qu'il fréquente. Au lieu de se borner au commerce des bourgeois, il ne veut voir que de jeunes seigneurs, sans s'embarasser de ce qu'il lui en coûtera. Il y a là-dedans une élévation de sentiments qui m'enchanté; et voilà ce qu'on appelle dépenser avec goût et avec discernement!

Ces discours ironiques ne firent que précéder mille autres semblables. Le pauvre Grégorio fut accommodé de toutes pièces. Les petits-mâtres lui lançoient tour à tour des traits dont le sot ne sentoît point l'atteinte; au contraire, il prenoit au pied de la lettre tout ce qu'on lui disoit, et il paroissoit fort content de ses convives; il lui sembloit même qu'en le tournant en ridicule, ils lui faisoient encore grâce. Enfin, il leur servit de jouet pendant qu'ils furent à table, et ils y demeurèrent le reste du jour et de la nuit tout entière. Nous bûmes à discrétion, de même que nos maîtres; et nous étions bien conditionnés les uns et les autres, quand nous sortîmes de chez le bourgeois.



## CHAPITRE V.

*Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoissance avec une jolie personne.*

Double travestissement. — Reconnoissance comique.

APRÈS quelques heures de sommeil, je me levai en bonne humeur, et me souvenant des avis que Melendez m'avoit donnés, j'allai, en attendant le réveil de mon maître, faire ma cour à notre intendant, dont la vanité me parut un peu flattée de l'attention que j'avois à lui rendre mes respects. Il me reçut d'un air gracieux, et me demanda si je m'accommodois du genre de vie des jeunes seigneurs. Je répondis qu'il étoit nouveau pour moi, mais que je ne désespérois pas de m'y accoutumer dans la suite.

Je m'y accoutumai effectivement, et bientôt même. Je changeai d'humeur et d'esprit. De sage et posé que j'étois auparavant, je devins vif, étourdi, turlupin. Le valet de don Antonio me fit compliment sur ma métamorphose, et me dit que, pour être un illustre il ne me manquoit plus que d'avoir de bonnes fortunes. Il me représenta que c'étoit une chose absolument nécessaire pour achever un joli homme; que tous nos camarades étoient aimés de quelque belle personne; et que

lui, pour sa part, possédoit les bonnes grâces de deux femmes de qualité. Je jugeai que le maraud mentoit. Monsieur Mogicon (1), lui dis-je, vous êtes sans doute un garçon bien fait et fort spirituel, vous avez du mérite ; mais je ne comprends pas comment des femmes de qualité, chez qui vous ne demeurez point, ont pu se laisser charmer d'un homme de votre condition. Oh ! vraiment, me répondit-il, elles ne savent pas qui je suis. C'est sous les habits de mon maître, et même sous son nom que j'ai fait ces conquêtes. Voici comment. Je m'habille en jeune seigneur, j'en prends les manières ; je vais à la promenade ; j'agace toutes les femmes que je vois, jusqu'à ce que j'en rencontre une qui réponde à mes mines. Je suis celle-là, et fais si bien que je lui parle. Je me dis don Antonio Centellés. Je demande un rendez-vous, la dame fait des façons ; je la presse, elle me l'accorde, *et cætera*. C'est ainsi, mon enfant, continua-t-il, que je me conduis pour avoir de bonnes fortunes, et je te conseille de suivre mon exemple.

J'avois trop d'envie d'être un illustre, pour n'écouter pas ce conseil : outre cela, je ne me sentois pas de répugnance pour une intrigue amoureuse.

---

(1) *Mogicon*, coup de poing sous le nez ; nom d'un valet impudent.

Je formai donc le dessein de me travestir en jeune seigneur, pour aller chercher des aventures galantes. Je n'osois me déguiser dans notre hôtel, de peur que cela ne fût remarqué. Je pris un bel habillement complet dans la garde-robe de mon maître, et j'en fis un paquet, que j'emportai chez un petit barbier de mes amis, où je jugeai que je pourrois m'habiller et me déshabiller commodément. Là, je me parai le mieux qu'il me fut possible. Le barbier mit aussi la main à mon ajustement; et, quand nous crûmes qu'on n'y pouvoit plus rien ajouter, je marchai vers le pré de Saint-Jérôme, d'où j'étois bien persuadé que je ne reviendrois pas sans avoir trouvé quelque bonne fortune. Mais je ne fus pas obligé de courir si loin pour en ébaucher une des plus brillantes.

Comme je traversois une rue détournée, je vis sortir d'une petite maison, et monter dans un carrosse de louage qui étoit à la porte, une dame richement habillée, et parfaitement bien faite. Je m'arrêtai tout court pour la considérer, et je la saluai d'un air à lui faire comprendre qu'elle ne me déplaisoit pas. De son côté, pour me faire voir qu'elle méritoit encore plus que je ne pensois mon attention, elle leva pour un moment son voile, et offrit à ma vue un visage des plus agréables. Cependant le carrosse partit, et je demurai dans la rue, un peu étourdi des traits que je

venois de voir. La jolie figure ! disois-je en moi-même : peste ! il faudroit cela pour m'achever. Si les deux dames qui aiment Mogicon sont aussi belles que celle-ci, voilà un faquin bien heureux. Je serois charmé de mon sort si j'avois une pareille maîtresse. En faisant cette réflexion je jetai les yeux par hasard sur la maison d'où j'avois vu sortir cette aimable personne, et j'aperçus à la fenêtre d'une salle basse, une vieille femme qui me fit signe d'entrer.

Je volai aussitôt dans la maison, et je trouvai dans une salle assez propre cette vénérable et discrète vieille, qui, me prenant pour un marquis tout au moins, me salua respectueusement, et me dit : Je ne doute pas, seigneur, que vous n'ayez mauvaise opinion d'une femme qui, sans vous connoître, vous fait signe d'entrer chez elle ; mais vous jugerez peut-être plus favorablement de moi, quand vous saurez que je n'en use pas de cette sorte avec tout le monde. Vous me paraissez un seigneur de la cour ? Vous ne vous trompez pas, ma mie, interrompis-je en étendant la jambe droite et penchant le corps sur la hanche gauche ; je suis, sans vanité, d'une des plus grandes maisons d'Espagne. Vous en avez bien la mine, reprit-elle, et je vous avouerai que j'aime à faire plaisir aux personnes de qualité : c'est mon foible. Je vous ai observé par ma fenêtre. Vous avez regardé

très-attentivement, ce me semble, une dame qui vient de me quitter. Vous sentiriez-vous du goût pour elle ? dites - le moi confidemment. Foi d'homme de cour ! lui répondis-je, elle m'a frappé : je n'ai jamais rien vu de plus piquant que cette créature-là. Faufilez-nous ensemble, ma bonne, et comptez sur ma reconnoissance. Il fait bon rendre ces sortes de services à nous autres grands seigneurs : ce ne sont pas ceux que nous payons le plus mal.

Je vous l'ai déjà dit, répliqua la vieille, je suis toute dévouée aux personnes de condition ; je me plais à leur être utile. Je reçois ici, par exemple, certaines femmes que des dehors de vertu empêchent de voir leurs galants chez elles. Je leur prête ma maison, pour concilier leur tempérament avec la bienséance. Fort bien, lui dis-je ; et vous venez apparemment de faire ce plaisir à la dame dont il s'agit ? Non, répondit-elle, c'est une jeune veuve de qualité qui cherche un amant ; mais elle est si difficile là-dessus, que je ne sais si vous lui conviendrez, malgré tout le mérite que vous pouvez avoir. Je lui ai déjà présenté trois cavaliers bien bâtis, qu'elle a dédaignés. Oh ! parbleu, ma chère, m'écriai-je d'un air de confiance, tu n'as qu'à me mettre à ses trouses ; je t'en rendrai bon compte, sur ma parole. Je suis curieux d'avoir un tête-à-tête avec une beauté difficile : je n'en ai

point encore rencontré de ce caractère-là. Eh bien ! me dit la vieille, vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure, vous satisferez votre curiosité. Je n'y manquerai pas, lui repartis-je : nous verrons si un jeune seigneur tel que moi peut rater une conquête.

Je retournai chez le petit barbier, sans vouloir chercher d'autres aventures, et fort impatient de la suite de celle-là. Ainsi, le jour suivant, après m'être encore bien ajusté, je me rendis chez la vieille une heure plus tôt qu'il ne falloit. Seigneur, me dit-elle, vous êtes ponctuel, et je vous en sais bon gré. Il est vrai que la chose en vaut bien la peine. J'ai vu notre jeune veuve, et nous nous sommes fort entretenues de vous. On m'a défendu de parler; mais j'ai pris tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plu, et vous allez devenir un heureux seigneur. Entre nous, la dame est un morceau tout appétissant : son mari n'a pas vécu long-temps avec elle; il n'a fait que passer comme une ombre; elle a tout le mérite d'une fille. La bonne vieille, sans doute, vouloit dire d'une de ces filles d'esprit qui savent vivre sans ennui dans le célibat.

L'héroïne du rendez-vous arriva bientôt en carrosse de louage comme le jour précédent, et vêtue de superbes habits. D'abord qu'elle parut dans la salle, je débutai par cinq ou six révé-

rences de petit-maître, accompagnées de leurs plus gracieuses contorsions. Après quoi je m'approchai d'elle d'un air très-familier, et lui dis : Ma princesse, vous voyez un seigneur qui en a dans l'aile. Votre image, depuis hier, s'offre incessamment à mon esprit, et vous avez expulsé (1) de mon cœur une duchesse qui commençoit à y prendre pied. Le triomphe est trop glorieux pour moi, répondit-elle en ôtant son voile ; mais je n'en ressens pas une joie pure. Un jeune seigneur aime le changement, et son cœur est, dit-on, plus difficile à garder que la pistole volante. Eh ! ma reine, repris-je, laissons là, s'il vous plaît, l'avenir ; ne songeons qu'au présent. Vous êtes belle, je suis amoureux. Si mon amour vous est agréable, engageons-nous sans réflexion. Embarquons-nous comme des matelots ; n'envisageons point les périls de la navigation, n'en regardons que les plaisirs.

En achevant ces paroles, je me jetai avec transport aux genoux de ma nymphe ; et, pour mieux imiter les petits-mâtres, je la pressai d'une manière pétulante de faire mon bonheur. Elle me

---

(1) Un seigneur *qui en a dans l'aile!* Une duchesse *expulsée* de son cœur ; ce langage à prétention est de mauvais goût ; mais il rend d'autant mieux le jargon d'un valet travesti en petit-maître.

parut un peu émue de mes instances, mais elle ne crut pas devoir s'y rendre encore, et me repoussant, Arrêtez-vous, me dit-elle, vous êtes trop vif; vous avez l'air libertin. J'ai bien peur que vous ne soyez un petit débauché. Fi donc, madame, m'écriai-je; pouvez-vous haïr ce qu'aiment les femmes hors du commun? Il n'y a plus que quelques bourgeoises qui se révoltent contre la débauche. C'en est trop, reprit-elle, je me rends à une raison si forte. Je vois bien qu'avec vous autres seigneurs les grimaces sont inutiles : il faut qu'une femme fasse la moitié du chemin. Apprenez donc votre victoire, ajouta-t-elle avec une apparence de confusion, comme si sa pudeur eût souffert de cet aveu; vous m'avez inspiré des sentiments que je n'ai jamais eus pour personne, et je n'ai plus besoin que de savoir qui vous êtes, pour me déterminer à vous choisir pour mon amant. Je vous crois un jeune seigneur, et même un honnête homme : cependant je n'en suis point assurée; et, quelque prévenue que je sois en votre faveur, je ne veux pas donner ma tendresse à un inconnu.

Je me souvins alors de quelle façon le valet de don Antonio m'avoit dit qu'il sortoit d'un pareil embarras; et voulant à son exemple passer pour mon maître, Madame, dis-je à ma veuve, je ne me défendrai point de vous apprendre mon nom;



il est assez beau pour mériter d'être avoué. Avez-vous entendu parler de don Mathias de Silva? Oui, répondit-elle; je vous dirai même que je l'ai vu chez une personne de ma connoissance. Quoique déjà effronté, je fus un peu troublé de cette réponse. Je me rassurai toutefois dans le moment; et, faisant force de génie pour me tirer de là, Eh bien! mon ange, repris-je, vous connoissez un seigneur.... que.... je connois aussi.... Je suis de sa maison, puisqu'il faut vous le dire. Son aïeul épousa la belle-sœur d'un oncle de mon père. Nous sommes, comme vous voyez, assez proches parents. Je m'appelle don César. Je suis fils unique de l'illustre don Fernand de Ribera, qui fut tué, il y a quinze ans, dans une bataille qui se donna sur les frontières de Portugal. Je vous ferois bien un détail de l'action; elle fut diablement vive; mais ce seroit perdre des moments précieux que l'amour veut que j'emploie plus agréablement.

Je devins pressant et passionné après ce discours; ce qui ne me mena pourtant à rien. Les faveurs que ma déesse me laissa prendre ne servirent qu'à me faire soupirer après celles qu'elle me refusa. La cruelle regagna son carrosse, qui l'attendoit à la porte. Je ne laissai pas néanmoins de me retirer très-satisfait de ma bonne fortune, bien que je ne fusse pas encore parfaitement heu-

reux. Si, disois-je en moi-même, je n'ai obtenu que des demi-bontés, c'est que ma dame est une personne qualifiée, qui n'a pas cru devoir céder à mes transports dans une première entrevue. La fierté de sa naissance a retardé mon bonheur; mais il n'est différé que de quelques jours. Il est bien vrai que je me représentai aussi que ce pouvoit être une matoise des plus raffinées. Cependant j'aimai mieux regarder la chose du bon côté que du mauvais, et je conservai l'avantageuse opinion que j'avois conçue de ma veuve. Nous étions convenus en nous quittant de nous revoir le surlendemain; et l'espérance de parvenir au comble de mes vœux, me donnoit un avant-goût des plaisirs dont je me flattois.

L'esprit plein des plus riantes images, je me rendis chez mon barbier. Je changeai d'habit, et j'allai joindre mon maître dans un tripot où je savois qu'il étoit. Je le trouvai engagé au jeu, et je m'aperçus qu'il gagnoit; car il ne ressembloit pas à ces joueurs froids qui s'enrichissent ou se ruinent sans changer de visage. Il étoit railleur et insolent dans la prospérité, et fort bourru dans la mauvaise fortune. Il sortit fort gai du tripot, et prit le chemin du *Théâtre du Prince*. Je le suivis jusqu'à la porte de la comédie; là, me mettant un ducat dans la main, Tiens, Gil Blas, me dit-il, puisque j'ai gagné aujourd'hui, je veux

que tu t'en ressentas : va te divertir avec tes camarades, et viens me prendre à minuit chez Arsénie, où je dois souper avec don Alexo Segiar. A ces mots, il rentra, et je demeurai à rêver avec qui je pourrois dépenser mon ducat, selon l'intention du fondateur. Je ne rêvai pas long-temps. Clarin, valet de don Alexo, se présenta tout à coup devant moi. Je le menai au premier cabaret, et nous nous y amusâmes jusqu'à minuit. De là nous nous rendîmes à la maison d'Arsénie, où Clarin avoit ordre aussi de se trouver. Un petit laquais nous ouvrit la porte, et nous fit entrer dans une salle basse, où la femme de chambre d'Arsénie et celle de Florimonde rioient à gorge déployée en s'entretenant ensemble, tandis que leurs maîtresses étoient en haut avec nos maîtres.

L'arrivée de deux vivants qui venoient de bien souper, ne pouvoit pas être désagréable à des soubrettes, et à des soubrettes de comédiennes encore : mais quel fut mon étonnement lorsque dans une de ces suivantes je reconnus ma veuve, mon adorable veuve, que je croyois comtesse ou marquise ! Elle ne parut pas moins étonnée de voir son cher don César de Ribera changé en valet de petit-maître. Nous nous regardâmes toutefois l'un l'autre sans nous déconcerter ; il nous prit même à tous deux une envie de rire, que nous ne pûmes nous empêcher de satisfaire. Après

quoi Laure ( c'est ainsi qu'elle s'appeloit ), me tirant à part tandis que Clarin parloit à sa compagne , me tendit gracieusement la main , et me dit tout bas : Touchez là , seigneur don César ; au lieu de nous faire des reproches réciproques , faisons-nous des compliments , mon ami ! Vous avez fait votre rôle à ravir , et je ne me suis point mal non plus acquittée du mien. Qu'en dites-vous ? Avouez que vous m'avez prise pour une de ces jolies femmes de qualité qui se plaisent à faire des équipées ? Il est vrai , lui répondis-je ; mais qui que vous soyez , ma reine , je n'ai point changé de sentiment en changeant de forme. Agréez , de grâce , mes services , et permettez que le valet de chambre de don Mathias achève ce que don César a si heureusement commencé. Va , reprit-elle , je t'aime encore mieux dans ton naturel qu'autrement. Tu es en homme ce que je suis en femme : c'est la plus grande louange que je puisse te donner. Je te reçois au nombre de mes adorateurs. Nous n'avons plus besoin du ministère de la vieille : tu peux venir ici me voir librement. Nous autres dames de théâtre , nous vivons sans contrainte et pêle-mêle avec les hommes. Je conviens qu'il y paroît quelquefois ; mais le public en rit , et nous sommes faites , comme tu sais , pour le divertir.

Nous en demeurâmes là , parce que nous n'é-

tions pas seuls. La conversation devint générale, vive, enjouée, et pleine d'équivoques claires. Chacun y mit du sien. La suivante d'Arsénie surtout, mon aimable Laure, brilla fort, et fit paroître beaucoup plus d'esprit que de vertu. D'un autre côté, nos maîtres et les comédiennes pousoient souvent de longs éclats de rire que nous entendions; ce qui suppose que leur entretien étoit aussi raisonnable que le nôtre. Si l'on eût écrit toutes les belles choses qui se dirent cette nuit chez Arsénie, on en auroit, je crois, composé un livre très-instructif pour la jeunesse. Cependant l'heure de la retraite, c'est-à-dire le jour, arriva : il fallut se séparer. Clarin suivit don Alexo, et je me retirai avec don Mathias.

## CHAPITRE VI.

*De l'entretien de quelques seigneurs sur les comédiens de la troupe du prince.*

Satire du Théâtre François sous des noms espagnols. — Application d'une fable de Phèdre.

CE jour-là, mon maître, à son lever, reçut un billet de don Alexo Segiar, qui lui mandoit de se rendre chez lui. Nous y allâmes, et nous trouvâmes avec lui le marquis de Zenette, et un autre jeune seigneur de bonne mine que je n'avois ja-

mais vu. Don Mathias, dit Segiar à mon patron, en lui présentant ce cavalier que je ne connoissois point, vous voyez don Pompeyo de Castro (1), mon parent. Il est presque dès son enfance à la cour de Pologne. Il arriva hier au soir à Madrid, et il s'en retourne dès demain à Varsovie. Il n'a que cette journée à me donner : je veux profiter d'un

---

(1) Dans les premières éditions de Gil Blas, celui qu'on introduit ici parloit du roi de Portugal comme existant alors, et qui n'auroit pu être que Henri 1<sup>er</sup>, nommé le *Prêtre-Roi*, couronné le 20 août 1578, mort le 26 janvier 1580. Cette époque précise dérangeoit la chronologie du roman de Gil Blas, et ne s'accordoit pas avec le reste de l'ouvrage. Nous verrons ci-après Gil Blas parler comme contemporain de cette révolution qui rétablit enfin sur le trône de Portugal le duc de Bragance, Jean IV, proclamé roi le 3 décembre 1640. Gil Blas auroit donc eu alors plus de cent ans, s'il avoit seulement vingt ans à l'époque de ce chapitre. Ce singulier anachronisme n'auroit pas pu être commis par un écrivain espagnol; et c'est une assez bonne preuve que Le Sage n'a point traduit ou imité un livre écrit en castillan.

Le Sage s'est fait à lui-même l'objection que l'on a cru devoir noter ici; et il a prétendu corriger cette faute, comme il l'avoit promis, en changeant le lieu de la scène et en faisant aller Pompeyo de Castro en Pologne et à Varsovie, au lieu de le conduire, comme d'abord, en Portugal et à Lisbonne. Mais si, par ce moyen, l'anachronisme a disparu, d'autres invraisemblances naissent dans cette histoire de cette correction même, comme on le verra tout à l'heure.

temps si précieux, et j'ai cru que pour le lui faire trouver agréable, j'avois besoin de vous et du marquis de Zenette. Là-dessus mon maître et le parent de don Alexo s'embrassèrent, et se firent l'un à l'autre force compliments. Je fus très-satisfait de ce que dit don Pompeyo ; il me parut avoir l'esprit solide et délié.

On dîna chez Segiar, et ces seigneurs, après le repas, jouèrent pour s'amuser jusqu'à l'heure de la comédie. Alors ils allèrent tous ensemble au *Théâtre du Prince*, voir représenter une tragédie nouvelle, qui avoit pour titre *la Reine de Carthage*. La pièce finie, ils revinrent souper au même endroit où ils avoient dîné ; et leur conversation roula d'abord sur le poème qu'ils venoient d'entendre, ensuite sur les acteurs. Pour l'ouvrage, s'écria don Mathias, je l'estime peu ; j'y trouve Énée encore plus fade que dans l'Énéide. Mais il faut convenir que la pièce a été jouée divinement. Qu'en pense le seigneur don Pompeyo ? Il n'est pas, ce me semble, de mon sentiment. Messieurs, dit ce cavalier en souriant, je vous ai vus tantôt si charmés de vos acteurs, et particulièrement de vos actrices, que je n'oserois vous avouer que j'en ai jugé tout autrement que vous. C'est fort bien fait, interrompit don Alexo en plaisantant, vos censures seroient ici fort mal reçues. Respectez nos actrices devant les trompettes de leur ré-

putation. Nous buvons tous les jours avec elles; nous les garantissons parfaites: nous en donnerons, si l'on veut, des certificats. Je n'en doute point, lui répondit son parent, vous en donneriez même de leurs vie et mœurs, tant vous me paraissez amis!

Vos comédiennes Polonoises, dit en riant le marquis de Zenette, sont sans doute beaucoup meilleures? Oui certainement, répliqua don Pompeyo, elles valent mieux. Il y en a du moins quelques-unes qui n'ont pas le moindre défaut. Celles-là, reprit le marquis, peuvent compter sur vos certificats? Je n'ai point de liaisons avec elles, repartit don Pompeyo. Je ne suis point de leurs débauches: je puis juger de leur mérite sans prévention. En bonne foi, poursuivit-il, croyez-vous avoir une troupe excellente? Non, parbleu, dit le marquis, je ne le crois pas, et je ne veux défendre qu'un très-petit nombre d'acteurs: j'abandonne tout le reste. Ne conviendrez-vous pas que l'actrice qui a joué le rôle de Didon est admirable? N'a-t-elle pas représenté cette reine avec toute la noblesse et tout l'agrément convenable à l'idée que nous en avons? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un spectateur, et lui fait sentir les mouvements de toutes les passions qu'elle exprime? On peut dire qu'elle est consommée dans les raffinements de la déclamation. Je demeure d'accord,



dit don Pompeyo , qu'elle sait émouvoir et toucher : jamais comédienne n'eut plus d'entrailles , et c'est une belle représentation ; mais ce n'est point une actrice sans défaut. Deux ou trois choses m'ont choqué dans son jeu. Veut-elle marquer de la surprise ? elle roule les yeux d'une manière outrée ; ce qui sied mal à une princesse. Ajoutez à cela qu'en grossissant le son de sa voix , qui est naturellement doux , elle en corrompt la douceur , et forme un creux assez désagréable. D'ailleurs , il m'a semblé dans plus d'un endroit de la pièce , qu'on pouvoit la soupçonner de ne pas trop bien entendre ce qu'elle disoit. J'aime mieux pourtant croire qu'elle étoit distraite , que de l'accuser de manquer d'intelligence.

A ce que je vois , dit alors don Mathias au censeur , vous ne seriez pas homme à faire des vers à la louange de nos comédiennes ? Pardonnez-moi , répondit don Pompeyo. Je découvre beaucoup de talent au travers de leurs défauts. Je vous dirai même que je suis enchanté de l'actrice qui a fait la suivante dans les intermèdes (1). Le beau

---

(1) Éloge de mademoiselle Desmares. Il nous seroit facile de donner la clef des noms des autres acteurs et actrices que Le Sage a voulu désigner ; mais ses portraits sont si outrés et si peu flatteurs , qu'il nous répugneroit d'en lever le voile lorsqu'il n'est pas tout-à-fait transparent.

naturel ! avec quelle grâce elle occupe la scène ! A-t-elle quelque bon mot à débiter, elle l'assaisonne d'un souris malin et plein de charmes, qui lui donne un nouveau prix. On pourroit lui reprocher qu'elle se livre quelquefois un peu trop à son feu, et passe les bornes d'une honnête hardiesse ; mais il ne faut pas être si sévère. Je voudrois seulement qu'elle se corrigéât d'une mauvaise habitude. Souvent, au milieu d'une scène, dans un endroit sérieux, elle interrompt tout à coup l'action, pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le parterre l'applaudit dans ces moments mêmes : cela est heureux.

Et que pensez-vous des hommes ? interrompit le marquis : vous devez tirer sur eux à cartouches, puisque vous n'épargnez pas les femmes. Non, dit don Pompeyo ; j'ai trouvé quelques jeunes acteurs qui promettent, et je suis surtout assez content de ce gros comédien qui a joué le rôle du premier ministre de Didon. Il récite très-naturellement, et c'est ainsi qu'on déclame en Pologne (1). Si vous êtes satisfait de ceux-là, dit Segiar, vous

---

(1) On suppose qu'à cette époque il y auroit eu un spectacle et des acteurs à Varsovie ; c'est ce qui n'étoit pas. Première invraisemblance, que nous avons fait pressentir ci-dessus, page 308.

devez être charmé de celui qui a fait le personnage d'Énée. Ne vous a-t-il pas paru un grand comédien, un acteur original ? Fort original, répondit le censeur ; il a des tons qui lui sont particuliers, et il en a de bien aigus. Presque toujours hors de la nature, il précipite les paroles qui renferment le sentiment, et appuie sur les autres ; il fait même des éclats sur des conjonctions. Il m'a fort diverti, et particulièrement lorsqu'il exprimoit à son confident la violence qu'il se faisoit d'abandonner sa princesse : on ne sauroit témoigner de la douleur plus comiquement. Tout beau, cousin ! répliqua don Alexo ; tu nous ferois croire à la fin qu'on n'est pas de trop bon goût à la cour de Pologne. Sais-tu bien que l'acteur dont nous parlons est un sujet rare ? N'as-tu pas entendu les battements de mains qu'il a excités ? Cela prouve qu'il n'est pas si mauvais. Cela ne prouve rien, répartit don Pompeyo. Messieurs, ajouta-t-il, laissons là, je vous prie, les applaudissements du parterre ; il en donne souvent aux acteurs fort mal à propos. Il applaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phèdre nous l'apprend par une fable ingénieuse. Permettez-moi de vous la rapporter : la voici.

Tout le peuple d'une ville s'étoit assemblé dans une grande place, pour voir jouer des panto-

mimes. Parmi ces acteurs, il y en avoit un qu'on applaudissoit à chaque moment. Ce bouffon, sur la fin du jeu, voulut fermer le théâtre par un spectacle nouveau. Il parut seul sur la scène, se baissa, se couvrit la tête de son manteau, et se mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de manière qu'on s'imagina qu'il en avoit un véritablement sous ses habits. On lui cria de secouer son manteau et sa robe; ce qu'il fit: et, comme il ne se trouva rien dessous, les applaudissements se renouvelèrent avec plus de fureur dans l'assemblée. Un paysan, qui étoit du nombre des spectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration. Messieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmés de ce bouffon; il n'est pas si bon acteur que vous le croyez. Je sais mieux faire que lui le cochon de lait; et, si vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. Le peuple, prévenu en faveur du pantomime, se rassembla le jour suivant en plus grand nombre, et plutôt pour siffler le paysan, que pour voir ce qu'il savoit faire. Les deux rivaux parurent sur le théâtre. Le bouffon commença, et fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois s'étant baissé à son tour, et enveloppé de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenoit sous son bras, et lui fit pousser des cris perçants. Cependant l'as-

sistance ne laissa pas de donner le prix au pantomime, et chargea de huées le paysan, qui, montrant tout à coup le cochon de lait aux spectateurs, Messieurs, leur dit-il, ce n'est pas moi que vous sifflez, c'est le cochon lui-même. Voyez quels juges vous êtes (1)!

---

(1) Tout le monde connoît cette fable de Phèdre. Elle n'a jamais été rendue en françois avec plus de précision et de vérité que dans ce passage de Gil Blas. Cependant, même avant Le Sage, Boursault avoit imité Phèdre en vers moins élégants qu'ils ne sont naturels, et dont on croit pouvoir enrichir cette note. Le lecteur aimera peut-être à comparer les deux manières.

*La Prévention, fable.*

Autrefois les tribuns établirent à Rome

Deux troupes de comédiens :

(Le besoin de rimer m'oblige à dire comme

A Paris les François et les Italiens.)

L'une et l'autre avec un grand zèle

Tâchoient à renvoyer les auditeurs contents.

Mais dans l'une des deux, n'importe dans laquelle,

Présidoit Roscius, si célèbre en son temps.

Ses gestes, son air, sa parole,

Rendoient en sa faveur le monde prévenu ;

Et quiconque après lui jouoit un même rôle,

S'il n'étoit fort habile, étoit fort mal venu.

Un jour que dans certaine pièce

Il grognoit à peu près comme un petit cochon,

Un rôle si nouveau parut en son espèce

A tous les spectateurs admirablement bon.

Rome étoit une ville en curieux féconde ;

Et chacun allant voir cela :

Cousin, dit don Alexo, ta fable est un peu vive! Néanmoins, malgré ton cochon de lait, nous n'en démordrons pas. Changeons de matière, poursuivit-il; celle-ci m'ennuie. Tu pars donc demain, quelque envie que j'aie de te posséder

---

« Roscius, disoit-on, est le seul homme au monde

» Capable de ce rôle-là. »

Pendant que Roscius, ayant le vent en poupe,

Causoit tant de plaisir et d'admiration,

Un des acteurs de l'autre troupe

S'avisa d'une invention

Qui montre clairement que la prévention

A toujours l'ignorance en croupe.

Il dit que c'étoit un abus

De croire Roscius un si merveilleux homme;

Et fit même afficher aux carrefours de Rome

Qu'il feroit le cochon moins mal que Roscius.

Les Romains étonnés d'une pareille affiche,

Et qu'avec Roscius il fit comparaison,

Furent tous l'écouter plus pour lui faire niche

Que pour voir s'il avoit raison.

Dès le moment qu'ils l'entendirent,

Ce fut de toutes parts un murmure confus;

Mille gens prévenus l'un à l'autre se dirent :

« Eh fi! ce n'est pas Roscius. »

Il demande par grâce à poursuivre son rôle;

Mais ses efforts sont superflus,

A peine grogne-t-il que chacun le contrôle,

Et crie à haute voix : « Ce n'est pas Roscius! »

Enfin, dans un courroux extrême,

Tirant un vrai cochon de dessous son manteau,

A qui, pour réussir dans un tel stratagème,

Il tiroit sourdement la peau,

« Roscius, leur dit-il, dont l'esprit est si beau,

» Fait donc mieux le cochon, que le cochon lui-même! »

plus long-temps? Je voudrois, répondit son parent, pouvoir faire ici un plus long séjour; mais je ne le puis, je vous l'ai déjà dit; je suis venu à la cour d'Espagne pour une affaire d'état. Je parlai hier, en arrivant, au premier ministre; je dois le voir encore demain matin, et je partirai un moment après pour m'en retourner à Varsovie. Te voilà devenu polonois, répliqua Segiar, et, selon toutes les apparences, tu ne reviendras point demeurer à Madrid! Je crois que non, repartit don Pompeyo; j'ai le bonheur d'être aimé du roi de Pologne; j'ai beaucoup d'agrémens à sa cour. Quelque bonté pourtant qu'il ait pour moi, croiriez-vous que j'ai été sur le point de sortir pour jamais de ses états? Eh! par quelle aventure? dit le marquis. ConteZ-nous cela, je vous prie. Très-volontiers, répondit don Pompeyo; et c'est en même temps mon histoire dont je vais vous faire le récit.

---

Quand on juge avec passion,  
En tous lieux, en tous temps mêmes choses arrivent;  
C'est un guide trompeur que la prévention,  
Elle égare ceux qui la suivent.

BOURSAULT.

J'en suis fâché pour le poète, mais il est demeuré ici fort au-dessous du prosateur. Il s'est permis plusieurs chevilles, des mots répétés, ou impropres, etc. Par malheur, La Fontaine n'a pas touché à ce sujet.

## CHAPITRE VII.

*Histoire de don Pompeyo de Castro.*

Jalousie odieuse. — Duel singulier. — Combat de générosité.

**DON** Alexo, poursuivit-il, sait qu'au sortir de mon enfance je voulus prendre le parti des armes, et que, voyant notre pays tranquille, j'allai en Pologne, à qui les Turcs venoient alors de déclarer la guerre. Je me fis présenter au roi, qui me donna de l'emploi dans son armée. J'étois un cadet des moins riches d'Espagne; ce qui m'imposoit la nécessité de me signaler par des exploits qui m'attirassent l'attention du général. Je fis si bien mon devoir, qu'après une assez longue guerre, la paix ayant été faite, le roi, sur les bons témoignages que les officiers généraux lui rendirent de moi, me gratifia d'une pension considérable. Sensible à la générosité de ce monarque, je ne perdois pas une occasion de lui en témoigner ma reconnaissance par mon assiduité. J'étois devant lui à toutes les heures où il est permis de se présenter à ses regards. Par cette conduite, je me fis insensiblement aimer de ce prince, et j'en reçus de nouveaux bienfaits.

Un jour que je me distinguai dans une course



de bague et dans un combat de taureaux (1) qui la précéda , toute la cour loua ma force et mon adresse; et lorsque , comblé d'applaudissemens , je fus de retour chez moi , j'y trouvai un billet par lequel on me mandoit qu'une dame dont la conquête devoit plus me flatter que tout l'honneur que je m'étois acquis ce jour-là , souhaitoit de m'entretenir , et que je n'avois à l'entrée de la nuit , qu'à me rendre à certain lieu qu'on me marquoit. Cette lettre me fit plus de plaisir que toutes les louanges qu'on m'avoit données , et je m'imaginai que la personne qui m'écrivait devoit être une femme de la première qualité. Vous jugez bien que je volai au rendez-vous ! Une vieille qui m'y attendoit pour me servir de guide , m'introduisit par une petite porte du jardin dans une grande maison , et m'enferma dans un riche cabinet , en me disant : demeurez ici ; je vais avertir ma maîtresse de votre arrivée. J'aperçus bien des choses précieuses dans ce cabinet qu'éclairaient une grande quantité de bougies ; mais je n'en con-

---

(1) Les courses de bague et les combats de taureaux étoient les divertissemens et les spectacles favoris des grands et du peuple en Espagne et en Portugal; mais on n'a pas d'idée qu'il y ait jamais eu des *taurédors* en Pologne, où le lieu de la scène se trouve transporté. Voulant corriger une faute, Le Sage en commet plusieurs autres :

Souvent la peur d'un mal nous conduit dans un pire.

sidérai la magnificence, que pour me confirmer dans l'opinion que j'avois déjà conçue de la noblesse de la dame. Si tout ce que je voyois sembloit m'assurer que ce ne pouvoit être qu'une personne du premier rang, quand elle parut elle acheva de me le persuader par son air noble et majestueux. Cependant ce n'étoit pas ce que je pensois.

Seigneur cavalier, me dit-elle, après la démarche que je fais en votre faveur, il seroit inutile de vouloir vous cacher que j'ai de tendres sentiments pour vous. Le mérite que vous avez fait paroître aujourd'hui devant toute la cour, ne me les a point inspirés ; il en précipite seulement le témoignage. Je vous ai vu plus d'une fois ; je me suis informée de vous, et le bien qu'on m'en a dit m'a déterminée à suivre mon penchant. Ne croyez pas, poursuivit-elle, avoir fait la conquête d'une altesse, je ne suis que la veuve d'un simple officier des gardes du roi ; mais ce qui rend votre victoire glorieuse, c'est la préférence que je vous donne sur un des plus grands seigneurs du royaume. Le prince de Radzivil m'aime, et n'épargne rien pour me plaire. Il n'y peut toutefois réussir, et je ne souffre ses empressements que par vanité.

Quoique je visse bien, à ce discours, que j'avois affaire à une coquette, je ne laissai pas de savoir bon gré de cette aventure à mon étoile. Dona Hor-

tensia (c'est ainsi que se nommoit la dame) étoit encore dans sa première jeunesse, et sa beauté m'éblouit. De plus, on m'offroit la possession d'un cœur qui se refusoit aux soins d'un prince : quel triomphe pour un cavalier espagnol ! Je me prosternai aux pieds d'Hortense, pour la remercier de ses bontés. Je lui dis tout ce qu'un homme galant pouvoit lui dire, et elle eut lieu d'être satisfaite des transports de reconnoissance que je fis éclater. Aussi nous séparâmes-nous tous deux les meilleurs amis du monde, après être convenus que nous nous verrions tous les soirs que le prince ne pourroit venir chez elle ; ce qu'on promit de me faire savoir très-exactement. On n'y manqua pas, et je devins enfin l'Adonis de cette nouvelle Vénus.

Mais les plaisirs de la vie ne sont pas d'éternelle durée. Quelques mesures que prît la dame pour dérober la connoissance de notre commerce à mon rival, il ne laissa pas d'apprendre tout ce qu'il nous importoit fort qu'il ignorât : une servante mécontente le mit au fait. Ce seigneur, naturellement généreux, mais fier, jaloux et violent, fut indigné de mon audace. La colère et la jalousie lui troublèrent l'esprit ; et, ne consultant que sa fureur, il résolut de se venger de moi d'une manière infâme. Une nuit que j'étois chez Hortense, il vint m'attendre à la petite porte du jardin, avec

tous ses valets armés de bâtons. Dès que je sortis, il me fit saisir par ces misérables, et leur ordonna de m'assommer. Frappez, leur dit-il ; que le téméraire périsse sous vos coups ! c'est ainsi que je veux punir son insolence. Il n'eut pas achevé ces paroles, que ses gens m'assaillirent tous ensemble, et me donnèrent tant de coups de bâton, qu'ils m'étendirent sans sentiment sur la place ; après quoi ils se retirèrent avec leur maître, pour qui cette cruelle exécution avoit été un spectacle bien doux (1). Je demurai le reste de la nuit dans l'état où ils m'avoient mis. A la pointe du jour il passa près de moi quelques personnes qui, s'apercevant que je respirois encore, eurent la charité de me porter chez un chirurgien. Par bonheur mes blessures ne se trouvèrent pas mortelles, et je tombai entre les mains d'un habile homme qui

---

(1) Ce récit est fondé sans doute sur un événement réel. On ne permettroit pas au romancier le plus hardi d'imaginer un pareil trait d'atrocité et de bassesse, et d'en salir un nom illustre. Il y a eu parmi les grands plus d'un homme capable de sacrifier tout pour se venger ainsi : la fin de cette histoire en répare un peu le début, et prouve qu'en effet le prince Radzivil étoit, comme le dit l'auteur, *naturellement généreux* ; mais quelle *générosité* que celle qui se concilie avec de pareils attentats ! Quel avertissement terrible contre l'ivresse des hauts rangs, quand elle est irritée par l'ivresse des passions !

me guérit en deux mois parfaitement. Au bout de ce temps-là je reparus à la cour, et repris mes premières brisées, excepté que je ne retournai plus chez Hortense, qui de son côté ne fit aucune démarche pour me revoir, parce que le prince, à ce prix-là, lui avoit pardonné son infidélité.

Comme mon aventure n'étoit ignorée de personne, et que je ne passois pas pour un lâche, tout le monde s'étonnoit de me voir aussi tranquille que si je n'eusse pas reçu un affront, car je ne disois pas ce que je pensois, et je semblois n'avoir aucun ressentiment. On ne savoit que s'imaginer de ma fausse insensibilité. Les uns croyoient que, malgré mon courage, le rang de l'offenseur me tenoit en respect et m'obligeoit à dévorer l'offense; les autres, avec plus de raison, se défioient de mon silence, et regardoient comme un calme trompeur la situation paisible où je paroissais être. Le roi jugea comme ces derniers, que je n'étois pas homme à laisser un outrage impuni, et que je ne manquerois pas de me venger sitôt que j'en trouverois une occasion favorable. Pour savoir s'il devinoit ma pensée, il me fit entrer un jour dans son cabinet, où il me dit : Don Pompeyo, je sais l'accident qui vous est arrivé, et je suis surpris, je l'avoue, de votre tranquillité : vous dissimulez certainement. Sire, lui répondis-je, j'ignore qui peut être l'offenseur ;

j'ai été attaqué la nuit par des gens inconnus : c'est un malheur dont il faut bien que je me console. Non, non, répliqua le roi ; je ne suis point la dupe de ce discours peu sincère : on m'a tout dit. Le prince de Radzivil vous a mortellement offensé. Vous êtes noble et castillan, je sais à quoi ces deux qualités vous engagent : vous avez formé la résolution de vous venger. Faites-moi confiance du parti que vous avez pris ; je le veux. Ne craignez point de vous repentir de m'avoir confié votre secret.

Puisque votre majesté me l'ordonne, lui repartis-je, il faut donc que je lui découvre mes sentiments. Oui, seigneur, je songe à tirer vengeance de l'affront qu'on m'a fait. Tout homme qui porte un nom pareil au mien en est comptable à sa race. Vous savez l'indigne traitement que j'ai reçu, et je me propose d'assassiner le prince, pour me venger d'une manière qui réponde à l'offense. Je lui plongerai un poignard dans le sein, ou lui casserai la tête d'un coup de pistolet, et je me sauverai, si je puis, en Espagne. Voilà quel est mon dessein.

Il est violent, dit le roi ; néanmoins je ne saurois le condamner, après le cruel outrage que Radzivil vous a fait. Il est digne du châtiment que vous lui réservez. Mais n'exécutez pas si tôt votre entreprise ; laissez-moi chercher un tempérament

pour vous accommoder tous deux. Ah ! seigneur, m'écriai-je avec chagrin, pourquoi m'avez-vous obligé de vous révéler mon secret ? Quel tempérament peut.... Si je n'en trouve-pas qui vous satisfasse, interrompit-il, vous pourrez faire ce que vous avez résolu. Je ne prétends point abuser de la confiance que vous m'avez faite. Je ne trahirai point votre honneur ; soyez sans inquiétude là-dessus.

J'étois assez en peine de savoir par quel moyen le roi prétendoit terminer cette affaire à l'amiable : voici comme il s'y prit. Il entretint en particulier mon rival. Prince, lui dit-il, vous avez offensé don Pompeyo de Castro. Vous n'ignorez pas que c'est un homme d'une naissance illustre, un cavalier que j'aime et qui m'a bien servi. Vous lui devez une satisfaction. Je ne suis pas d'humeur à la lui refuser, répondit le prince. S'il se plaint de mon emportement, je suis prêt à lui en faire raison par la voie des armes. Il faut une autre réparation, reprit le roi ; un gentilhomme espagnol entend trop bien le point d'honneur, pour vouloir se battre noblement avec un lâche assassin. Je ne puis vous appeler autrement ; et vous ne sauriez expier l'indignité de votre action, qu'en présentant vous-même un bâton à votre ennemi, et qu'en vous offrant à ses coups. O ciel ! s'écria mon rival : quoi ! sire, vous voulez qu'un homme de

mon rang s'abaisse, qu'il s'humilie devant un simple cavalier, et qu'il en reçoive même des coups de bâton ! Non, repartit le monarque, j'obligerai don Pompeyo à me promettre qu'il ne vous frappera point. Demandez-lui seulement pardon de votre violence en lui présentant un bâton ; c'est tout ce que j'exige de vous. Et c'est trop attendre de moi, sire, interrompit brusquement Radzivil : j'aime mieux demeurer exposé aux traits cachés que son ressentiment me prépare. Vos jours me sont chers, dit le roi, et je voudrais que cette affaire n'eût point de mauvaises suites. Pour la finir avec moins de désagrément pour vous, je serai seul témoin de cette satisfaction que je vous ordonne de faire à l'Espagnol.

Le roi eut besoin de tout le pouvoir qu'il avoit sur le prince, pour obtenir de lui qu'il fit une démarche si mortifiante. Ce monarque pourtant en vint à bout : ensuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venoit d'avoir avec mon ennemi, et me demanda si je serois content de la réparation dont ils étoient convenus tous deux. Je répondis qu'oui ; et je donnai ma parole que, bien loin de frapper l'offenseur, je ne prendrois pas même le bâton qu'il me présenteroit. Cela étant réglé de cette sorte, le prince et moi nous nous trouvâmes un jour à certaine heure chez le roi, qui s'enferma dans son cabinet avec nous.



Allons, dit-il à Radzivil, reconnoissez votre faute, et méritez qu'on vous la pardonne! Alors mon ennemi me fit des excuses, et me présenta un bâton qu'il avoit à la main. Don Pompeyo, me dit le monarque en ce moment, prenez ce bâton, et que ma présence ne vous empêche pas de satisfaire votre honneur outragé! Je vous rends la parole que vous m'avez donnée de ne point frapper votre ennemi. Non, seigneur, lui répondis-je, il suffit qu'il se mette en état de recevoir des coups de bâton : un Espagnol offensé n'en demande pas davantage. Eh bien! reprit le roi, puisque vous êtes content de cette satisfaction, vous pouvez présentement tous deux suivre la franchise d'un procédé régulier. Mesurez vos épées, pour terminer noblement votre querelle. C'est ce que je désire avec ardeur, s'écria le prince d'un ton brusque; et cela seul est capable de me consoler de la honteuse démarche que je viens de faire.

A ces mots, il sortit plein de rage et de confusion; et, deux heures après, il m'envoya dire qu'il m'attendoit dans un endroit écarté. Je m'y rendis, et je trouvai ce seigneur disposé à se bien battre. Il n'avoit pas quarante-cinq ans; il ne manquoit ni de courage ni d'adresse : on peut dire que la partie étoit égale entre nous. Venez, don Pompeyo, me dit-il, finissons ici notre diffé-

rend. Nous devons l'un et l'autre être en fureur, vous, du traitement que je vous ai fait, et moi, de vous en avoir demandé pardon. En achevant ces paroles, il mit si brusquement l'épée à la main, que je n'eus pas le temps de lui répondre. Il me poussa d'abord très-vivement ; mais j'eus le bonheur de parer tous les coups qu'il me porta. Je le poussai à mon tour : je sentis que j'avois affaire à un homme qui savoit aussi bien se défendre qu'attaquer ; et je ne sais ce qu'il en seroit arrivé, s'il n'eût pas fait un faux pas en reculant, et ne fût tombé à la renverse. Je m'arrêtai aussitôt, et dis au prince : Relevez-vous ! Pourquoi m'épargner ? répondit-il ; votre pitié me fait injure. Je ne veux point, lui répliquai-je, profiter de votre malheur ; je ferois tort à ma gloire. Encore une fois, relevez-vous, et continuons notre combat.

Don Pompeyo, dit-il en se relevant, après ce trait de générosité, l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Que diroit-on de moi, si je vous perçois le cœur ? Je passerois pour un lâche d'avoir arraché la vie à un homme qui me la pouvoit ôter. Je ne puis donc plus m'armer contre vos jours, et je sens que la reconnoissance fait succéder de doux transports aux mouvements furieux qui m'agitoient. Don Pompeyo, continuait-il, cessons de nous haïr l'un l'autre. Passons même plus avant ; soyons amis. Ah ! seigneur,

m'écriai-je, j'accepte avec joie une proposition si agréable. Je vous voue une amitié sincère; et, pour commencer à vous en donner des marques, je vous promets de ne plus remettre le pied chez dona Hortensia, quand elle voudroit me revoir. C'est moi, dit-il, qui vous cède cette dame; il est plus juste que je vous l'abandonne, puisqu'elle a naturellement de l'inclination pour vous. Non, non, interrompis-je; vous l'aimez. Les bontés qu'elle auroit pour moi pourroient vous faire de la peine; je les sacrifie à votre repos. Ah! trop généreux Castillan, reprit Radzivil en me serrant entre ses bras, vos sentiments me charment. Qu'ils produisent de remords dans mon âme! Avec quelle douleur, avec quelle honte je me rappelle l'outrage que vous avez reçu! La satisfaction que je vous en ai faite dans la chambre du roi me paroît trop légère en ce moment. Je veux mieux réparer cette injure; et, pour en effacer entièrement l'infamie, je vous offre une de mes nièces, dont je puis disposer. C'est une riche héritière, qui n'a pas quinze ans, et qui est encore plus belle que jeune.

Je fis là-dessus au prince tous les compliments que l'honneur d'entrer dans son alliance me put inspirer, et j'épousai sa nièce peu de jours après. Toute la cour félicita ce seigneur d'avoir fait la fortune d'un cavalier qu'il avoit couvert d'igno-

minie, et mes amis se réjouirent avec moi de l'heureux dénoûment d'une aventure qui devoit avoir une plus triste fin. Depuis ce temps, messieurs, je vis agréablement à Varsovie; je suis aimé de mon épouse, et j'en suis encore amoureux. Le prince Radzivil me donne tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié, et j'ose me vanter d'être assez bien dans l'esprit du roi de Pologne. L'importance du voyage que je fais par son ordre à Madrid m'assure de son estime.

---

## CHAPITRE VIII.

*Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition.*

Faux billets doux. — Imposture justement punie.

TELLE fut l'histoire que don Pompeyo raconta, et que nous entendîmes, le valet de don Alexo et moi, bien qu'on eût pris la précaution de nous renvoyer avant qu'il en commençât le récit. Au lieu de nous retirer, nous nous étions arrêtés à la porte, que nous avions laissée entr'ouverte, et de là nous n'en avons pas perdu un mot. Après cela, ces seigneurs continuèrent de boire; mais ils ne poussèrent pas la débauche jusqu'au jour, attendu que don Pompeyo, qui devoit parler le matin au

premier ministre, étoit bien aise auparavant de se reposer un peu. Le marquis de Zenette et mon maître embrassèrent ce cavalier, lui dirent adieu, et le laissèrent avec son parent.

Nous nous couchâmes pour le coup avant le lever de l'aurore, et don Mathias, à son réveil, me chargea d'un nouvel emploi. Gil Blas, me dit-il, prends du papier et de l'encre pour écrire deux ou trois lettres que je veux te dicter; je te fais mon secrétaire. Bon! dis-je en moi-même, surcroît de fonctions. Comme laquais, je suis mon maître partout; comme valet de chambre, je l'habille; et j'écrirai sous lui comme secrétaire: le ciel en soit loué! Je vais, comme la triple Hécate, faire trois personnages différents. Tu ne sais pas, continua-t-il, quel est mon dessein? Le voici: mais sois discret; il y va de ta vie. Comme je trouve quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes, je veux, pour leur damer le pion, avoir dans mes poches de fausses lettres de femmes que je leur lirai. Cela me divertira pour un moment; et plus heureux que ceux de mes pareils qui ne font des conquêtes que pour avoir le plaisir de les publier, j'en publierai que je n'aurai pas eu la peine de faire. Mais, ajouta-t-il, déguise ton écriture de manière que les billets ne paroissent pas tous d'une même main.

Je pris donc du papier, une plume et de l'encre,

et je me mis en devoir d'obéir à don Mathias, qui me dicta d'abord un poulet dans ces termes : « Vous ne vous êtes point trouvé cette nuit au » rendez-vous. Ah ! don Mathias, que direz-vous » pour vous justifier ? Quelle étoit mon erreur ! et » que vous me punissez bien d'avoir eu la vanité » de croire que tous les amusements et toutes les » affaires du monde devoient céder au plaisir de » voir dona Clara de Mendocce ! » Après ce billet, il m'en fit écrire un autre, comme d'une femme qui lui sacrifioit un prince ; et un autre enfin, par lequel une dame lui mandoit que si elle étoit assurée qu'il fût discret, elle feroit avec lui le voyage de Cythère. Il ne se contentoit pas de me dicter de si belles lettres, il m'obligeoit de mettre au bas des noms de personnes qualifiées. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner que je trouvois cela très-délicat ; mais il me pria de ne lui donner des avis que lorsqu'il m'en demanderoit. Je fus obligé de me taire, et d'expédier ses commandements. Cela fait, il se leva, et je l'aidai à s'habiller. Il mit les lettres dans ses poches ; il sortit ensuite. Je le suivis, et nous allâmes dîner chez don Juan de Moncade, qui régaloit ce jour-là cinq ou six cavaliers de ses amis.

On y fit grande chère ; et la joie, qui est le meilleur assaisonnement des festins, régna dans le repas. Tous les convives contribuèrent à égayer

la conversation, les uns par des plaisanteries, et les autres en racontant des histoires dont ils se disoient les héros. Mon maître ne perdit pas une si belle occasion de faire valoir les lettres qu'il m'avoit fait écrire. Il les lut à haute voix, et d'un air si imposant, qu'à l'exception de son secrétaire tout le monde peut-être en fut la dupe. Parmi les cavaliers devant qui se faisoit effrontément cette lecture, il y en avoit un qu'on appelloit don Lope de Velasco. Celui-ci, homme fort grave, au lieu de se réjouir comme les autres des prétendues bonnes fortunes du lecteur, lui demanda froidement si la conquête de dona Clara lui avoit coûté beaucoup. Moins que rien, lui répondit don Mathias; elle a fait toutes les avances. Elle me voit à la promenade; je lui plais. On me suit par son ordre; on apprend qui je suis. Elle m'écrit, et me donne rendez-vous chez elle à une heure de la nuit où tout repositoit dans sa maison. Je m'y trouvais; on m'introduisit dans son appartement.... Je suis trop discret pour vous dire le reste.

A ce récit laconique, le seigneur de Velasco fit paroître une grande altération sur son visage. Il ne fut pas difficile de s'apercevoir de l'intérêt qu'il prenoit à la dame en question. Tous ces billets, dit-il à mon maître en le regardant d'un air furieux, sont absolument faux, et surtout celui que vous vous vantez d'avoir reçu de dona Clara de

Mendoce. Il n'y a point en Espagne de fille plus réservée qu'elle. Depuis deux ans, un cavalier qui ne vous cède ni en naissance ni en mérite personnel, met tout en usage pour s'en faire aimer. A peine en a-t-il obtenu les plus innocentes faveurs; mais il peut se flatter que, si elle étoit capable d'en accorder d'autres, ce ne seroit qu'à lui seul. Eh! qui vous dit le contraire? interrompit don Mathias d'un air railleur. Je conviens avec vous que c'est une fille très-honnête. De mon côté, je suis un fort honnête garçon. Par conséquent vous devez être persuadé qu'il ne s'est rien passé entre nous que de très-honnête. Ah! c'en est trop, interrompit don Lope à son tour; laissons là les railleries. Vous êtes un imposteur. Jamais dona Clara ne vous a donné de rendez-vous la nuit. Je ne puis souffrir que vous osiez noircir sa réputation. Je suis aussi trop discret pour vous dire le reste. En achevant ces mots, il rompit en visière à toute la compagnie, et se retira d'un air qui me fit juger que cette affaire pourroit bien avoir de mauvaises suites. Mon maître, qui étoit assez brave pour un seigneur de son caractère, méprisa les menaces de don Lope. Le fat! s'écria-t-il en faisant un éclat de rire. Les chevaliers errants soutenoient la beauté de leurs maîtresses; il veut, lui, soutenir la sagesse de la sienne: cela me parôit encore plus extravagant.



La retraite de Velasco, à laquelle Moncade avoit en vain voulu s'opposer, ne troubla point la fête. Les cavaliers, sans y faire beaucoup d'attention, continuèrent de se réjouir, et ne se séparèrent qu'à la pointe du jour suivant. Nous nous couchâmes, mon maître et moi, sur les cinq heures du matin. Le sommeil m'accabloit, et je comptois de bien dormir; mais je comptois sans mon hôte, ou plutôt sans notre portier, qui vint me réveiller une heure après, pour me dire qu'il y avoit à la porte un garçon qui me demandoit. Ah! maudit portier, m'écriai-je en bâillant, songez-vous que je viens de me mettre au lit tout à l'heure? Dites à ce garçon que je repose, et qu'il revienne tantôt. Il veut, me répliqua-t-il, vous parler en ce moment; il assure que la chose presse. A ces mots je me levai; je mis seulement mon haut-de-chausses et mon pourpoint, et j'allai, en jurant, trouver le garçon qui m'attendoit. Ami, lui dis-je, apprenez-moi, s'il vous plaît, quelle affaire pressante me procure l'honneur de vous voir de si grand matin. J'ai, me répondit-il, une lettre à donner en main propre au seigneur don Mathias, et il faut qu'il la lise tout présentement; cela est de la dernière conséquence pour lui: je vous prie de m'introduire dans sa chambre. Comme je crus qu'il s'agissoit d'une affaire importante, je pris la liberté d'aller réveiller mon

maître. Pardon, lui dis-je, si j'interromps votre repos; mais l'importance.... Que me veux-tu? interrompit-il brusquement. Seigneur, lui dit alors le garçon qui m'accompagnoit, c'est une lettre que j'ai à vous rendre de la part de don Lope de Velasco. Don Mathias prit le billet, l'ouvrit; et après l'avoir lu, dit au valet de don Lope : Mon enfant, je ne me lèverois jamais avant midi, quelque partie de plaisir qu'on me pût proposer; juge si je me lèverai à six heures du matin pour me battre! Tu peux dire à ton maître que s'il est encore à midi et demi dans l'endroit où il m'attend, nous nous y verrons; va lui porter cette réponse. A ces mots il s'enfonça dans son lit, et ne tarda guère à se rendormir.

Il se leva et s'habilla fort tranquillement entre onze heures et midi; puis il sortit, en me disant qu'il me dispensoit de le suivre; mais j'étois trop tenté de voir ce qu'il deviendroit, pour lui obéir. Je marchai sur ses pas jusqu'au pré de Saint-Jérôme, où j'aperçus don Lope de Velasco qui l'attendoit de pied ferme. Je me cachai pour les observer tous deux; et voici ce que je remarquai de loin. Ils se joignirent et commencèrent à se battre un moment après. Leur combat fut long. Ils se poussèrent tour à tour l'un l'autre avec beaucoup d'adresse et de vigueur. Cependant la victoire se déclara pour don Lope : il perça mon maître, l'étendit par terre,

et s'enfuit fort satisfait de s'être si bien vengé (1). Je courus au malheureux don Mathias ; je le trouvais sans connoissance et presque déjà sans vie. Ce spectacle m'attendrit, et je ne pus m'empêcher de pleurer une mort à laquelle, sans y penser, j'avois servi d'instrument. Néanmoins, malgré ma douleur, je ne laissai pas de songer à mes petits intérêts. Je m'en retournai promptement à l'hôtel sans rien dire ; je fis un paquet de mes hardes, où je mis par mégarde quelques nippes

---

(1) Voilà un des exemples de cette justice privée, que l'on se rend par le duel, quand on ne peut pas recourir à la véritable justice. C'est la suite de cet esprit de barbarie gothique, dont la chevalerie a infecté l'Europe, et qui accuse encore l'imperfection de nos lois et la cruelle absurdité des mœurs de nos peuples modernes. Dans le chef-d'œuvre de Clarisse, Lovelace périt aussi par le dénouement d'un duel ; mais Lovelace et don Mathias, s'ils s'étoient mieux battus, auroient été vainqueurs ; et le crime auroit triomphé ; et la vertu et la raison auroient été punies. Et les auteurs, au lieu de s'élever et de tonner contre cette subversion de toutes les idées et de tous les principes, sont aveuglés, par la coutume, au point d'y conformer leurs préceptes et leurs ouvrages ! C'est un des grands abus qui soient à réformer, et qui a été consacré malheureusement parmi nous par le succès du *Cid*, chef-d'œuvre de Corneille, tiré aussi de l'espagnol. Nous en parlerons plus au long dans l'*Esprit de Pierre Corneille*, que nous allons donner pour servir de supplément au recueil de ses chefs-d'œuvre dramatiques et aux commentaires de Voltaire.

de mon maître; et quand j'eus porté cela chez le barbier, où mon habit d'homme à bonnes fortunes étoit encore, je répandis dans la ville l'accident funeste dont j'avois été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre, et surtout je ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez. Il en parut moins affligé, qu'occupé des mesures qu'il avoit à prendre là-dessus. Il assembla ses domestiques, leur ordonna de le suivre, et nous nous rendîmes tous au pré de Saint-Jérôme. Nous enlevâmes don Mathias qui respiroit encore, mais qui mourut trois heures après qu'on l'eut transporté chez lui. Ainsi périt le seigneur don Mathias de Silva, pour s'être avisé de lire mal à propos des billets doux supposés.

---

## CHAPITRE IX.

*Quelle personne il alla servir après la mort de don Mathias de Silva.*

En sortant de chez un seigneur, entrée chez une comédienne. —  
Tout se compense.

QUELQUES jours après les funérailles de don Mathias, tous ses domestiques furent payés et congédiés. J'établis mon domicile chez le petit barbier, avec qui je commençois à vivre dans une étroite liaison. Je m'y promettois plus d'agrément que chez Melendez. Comme je ne manquois

pas d'argent, je ne me hâtai point de chercher une nouvelle condition; d'ailleurs j'étois devenu difficile sur cela. Je ne voulois plus servir que des personnes hors du commun; encore avois-je résolu de bien examiner les postes qu'on m'offriroit. Je ne croyois pas le meilleur trop bon pour moi, tant le valet d'un jeune seigneur me paroissoit alors préférable aux autres valets!

En attendant que la fortune me présentât une maison telle que je m'imaginois la mériter, je pensai que je ne pouvois mieux faire que de consacrer mon oisiveté à ma belle Laure, que je n'avois point vue depuis que nous nous étions si plaisamment détrompés. Je n'osai m'habiller en don César de Ribera; je ne pouvois, sans passer pour un extravagant, mettre cet habit que pour me déguiser. Mais, outre que le mien n'avoit pas encore l'air trop malpropre, j'étois bien chaussé et bien coiffé. Je me parai donc, à l'aide du barbier, d'une manière qui tenoit un milieu entre don César et Gil Blas. Dans cet état je me rendis à la maison d'Arsénie. Je trouvai Laure seule dans la même salle où je lui avois déjà parlé. Ah! c'est vous, s'écria-t-elle aussitôt qu'elle m'aperçut; je vous croyois perdu. Il y a sept ou huit jours que je vous ai permis de me venir voir: vous n'abusez point, à ce que je vois, des libertés que les dames vous donnent.

Je m'excusai sur la mort de mon maître, sur les occupations que j'avois eues ; et j'ajoutai fort poliment que, dans mes embarras mêmes, mon aimable Laure avoit toujours été présente à ma pensée. Cela étant, me dit-elle, je ne vous ferai plus de reproches, et je vous avouerai que j'ai aussi songé à vous. D'abord que j'ai appris le malheur de don Mathias, j'ai formé un projet qui ne vous déplaira peut-être point. Il y a longtemps que j'entends dire à ma maîtresse qu'elle veut avoir chez elle une espèce d'homme d'affaires, un garçon qui entende bien l'économie, et qui tienne un registre exact des sommes qu'on lui donnera pour faire la dépense de la maison. J'ai jeté les yeux sur votre seigneurie ; il me semble que vous ne remplirez point mal cet emploi. Je sens, lui répondis-je, que je m'en acquitterai à merveille. J'ai lu les Économiques d'Aristote<sup>(1)</sup> ; et pour tenir des registres, c'est mon fort.... Mais, mon enfant, poursuivis-je, une difficulté m'empêche d'entrer au service d'Arsénie. Quelle difficulté ? me dit Laure. J'ai juré, lui répliquai-je, de ne plus servir de bourgeois ; j'en ai même juré par le Styx ! Si Jupiter n'osoit violer ce serment,

---

(1) Les Économiques d'Aristote sont un très-bon ouvrage ; mais il est fort plaisant de le trouver cité dans cette occasion et en parlant à une actrice.

jugez si un valet doit le respecter ! Qu'appelles-tu des bourgeois ? repartit fièrement la soubrette : pour qui prends-tu les comédiennes ? Les prends-tu pour des avocates ou pour des procureuses ? Oh ! sache , mon ami , que les comédiennes sont nobles , archinobles par les alliances qu'elles contractent avec les grands seigneurs.

Sur ce pied-là , lui dis-je , mon infante , je puis accepter la place que vous me destinez ; je ne dérogerai point. Non , sans doute , répondit-elle : passer de chez un petit-maître au service d'une héroïne de théâtre , c'est être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité. Nous avons des équipages comme eux , nous faisons aussi bonne chère , et dans le fond on doit nous confondre ensemble dans la vie civile. En effet , ajouta-t-elle , à considérer un marquis et un comédien dans le cours d'une journée , c'est presque la même chose. Si le marquis , pendant les trois quarts du jour , est , par son rang , au-dessus du comédien , le comédien , pendant l'autre quart , s'élève encore davantage au-dessus du marquis , par un rôle d'empereur ou de roi qu'il représente. Cela fait , ce me semble , une compensation de noblesse et de grandeur qui nous égale aux personnes de la cour. Oui vraiment , repris-je , vous êtes de niveau , sans contredit , les uns aux autres. Peste ! les comédiens ne sont pas

des marouffles, comme je le croyois (1), et vous me donnez une forte envie de servir de si honnêtes gens. Eh bien ! repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce temps-là pour disposer ma maîtresse à te prendre : je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque ascendant sur son esprit ; je suis persuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de sa bonne volonté. Je lui témoignai que j'en étois pénétré de reconnoissance, et je l'en assurai avec des transports qui ne lui permirent pas d'en douter. Nous eûmes tous deux un assez long entretien, qui auroit encore duré, si un petit laquais ne fût venu dire à ma princesse qu'Arsénie la demandoit. Nous nous séparâmes. Je sortis de chez la comédienne, dans la douce espérance d'y avoir bientôt bouche à cour, et je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je t'attendois, me dit la suivante, pour t'assurer que tu es commensal dans cette maison.

---

(1) *Des marouffles!* cela est un peu fort, et l'assimilation de ces marouffles avec les personnes de la cour fait une singulière compensation pour les unes comme pour les autres. Le censeur royal qui laissa passer ce trait et plusieurs autres de la même force, dans un livre imprimé à Paris, en 1715, se seroit bien gardé de les tolérer, si le lieu de la scène n'eût pas été en Espagne, et si le temps de l'action ne se fût pas reporté à un autre siècle.



Viens, suis-moi; je vais te présenter à ma maîtresse. A ces paroles, elle me mena dans un appartement composé de cinq à six pièces de plain pied, toutes plus richement meublées les unes que les autres.

Quel luxe! quelle magnificence! Je me crus chez une vice-reine, ou, pour mieux dire, je m'imaginai voir toutes les richesses du monde amassées dans un même lieu. Il est vrai qu'il y en avoit de plusieurs nations, et qu'on pouvoit définir cet appartement, le temple d'une déesse où chaque voyageur apportoit pour offrande quelques raretés de son pays. J'aperçus la divinité assise sur un gros carreau de satin; je la trouvai charmante, et grasse de la fumée des sacrifices. Elle étoit dans un déshabillé galant, et ses belles mains s'occupaient à préparer une coiffure nouvelle pour jouer son rôle ce jour-là. Madame, lui dit la soubrette, voici l'économe en question; je puis vous assurer que vous ne sauriez avoir un meilleur sujet. Arsénie me regarda très-attentivement, et j'eus le bonheur de ne lui pas déplaire. Comment donc, Laure, s'écria-t-elle, mais voilà un fort joli garçon! je prévois que je m'accommoderai bien de lui. Ensuite m'adressant la parole, Mon enfant, ajouta-t-elle, vous me convenez, et je n'ai qu'un mot à vous dire : vous serez content de moi si je le suis de vous. Je lui répondis

que je ferois tous mes efforts pour la servir à son gré. Comme je vis que nous étions d'accord, je sortis sur-le-champ pour aller chercher mes hardes, et je revins m'installer dans cette maison.

---

## CHAPITRE X.

*Qui n'est pas plus long que le précédent.*

Soubrette médisante. — Repas de seigneurs et de comédiens. —  
Doit-on dire troupe, ou compagnie ?

IL étoit à peu près l'heure de la comédie ; ma maîtresse me dit de la suivre avec Laure au théâtre. Nous entrâmes dans sa loge , où elle ôta son habit de ville , et en prit un autre plus magnifique pour paroître sur la scène. Quand le spectacle commença , Laure me conduisit et se plaça près de moi dans un endroit d'où je pouvois voir et entendre parfaitement bien les acteurs. Ils me déplurent pour la plupart , à cause sans doute que don Pompeyo m'avoit prévenu contre eux. On ne laissoit pas d'en applaudir plusieurs , et quelques-uns de ceux-là me firent souvenir de la fable du cochon.

Laure m'apprenoit le nom des comédiens et des comédiennes à mesure qu'ils s'offroient à nos yeux. Elle ne se contentoit pas de les nommer ; la médisante en faisoit de jolis portraits. Celui-ci, disoit-

elle, a le cerveau creux ; celui-là est un insolent. Cette mignonne que vous voyez , et qui a l'air plus libre que gracieux , s'appelle Rosarda : mauvaise acquisition pour la compagnie ! on devoit mettre cela dans la troupe qu'on lève par ordre du vice-roi de la Nouvelle-Espagne , et qu'on va faire incessamment partir pour l'Amérique. Regardez bien cet astre lumineux qui s'avance , ce beau soleil couchant : c'est Casilda. Si , depuis qu'elle a des amants , elle avoit exigé de chacun d'eux une pierre de taille pour en bâtir une pyramide , comme fit autrefois une princesse d'Égypte , elle en pourroit faire élever une qui iroit jusqu'au troisième ciel. Enfin Laure déchira tout le monde par des médisances. Ah ! la méchante langue ! Elle n'épargna pas même sa maîtresse (1).

Cependant j'avouerais mon foible ; j'étois charmé de ma soubrette , quoique son caractère ne fût pas moralement bon. Elle médisoit avec un agrément qui me faisoit aimer jusqu'à sa malignité. Elle se

---

(1) Tous ces portraits étoient tirés d'après nature ; et l'on dit que Le Sage , retiré à Boulogne , lorsqu'il étoit devenu vieux , se plaisoit quelquefois à donner lui-même la clef de toutes ces allusions. L'on n'a pas pris le soin d'écrire ces conversations piquantes ; toute la ville de Boulogne sait qu'elles ont eu lieu , et que leur résultat démontre que Le Sage a peint uniquement des originaux de Paris sous des noms espagnols.

levoit dans les entr'actes , pour aller voir si Arsénie n'avoit pas besoin de ses services ; mais au lieu de venir promptement reprendre sa place , elle s'amusoit derrière le théâtre à recueillir les fleurettes des hommes qui la cajoloient. Je la suivis une fois pour l'observer, et je remarquai qu'elle avoit bien des connoissances. Je comptai jusqu'à trois comédiens qui l'arrêtèrent l'un après l'autre pour lui parler, et ils me parurent s'entretenir avec elle très-familièrement. Cela ne me plut point ; et, pour la première fois de ma vie, je sentis ce que c'est que d'être jaloux. Je retournai à ma place si rêveur et si triste , que Laure s'en aperçut aussitôt qu'elle m'eut rejoint. Qu'as-tu , Gil Blas ? me dit-elle avec étonnement ; quelle humeur noire s'est emparée de toi depuis que je t'ai quitté ? Tu as l'air sombre et chagrin. Ma princesse , lui répondis-je , ce n'est pas sans raison ; vos allures sont un peu vives. Je viens de vous voir avec des comédiens.... Ah ! le plaisant sujet de tristesse ! interrompit-elle en riant. Quoi ! cela te fait de la peine ? Oh ! vraiment tu n'es pas au bout ; tu verras bien d'autres choses parmi nous. Il faut que tu t'accoutumes à nos manières aisées. Point de jalousie , mon enfant ! les jaloux , chez le peuple comique , passent pour des ridicules. Aussi n'y en a-t-il presque point. Les pères , les maris , les frères , les oncles et les cousins sont les gens du

monde les plus commodes, et souvent même ce sont eux qui établissent leurs familles.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombrage de personne et à regarder tout tranquillement, elle me déclara que j'étois l'heureux mortel qui avoit trouvé le chemin de son cœur. Puis elle m'assura qu'elle m'aimeroit toujours uniquement. Sur cette assurance, dont je pouvois douter sans passer pour un esprit trop défiant, je lui promis de ne plus m'alarmer, et je lui tins parole. Je la vis, dès le soir même, s'entretenir en particulier et rire avec des hommes. A l'issue de la comédie, nous nous en retournâmes avec notre maîtresse au logis, où Florimonde arriva bientôt avec trois vieux seigneurs et un comédien qui y venoient souper. Outre Laure et moi, il y avoit pour domestiques dans cette maison, une cuisinière, un cocher et un petit laquais. Nous nous joignîmes tous cinq pour préparer le repas. La cuisinière, qui n'étoit pas moins habile que la dame Jacinte, apprêta les viandes avec le cocher. La femme de chambre et le petit laquais mirent le couvert, et je dressai le buffet, composé de la plus belle vaisselle d'argent et de plusieurs vases d'or, autres offrandes que la déesse du temple avoit reçues. Je le parai de bouteilles de différents vins, et je servis d'échanson, pour montrer à ma maîtresse que

j'étois un homme à tout. J'admirois la contenance des comédiennes pendant le repas ; elles faisoient les dames d'importance ; elles s'imaginoient être des femmes du premier rang. Bien loin de traiter d'*Excellence* les seigneurs, elles ne leur donnoient pas même de la *Seigneurie* ; elles les appeloient simplement par leur nom. Il est vrai que c'étoient eux qui les gâtoient et qui les rendoient si vaines, en se familiarisant un peu trop avec elles. Le comédien, de son côté, comme un acteur accoutumé à faire le héros, vivoit avec eux sans façon ; il buvoit à leur santé, et tenoit, pour ainsi dire, le haut bout. Parbleu, dis-je en moi-même, quand Laure m'a démontré que le marquis et le comédien sont égaux pendant le jour, elle pouvoit ajouter qu'ils le sont encore davantage pendant la nuit, puisqu'ils la passent tout entière à boire ensemble.

Arsénie et Florimonde étoient naturellement enjouées. Il leur échappa mille discours hardis, entremêlés de menues faveurs et de minauderies qui furent bien savourées par ces vieux pécheurs. Tandis que ma maîtresse en amusoit un par un badinage innocent, son amie, qui se trouvoit entre les deux autres, ne faisoit point avec eux la Suzanne. Dans le temps que je considérais ce tableau, qui n'avoit que trop de charmes pour un vieil adolescent, on apporta le fruit. Alors je mis sur la

table des bouteilles de liqueurs et des verres, et je disparus pour aller souper avec Laure qui m'attendoit. Eh bien ! Gil Blas, me dit-elle, que penses-tu de ces seigneurs que tu viens de voir ? Ce sont sans doute, lui répondis-je, des adorateurs d'Arsénie et de Florimonde. Non, reprit-elle, ce sont de vieux voluptueux qui vont chez les coquettes sans s'y attacher. Ils n'exigent d'elles qu'un peu de complaisance, et ils sont assez généreux pour bien payer les petites bagatelles qu'on leur accorde. Grâce au ciel, Florimonde et ma maîtresse sont à présent sans amants ; je veux dire qu'elles n'ont pas de ces amants qui s'érigent en maris et veulent faire tous les plaisirs d'une maison, parce qu'ils en font toute la dépense. Pour moi, j'en suis bien aise, et je soutiens qu'une coquette sensée doit fuir ces sortes d'engagements. Pourquoi se donner un maître ? Il vaut mieux gagner sou à sou un équipage, que de l'avoir tout d'un coup à ce prix-là.

Lorsque Laure étoit en train de parler, et elle y étoit presque toujours, les paroles ne lui coûtoient rien. Quelle volubilité de langue ! Elle me conta mille aventures arrivées aux actrices de la troupe du prince ; et je conclus de tous ses discours, que je ne pouvois être mieux placé pour connoître parfaitement les vices. Malheureusement

j'étois dans un âge où ils ne font guère d'horreur ; et il faut ajouter que la soubrette savoit si bien peindre les dérèglements, que je n'y envisageois que des délices. Elle n'eut pas le temps de m'apprendre seulement la dixième partie des exploits des comédiennes ; car il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle en parloit. Les seigneurs et le comédien se retirèrent avec Florimonde, qu'ils conduisirent chez elle.

Après qu'ils furent sortis, ma maîtresse me dit en me mettant de l'argent entre les mains : Tenez, Gil Blas, voilà dix pistoles pour aller demain matin à la provision. Cinq ou six de nos messieurs et de nos dames doivent dîner ici ; ayez soin de nous faire faire bonne chère. Madame, lui répondis-je, avec cette somme je promets d'apporter de quoi régaler toute la troupe même. Mon ami, reprit Arsénie, corrigez, s'il vous plaît, vos expressions : sachez qu'il ne faut point dire la troupe, il faut dire la compagnie. On dit bien une troupe de bandits, une troupe de gueux, une troupe d'auteurs ; mais apprenez qu'on doit dire une compagnie de comédiens : les acteurs de Madrid surtout méritent bien qu'on appelle leur corps une compagnie. Je demandai pardon à ma maîtresse de m'être servi d'un terme si peu respectueux ; je la suppliai très-humblement d'excuser mon ignorance. Je lui



protestai que dans la suite, quand je parlerois de messieurs les comédiens de Madrid d'une manière collective, je dirois toujours la compagnie (1).

---

## CHAPITRE XI.

*Comment les comédiens vivoient ensemble, et de quelle manière ils traitoient les auteurs.*

Modèle de vanité dans un ancien acteur.

JE me mis donc en campagne le lendemain matin pour commencer l'exercice de mon emploi d'économiste. C'étoit un jour maigre ; j'achetai, par ordre de ma maîtresse, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux, et d'autres petits pieds. Comme messieurs les comédiens ne sont pas contents des manières de l'Église à leur égard, ils n'en observent pas avec exactitude les commandements. J'apportai au logis plus de viandes qu'il n'en faudroit à douze honnêtes gens pour bien passer les trois jours du carnaval. La cuisinière eut de quoi

---

(1) Cette discussion sur le choix de ces mots de *troupe* ou de *compagnie*, en parlant des comédiens, avoit été souvent répétée. Il y avoit, à cet égard, des anecdotes fort connues. Le premier président de Harlay avoit dit aux comédiens qu'il rendroit compte à sa *troupe* de ce qu'ils lui demandoient au nom de leur *compagnie*.

s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparoit le dîner, Arsénie se leva, et demeura jusqu'à midi à sa toilette. Alors les seigneurs Rosimiro et Ricardo, comédiens, arrivèrent. Il survint ensuite deux comédiennes, Constance et Celi-naura; et un moment après parut Florimonde, accompagnée d'un homme qui avoit tout l'air d'un *Senor cavallero* (1) des plus lestes. Il avoit les cheveux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes de feuille-morte, un haut-de-chausses bien étroit, et l'on voyoit aux ouvertures de son pourpoint une chemise fine avec une fort belle dentelle. Ses gants et son mouchoir étoient dans la concavité de la garde de son épée, et il portoit son manteau avec une grâce toute particulière (2).

Néanmoins, quoiqu'il eût bonne mine et fût très-bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque chose de singulier. Il faut, dis-je en moi-même, que ce gentilhomme-là soit un original. Je ne me trompois point; c'étoit un caractère marqué. Dès qu'il entra dans l'appartement d'Arsénie, il cou-

---

(1) Seigneur cavalier ou chevalier. *Cavallero* veut dire l'un et l'autre. Ce mot s'écrit en espagnol *caballero*, et c'est ainsi qu'on le trouve dans le Dictionnaire espagnol de Gattel.

(2) Le Sage s'est plu à décrire le costume, un peu recherché, de l'acteur qu'il veut signaler.

rut, les bras ouverts, embrasser les actrices et les acteurs l'un après l'autre, avec des démonstrations plus outrées que celles des petits-mâtres. Je ne changeai point de sentiment lorsque je l'entendis parler. Il appuyoit sur toutes les syllabes, et prononçoit ses paroles d'un ton emphatique, avec des gestes et des yeux accommodés au sujet. J'eus la curiosité de demander à Laure ce que c'étoit que ce cavalier. Je te pardonne, me dit-elle, ce mouvement curieux : il est impossible de voir et d'entendre pour la première fois le seigneur Carlos Alonso de la Ventoleria (1), sans avoir l'envie qui te presse ; je vais te le peindre au naturel. Premièrement, c'est un homme qui a été comédien. Il a quitté le théâtre par fantaisie, et s'en est depuis repenti par raison. As-tu remarqué ses cheveux noirs ? ils sont teints, aussi-bien que ses sourcils et sa moustache. Il est plus vieux que Saturne ; cependant, comme au temps de sa naissance ses parents ont négligé de faire écrire son nom sur les

---

(1) Il est impossible de ne pas voir que ce portrait s'applique au fameux acteur françois, Michel Baron, qui avoit quitté le théâtre en 1696 ; il y remonta depuis, à l'âge de soixante-huit ans. Le Sage en fait ici un grand ignorant. Cependant, on a de Baron des pièces de théâtre ; mais on croit qu'elles sont d'un jésuite de beaucoup d'esprit (le père La Rue), qui ne pouvoit les donner sous son nom. Voyez encore la note suivante.

registres de sa paroisse, il profite de leur négligence, et se dit plus jeune qu'il n'est de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs, c'est le personnage d'Espagne le plus rempli de lui-même. Il a passé les douze premiers lustres de sa vie dans une ignorance crasse ; mais pour devenir savant, il a pris un précepteur qui lui a montré à épeler en grec et en latin. De plus, il sait par cœur une infinité de bons contes qu'il a récités tant de fois comme de son crû, qu'il est parvenu à se figurer qu'ils en sont effectivement. Il les fait venir dans la conversation, et on peut dire que son esprit brille aux dépens de sa mémoire. Au reste, on dit que c'est un grand acteur. Je veux le croire pieusement ; je t'avouerai toutefois qu'il ne me plaît point. Je l'entends quelquefois déclamer ici ; et je lui trouve, entre autres défauts, une prononciation trop affectée, avec une voix tremblante qui donne un air antique et ridicule à sa déclamation.

Tel fut le portrait que ma soubrette me fit de cet histrion honoraire ; et véritablement je n'ai jamais vu de mortel d'un maintien plus orgueilleux. Il faisoit aussi le beau parleur. Il ne manqua pas de tirer de son sac deux ou trois contes qu'il débita d'un air imposant et bien étudié. D'une autre part, les comédiennes et les comédiens qui n'étoient point venus là pour se taire, ne furent

pas muets. Ils commencèrent à s'entretenir de leurs camarades absents d'une manière peu charitable, à la vérité ; mais c'est une chose qu'il faut pardonner aux comédiens comme aux auteurs. La conversation s'échauffa donc contre le prochain. Vous ne savez pas, mesdames, dit Rosimiro, un nouveau trait de Cesarino, notre cher confrère. Il a ce matin acheté des bas de soie, des rubans, et des dentelles qu'il s'est fait apporter à l'assemblée par un petit page, comme de la part d'une comtesse. Quelle friponnerie ! dit le seigneur de la Ventoleria, en souriant d'un air fat et vain. De mon temps on étoit de meilleure foi ; nous ne songions point à composer de pareilles fables. Il est vrai que les femmes de qualité nous en épargnoient l'invention ; elles faisoient elles-mêmes les emplettes ; elles avoient cette fantaisie-là (1). Parbleu, dit Ricardo du même ton, cette fantaisie les tient bien encore ; et s'il étoit permis de s'expliquer là-dessus.... Mais il faut taire ces sortes d'aventures, surtout quand des personnes d'un certain rang y sont intéressées.

Messieurs, interrompit Florimonde, laissez là,

---

(1) Ce trait de fatuité convient parfaitement à Baron, dont on a dit, au sujet de sa comédie de *l'Homme à bonnes fortunes*, qu'il étoit, dans cette pièce, le héros, l'auteur et l'acteur.

de grâce, vos bonnes fortunes ; elles sont connues de toute la terre. Parlons d'Isménie. On dit que ce seigneur qui a fait tant de dépense pour elle, vient de lui échapper. Oui vraiment, s'écria Constance ; et je vous dirai de plus qu'elle perd un petit homme d'affaires qu'elle auroit indubitablement ruiné. Je sais la chose d'original. Son mercure a fait un *quiproquo* : il a porté au seigneur un billet qu'elle écrivoit à l'homme d'affaires, et a remis à l'homme d'affaires une lettre qui s'adressoit au seigneur. Voilà de grandes pertes, ma mignonne, reprit Florimonde. Oh ! pour celle du seigneur, repartit Constance, elle est peu considérable. Le cavalier a mangé presque tout son bien ; mais le petit homme d'affaires ne faisoit que d'entrer sur les rangs. Il n'a point encore passé par les mains des coquettes : c'est un sujet à regretter.

Ils s'entretenrent à peu près de cette sorte avant le dîner, et leur entretien roula sur la même matière lorsqu'ils furent à table. Comme je ne finirois point, si j'entreprendois de rapporter tous les autres discours pleins de médisance ou de fatuité que j'entendis, le lecteur trouvera bon que je les supprime, pour lui conter de quelle façon fut reçu un pauvre diable d'auteur qui arriva chez Arsénie sur la fin du repas.

Notre petit laquais vint dire tout haut à ma maî-

tresse : Madame, un homme en linge sale, crotté jusqu'à l'échine, et qui, sauf votre respect, a tout l'air d'un poète, demande à vous parler. Qu'on le fasse monter, répondit Arsénie. Ne bougeons, messieurs ; c'est un auteur. Effectivement c'en étoit un dont on avoit accepté une tragédie, et qui apportoit un rôle à ma maîtresse. Il s'appeloit Pedro de Moya. Il fit en entrant cinq ou six profondes révérences à la compagnie, qui ne se leva ni même ne le salua point. Arsénie répondit seulement par une simple inclination de tête aux civilités dont il l'accabloit. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant et embarrassé. Il laissa tomber ses gants et son chapeau. Il les ramassa, s'approcha de ma maîtresse, et lui présentant un papier plus respectueusement qu'un plaideur ne présente un placet à son juge : Madame, lui dit-il, agréez de grâce le rôle que je prends la liberté de vous offrir. Elle le reçut d'une manière froide et méprisante, et ne daigna pas même répondre au compliment.

Cela ne rebuta point notre auteur, qui, se servant de l'occasion pour distribuer d'autres personnages, en donna un à Rosimiro et un autre à Florinonde, qui n'en usèrent pas plus honnêtement avec lui qu'Arsénie. Au contraire, le comédien, fort obligeant de son naturel, comme ces messieurs le sont pour la plupart, l'insulta par de piquantes railleries. Pedro de Moya les sentit. Il n'osa

toutefois les relever, de peur que sa pièce n'en pâtît. Il se retira sans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception que l'on venoit de lui faire. Je crois que dans son dépit il ne manqua pas d'apostropher en lui-même les comédiens comme ils le méritoient ; et les comédiens, de leur côté, quand il fut sorti, commencèrent à parler des auteurs avec beaucoup de respect. Il me semble, dit Florimonde, que le seigneur Pedro de Moya ne s'en va pas fort satisfait.

Eh ! madame, s'écria Rosimiro, de quoi vous inquiétez-vous ? Les auteurs sont-ils dignes de notre attention ? Si nous allions de pair avec eux, ce seroit le moyen de les gâter. Je connois ces petits messieurs, je les connois ; ils s'oublieroient bientôt. Traitons-les toujours en esclaves, et ne craignons point de lasser leur patience. Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les ramène, et ils sont encore trop heureux que nous voulions bien jouer leurs pièces. Vous avez raison, dit Arsénie ; nous ne perdons que les auteurs dont nous faisons la fortune. Pour ceux-là, sitôt que nous les avons bien placés, l'aise les gagne, et ils ne travaillent plus. Heureusement la compagnie s'en console et le public n'en souffre point.

On applaudit à ces beaux discours ; et il se trouva que les auteurs, malgré les mauvais traite-



ments qu'ils recevoient des comédiens, leur en devoient encore de reste. Ces histrions les mettoient au-dessous d'eux, et certes ils ne pouvoient les mépriser davantage.

---

## CHAPITRE XII.

*Gil Blas se met dans le goût du théâtre ; il s'abandonne aux délices de la vie comique, et s'en dégoûte peu de temps après.*

Comédiens, mauvais juges des pièces de théâtre.

LES conviés demeurèrent à table jusqu'à ce qu'il fallut aller au théâtre. Alors ils s'y rendirent tous. Je les suivis, et je vis encore la comédie ce jour-là. J'y pris tant de plaisir, que je résolus de la voir tous les jours. Je n'y manquai pas, et insensiblement je m'accoutumai aux acteurs. Admirez la force de l'habitude ! J'étois particulièrement charmé de ceux qui brailloient et gesticuloient le plus sur la scène, et je n'étois pas seul dans ce goût-là.

La beauté des pièces ne me touchoit pas moins que la manière dont on les représentoit. Il y en avoit quelques-unes qui m'enlevoient, et j'aimois, entre autres, celles où l'on faisoit paroître tous les cardinaux ou les douze pairs de France. Je retenois des morceaux de ces poèmes incomparables. Je me souviens que j'appris par cœur en deux

jours une comédie entière qui avoit pour titre : *La Reine des Fleurs*. La Rose, qui étoit la reine, avoit pour confidente la Violette, et pour écuyer le Jasmin. Je ne trouvois rien de plus ingénieux que ces ouvrages, qui me sembloient faire beaucoup d'honneur à l'esprit de notre nation (1).

Je ne me contentois pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces chefs-d'œuvre dramatiques; je m'attachai à me perfectionner le goût; et, pour y parvenir sûrement, j'écoutois avec une avide attention tout ce que disoient les comédiens. S'ils louoient une pièce, je l'estimois; leur paroissoit-elle mauvaise? je la méprisois. Je m'imaginois qu'ils se connoissoient en pièces de théâtre, comme les joailliers en diamants. Néanmoins la tragédie de Pedro de Moya eut un très-grand succès, quoiqu'ils eussent jugé qu'elle ne réussiroit point. Cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugements suspects, et j'aimai mieux penser que le public n'avoit pas le sens commun, que de dou-

---

(1) Ici la scène est en Espagne, et la critique touche directement aux pièces du théâtre castillan sans aucune application au théâtre et au goût françois. Ce fut Michel Cervantes qui introduisit le premier sur la scène espagnole des figures morales, pour personnifier allégoriquement les sentiments de l'âme. Cette innovation eut beaucoup de succès; mais ce succès n'a pas franchi les limites des Pyrénées.

ter de l'infailibilité de la compagnie. Mais on m'assura, de toutes parts, qu'on applaudissoit ordinairement les piéces nouvelles dont les comédiens n'avoient pas bonne opinion, et qu'au contraire celles qu'ils recevoient avec applaudissement étoient presque toujours sifflées. On me dit que c'étoit une de leurs règles de juger si mal des ouvrages, et là-dessus on me cita mille succès de piéces qui avoient démenti leur décision. J'eus besoin de toutes ces preuves pour me désabuser.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on représentoit pour la première fois une comédie nouvelle. Les comédiens l'avoient trouvée froide et ennuyeuse; ils avoient même jugé qu'on ne l'acheveroit pas. Dans cette pensée, ils en jouèrent le premier acte, qui fut fort applaudi. Cela les étonna. Ils jouent le second acte; le public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà mes acteurs déconcertés! Comment diable, dit Rosimiro, cette comédie prend! Enfin ils jouent le troisième acte, qui plut encore davantage. Je n'y comprends rien, dit Ricardo; nous avons cru que cette piéce ne seroit pas goûtée; voyez le plaisir qu'elle fait à tout le monde! Messieurs, dit alors un comédien fort naïvement, c'est qu'il y a dedans mille traits d'esprit que nous n'avons pas remarqués (1).

---

(1) La scène ici revient en France. Le trait plaisant de

Je cessai donc de regarder les comédiens comme d'excellents juges , et je devins un juste appréciateur de leur mérite. Ils justifioient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnoit dans le monde. Je voyois des actrices et des acteurs que les applaudissements avoient gâtés, et qui, se considérant comme des objets d'admiration , s'imaginoient faire grâce au public lorsqu'ils jouoient. J'étois choqué de leurs défauts ; mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gré leur façon de vivre, et je me plongeai dans la débauche. Comment aurois-je pu m'en défendre ? Tous les discours que j'entendois parmi eux étoient pernicieux pour la jeunesse , et je ne voyois rien qui ne contribuât à me corrompre. Quand je n'aurois pas su ce qui se passoit chez Casilda , chez Constance et chez les autres comédiennes , la maison d'Arsénie toute seule n'étoit que trop capable de me perdre. Outre les vieux seigneurs dont j'ai parlé , il y venoit des petits-mâtres , des enfans de famille que les usuriers mettoient en état de faire de la dépense ; et quelquefois on y recevoit aussi des traitants , qui , bien loin d'être payés , comme dans leurs assem-

---

cette pièce , dont les comédiens avoient mal auguré et dont la réussite les confondit d'étonnement , est une anecdote connue au Théâtre François. Il s'agissoit d'un des ouvrages les plus piquans de Dufresny.

blées, pour leur droit de présence, payoient là pour avoir droit d'être présents.

Florimonde, qui demouroit dans une maison voisine, dînoit et soupoit tous les jours avec Arsénie. Elles paroissoient toutes deux dans une union qui surprenoit bien des gens. On étoit étonné que des coquettes fussent en si bonne intelligence, et l'on s'imaginoit qu'elles se brouilleroient tôt ou tard pour quelque cavalier ; mais on connoissoit mal ces amies parfaites. Une solide amitié les unissoit. Au lieu d'être jalouses comme les autres femmes, elles vivoient en commun. Elles aimoient mieux partager les dépouilles des hommes que de s'en disputer sottement les soupirs.

Laure, à l'exemple de ces deux illustres associées, profitoit aussi de ses beaux jours. Elle m'avoit bien dit que je verrois de belles choses. Cependant je ne fis point le jaloux ; j'avois promis de prendre là-dessus l'esprit de la compagnie. Je dissimulai pendant quelques jours. Je me contentois de lui demander le nom des hommes avec qui je la voyois en conversation particulière. Elle me répondoit toujours que c'étoit un oncle ou un cousin. Qu'elle avoit de parents ! Il falloit que sa famille fût plus nombreuse que celle du roi Priam (1). La soubrette ne s'en tenoit pas même

---

(1) Ce dernier roi de Troie eut dix-neuf enfants légi-

à ses oncles et à ses cousins ; elle alloit encore quelquefois amorcer des étrangers et faire la veuve de qualité chez la bonne vieille dont j'ai parlé. Enfin Laure, pour en donner au lecteur une idée juste et précise, étoit aussi jeune, aussi jolie et aussi coquette que sa maîtresse, qui n'avoit point d'autre avantage sur elle que celui de divertir publiquement le public (1).

times, sans compter quarante enfants naturels, dont Apollodore nous a conservé les noms.

(1) Gil Blas va prendre un parti sage, et nous allons oublier Laure pendant assez long-temps ; Gil Blas la reverra sur le théâtre de Grenade, Livre VII, Chapitre VI ; et comme elle a la manie d'être la parente de tout le monde, Gil Blas sera surpris de se trouver son frère. Elle aura pris le nom d'Estelle, et figurera de nouveau à Tolède, à Madrid, etc., Livre XII, Chapitres I, II et III.

Il est dit ici qu'elle est jeune ; mais quel âge aura-t-elle à la fin du roman ? On peut, sans conséquence, en relever les dates, pour fixer les époques de la vie de Gil Blas ; un homme doit savoir vieillir. Autre chose, sans doute, est d'une jolie femme, comme Laure, ou Estelle ; il ne faut pas alors compter avec tant de rigueur. Un poète galant a dit à ce sujet :

L'Amour et le Temps ont des ailes ;  
 Mais c'est un abus d'en parler :  
 La chronologie et les belles  
 N'ont rien ensemble à démêler ;  
 L'Amour et le Temps, auprès d'elles,  
 Ne songent plus à s'envoler.

Je cédaï au torrent pendant trois semaines. Je me livrai à toutes sortes de voluptés. Mais je dirai en même temps qu'au milieu des plaisirs, je sentoïis souvent naître en moi des remords qui venoient de mon éducation, et qui mêloient une amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords ; au contraire, ils augmentoient à mesure que je devenois plus débauché ; et, par un effet de mon heureux naturel, les désordres de la vie comique commencèrent à me faire horreur. Ah ! misérable, me dis-je à moi-même, est-ce ainsi que tu remplis l'attente de ta famille ? N'est-ce pas assez de l'avoir trompée en prenant un autre parti que celui de précepteur ? Ta condition servile te doit-elle empêcher de vivre en honnête homme ? Te convient-il d'être avec des gens si vicieux ? L'envie, la colère et l'avarice règnent chez les uns, la pudeur est bannie de chez les autres ; ceux-ci s'abandonnent à l'intempérance et à la paresse, et l'orgueil de ceux-là va jusqu'à l'insolence. C'en est fait ; je ne veux pas demeurer plus long-temps avec les sept péchés mortels.

---

---

## LIVRE QUATRIÈME.

---

### CHAPITRE PREMIER.

*Gil Blas, ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des comédiennes, quitte le service d'Arsénie, et trouve une plus honnête maison.*

Bonne résolution récompensée. — Vieux militaire, conteur. —  
Présomption galante d'un valet.

UN reste d'honneur et de religion, que je ne laissois pas de conserver parmi des mœurs si corrompues, me fit résoudre non-seulement à quitter Arsénie, mais à rompre même tout commerce avec Laure, que je ne pouvois pourtant cesser d'aimer, quoique je susse bien qu'elle me faisoit mille infidélités. Heureux qui peut ainsi profiter des moments de raison qui viennent troubler les plaisirs dont il est trop occupé ! Un beau matin, je fis mon paquet ; et, sans compter avec Arsénie, qui ne me devoit à la vérité presque rien, sans prendre congé de ma chère Laure, je sortis de cette maison où l'on ne respiroit qu'un air de débauche. Je n'eus pas plus tôt fait cette bonne action que le ciel m'en récompensa. Je rencontrai l'intendant de feu



don Mathias mon maître ; je le saluai : il me reconnut, et s'arrêta pour me demander qui je serois. Je lui répondis que depuis un instant j'étois hors de condition ; qu'après avoir demeuré près d'un mois chez Arsénie, dont les mœurs ne me convenoient point, je venois d'en sortir de mon propre mouvement, pour sauver mon innocence. L'intendant, comme s'il eût été scrupuleux de son naturel, approuva ma délicatesse, et me dit qu'il vouloit me placer lui-même avantageusement, puisque j'étois un garçon si plein d'honneur. Il accomplit sa promesse, et me mit dès ce jour-là chez don Vincent de Guzman, dont il connoissoit l'homme d'affaires.

Je ne pouvois entrer dans une meilleure maison ; aussi ne me suis-je point repenti dans la suite d'y avoir demeuré. Don Vincent étoit un vieux seigneur fort riche, qui vivoit heureux depuis plusieurs années sans procès et sans femme, les médecins lui ayant ôté la sienne, en voulant la défaire d'une toux qu'elle auroit encore pu conserver long-temps si elle n'eût pas pris leurs remèdes. Au lieu de songer à se remarier, il s'étoit donné tout entier à l'éducation d'Aurore, sa fille unique, qui entroit alors dans sa vingt-sixième année, et pouvoit passer pour une personne accomplie. Avec une beauté peu commune, elle avoit un esprit excellent et très-cultivé. Son père

étoit un petit génie ; mais il avoit le talent de bien gouverner ses affaires. Il avoit un défaut qu'on doit pardonner aux vieillards : il aimoit à parler, et principalement de guerre et de combats. Si par malheur on venoit à toucher cette corde en sa présence, il embouchoit dans le moment la trompette héroïque, et ses auditeurs se trouvoient trop heureux, quand ils en étoient quittes pour la relation de deux sièges et de trois batailles. Comme il avoit consumé les deux tiers de sa vie dans le service, sa mémoire étoit une source inépuisable de faits divers, qu'on n'entendoit pas toujours avec autant de plaisir qu'il les racontoit. Ajoutez à cela qu'il étoit bègue et diffus ; ce qui ne rendoit pas sa manière de conter fort agréable. Au reste, je n'ai point vu de seigneur d'un si bon caractère ; il avoit l'humeur égale ; il n'étoit ni entêté ni capricieux : j'admirois cela dans un homme de qualité. Quoiqu'il fût bon ménager de son bien, il vivoit honorablement. Son domestique étoit composé de plusieurs valets, et de trois femmes qui servoient Aurore. Je reconnus bientôt que l'intendant de don Mathias m'avoit procuré un bon poste, et je ne songeai qu'à m'y maintenir. Je m'attachai à connoître le terrain ; j'étudiai les inclinations des uns et des autres ; puis, réglant ma conduite là-dessus, je ne tardai guère à prévenir en ma faveur mon maître et tous les domestiques.

Il y avoit déjà plus d'un mois que j'étois chez don Vincent, lorsque je crus m'apercevoir que sa fille me distinguoit de tous les valets du logis. Toutes les fois que ses yeux venoient à s'arrêter sur moi, il me sembloit y remarquer une sorte de complaisance que je ne voyois point dans les regards qu'elle laissoit tomber sur les autres. Si je n'eusse pas fréquenté des petits-maîtres et des comédiens, je ne me serois jamais avisé de m'imaginer qu'Aurore pensât à moi ; mais je m'étois un peu gâté parmi ces messieurs, chez qui les dames même les plus qualifiées ne sont pas toujours dans un trop bon prédicament. Si, disois-je, on en croit quelques-uns de ces histrions, il prend quelquefois à des femmes de qualité certaines fantaisies dont ils profitent, que sais-je si ma maîtresse n'est point sujette à ces fantaisies-là ? Mais non, ajoutai-je un moment après, je ne puis me le persuader. Ce n'est point une de ces Messalines qui, démentant la fierté de leur naissance, abaissent indignement leurs regards jusque dans la poussière, et se déshonorent sans rougir : c'est plutôt une de ces filles vertueuses, mais tendres, qui, satisfaites des bornes que leur vertu prescrit à leur tendresse, ne se font pas un scrupule d'inspirer et de sentir une passion délicate qui les amuse sans péril.

Voilà comme je jugeois de ma maîtresse, sans

savoir précisément à quoi je devois m'arrêter. Cependant, lorsqu'elle me voyoit, elle ne manquoit pas de me sourire et de témoigner de la joie. On pouvoit, sans passer pour fat, donner dans de si belles apparences ; aussi n'y eut-il pas moyen de m'en défendre. Je crus Aurore fortement éprise de mon mérite, et je ne me regardai plus que comme un de ces heureux domestiques à qui l'amour rend la servitude si douce (1). Pour paroître en quelque façon moins indigne du bien que ma bonne fortune me vouloit procurer, je commençai d'avoir plus de soin de ma personne que je n'en avois eu jusque alors. Je m'attachai à chercher ce qui pouvoit me donner quelque agrément. Je dépensai en linge, en pommades et en essences tout ce que j'avois d'argent. La première chose que je faisois le matin, c'étoit de me parer et de me parfumer, pour n'être point en négligé s'il falloit me présenter devant ma maîtresse. Avec cette attention que j'apportoïis à m'ajuster, et les autres mouvements que je me donnois pour plaire, je me flattois que mon bonheur n'étoit pas fort éloigné.

---

(1) On trouve le pendant de ces illusions présomptueuses et galantes dans le récit de celles que Jean-Jacques Rousseau se faisoit à lui-même, lorsqu'il versoit à boire à la comtesse de Solar. Ce morceau des *Confessions* revient précisément à ce chapitre de Gil Blas.

Parmi les femmes d'Aurore, il y en avoit une qu'on appelloit Ortiz. C'étoit une vieille personne qui demouroit depuis plus de vingt années chez don Vincent. Elle avoit élevé sa fille, et conservoit encore la qualité de duègne; mais elle n'en remplissoit plus l'emploi pénible. Au contraire, au lieu d'éclairer, comme autrefois, les actions d'Aurore, elle ne s'occupoit alors qu'à les cacher. Enfin, elle possédoit toute la confiance de sa maîtresse. Un soir, la dame Ortiz, ayant trouvé l'occasion de me parler sans qu'on pût nous entendre, me dit tout bas, que si j'étois sage et discret, je n'avois qu'à me rendre à minuit dans le jardin, qu'on m'apprendroit là des choses que je ne serois pas fâché de savoir. Je répondis à la duègne, en lui serrant la main, que je ne manquerois pas d'y aller; et nous nous séparâmes vite, de peur d'être surpris. Je ne doutai plus que je n'eusse fait une tendre impression sur la fille de don Vincent, et j'en ressentis une joie que je n'eus pas peu de peine à contenir. Que le temps me dura depuis ce moment jusqu'au souper, quoiqu'on soupât de fort bonne heure, et depuis le souper jusqu'au coucher de mon maître! Il me sembloit que tout se faisoit ce soir-là dans la maison avec une lenteur extraordinaire. Pour surcroît d'ennui, lorsque don Vincent fut retiré dans son appartement, au lieu de songer à se reposer, il se mit à rebattre ses cam-

pagnes de Portugal, dont il m'avoit déjà souvent étourdi. Mais, ce qu'il n'avoit point encore fait, et ce qu'il me gardoit pour ce soir-là, il me nomma tous les officiers qui s'étoient distingués de son temps; il me raconta même leurs exploits. Que je souffris à l'écouter jusqu'au bout! Il acheva pourtant de parler, et se coucha. Je passai aussitôt dans une petite chambre où étoit mon lit, et d'où l'on descendoit dans le jardin par un escalier dérobé. Je me frottai tout le corps de pommade, je pris une chemise blanche après l'avoir bien parfumée; et, quand je n'eus rien oublié de tout ce qui me parut pouvoir contribuer à flatter l'entêtement de ma maîtresse, j'allai au rendez-vous.

Je n'y trouvai point Ortiz. Je jugeai qu'ennuyée de m'attendre, elle avoit regagné son appartement, et que l'heure du berger étoit passée. Je m'en pris à don Vincent : mais, comme je maudissois ses campagnes, j'entendis sonner dix heures. Je crus que l'horloge alloit mal, et qu'il étoit impossible qu'il ne fût pas du moins une heure après minuit. Cependant je me trompois si bien, qu'un gros quart d'heure après je comptai encore dix heures à une autre horloge. Fort bien, dis-je alors en moi-même; je n'ai plus que deux heures entières à garder le mulet. On ne se plaindra pas du moins de mon peu d'exactitude. Que vais-je devenir jusqu'à minuit? Promenons-nous dans ce

jardin, et songeons au rôle que je dois jouer : il est assez nouveau pour moi. Je ne suis point encore fait aux fantaisies des femmes de qualité. Je sais de quelle manière on en use avec les grisettes et les comédiennes. Vous les abordez d'un air familier, et vous brusquez sans façon l'aventure ; mais il faut une autre manœuvre avec une personne de condition. Il faut, ce me semble, que le galant soit poli, complaisant, tendre et respectueux, sans pourtant être timide. Au lieu de vouloir hâter son bonheur par ses emportements, il doit l'attendre d'un moment de foiblesse.

C'est ainsi que je raisonnois, et je me promettois bien de tenir cette conduite avec Aurore. Je me représentois qu'en peu de temps j'aurois le plaisir de me voir aux pieds de cette aimable dame, et de lui dire mille choses passionnées. Je rappelai même dans ma mémoire tous les endroits de nos pièces de théâtre dont je pouvois me servir dans notre tête-à-tête, et me faire honneur. Je comptois (1) de les bien appliquer, et j'espérois

---

(1) *Je comptois de....* je faisais compte *de....* je me proposois, je croyois être sûr *de....* Exemple de l'emploi de la préposition *de*, après le verbe *compter*, dans le sens de *se flatter, s'imaginer*, etc. On supprimeroit aujourd'hui la préposition. *Compter*, alors, veut dire *croire*, et semble plus affirmatif. Cette remarque ne se trouve dans aucun de nos dictionnaires.

qu'à l'exemple de quelques comédiens de ma connoissance, je passerois pour avoir de l'esprit quoique je n'eusse que de la mémoire. En m'occupant de toutes ces pensées, qui amusoient plus agréablement mon impatience que les récits militaires de mon maître, j'entendis sonner onze heures. Bon, dis-je alors, je n'ai plus que soixante minutes à attendre ; armons-nous de patience. Je pris courage, et me replongeai dans ma rêverie, tantôt en continuant de me promener, et tantôt assis dans un cabinet de verdure qui étoit au bout du jardin. L'heure enfin que j'attendois depuis si long-temps, minuit sonna. Quelques instans après, Ortiz, aussi ponctuelle mais moins impatiente que moi, parut. Seigneur Gil Blas, me dit-elle en m'abordant, combien y a-t-il que vous êtes ici ? Deux heures, lui répondis-je. Ah ! vraiment, reprit-elle en faisant un éclat de rire à mes dépens, vous êtes bien exact : c'est un plaisir de vous donner des rendez-vous la nuit. Il est vrai, continua-t-elle d'un air sérieux, que vous ne sauriez trop payer le bonheur que j'ai à vous annoncer. Ma maîtresse veut avoir un entretien particulier avec vous, et elle m'a ordonné de vous introduire dans son appartement où elle vous attend. Je ne vous en dirai pas davantage, le reste est un secret que vous ne devez apprendre que de sa propre bouche. Suivez-moi ; je vais vous conduire. A ces



mots, la duègne me prit la main; et, par une petite porte dont elle avoit la clef, elle me mena mystérieusement dans la chambre de sa maîtresse.

---

## CHAPITRE II.

*Comment Aurore reçut Gil Blas, et quel entretien ils eurent ensemble.*

Attente trompée. — Deux rendez-vous bien différents l'un de l'autre. — Jeune personne d'un caractère prononcé.

JE trouvai Aurore en déshabillé; cela me fit plaisir. Je la saluai fort respectueusement, et de la meilleure grâce qu'il me fut possible. Elle me reçut d'un air riant, me fit asseoir auprès d'elle malgré moi, et ce qui acheva de me ravir, elle dit à son ambassadrice de passer dans une autre chambre et de nous laisser seuls. Après cela, m'adressant la parole : Gil Blas, me dit-elle, vous avez dû vous apercevoir que je vous regarde favorablement, et vous distingue de tous les autres domestiques de mon père; et, quand mes regards ne vous auroient point fait juger que j'ai quelque bonne volonté pour vous, la démarche que je fais cette nuit ne vous permettroit pas d'en douter.

Je ne lui donnai pas le temps de m'en dire davantage. Je crus qu'en homme poli, je devois épargner à sa pudeur la peine de s'expliquer plus

formellement. Je me levai avec transport ; et , me jetant aux pieds d'Aurore , comme un héros de théâtre qui se met à genoux devant sa princesse , je m'écriai d'un ton de déclamateur : Ah ! madame , l'ai-je bien entendu ! est-ce à moi que ce discours s'adresse ? seroit-il possible que Gil Blas , jusqu'ici le jouet de la fortune et le rebut de la nature entière , eût le bonheur de vous avoir inspiré des sentiments.... Ne parlez pas si haut , interrompit en riant ma maîtresse ; vous allez réveiller mes femmes qui dorment dans la chambre prochaine. Levez-vous , reprenez votre place , et m'écoutez jusqu'au bout sans me couper la parole. Oui , Gil Blas , poursuivit-elle en reprenant son sérieux , je vous veux du bien ; et , pour vous prouver que je vous estime , je vais vous faire confidence d'un secret d'où dépend le repos de ma vie. J'aime un jeune cavalier beau , bien fait , et d'une naissance illustre. Il se nomme don Luis Pacheco. Je le vois quelquefois à la promenade et aux spectacles ; mais je ne lui ai jamais parlé. J'ignore même de quel caractère il est , et s'il n'a point de mauvaises qualités. C'est de quoi pourtant je voudrois bien être instruite. J'aurois besoin d'un homme qui s'enquît soigneusement de ses mœurs , et m'en rendît un compte fidèle. Je fais choix de vous préférablement à tous nos autres domestiques. Je crois que je ne risque rien à vous



L. J. Goussier del.

1800.

J. Beau sc.

*Levez-vous, prenez votre place, et m'écoutez jusqu'au bout.*



charger de cette commission. J'espère que vous vous en acquitterez avec tant d'adresse et de discrétion, que je ne me repentirai point de vous avoir mis dans ma confiance.

Ma maîtresse cessa de parler en cet endroit, pour entendre ce que je lui répondrois là-dessus. J'avois d'abord été déconcerté d'avoir pris si désagréablement le change : mais je me remis promptement l'esprit ; et, surmontant la honte que cause toujours la témérité quand elle est malheureuse, je témoignai à la dame tant de zèle pour ses intérêts, je me dévouai avec tant d'ardeur à son service, que si je ne lui ôtai pas la pensée que je m'étois follement flatté de lui avoir plu, du moins je lui fis connoître que je savois bien réparer une sottise. Je ne demandai que deux jours pour lui rendre bon compte de don Luis. Après quoi la dame Ortiz, que sa maîtresse rappela, me remena dans le jardin, et me dit d'un air railleur en me quittant : Bonsoir, Gil Blas ; je ne vous recommande point de vous trouver de bonne heure au premier rendez-vous, je connois trop votre ponctualité là-dessus pour en être en peine.

Je retournai dans ma chambre, non sans quelque dépit de voir mon attente trompée. Je fus néanmoins assez raisonnable pour m'en consoler. Je fis réflexion qu'il me convenoit mieux d'être le confident de ma maîtresse que son amant. Je

songeai même que cela pourroit me mener à quelque chose; que les courtiers d'amour étoient ordinairement bien payés de leurs peines; et je me couchai dans la résolution de faire ce qu'Aurore exigeoit de moi. Je sortis pour cet effet le lendemain. La demeure d'un cavalier tel que don Luis ne fut pas difficile à découvrir. Je m'informai de lui dans le voisinage; mais les personnes à qui je m'adressai ne purent pleinement satisfaire ma curiosité; ce qui m'obligea le jour suivant à recommencer mes perquisitions. Je fus plus heureux. Je rencontrai par hasard dans la rue un garçon de ma connoissance : nous nous arrêtâmes pour nous parler. Il passa dans ce moment un de ses amis qui nous aborda, et nous dit qu'il venoit d'être chassé de chez don Joseph Pacheco, père de don Luis, pour un quartaut de vin qu'on l'accusoit d'avoir bu. Je ne perdis pas une si belle occasion de m'informer de tout ce que je souhaitois d'apprendre; et je fis tant par mes questions, que je m'en retournai au logis, fort content d'être en état de tenir parole à ma maîtresse. C'étoit la nuit prochaine que je devois la revoir, à la même heure et de la même manière que la première fois. Je n'eus pas ce soir-là tant d'inquiétude; et, bien loin de souffrir impatiemment les discours de mon vieux patron, je le remis sur ses campagnes. J'attendis minuit avec la plus grande tranquillité du

monde ; et ce ne fut qu'après l'avoir entendu sonner à plusieurs horloges , que je descendis dans le jardin , sans me pommader et me parfumer : je me corrigeai encore de cela.

Je trouvai au rendez-vous la très-fidèle duègne, qui me reprocha malicieusement que j'avois bien rabattu de ma diligence. Je ne lui répondis point, et je me laissai conduire à l'appartement d'Aurore, qui me demanda, dès que je parus, si je m'étois bien informé de don Luis, et si j'avois appris bien des choses. Oui, madame, lui dis-je, et j'ai de quoi satisfaire votre curiosité. Je vous dirai premièrement qu'il est sur le point de partir pour s'en retourner à Salamanque achever ses études. C'est, à ce qu'on m'a dit, un jeune cavalier rempli d'honneur et de probité. Pour du courage il n'en sauroit manquer, puisqu'il est gentilhomme et Castillan. De plus, il a beaucoup d'esprit et les manières fort agréables ; mais ce qui peut-être ne sera guère de votre goût, et ce que je ne puis pourtant me dispenser de vous dire, c'est qu'il tient un peu trop de la nature des jeunes seigneurs ; il est diablement libertin. Savez-vous qu'à son âge il a déjà eu à bail deux comédiennes ? Que m'apprenez-vous ? reprit Aurore. Quelles mœurs ! Mais êtes-vous bien assuré, Gil Blas, qu'il mène une vie si licencieuse ? Oh ! je n'en

doute pas, madame, lui repartis-je. Un valet qu'on a chassé de chez lui ce matin, me l'a dit; et les valets sont fort sincères quand ils s'entretiennent des défauts de leurs maîtres. D'ailleurs, il fréquente don Alexo Segiar, don Antonio Centellès et don Fernando de Gamboa : cela seul prouve démonstrativement son libertinage. C'est assez, Gil Blas, dit alors ma maîtresse en soupirant; je vais, sur votre rapport, combattre mon indigne amour. Quoiqu'il ait déjà de profondes racines dans mon cœur, je ne désespère pas de l'en arracher. Allez, poursuivit-elle en me mettant entre les mains une petite bourse qui n'étoit pas vide, voilà ce que je vous donne pour vos peines. Gardez-vous bien de révéler mon secret; songez que je l'ai confié à votre silence.

J'assurai ma maîtresse que j'étois l'Harpocrate (1) des valets confidens, et qu'elle pouvoit demeurer tranquille là-dessus. Après cette assurance, je me retirai, fort impatient de savoir ce qu'il y avoit dans la bourse. J'y trouvai vingt pistoles. Aussitôt je pensai qu'Aurore m'en auroit sans doute donné

---

(1) C'étoit, chez les anciens, le dieu du silence. Il avoit un doigt sur la bouche. Les Égyptiens le plaçoient à la porte des temples, parce que les mystères de leur religion étoient des doctrines secrètes.



davantage si je lui eusse annoncé une nouvelle agréable, puisqu'elle en payoit si bien une chagrinante. Je me repentis de n'avoir pas imité les gens de justice, qui fardent quelquefois la vérité dans leurs procès-verbaux. J'étois fâché d'avoir détruit, dans sa naissance, une galanterie qui m'eût été très-utile dans la suite, si je ne me fusse pas sottement piqué d'être sincère. J'avois pourtant la consolation de me voir dédommagé de la dépense que j'avois faite, si mal à propos, en pommades et en parfums.

---

### CHAPITRE III.

*Du grand changement qui arriva chez don Vincent ; et de l'étrange résolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore.*

Dispute de deux médecins ; mort du malade. — Travestissement hardi. — Tableau tragique et mystérieux.

IL arriva peu de temps après cette aventure, que le seigneur don Vincent tomba malade. Quand il n'auroit pas été dans un âge fort avancé, les symptômes de sa maladie parurent si violents, qu'on eût craint un événement funeste. Dès le commencement du mal, on fit venir les deux plus fameux médecins de Madrid. L'un s'appeloit le docteur

Andros (1), et l'autre le docteur Oquetos (2). Ils examinèrent attentivement le malade, et convinrent tous deux, après une exacte observation, que les humeurs étoient en fougue; mais ils ne s'accordèrent qu'en cela l'un et l'autre. L'un vouloit qu'on purgeât le malade dès ce jour-là, et l'autre étoit d'avis qu'on différât la purgation. Il faut, dit Andros, se hâter de purger les humeurs, quoique crues, pendant qu'elles sont dans une agitation violente de flux et de reflux, de peur qu'elles ne se fixent sur quelque partie noble. Oquetos soutint au contraire qu'il falloit attendre que les humeurs fussent cuites, avant que d'employer le purgatif. Mais votre méthode, reprit le premier, est directement opposée à celle du prince de la médecine. Hippocrate avertit de purger dans la plus ardente fièvre dès les premiers jours, et dit en termes formels qu'il faut être prompt à purger

(1) *Andros*, foible déguisement du nom de Nicolas Andry, doyen de la faculté de médecine de Paris, mort en cette ville en 1742, auteur d'un grand nombre d'ouvrages sur la *médecine*, la *saignée*, les *aliments du carême*, etc.

(2) *Oquetos*, autre voile transparent qui cache mal le nom de Philippe Hecquet, doyen encore plus célèbre de la même faculté, mort en 1737. Nous en avons déjà parlé dans les notes du second Livre, où nous croyons avoir prouvé que Le Sage l'a eu en vue dans le portrait de Sangrado.

quand les humeurs sont en *orgasme*, c'est-à-dire en fougue. Oh ! c'est ce qui vous trompe, repartit Oquetos. Hippocrate, par le mot d'*orgasme*, n'entend pas la fougue ; il entend plutôt la coction des humeurs (1).

Là-dessus nos docteurs s'échauffent. L'un rapporte le texte grec, et cite tous les auteurs qui l'ont expliqué comme lui ; l'autre, s'en fiant à une traduction latine, le prend sur un ton encore plus haut. Qui des deux croire ? Don Vincent n'étoit pas homme à décider la question. Cependant, se voyant obligé d'opter, il donna sa confiance à celui des deux qui avoit le plus expédié de malades, je veux dire au plus vieux. Aussitôt Andros, qui étoit le plus jeune, se retira, non sans lancer à son ancien quelques traits railleurs sur l'*orgasme*. Voilà donc Oquetos triomphant. Comme il étoit dans les principes du docteur Sangrado, il com-

(1) Il est très-certain qu'il y eut une controverse très-vive entre Andry et Hecquet, sur ce qu'il faut entendre au juste par *orgasme*, mot grec, équivalent à *turgescence*, ou à *gonflement des humeurs*. On fit à ce sujet des livres pour et contre, comme on se dispute aujourd'hui sur le système de *sthénie*, ou d'*asthénie*, ou bien de *stimulus* et contre-*stimulus*, du docteur Brown. Les pièces de ces deux procès sont assez curieuses, mais trop longues pour une note. Elles prêtent au ridicule dont Le Sage se plaît à charger ici la querelle sur le vrai sens d'*orgasme*.

mença par faire saigner abondamment le malade, attendant, pour le purger, que les humeurs fussent cuites; mais la mort, qui craignoit sans doute qu'une purgation si sagement différée ne lui enlevât sa proie, prévint la coction et emporta mon maître. Telle fut la fin du seigneur don Vincent, qui perdit la vie parce que son médecin ne savoit pas le grec.

Aurore, après avoir fait à son père des funérailles dignes d'un homme de sa naissance, entra dans l'administration de son bien. Devenue maîtresse de ses volontés, elle congédia quelques domestiques, en leur donnant des récompenses proportionnées à leurs services, et se retira bientôt à un château qu'elle avoit sur les bords du Tage, entre Sacedon et Buendia. Je fus du nombre de ceux qu'elle retint et qui la suivirent à la campagne; j'eus même le bonheur de lui devenir nécessaire. Malgré le rapport fidèle que je lui avois fait de don Luis, elle aimoit encore ce cavalier; ou plutôt, n'ayant pu vaincre son amour, elle s'y étoit entièrement abandonnée. Elle n'avoit plus besoin de prendre des précautions pour me parler en particulier. Gil Blas, me dit-elle en soupirant, je ne puis oublier don Luis; quelque effort que je fasse pour le bannir de ma pensée, il s'y présente sans cesse, non tel que tu me l'as peint, plongé dans toutes sortes de désordres, mais tel

que je voudrois qu'il fût , tendre , amoureux , constant. Elle s'attendrit en disant ces paroles , et ne put s'empêcher de répandre quelques larmes. Peu s'en fallut que je ne pleurasse aussi , tant je fus touché de ses pleurs. Je ne pouvois mieux lui faire ma cour , que de paroître si sensible à ses peines. Mon ami , continua-t-elle après avoir essayé ses beaux yeux , je vois que tu es d'un très-bon naturel , et je suis si satisfaite de ton zèle , que je te promets de le bien récompenser. Ton secours , mon cher Gil Blas , m'est plus nécessaire que jamais. Il faut que je te découvre un dessein qui m'occupe ; tu vas le trouver fort bizarre. Apprends que je veux partir au plus tôt pour Salamanque. Là je prétends me déguiser en cavalier , et , sous le nom de don Félix , faire connoissance avec Pacheco ; je tâcherai de gagner sa confiance et son amitié ; je lui parlerai souvent d'Aurore de Guzman , dont je passerai pour cousin. Il souhaitera peut-être de la voir , et c'est où je l'attends. Nous aurons deux logements à Salamanque : dans l'un , je serai don Félix ; dans l'autre , Aurore ; et , m'offrant aux yeux de don Luis , tantôt travestie en homme , tantôt sous mes habits naturels , je me flatte que je pourrai peu à peu l'amener à la fin que je me propose. Je demeure d'accord , ajouta-t-elle , que mon projet est extravagant ; mais ma passion m'entraîne , et l'innocence de mes inten-

tions achève de m'étourdir sur la démarche que je veux hasarder.

J'étois fort du sentiment d'Aurore sur la nature de son dessein. Il me paroissoit insensé. Cependant, quelque déraisonnable que je le trouvasse, je me gardai bien de faire le pédagogue. Au contraire, je commençai à dorer la pilule, et j'entrepris de prouver que ce projet fou n'étoit qu'un jeu d'esprit agréable et sans conséquence. Je ne me souviens plus de ce que je lui dis pour lui prouver cela; mais elle se rendit à mes raisons, les amants étant bien aises qu'on flatte leurs plus folles imaginations. Nous ne regardâmes donc plus cette entreprise téméraire que comme une comédie (1) dont il ne falloit songer qu'à bien concerter la représentation. Nous choisîmes nos acteurs dans le domestique, puis nous distribuâmes les rôles; ce qui se passa sans clameurs et sans querelles, parce que nous n'étions pas des comédiens de profession (2). Il fut résolu que la dame

---

(1) C'est si bien une comédie, que l'on pourroit en faire le sujet d'une pièce; mais le déguisement et la hardiesse du rôle d'Aurore de Guzman en rendroient le succès douteux. Ces travestissements réussissent peu au théâtre, parce qu'ils choquent la décence, et que le public éclairé ne souffre guère qu'on y manque.

(2) Ce petit trait sur les querelles de l'intérieur des coulisses prouve que Le Sage savoit le secret de la comédie.

Ortiz feroit la tante d'Aurore, sous le nom de dona Ximena de Guzman; qu'on lui donneroit un valet et une suivante; et qu'Aurore, travestie en cavalier, m'auroit pour valet de chambre. avec une de ses femmes, déguisée en page, pour la servir en particulier. Les personnages ainsi réglés, nous retournâmes à Madrid, où nous apprîmes que don Luis étoit encore, mais qu'il ne tarderoit guère à partir pour Salamanque. Nous fîmes faire en diligence les habits dont nous avons besoin. Lorsqu'ils furent achevés, ma maîtresse les fit emballer promptement, attendu que nous ne devions les mettre qu'en temps et lieu. Puis, laissant le soin de sa maison à son homme d'affaires, elle partit dans un carrosse à quatre mules, et prit le chemin du royaume de Léon, avec tous ceux de ses domestiques qui avoient quelque rôle à jouer dans cette pièce.

Nous avons déjà traversé la Castille vieille, quand l'essieu du carrosse se rompit. C'étoit entre Avila et Villaflor, à trois ou quatre cents pas d'un château qu'on apercevoit au pied d'une montagne. La nuit approchoit, et nous étions fort embarrassés. Mais il passa par hasard auprès de nous un paysan qui nous tira d'embarras, sans qu'il y mît beaucoup du sien. Il nous apprit que le château qui s'offroit à notre vue appartenoit à dona Elvira, veuve de don Pedro de Pinarès; et il nous dit tant

de bien de cette dame, que ma maîtresse m'envoya au château demander de sa part un logement pour cette nuit. Elvire ne démentit point le rapport du paysan ; il est vrai que je m'acquittai de ma commission d'une manière qui l'auroit déterminée à nous recevoir dans son château quand elle n'auroit pas été la personne du monde la plus polie ; elle me reçut d'un air gracieux, et fit à mon compliment la réponse que je désirois là-dessus. Nous nous rendîmes tous au château, où les mules traînèrent doucement le carrosse. Nous rencontrâmes à la porte la veuve de don Pèdre, qui venoit au-devant de ma maîtresse. Je passerai sous silence les discours que la civilité obligea de tenir de part et d'autre en cette occasion. Je dirai seulement qu'Elvire étoit une vieille dame qui savoit mieux que femme du monde remplir les devoirs de l'hospitalité. Elle conduisit Aurore dans un appartement superbe, où, la laissant reposer quelques moments, elle vint donner son attention jusqu'aux moindres choses qui nous regardoient. Ensuite, quand le souper fut prêt, elle ordonna qu'on servît dans la chambre d'Aurore, où toutes deux elles se mirent à table. La veuve de don Pèdre n'étoit pas de ces personnes qui font mal les honneurs d'un repas, en prenant un air rêveur ou chagrin. Elle avoit l'humeur gaie, et soutenoit agréablement la conversation. Elle s'exprimoit



noblement et en beaux termes : j'admirois son esprit, et le tour fin qu'elle donnoit à ses pensées. Aurore en paroissoit aussi charmée que moi. Elles lièrent amitié l'une avec l'autre, et se promirent réciproquement d'avoir ensemble un commerce de lettres. Comme notre carrosse ne pouvoit être raccommo­dé que le jour suivant, et que nous courions risque de partir fort tard, il fut arrêté que nous demeurerions au château le lendemain. On nous servit à notre tour des viandes avec profusion, et nous ne fûmes pas plus mal couchés que nous avons été régelés.

Le jour d'après, ma maîtresse trouva de nouveaux charmes dans l'entretien d'Elvire. Elles dînèrent dans une grande salle où il y avoit plusieurs tableaux. On en remarquoit un, entre autres, dont les figures étoient merveilleusement bien représentées ; mais il offroit aux yeux un spectacle bien tragique. Un cavalier mort, couché à la renverse et noyé dans son sang, y étoit peint ; et tout mort qu'il paroissoit, il avoit un air menaçant. On voyoit auprès de lui une jeune dame dans une autre attitude, quoiqu'elle fût aussi étendue par terre. Elle avoit une épée plongée dans son sein, et rendoit les derniers soupirs, en attachant ses regards mourants sur un jeune homme qui sembloit avoir une douleur mortelle de la perdre. Le peintre avoit encore chargé son tableau d'une

figure qui n'échappa point à mon attention. C'étoit un vicillard de bonne mine, qui, vivement touché des objets qui frappoient sa vue, ne s'y montrait pas moins sensible que le jeune homme. On eût dit que ces images sanglantes leur faisoient sentir à tous deux les mêmes atteintes, mais qu'ils en recevoient différemment les impressions. Le vicillard, plongé dans une profonde tristesse, en paroissoit comme accablé, au lieu qu'il y avoit de la fureur mêlée avec l'affliction du jeune homme. Toutes ces choses étoient peintes avec des expressions si fortes, que nous ne pouvions nous lasser de les regarder. Ma maîtresse demanda quelle triste histoire ce tableau représentoit. Madame, lui dit Elvire, c'est une peinture fidèle des malheurs de ma famille. Cette réponse piqua la curiosité d'Aurore, qui témoigna un si grand désir d'en savoir davantage, que la veuve de don Pèdre ne put se dispenser de lui promettre la satisfaction qu'elle souhaitoit. Cette promesse, qui se fit devant Ortiz, ses deux compagnes et moi, nous arrêta tous quatre dans la salle après le repas. Ma maîtresse voulut nous renvoyer; mais Elvire, qui s'aperçut bien que nous mourions d'envie d'entendre l'explication du tableau (1), eut la bonté

---

(1) Il est tout simple que l'essieu d'un carrosse se rompe en route, et qu'on désire de connoître ce qu'on a voulu

de nous retenir, en disant que l'histoire qu'elle alloit raconter n'étoit pas de celles qui demandent du secret. Un moment après, elle commença son récit dans ces termes.

---

## CHAPITRE IV.

### LE MARIAGE DE VENGEANCE,

NOUVELLE (1).

Amour violent d'un jeune prince. — Caractère d'un ministre inflexible. — Vertu et malheur de sa fille.

**ROGER**, roi de Sicile, avoit un frère et une sœur. Ce frère, appelé Mainfroi, se révolta contre lui,

---

peindre dans un tableau qui paroît être singulier et frappant. Ces incidents amènent d'une manière naturelle *la Nouvelle* qui va remplir le chapitre suivant. Cette Nouvelle intéressante contraste par le ton avec le reste du roman, où elle ajoute un charme désirable dans tous les livres, celui de la variété.

(1) Cet épisode de *Gil Blas*, fondé en partie sur l'histoire, a fait naître deux tragédies : savoir, *Tancrède* et *Sigismond*, en anglois, par Thompson (le chantre des Saisons); l'autre, intitulée *Blanche et Guiscard*, par feu Saurin. La tragédie angloise, traduite par La Place, remplit les *Mercures de France* des mois de janvier et février 1761. Saurin l'a imitée. « La dernière scène de cette tragédie présente le tableau qui, dans *Gil Blas*, excite la curiosité de dona Aurore, et occasionne le récit de la

et alluma dans le royaume une guerre qui fut dangereuse et sanglante : mais il eut le malheur de

---

» Nouvelle. L'auteur tragique a suivi presque entièrement  
 » la marche du romancier. Enrique, dont il a fait Guiscard,  
 » est de même élevé par Siffredi ; seulement, il n'apprend  
 » le secret de sa naissance qu'au moment de la mort du roi.  
 » Constance, dans la tragédie, est la sœur et non la nièce  
 » du roi auquel succède Guiscard. Au reste, l'auteur a rendu  
 » tous les autres détails racontés dans la Nouvelle, ce qui  
 » l'a obligé de renfermer un grand nombre d'événements  
 » dans un court espace de temps. » *Extrait de l'avertissement qui précède la tragédie de Blanche et Guiscard.*

La pièce de Saurin, jouée pour la première fois le 27 septembre 1763, réussit moins pourtant par le mérite de l'ouvrage que par le talent des acteurs. L'avertissement de l'auteur finit par cet aveu modeste :

« Il seroit à souhaiter pour ceux qui me liront et pour  
 » moi, qu'on pût imprimer avec la pièce le jeu inimitable  
 » de mademoiselle Clairon ; elle n'a jamais été plus admirable. »

Cette actrice sublime faisoit ressortir avec force les vers philosophiques répandus dans son rôle, comme celui-ci, par exemple :

La loi permet souvent ce que défend l'honneur.

Mais elle prononçoit encore avec plus d'art et plus de charme les vers passionnés, comme celui qui suit :

Que parles-tu de trône ? un désert et Guiscard !

ou les réflexions tournées en sentiment, comme cet autre vers que tout le monde a retenu :

Qu'une nuit paroît longue à la douleur qui veille !

perdre deux batailles, et de tomber entre les mains du roi, qui se contenta de lui ôter la liberté, pour le punir de sa révolte. Cette clémence ne servit qu'à faire passer Roger pour un barbare dans l'esprit d'une partie de ses sujets. Ils disoient qu'il n'avoit sauvé la vie à son frère, que pour exercer sur lui une vengeance lente et inhumaine. Tous les autres, avec plus de fondement, n'imputoient les traitements durs que Mainfroi souffroit dans sa prison, qu'à sa sœur Mathilde. Cette princesse avoit en effet toujours haï ce prince, et ne cessa point de le persécuter tant qu'il vécut. Elle mourut peu de temps après lui, et l'on regarda sa mort comme une juste punition de ses sentiments dénaturés.

Mainfroi laissa deux fils; ils étoient encore dans l'enfance. Roger eut quelque envie de s'en défaire, de crainte que, parvenus à un âge plus avancé, le désir de venger leur père ne les portât à relever un parti qui n'étoit pas si bien abattu, qu'il ne pût causer de nouveaux troubles dans l'état. Il communiqua son dessein au sénateur Léontio Siffredi son ministre, qui ne l'approuva point, et qui, pour l'en détourner, se chargea de l'éducation du prince Enrique qui étoit l'aîné, et lui conseilla de confier au connétable de Sicile la conduite du plus jeune, qu'on appelloit don Pèdre. Roger, persuadé que ses neveux seroient élevés par ces deux hommes

dans la soumission qu'ils lui devoient, les leur abandonna, et prit soin lui-même de Constance sa nièce. Elle étoit de l'âge d'Enrique, et fille unique de la princesse Mathilde. Il lui donna des femmes et des maîtres, et n'épargna rien pour son éducation.

Léontio Siffredi avoit un château à deux petites lieues de Palerme, dans un lieu nommé Belmonte. C'étoit là que ce ministre s'attachoit à rendre Enrique digne de monter un jour sur le trône de Sicile. Il remarqua d'abord dans ce prince des qualités si aimables, qu'il s'y attacha comme s'il n'avoit point eu d'enfant : il avoit pourtant deux filles. L'aînée, qu'on nommoit Blanche, plus jeune d'une année que le prince, étoit pourvue d'une beauté parfaite : et la cadette, appelée Porcie, après avoir en naissant causé la mort de sa mère, étoit encore au berceau. Blanche et le prince Enrique sentirent de l'amour l'un pour l'autre, dès qu'ils furent capables d'aimer ; mais ils n'avoient pas la liberté de s'entretenir en particulier. Le prince néanmoins ne laissa pas quelquefois d'en trouver l'occasion ; il sut même si bien profiter de ces moments précieux, qu'il engagea la fille de Siffredi à lui permettre d'exécuter un projet qu'il méditoit. Il arriva justement dans ce temps-là que Léontio fut obligé, par ordre du roi, de faire un voyage dans une province des plus reculées de l'île. Pendant

son absence, Enrique fit faire une ouverture au mur de son appartement qui répondoit à la chambre de Blanche. Cette ouverture étoit couverte d'une coulisse de bois qui se fermoit et s'ouvroit sans qu'elle parût, parce qu'elle étoit si étroitement jointe au lambris, que les yeux ne pouvoient apercevoir l'artifice. Un habile architecte que le prince avoit mis dans ses intérêts, fit cet ouvrage avec autant de diligence que de secret (1).

L'amoureux Enrique s'introduisoit par là quelquefois dans la chambre de sa maîtresse; mais il n'abusoit point de ses bontés. Si elle avoit eu l'imprudence de lui permettre une entrée secrète dans son appartement, du moins ce n'avoit été que sur les assurances qu'il lui avoit données qu'il n'exigeroit jamais d'elle que les faveurs les plus innocentes. Une nuit il la trouva fort inquiète; elle avoit appris que Roger étoit très-malade, et qu'il

---

(1) Ces ouvertures en coulisses, qui communiquent en secret d'un appartement dans un autre, ont été quelquefois pratiquées dans le monde (la cheminée tournante du maréchal de Richelieu), et transportées sur le théâtre avec plus ou moins de succès, mais surtout dans les comédies. *L'Esprit follet* de Haute-Roche est fondé sur cet artifice qui produit des scènes plaisantes dans cette comédie, mais qui ne donne lieu ici qu'à des événements tragiques. Dans la tragédie de Saurin, Guiscard lui-même dit à Blanche:

J'ai su me procurer une secrète entrée.

venoit de mander Siffredi comme grand chancelier du royaume, pour le rendre dépositaire de ses dernières volontés. Elle se représentoit déjà sur le trône son cher Enrique; et, craignant de le perdre dans ce haut rang, cette crainte lui causoit une étrange agitation; elle avoit même les larmes aux yeux lorsqu'il parut devant elle. Vous pleurez, madame, lui dit-il : que dois-je penser de la tristesse où je vous vois plongée? Seigneur, lui répondit Blanche, je ne puis vous cacher mes alarmes; le roi votre oncle cessera bientôt de vivre, et vous allez remplir sa place. Quand j'envisage combien votre nouvelle grandeur va vous éloigner de moi, je vous avoue que j'ai de l'inquiétude. Un monarque voit les choses d'un autre œil qu'un amant; et ce qui faisoit tous ses désirs quand il reconnoissoit un pouvoir au-dessus du sien, ne le touche plus que foiblement sur le trône. Soit pressentiment, soit raison, je sens s'élever dans mon cœur des mouvements qui m'agitent, et que ne peut calmer toute la confiance que je dois à vos bontés. Je ne me défie point de la fermeté de vos sentiments; je ne me défie que de mon bonheur. Adorable Blanche, répliqua le prince, vos craintes sont obligeantes, et justifient mon attachement à vos charmes; mais l'excès où vous portez vos défiances offense mon amour, et, si je l'ose dire, l'estime que vous me devez. Non, non, ne pensez



pas que ma destinée puisse être séparée de la vôtre ; croyez plutôt que vous seule ferez toujours ma joie et mon bonheur. Perdez donc une crainte vaine : faut-il qu'elle trouble des moments si doux ? Ah ! seigneur, reprit la fille de Léontio, dès que vous serez couronné, vos sujets pourront vous demander pour reine une princesse descendue d'une longue suite de rois, et dont l'hymen éclatant joigne de nouveaux états aux vôtres ; et peut-être, hélas ! répondrez-vous à leur attente, même aux dépens de vos plus doux vœux. Eh ! pourquoi, reprit Enrique avec emportement, pourquoi, trop prompte à vous tourmenter, vous faire une image affligeante de l'avenir ? Si le ciel dispose du roi mon oncle, et me rend maître de la Sicile, je jure de me donner à vous dans Palerme, en présence de toute ma cour. J'en atteste tout ce qu'on reconnoît de plus sacré parmi nous.

Les protestations d'Enrique rassurèrent un peu la fille de Siffredi. Le reste de leur entretien roula sur la maladie du roi. Enrique fit voir la bonté de son naturel ; il plaignit le sort de son oncle, quoiqu'il n'eût pas sujet d'en être fort touché ; et la force du sang lui fit regretter un prince dont la mort lui promettoit une couronne. Blanche ne savoit pas encore tous les malheurs qui la menaçoient. Le connétable de Sicile, qui l'avoit rencontrée comme elle sortoit de l'appartement de

son père, un jour qu'il étoit venu au château de Belmonte pour quelques affaires importantes, en avoit été frappé. Il en fit dès le lendemain la demande à Siffredi, qui agréa sa recherche ; mais la maladie de Roger étant survenue dans ce temps-là, ce mariage demeura suspendu, et Blanche n'en avoit point entendu parler.

Un matin, comme Enrique achevoit de s'habiller, il fut surpris de voir entrer dans son appartement Léontio suivi de Blanche. Seigneur, lui dit ce ministre, la nouvelle que je vous apporte aura de quoi vous affliger ; mais la consolation qui l'accompagne doit modérer votre douleur. Le roi votre oncle vient de mourir ; il vous laisse, par sa mort, héritier de son sceptre. La Sicile vous est soumise. Les grands du royaume attendent vos ordres à Palerme : ils m'ont chargé de les recevoir de votre bouche ; et je viens, seigneur, avec ma fille, vous rendre les premiers et les plus sincères hommages que vous doivent vos nouveaux sujets. Le prince, qui savoit bien que Roger, depuis deux mois, étoit atteint d'une maladie qui le détruisoit peu à peu, ne fut pas étonné de cette nouvelle. Cependant, frappé du changement subit de sa condition, il sentit naître dans son cœur mille mouvements confus. Il rêva quelque temps, puis rompant le silence, il adressa ces paroles à Léontio : Sage Siffredi, je vous regarde toujours

comme mon père. Je ferai gloire de me régler par vos conseils, et vous régnerez plus que moi dans la Sicile. A ces mots, s'approchant d'une table sur laquelle étoit une écritoire, et prenant une feuille blanche, il écrivit son nom au bas de la page. Que voulez-vous faire, seigneur? lui dit Siffredi. Vous marquer ma reconnoissance et mon estime, répondit Enrique. Ensuite ce prince présenta la feuille à Blanche, et lui dit : Recevez, madame, ce gage de ma foi, et de l'empire que je vous donne sur mes volontés. Blanche la prit en rougissant, et fit cette réponse au prince : Seigneur, je reçois avec respect les grâces de mon roi ; mais je dépends d'un père, et vous trouverez bon, s'il vous plaît, que je remette votre billet entre ses mains, pour en faire l'usage que sa prudence lui conseillera.

Elle donna effectivement à son père la signature d'Enrique. Alors Siffredi remarqua ce qui jusqu'à ce moment étoit échappé à sa pénétration. Il démêla les sentiments du prince, et lui dit : Votre majesté n'aura point de reproche à me faire. Je n'abuserai point de la confiance... Mon cher Léontio, interrompit Enrique, ne craignez point d'en abuser. Quelque usage que vous fassiez de mon billet, j'en approuverai la disposition. Mais allez, continua-t-il, retournez à Palerme, ordonnez-y les apprêts de mon couronnement, et dites

a mes sujets que je vais sur vos pas recevoir le serment de leur fidélité, et les assurer de mon affection. Ce ministre obéit aux ordres de son nouveau maître, et prit avec sa fille le chemin de Palerme.

Quelques heures après leur départ, le prince partit aussi de Belmonte, plus occupé de son amour que du haut rang où il alloit monter. Lorsqu'on le vit arriver dans la ville, on poussa mille cris de joie; il entra parmi les acclamations du peuple dans le palais, où tout étoit déjà prêt pour la cérémonie. Il y trouva la princesse Constance vêtue de longs habillemens de deuil. Elle paroissoit fort touchée de la mort de Roger. Comme ils se devoient un compliment réciproque sur la mort de ce monarque, ils s'en acquittèrent l'un et l'autre avec esprit, mais avec un peu plus de froideur de la part d'Enrique que de celle de Constance, qui, malgré les démêlés de leur famille, n'avoit pu haïr ce prince. Il se plaça sur le trône, et la princesse s'assit à ses côtés, sur un fauteuil un peu moins élevé. Les grands du royaume prirent leur place, chacun selon son rang. La cérémonie commença; et Léontio, comme grand-chancelier de l'état et dépositaire du testament du feu roi, en ayant fait l'ouverture, se mit à le lire à haute voix. Cet acte contenoit en substance que Roger, se voyant sans enfant, nommoit

pour son successeur le fils aîné de Mainfroi, à condition qu'il épouserait la princesse Constance, et que, s'il refusoit sa main, la couronne de Sicile, à son exclusion, tomberoit sur la tête de l'infant don Pèdre son frère, à la même condition.

Ces paroles surprirent étrangement Enriquer. Il en sentit une peine inconcevable, et cette peine devint encore plus vive lorsque Léontio, après avoir achevé la lecture du testament, dit à toute l'assemblée : Seigneurs, ayant rapporté les dernières intentions du feu roi à notre nouveau monarque, ce généreux prince consent d'honorer de sa main la princesse Constance sa cousine. A ces mots Enriquer interrompit le chancelier. Léontio, lui dit-il, souvenez-vous de l'écrit de Blanche que vous.... Seigneur, interrompit avec précipitation Siffredi, sans donner le temps au prince de s'expliquer, le voici. Les grands du royaume, poursuivit-il en montrant le billet à l'assemblée, y verront, par l'auguste seing de votre majesté, l'estime que vous faites de la princesse, et la déférence que vous avez pour les dernières volontés du feu roi votre oncle.

Ayant achevé ces paroles, il se mit à lire le billet dans les termes dont il l'avoit rempli lui-même. Le nouveau roi y faisoit à ses peuples, dans la forme la plus authentique, une promesse d'épouser Constance, conformément aux inten-

tions de Roger. La salle retentit de longs cris de joie. Vive notre magnanime roi Enrique! s'écrièrent tous ceux qui étoient présents. Comme on n'ignoroit pas l'aversion que ce prince avoit toujours marquée pour la princesse, on avoit craint, avec raison, qu'il ne se révoltât contre la condition du testament, et ne causât des mouvements dans le royaume; mais la lecture du billet, en rassurant là-dessus les grands et le peuple, excitoit ces acclamations générales qui déchiroient en secret le cœur du monarque.

Constance, qui, par l'intérêt de sa gloire et par un sentiment de tendresse, y prenoit plus de part que personne, choisit ce temps pour l'assurer de sa reconnoissance. Le prince eut beau vouloir se contraindre, il reçut le compliment de la princesse avec tant de trouble, il étoit dans un si grand désordre, qu'il ne put même lui répondre ce que la bienséance exigeoit de lui. Enfin, cédant à la violence qu'il se faisoit, il s'approcha de Siffredi, que le devoir de sa charge obligeoit de se tenir assez près de sa personne, et lui dit tout bas : Que faites-vous, Léontio? L'écrit que j'ai mis entre les mains de votre fille n'étoit point destiné pour cet usage. Vous trahissez....

Seigneur, interrompit encore Siffredi d'un ton ferme, songez à votre gloire. Si vous refusez de suivre les volontés du roi votre oncle, vous perdez

la couronne de Sicile. Il n'eut pas achevé de parler ainsi, qu'il s'éloigna du roi, pour l'empêcher de lui répliquer. Enriue demeura dans un embarras extrême ; il se sentoît agité de mille mouvements contraires. Il étoit irrité contre Siffredi ; il ne pouvoit se résoudre à quitter Blanche ; et, partagé entre elle et l'intérêt de sa gloire, il fut assez long-temps incertain du parti qu'il avoit à prendre. Il se détermina pourtant, et crut avoir trouvé le moyen de conserver la fille de Siffredi, sans renoncer au trône. Il feignit de vouloir se soumettre aux volontés de Roger, se proposant, tandis qu'on solliciteroit à Rome la dispense de son mariage avec sa cousine, de gagner par ses bienfaits les grands du royaume, et d'établir si bien sa puissance, qu'on ne pût l'obliger à remplir la condition du testament.

Dès qu'il eut formé ce dessein, il devint plus tranquille ; et, se tournant vers Constance, il lui confirma ce que le grand chancelier avoit lu devant toute l'assemblée. Mais, au moment même qu'il se trahissoit jusqu'à lui offrir sa foi, Blanche arriva dans la salle du conseil. Elle y venoit, par ordre de son père, rendre ses devoirs à la princesse ; et ses oreilles, en entrant, furent frappées des paroles d'Enriue. Outre cela Léontio, ne voulant pas qu'elle pût douter de son malheur, lui dit en la présentant à Constance : Ma fille,

rendez vos hommages à votre reine ; souhaitez-lui les douceurs d'un règne florissant et d'un heureux hyménée. Ce coup terrible accabla l'infortunée Blanche. Elle entreprit inutilement de cacher sa douleur ; son visage rougit et pâlit successivement, et tout son corps frissonna. Cependant la princesse n'en eut aucun soupçon ; elle attribua le désordre de son compliment à l'embarras d'une jeune personne élevée dans un désert, et peu accoutumée à la cour. Il n'en fut pas ainsi du jeune roi : la vue de Blanche lui fit perdre contenance, et le désespoir qu'il remarquoit dans ses yeux le mettoit hors de lui-même. Il ne doutoit pas que, jugeant sur les apparences, elle ne le crût infidèle. Il auroit eu moins d'inquiétude s'il eût pu lui parler ; mais comment en trouver les moyens, lorsque toute la Sicile, pour ainsi dire, avoit les yeux sur lui ? D'ailleurs, le cruel Siffredi lui en ôta l'espérance. Ce ministre, qui lisoit dans le cœur de ces deux amants, et vouloit prévenir les malheurs que la violence de leur amour pouvoit causer dans l'état, fit adroitement sortir sa fille de l'assemblée, et reprit avec elle le chemin de Belmonte, résolu, pour plus d'une raison, de la marier au plus tôt.

Lorsqu'ils y furent arrivés, il lui fit connoître toute l'horreur de sa destinée. Il lui déclara qu'il l'avoit promise au connétable. Juste ciel ! s'écria-



t-elle, emportée par un mouvement de douleur que la présence de son père ne put réprimer, à quels affreux supplices réserviez-vous la malheureuse Blanche ? Son transport même fut si violent, que toutes les puissances de son âme en furent suspendues. Son corps se glaça ; et, devenant froide et pâle, elle tomba évanouie entre les bras de son père. Il fut touché de l'état où il la voyoit. Néanmoins, quoiqu'il ressentît vivement ses peines, sa première résolution n'en fut point ébranlée. Blanche reprit enfin ses esprits, plus par le vif ressentiment de sa douleur, que par l'eau que Siffredi lui jeta sur le visage ; et, lorsqu'en ouvrant ses yeux languissants elle l'aperçut qui s'empressoit à la secourir : Seigneur, lui dit-elle d'une voix presque éteinte, j'ai honte de vous laisser voir ma foiblesse ; mais la mort, qui ne peut tarder à finir mes tourments, va bientôt vous délivrer d'une malheureuse fille qui a pu disposer de son cœur sans votre aveu. Non, ma chère Blanche, répondit Léontio, vous ne mourrez point, et votre vertu reprendra sur vous son empire. La recherche du connétable vous fait honneur ; c'est le parti le plus considérable de l'état.... J'estime sa personne et son mérite, interrompit Blanche ; mais, seigneur, le roi m'avoit fait espérer.... Ma fille, interrompit à son tour Siffredi, je sais tout ce que vous pouvez dire là-dessus. Je n'ignore pas votre

tendresse pour ce prince, et je ne la désapprouverois pas dans d'autres conjonctures. Vous me verriez même ardent à vous assurer la main d'Enrique, si l'intérêt de sa gloire et celui de l'état ne l'obligeoit pas à la donner à Constance. C'est à la condition seule d'épouser cette princesse que le feu roi l'a désigné son successeur. Voulez-vous qu'il vous préfère à la couronne de Sicile ? Croyez que je gémis avec vous du coup mortel qui vous frappe. Cependant, puisque nous ne pouvons aller contre les destinées, faites un effort généreux : il y va de votre gloire de ne pas laisser voir à tout le royaume, que vous vous êtes flattée d'une espérance frivole. Votre sensibilité pour le roi donneroit même lieu à des bruits désavantageux pour vous, et le seul moyen de vous en préserver, c'est d'épouser le connétable. Enfin, Blanche, il n'est plus temps de délibérer. Le roi vous cède pour un trône, il épouse Constance. Le connétable a ma parole ; dégagez-la, je vous en prie ; et s'il est nécessaire, pour vous y résoudre, que je me serve de mon autorité, je vous l'ordonne.

En achevant ces paroles, il la quitta pour lui laisser faire ses réflexions sur ce qu'il venoit de lui dire. Il espéroit qu'après avoir pesé les raisons dont il s'étoit servi pour soutenir sa vertu contre le penchant de son cœur, elle se détermineroit d'elle-même à se donner au connétable. Il ne se trompa

point : mais combien en coûta-t-il à la triste Blanche pour prendre cette résolution ! Elle étoit dans l'état du monde le plus digne de pitié. La douleur de voir ses pressentiments sur l'infidélité d'Enrique tournés en certitude , et d'être contrainte , en le perdant , de se livrer à un homme qu'elle ne pouvoit aimer , lui causoit des transports d'affliction si violents , que tous ses moments devenoient pour elle des supplices nouveaux. Si mon malheur est certain , s'écrioit-elle , comment y puis-je résister sans mourir ? Impitoyable destinée , pourquoi me repaissois-tu des plus douces espérances , si tu devois me précipiter dans un abîme de maux ? Et toi , perfide amant , tu te donnes à une autre , quand tu me promets une éternelle fidélité. As-tu donc pu sitôt mettre en oubli la foi que tu m'as jurée ? Pour te punir de m'avoir si cruellement trompée , fasse le ciel que le lit conjugal que tu vas souiller par un parjure , soit moins le théâtre de tes plaisirs que de tes remords ! que les caresses de Constance versent un poison dans ton cœur infidèle ! puisse ton hymen devenir aussi affreux que le mien ! Oui , traître , je vais épouser le connétable , que je n'aime point , pour me venger de moi-même , pour me punir d'avoir si mal choisi l'objet de ma folle passion. Puisque ma religion me défend d'attenter à ma vie , je veux que les jours qui me restent à vivre , ne soient qu'un tissu malheureux de peines

et d'ennuis. Si tu conserves encore pour moi quelque sentiment d'amour, ce sera me venger aussi de toi, que de me jeter à tes yeux entre les bras d'un autre ; et si tu m'as entièrement oubliée, la Sicile du moins pourra se vanter d'avoir produit une femme qui s'est punie elle-même d'avoir trop légèrement disposé de son cœur.

Ce fut dans une pareille situation que cette triste victime de l'amour et du devoir passa la nuit qui précéda son mariage avec le connétable. Siffredi, la trouvant le lendemain prête à faire ce qu'il souhaitoit, se hâta de profiter de cette disposition favorable. Il fit venir le connétable à Belmonte le jour même, et le maria secrètement avec sa fille dans la chapelle du château. Quelle journée pour Blanche ! Ce n'étoit point assez de renoncer à une couronne, de perdre un amant aimé, et de se donner à un objet haï ; il falloit encore qu'elle contraignît ses sentiments devant un mari prévenu pour elle de la passion la plus ardente, et naturellement jaloux. Cet époux, charmé de la posséder, étoit sans cesse à ses genoux. Il ne lui laissoit pas seulement la triste consolation de pleurer en secret ses malheurs. La nuit arrivée, la fille de Léontio sentit redoubler son affliction. Mais que devint-elle lorsque ses femmes, après l'avoir déshabillée, la laissèrent seule avec le connétable ? Il lui demanda respectueusement la cause de l'abat-

tement où elle sembloit être. Cette question embarrassa Blanche, qui feignit de se trouver mal. Son époux y fut d'abord trompé ; mais il ne demeura pas long-temps dans cette erreur. Comme il étoit véritablement inquiet de l'état où il la voyoit, et qu'il la pressoit de se mettre au lit, ses instances, qu'elle expliqua mal, présentèrent à son esprit une image si cruelle, que, ne pouvant plus se contraindre, elle donna un libre cours à ses soupirs et à ses larmes. Quelle vue pour un homme qui s'étoit cru au comble de ses vœux ! Il ne douta plus que l'affliction de sa femme ne renfermât quelque chose de sinistre pour son amour. Néanmoins, quoique cette connoissance le mît dans une situation presque aussi déplorable que celle de Blanche, il eut assez de force sur lui pour cacher ses soupçons. Il redoubla ses empressements, et continua de presser son épouse de se coucher, l'assurant qu'il lui laisseroit prendre tout le repos dont elle avoit besoin. Il s'offrit même d'appeler ses femmes, si elle jugeoit que leur secours pût apporter quelque soulagement à son mal. Blanche s'étant rassurée sur cette promesse, lui dit que le sommeil seul lui étoit nécessaire dans la foiblesse où elle se sentoit. Il feignit de la croire. Ils se mirent tous deux au lit, et passèrent une nuit bien différente de celle que l'amour et l'hyménée accordent à deux amants charmés l'un de l'autre.

Pendant que la fille de Siffredi se livroit à sa douleur, le connétable cherchoit en lui-même ce qui pouvoit lui rendre son mariage si rigoureux. Il jugeoit bien qu'il avoit un rival ; mais quand il vouloit le découvrir , il se perdoit dans ses idées. Il savoit seulement qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes. Il avoit déjà passé les deux tiers de la nuit dans ces agitations , lorsqu'un bruit sourd frappa ses oreilles. Il fut surpris d'entendre quelqu'un traîner lentement ses pas dans la chambre. Il crut se tromper ; car il se souvint qu'il avoit fermé la porte lui-même , après que les femmes de Blanche furent sorties. Il ouvrit le rideau pour s'éclaircir par ses propres yeux de la cause du bruit qu'il entendoit ; mais la lumière qu'on avoit laissée dans la cheminée s'étoit éteinte : et bientôt il ouït une voix foible et languissante qui appela Blanche à plusieurs reprises. Alors ses soupçons jaloux le transportèrent de fureur ; et , son honneur alarmé l'obligeant à se lever pour prévenir un affront ou pour en tirer vengeance , il prit son épée , il marcha du côté que la voix lui sembloit partir. Il sent une épée nue qui s'oppose à la sienne. Il avance , on se retire. Il poursuit , on se dérobe à sa poursuite. Il cherche celui qui semble le fuir par tous les endroits de la chambre , autant que l'obscurité le peut permettre , et ne le trouve plus. Il s'arrête. Il écoute et n'entend plus rien. Quel enchante-

ment ! Il s'approche de la porte, dans la pensée qu'elle avoit favorisé la fuite de ce secret ennemi de son honneur ; mais elle étoit fermée au verrou comme auparavant. Ne pouvant rien comprendre à cette aventure , il appela ceux de ses gens qui étoient le plus à portée d'entendre sa voix ; et, comme il ouvrit la porte pour cela , il en ferma le passage , et se tint sur ses gardes, craignant de laisser échapper ce qu'il cherchoit.

A ses cris redoublés , quelques domestiques accoururent avec des flambeaux. Il prend une bougie , et fait une nouvelle recherche dans la chambre en tenant son épée nue. Il n'y trouva toutefois personne , ni aucune marque apparente qu'on y fût entré. Il n'aperçut point de porte secrète , ni d'ouverture par où l'on eût pu passer ; il ne pouvoit pourtant s'aveugler lui-même sur les circonstances de son malheur. Il demeura dans une étrange confusion de pensées. De recourir à Blanche, elle avoit trop d'intérêt à déguiser la vérité, pour qu'il en dût attendre le moindre éclaircissement. Il prit le parti d'aller ouvrir son cœur à Léontio , après avoir renvoyé ses gens, en leur disant qu'il croyoit avoir entendu quelque bruit dans la chambre, et qu'il s'étoit trompé. Il rencontra son beau-père qui sortoit de son appartement au bruit qu'il avoit oui , et lui racontant ce qui venoit de se passer, il

fit ce récit avec toutes les marques d'une extrême agitation et d'une profonde tristesse.

Siffredi fut surpris de l'aventure. Quoiqu'elle ne lui parût pas naturelle, il ne laissa pas de la croire véritable, et jugeant tout possible à l'amour du roi, cette pensée l'affligea vivement. Mais, bien loin de flatter les soupçons jaloux de son gendre, il lui représenta d'un air d'assurance, que cette voix qu'il s'imaginait avoir entendue, et cette épée qui s'étoit opposée à la sienne, ne pouvoient être que des fantômes d'une imagination séduite par la jalousie; qu'il étoit impossible que quelqu'un fût entré dans la chambre de sa fille: qu'à l'égard de la tristesse qu'il avoit remarquée dans son épouse, quelque indisposition l'avoit peut-être causée; que l'honneur ne devoit point être responsable des altérations du tempérament; que le changement d'état d'une fille accoutumée à vivre dans un désert, et qui se voit brusquement livrée à un homme qu'elle n'a pas eu le temps de connoître et d'aimer, pouvoit bien être la cause de ces pleurs, de ces soupirs et de cette vive affliction dont il se plaignoit; que l'amour dans le cœur des filles d'un sang noble, ne s'allumoit que par le temps et par les services; qu'il l'exhortoit à calmer ses inquiétudes, à redoubler sa tendresse et ses empressements pour disposer Blanche à devenir



plus sensible ; et qu'il le prioit enfin de retourner vers elle , persuadé que ses défiances et son trouble offensoient sa vertu.

Le connétable ne répondit rien aux raisons de son beau-père , soit qu'en effet il commençât à croire qu'il pouvoit s'être trompé dans le désordre où étoit son esprit, soit qu'il jugeât plus à propos de dissimuler, que d'entreprendre inutilement de convaincre le vieillard d'un événement si dénué de vraisemblance. Il retourna dans l'appartement de sa femme , se remit auprès d'elle, et tâcha d'obtenir du sommeil quelque relâche à ses inquiétudes. Blanche, de son côté, la triste Blanche n'étoit pas plus tranquille ; elle n'avoit que trop entendu les mêmes choses que son époux , et ne pouvoit prendre pour illusion une aventure dont elle savoit le secret et les motifs. Elle étoit surprise qu'Enrique cherchât à s'introduire dans son appartement , après avoir donné si solennellement sa foi à la princesse Constance. Au lieu de s'applaudir de cette démarche et d'en sentir quelque joie , elle la regardoit comme un nouvel outrage , et son cœur en étoit tout enflammé de colère.

Tandis que la fille de Siffredi , prévenue contre le jeune roi , le croyoit le plus coupable des hommes , ce malheureux prince , plus épris que jamais de Blanche , souhaitoit de l'entretenir pour la rassurer contre les apparences qui le condamnoient.

Il seroit venu plus tôt à Belmonte pour cet effet, si tous les soins dont il avoit été obligé de s'occuper, le lui eussent permis ; mais il n'avoit pu avant cette nuit, se dérober à sa cour. Il connoissoit trop bien les détours d'un lieu où il avoit été élevé, pour être en peine de se glisser dans le château de Siffredi, et même il conservoit encore la clef d'une porte secrète par où l'on entroit dans les jardins. Ce fut par là qu'il gagna son ancien appartement, et qu'ensuite il passa dans la chambre de Blanche. Imaginez-vous quel dut être l'étonnement de ce prince, d'y trouver un homme et de sentir une épée opposée à la sienne. Peus'en fallut qu'il n'éclatât, et ne fût punir à l'heure même l'audacieux qui osoit lever sa main sacrilége sur son propre roi ; mais le ménagement qu'il devoit à la fille de Léontio suspendit son ressentiment. Il se retira de la même manière qu'il étoit venu ; et, plus troublé qu'auparavant, il reprit le chemin de Palerme. Il y arriva quelques moments devant le jour, et s'enferma dans son appartement. Il étoit trop agité pour y prendre du repos. Il ne songeoit qu'à retourner à Belmonte. Sa sûreté, son honneur et surtout son amour ne lui permettoient pas de différer l'éclaircissement de toutes les circonstances d'une si cruelle aventure.

Dès qu'il fut jour, il commanda son équipage de chasse ; et, sous prétexte de prendre ce diver-

tissement, il s'enfonça dans la forêt de Belmonte avec ses piqueurs et quelques-uns de ses courtisans. Il suivit quelque temps la chasse pour cacher son dessein; et, lorsqu'il vit que chacun couroit avec ardeur à la queue des chiens, il s'écarta de tout le monde, et prit seul le chemin du château de Léontio. Il connoissoit trop les routes de la forêt pour pouvoir s'y égarer; et, son impatience ne lui permettant pas de ménager son cheval, il eut en peu de temps parcouru tout l'espace qui le séparoit de l'objet de son amour. Il cherchoit dans son esprit quelque prétexte plausible pour se procurer un entretien secret avec la fille de Siffredi, quand, traversant une petite route qui aboutissoit à une des portes du parc, il aperçut auprès de lui deux femmes assises qui s'entrenoient au pied d'un arbre. Il ne douta point que ces personnes ne fussent du château, et cette vue lui causa de l'émotion; mais il fut bien plus agité, lorsque, ces femmes s'étant tournées de son côté au bruit que son cheval faisoit en courant, il reconnut sa chère Blanche. Elle s'étoit échappée du château avec Nise, celle de ses femmes qui avoit le plus de part à sa confiance, pour pleurer du moins son malheur en liberté.

Il vola, il se précipita pour ainsi dire à ses pieds; et, voyant dans ses yeux tous les signes de la plus profonde affliction, il en fut attendri. Belle Blan-

che, lui dit-il, suspendez les mouvements de votre douleur. Les apparences, je l'avoue, me peignent coupable à vos yeux ; mais quand vous serez instruite du dessein que j'ai formé pour vous, ce que vous regardez comme un crime vous paroîtra une preuve de mon innocence et de l'excès de mon amour. Ces paroles qu'Enrique croyoit capables de modérer l'affliction de Blanche, ne servirent qu'à la redoubler. Elle voulut répondre ; mais les sanglots étouffèrent sa voix. Le prince, étonné de son saisissement, lui dit : Quoi ! madame, je ne puis calmer votre trouble ? Par quel malheur ai-je perdu votre confiance, moi qui mets en péril ma couronne et même ma vie pour me conserver à vous ? Alors la fille de Léontio, faisant un effort sur elle pour s'expliquer, lui dit : Seigneur, vos promesses ne sont plus de saison. Rien désormais ne peut lier ma destinée à la vôtre. Ah ! Blanche, interrompit brusquement Enrique, quelles paroles cruelles me faites-vous entendre ? Qui peut vous enlever à mon amour ? qui voudra s'opposer à la fureur d'un roi qui mettroit en feu toute la Sicile, plutôt que de vous laisser ravir à ses espérances ? Tout votre pouvoir, seigneur, reprit languissamment la fille de Siffredi, devient inutile contre les obstacles qui nous séparent. Je suis femme du connétable.

Femme du connétable ! s'écria le prince en re-

culant de quelques pas. Il ne put continuer, tant il fut saisi. Accablé de ce coup imprévu, ses forces l'abandonnèrent. Il se laissa tomber au pied d'un arbre qui se trouva derrière lui. Il étoit pâle, tremblant, défait, et n'avoit de libre que les yeux, qu'il attacha sur Blanche d'une manière à lui faire comprendre combien il étoit sensible au malheur qu'elle lui annonçoit. Elle le regardoit de son côté d'un air qui lui faisoit assez connoître que ses mouvements étoient peu différens des siens; et ces deux amans infortunés gardoient entre eux un silence qui avoit quelque chose d'affreux. Enfin le prince, revenant un peu de son désordre par un effort de courage, reprit la parole, et dit à Blanche en soupirant : Madame, qu'avez-vous fait? Vous m'avez perdu, et vous vous êtes perdue vous-même par votre crédulité.

Blanche fut piquée de ce que le prince sembloit lui faire des reproches, lorsqu'elle croyoit avoir les plus fortes raisons de se plaindre de lui. Quoi! seigneur, répondit-elle, vous ajoutez la dissimulation à l'infidélité! Vouliez-vous que je démentisse mes yeux et mes oreilles, et que, malgré leur rapport, je vous crusse innocent? Non, seigneur, je vous l'avoue, je ne suis point capable de cet effort de raison. Cependant, madame, répliqua le roi, ces témoins qui vous paroissent si fidèles, vous en ont imposé. Ils ont aidé eux-mêmes à vous

trahir ; et il n'est pas moins vrai que je suis innocent et fidèle , qu'il est vrai que vous êtes l'épouse du connétable. Eh quoi ! seigneur, reprit-elle , je ne vous ai point entendu confirmer à Constance le don de votre main et de votre cœur ? vous n'avez point assuré les grands de l'état que vous rempliriez les volontés du feu roi ? et la princesse n'a pas reçu les hommages de vos nouveaux sujets en qualité de reine , et d'épouse du prince Enrique ? Mes yeux étoient-ils donc fascinés ? Dites , dites plutôt , infidèle , que vous n'avez pas cru que Blanche dût balancer dans votre cœur l'intérêt d'un trône ; et , sans vous abaisser à feindre ce que vous ne sentez plus , et ce que vous n'avez peut-être jamais senti , avouez que la couronne de Sicile vous a paru plus assurée avec Constance qu'avec la fille de Léontio. Vous avez raison , seigneur : un trône éclatant ne m'étoit pas plus dû que le cœur d'un prince tel que vous. J'étois trop vaine d'oser prétendre à l'un et à l'autre ; mais vous ne deviez pas m'entretenir dans cette erreur. Vous savez les alarmes que je vous ai témoignées sur votre perte , qui me sembloit presque infaillible pour moi. Pourquoi m'avez-vous rassurée ? Falloit-il dissiper mes craintes ? J'aurois accusé le sort plutôt que vous , et du moins vous auriez conservé mon cœur , au défaut d'une main qu'un autre n'eût jamais obtenue de moi. Il n'est plus temps présentement de

vous justifier. Je suis l'épouse du connétable ; et, pour m'épargner la suite d'un entretien qui fait rougir ma gloire, souffrez, seigneur, que, sans manquer au respect que je vous dois, je quitte un prince qu'il ne m'est plus permis d'écouter.

A ces mots elle s'éloigna d'Enrique avec toute la précipitation dont elle pouvoit être capable dans l'état où elle se trouvoit. Arrêtez, madame, s'écria-t-il, ne désespérez point un prince plus disposé à renverser un trône que vous lui reprochez de vous avoir préféré, qu'à répondre à l'attente de ses nouveaux sujets. Ce sacrifice est présentement inutile, repartit Blanche. Il falloit me ravir au connétable, avant que de faire éclater des transports si généreux. Puisque je ne suis point libre, il m'importe peu que la Sicile soit réduite en cendres, et à qui vous donniez votre main. Si j'ai eu la foiblesse de laisser surprendre mon cœur, du moins j'aurai la fermeté d'en étouffer les mouvements, et de faire voir au nouveau roi de Sicile, que l'épouse du connétable n'est plus l'amante du prince Enrique. En parlant de cette sorte, comme elle touchoit à la porte du parc, elle y rentra brusquement avec Nise ; et, fermant après elle cette porte, elle laissa le prince accablé de douleur. Il ne pouvoit revenir du coup que Blanche lui avoit porté par la nouvelle de son mariage. Injuste Blanche, s'écrioit-il, vous avez perdu la mémoire de

notre engagement ! Malgré mes serments et les vôtres, nous sommes séparés ! L'idée que je m'étois faite de posséder vos charmes, n'étoit donc qu'une vaine illusion ! Ah ! cruelle, que j'achète chèrement l'avantage de vous avoir fait approuver mon amour !

Alors l'image du bonheur de son rival vint s'offrir à son esprit avec toutes les horreurs de la jalousie ; et cette passion prit sur lui tant d'empire pendant quelques moments, qu'il fut sur le point d'immoler à son ressentiment le connétable et Siffredi même. La raison toutefois calma peu à peu la violence de ses transports. Cependant l'impossibilité où il se voyoit d'ôter à Blanche les impressions qu'elle avoit de son infidélité, le mettoit au désespoir. Il se flattoit de les effacer, s'il pouvoit l'entretenir en liberté. Pour y parvenir, il jugea qu'il falloit éloigner le connétable ; et il se résolut à le faire arrêter, comme un homme suspect dans les conjonctures où l'état se trouvoit. Il en donna l'ordre au capitaine de ses gardes, qui se rendit à Belmonte, s'assura de sa personne à l'entrée de la nuit, et le mena au château de Palerme.

Cet incident répandit à Belmonte la consternation. Siffredi partit sur-le-champ pour aller répondre au roi de l'innocence de son gendre, et lui représenter les suites fâcheuses d'un pareil emprisonnement. Ce prince, qui s'étoit bien attendu



à cette démarche de son ministre, et qui vouloit au moins se ménager une libre entrevue avec Blanche avant que de relâcher le connétable, avoit expressément défendu que personne lui parlât jusqu'au lendemain. Mais Léontio, malgré cette défense, fit si bien, qu'il entra dans la chambre du roi. Seigneur, dit-il en se présentant devant lui, s'il est permis à un sujet respectueux et fidèle de se plaindre de son maître, je viens me plaindre à vous de vous-même. Quel crime a commis mon gendre? Votre majesté a-t-elle bien réfléchi sur l'opprobre éternel dont elle couvre ma famille, et sur les suites d'un emprisonnement qui peut aliéner de votre service les personnes qui remplissent les postes de l'état les plus importants? J'ai des avis certains, répondit le roi, que le connétable a des intelligences criminelles avec l'infant don Pèdre. Des intelligences criminelles! interrompit avec surprise Léontio. Ah! seigneur, ne le croyez pas : l'on abuse votre majesté. La trahison n'eut jamais d'entrée dans la famille de Sifredi; et il suffit au connétable qu'il soit mon gendre, pour être à couvert de tout soupçon. Le connétable est innocent; mais des vues secrètes vous ont porté à le faire arrêter.

Puisque vous me parlez si ouvertement, répartit le roi, je vais vous parler de la même manière. Vous vous plaignez de l'emprisonnement

du connétable ! Eh ! n'ai-je point à me plaindre de votre cruauté ? C'est vous, barbare Siffredi, qui m'avez ravi mon repos, et réduit, par vos soins officieux, à envier le sort des plus vils mortels ; car ne vous flattez pas que j'entre dans vos idées. Mon mariage avec Constance est vainement résolu.... Quoi ! seigneur, interrompit en frémissant Léontio, vous pourriez ne point épouser la princesse, après l'avoir flattée de cette espérance aux yeux de tous vos peuples ! Si je trompe leur attente, répliqua le roi, ne vous en prenez qu'à vous. Pourquoi m'avez-vous mis dans la nécessité de leur promettre ce que je ne pouvois leur accorder ? Qui vous obligeoit à remplir du nom de Constance un billet que j'avois fait à votre fille ? Vous n'ignoriez pas mon intention : falloit-il tyranniser le cœur de Blanche en lui faisant épouser un homme qu'elle n'aimoit pas ? Et quel droit avez-vous sur le mien, pour en disposer en faveur d'une princesse que je hais ? Avez-vous oublié qu'elle est fille de cette cruelle Mathilde, qui, foulant aux pieds les droits du sang et de l'humanité, fit expirer mon père dans les rigueurs d'une dure captivité ? Et je l'épouserois ! Non, Siffredi, perdez cette espérance ; avant que de voir allumer le flambeau de cet affreux hymen, vous verrez toute la Sicile en flammes, et ses sillons inondés de sang.

L'ai-je bien entendu ? s'écria Léontio. Ah ! seigneur, que me faites-vous envisager ? Quelles terribles menaces ! Mais je m'alarme mal à propos, continua-t-il en changeant de ton. Vous chérissez trop vos sujets, pour leur procurer une si triste destinée. Vous ne vous laisserez point surmonter par l'amour ; vous ne ternirez pas vos vertus en tombant dans les foiblesses des hommes ordinaires. Si j'ai donné ma fille au connétable, je ne l'ai fait, seigneur, que pour acquérir à votre majesté un sujet vaillant, qui pût appuyer de son bras et de l'armée dont il dispose, vos intérêts contre ceux du prince don Pèdre. J'ai cru qu'en le liant à ma famille par des nœuds si étroits.... Eh ! ce sont ces nœuds, s'écria le prince Enriqué, ce sont ces funestes nœuds qui m'ont perdu. Cruel ami, pourquoi me porter un coup si sensible ? Vous avois-je chargé de ménager mes intérêts aux dépens de mon cœur ? Que ne me laissiez-vous soutenir mes droits moi-même ? Manqué-je de courage pour réduire ceux de mes sujets qui voudront s'y opposer ? J'aurois bien su punir le connétable, s'il m'eût désobéi. Je sais que les rois ne sont pas des tyrans, que le bonheur de leurs peuples est leur premier devoir ; mais doivent-ils être les esclaves de leurs sujets ? Et du moment que le ciel les choisit pour gouverner, perdent-ils le droit que la nature accorde à tous les hommes de disposer

de leurs affections? Ah! s'ils n'en peuvent jouir comme les derniers des mortels, reprenez, Sifredi, cette souveraine puissance que vous m'avez voulu assurer aux dépens de mon repos.

Vous ne pouvez ignorer, seigneur, répliqua le ministre, que c'est au mariage de la princesse que le feu roi votre oncle attache la succession de la couronne. Et quel droit, repartit Enrique, avoit-il lui-même d'établir cette disposition? Avoit-il reçu cette indigne loi du roi Charles son frère, lorsqu'il lui succéda? Deviez-vous avoir la foiblesse de vous soumettre à une condition si injuste? Pour un grand chancelier, vous êtes bien mal instruit de nos usages. En un mot, quand j'ai promis ma main à Constance, cet engagement n'a pas été volontaire. Je ne prétends point tenir ma promesse; et si don Pèdre fonde sur mon refus l'espérance de monter au trône, sans engager les peuples dans un démêlé qui coûteroit trop de sang, l'épée pourra décider entre nous qui des deux sera le plus digne de régner. Léontio n'osa le presser davantage, et se contenta de lui demander à genoux la liberté de son gendre; ce qu'il obtint. Allez, lui dit le roi, retournez à Belmonte, le connétable vous y suivra bientôt. Le ministre sortit, et regagna Belmonte, persuadé que son gendre marcheroit incessamment sur ses pas. Il se trompoit. Enrique vouloit voir Blanche cette nuit, et pour cet effet

il remit au lendemain matin l'élargissement de son époux.

Pendant ce temps-là, le connétable faisoit de cruelles réflexions. Son emprisonnement lui avoit ouvert les yeux sur la véritable cause de son malheur. Il s'abandonna tout entier à sa jalousie, et, démentant la fidélité qui l'avoit jusqu'alors rendu si recommandable, il ne respira plus que vengeance. Comme il jugeoit bien que le roi ne manqueroit pas cette nuit d'aller trouver Blanche, pour les surprendre ensemble, il pria le gouverneur du château de Palerme de le laisser sortir de prison, l'assurant qu'il y rentreroit le lendemain avant le jour. Le gouverneur, qui lui étoit tout dévoué, y consentit d'autant plus facilement, qu'il avoit déjà su que Siffredi avoit obtenu sa liberté, et même il lui fit donner un cheval pour se rendre à Belmonte. Le connétable y étant arrivé, attachia son cheval à un arbre, entra dans le parc par une petite porte dont il avoit la clef, et fut assez heureux pour se glisser dans le château sans rencontrer personne. Il gagna l'appartement de sa femme, et se cacha dans l'antichambre, derrière un paravent qu'il y trouva sous sa main. Il se proposoit d'observer de là tout ce qui se passeroit, et de paroître subitement dans la chambre de Blanche, au moindre bruit qu'il y entendroit. Il en vit sortir Nise

qui venoit de quitter sa maîtresse, pour se retirer dans un cabinet où elle couchoit.

La fille de Siffredi, qui avoit pénétré sans peine le motif de l'emprisonnement de son mari, jugeoit bien qu'il ne reviendrait pas cette nuit à Belmonte, quoique son père lui eût dit que le roi l'avoit assuré que le connétable partiroit bientôt après lui. Elle ne doutoit pas qu'Enrique ne voulût profiter de la conjoncture, pour la voir et l'entretenir en liberté. Dans cette pensée, elle attendoit ce prince, pour lui reprocher une action qui pouvoit avoir de terribles suites pour elle. Effectivement, peu de temps après la retraite de Nise, la coulisse s'ouvrit, et le roi vint se jeter aux genoux de Blanche. Madame, lui dit-il, ne me condamnez point sans m'entendre. Si j'ai fait emprisonner le connétable, songez que c'étoit le seul moyen qui me restoit pour me justifier. N'imputez donc qu'à vous seule cet artifice. Pourquoi ce matin refusiez-vous de m'entendre? Hélas! demain votre époux sera libre, et je ne pourrai plus vous parler. Écoutez-moi donc pour la dernière fois. Si votre perte rend mon sort déplorable, accordez-moi du moins la triste consolation de vous apprendre que je ne me suis point attiré ce malheur par mon infidélité. Si j'ai confirmé à Constance le don de ma main, c'est que je ne pouvois m'en dispenser dans la situation où

votre père avoit réduit les choses. Il falloit tromper la princesse , pour votre intérêt et pour le mien , pour vous assurer la couronne et la main de votre amant. Je me promettois d'y réussir ; j'avois déjà pris des mesures pour rompre cet engagement ; mais vous avez détruit mon ouvrage , et , disposant de vous trop légèrement , vous avez préparé une éternelle douleur à deux cœurs qu'un parfait amour auroit rendus contents.

Il acheva ce discours avec des signes si visibles d'un véritable désespoir , que Blanche en fut touchée. Elle ne douta plus de son innocence : elle en eut d'abord de la joie , ensuite le sentiment de son infortune en devint plus vif. Ah ! seigneur , dit-elle au prince , après la disposition que le destin a faite de nous , vous me causez une peine nouvelle en m'apprenant que vous n'étiez pas coupable. Qu'ai-je fait , malheureuse ? mon ressentiment m'a séduite ; je me suis crue abandonnée ; et dans mon dépit j'ai reçu la main du connétable , que mon père m'a présentée. J'ai fait le crime et nos malheurs. Hélas ! dans le temps que je vous accusois de me tromper , c'étoit donc moi , trop crédule amante , qui rompois des nœuds que j'avois juré de rendre éternels ? Vengez-vous , seigneur , à votre tour. Hâissez l'ingrate Blanche.... Oubliez.... Eh ! le puis-je , madame ? interrompit tristement Enrique : le moyen d'arracher de mon cœur une

passion que votre injustice même ne sauroit éteindre ! Il faut pourtant vous faire cet effort , seigneur , reprit en soupirant la fille de Siffredi.... Et serez-vous capable de cet effort , vous-même ? répliqua le roi. Je ne me promets pas d'y réussir , repartit-elle ; mais je n'épargnerai rien pour en venir à bout. Ah ! cruelle , dit le prince , vous oublierez facilement Enrique , puisque vous pouvez en former le dessein. Quelle est donc votre pensée ? dit Blanche , d'un ton plus ferme. Vous flattez-vous que je puisse vous permettre de continuer à me rendre des soins ? Non , seigneur , renoncez à cette espérance. Si je n'étois pas née pour être reine , le ciel ne m'a pas non plus formée pour écouter un amour illégitime. Mon époux est comme vous , seigneur , de la noble maison d'Anjou ; et quand ce que je lui dois n'opposeroit pas un obstacle insurmontable à vos galanteries , ma gloire m'empêcheroit de les souffrir. Je vous conjure de vous retirer : il ne faut plus nous voir. Quelle barbarie ! s'écria le roi. Ah ! Blanche , est-il possible que vous me traitiez avec tant de rigueur ? Ce n'est donc point assez pour m'accabler , que vous soyez entre les bras du connétable , vous voulez encore m'interdire votre vue , la seule consolation qui me reste ? Fuyez plutôt , répondit la fille de Siffredi en versant quelques larmes ; la vue de ce qu'on a tendrement aimé n'est plus un bien , lorsqu'on a perdu l'espérance



de le posséder. Adieu, seigneur, fuyez-moi; vous devez cet effort à votre gloire et à ma réputation. Je vous le demande aussi pour mon repos; car enfin, quoique ma vertu ne soit point alarmée des mouvements de mon cœur, le souvenir de votre tendresse me livre des combats si cruels, qu'il m'en coûte trop pour les soutenir.

Elle prononça ces paroles avec tant de vivacité, qu'elle renversa, sans y penser, un flambeau qui étoit sur une table derrière elle; la bougie s'éteignit en tombant. Blanche la ramasse; et, pour la rallumer, elle ouvre la porte de l'antichambre, et gagne le cabinet de Nise qui n'étoit pas encore couchée: puis elle revient avec de la lumière. Le roi, qui attendoit son retour, ne la vit pas plutôt, qu'il se remit à la presser de souffrir son attachement. A la voix de ce prince, le connétable, l'épée à la main, entra brusquement dans la chambre presque en même temps que son épouse; et s'avançant vers Enrique avec tout le ressentiment que sa rage lui inspiroit: C'en est trop, tyran, lui cria-t-il, ne crois pas que je sois assez lâche pour endurer l'affront que tu fais à mon honneur. Ah! traître, lui répondit le roi en se mettant en défense, ne t'imagines pas toi-même pouvoir impunément exécuter ton dessein. A ces mots, ils commencèrent un combat qui fut trop vif pour durer long-temps. Le connétable, craignant que Siffredi et ses domesti-

ques n'accourussent trop vite aux cris que pousoit Blanche , et ne s'opposassent à sa vengeance , ne se ménagea point. Sa fureur lui ôta le jugement ; il prit si mal ses mesures , qu'il s'enferra lui-même dans l'épée de son ennemi ; elle lui entra dans le corps jusqu'à la garde. Il tomba , et le roi s'arrêta dans le moment.

La fille de Léontio , touchée de l'état où elle voyoit son époux , et surmontant la répugnance naturelle qu'elle avoit pour lui , se jeta à terre et s'empessa de le secourir. Mais ce malheureux époux étoit trop prévenu contre elle pour se laisser attendrir aux témoignages qu'elle lui donnoit de sa douleur et de sa compassion. La mort dont il sentoit les approches , ne put étouffer les transports de sa jalousie. Il n'envisagea , dans ces derniers moments , que le bonheur de son rival ; et cette idée lui parut si affreuse , que , rappelant tout ce qui lui restoit de force , il leva son épée qu'il tenoit encore , et la plongea dans le sein de Blanche. Meurs , lui dit-il en la perçant ; meurs , infidèle épouse , puisque les nœuds de l'hyménée n'ont pu me conserver une foi que tu m'avois jurée sur les autels ! Et toi , poursuivit-il , Enrique , ne t'applaudis point de ta destinée ! Tu ne saurois jouir de mon malheur ; je meurs content. En achevant de parler de cette sorte , il expira ; et son visage , tout couvert qu'il étoit des

ombres de la mort, avoit encore quelque chose de fier et de terrible. Celui de Blanche offroit un spectacle bien différent. Le coup qui l'avoit frappée étoit mortel. Elle tomba sur le corps mourant de son époux ; et le sang de l'innocente victime se confondoit avec celui de son meurtrier, qui avoit si brusquement exécuté sa cruelle résolution, que le roi n'en avoit pu prévenir l'effet.

Ce prince infortuné fit un cri en voyant tomber Blanche ; et, plus frappé qu'elle du coup qui l'arrachoit à la vie, il se mit en devoir de lui rendre les mêmes soins qu'elle avoit voulu prendre, et dont elle avoit été si mal récompensée. Mais elle lui dit d'une voix mourante : Seigneur, votre peine est inutile ; je suis la victime que le sort impitoyable demandoit. Puisse-t-elle apaiser sa colère, et assurer le bonheur de votre règne ! Comme elle achevoit ces paroles, Léontio, attiré par les cris qu'elle avoit poussés, arriva dans la chambre ; et, saisi des objets qui se présentoient à ses yeux, il demeura immobile. Blanche, sans l'apercevoir, continua de parler au roi. Adieu, prince, lui dit-elle, conservez chèrement ma mémoire ; ma tendresse et mes malheurs vous y obligent. N'ayez point de ressentiment contre mon père. Ménagez ses jours et sa douleur, et rendez justice à son zèle. Surtout faites-lui connoître mon innocence ; c'est ce que je vous recommande plus que toute

autre chose. Adieu, mon cher Enrique.... je meurs.... recevez mon dernier soupir.

A ces mots, elle mourut. Le roi garda quelque temps un morne silence. Ensuite il dit à Siffredi, qui paroissoit dans un accablement mortel : Voyez, Léontio, contemplez votre ouvrage ; considérez dans ce tragique événement, le fruit de vos soins officieux et de votre zèle pour moi. Le vieillard ne répondit rien, tant il étoit pénétré de douleur. Mais pourquoi m'arrêter à décrire des choses qu'aucuns termes ne peuvent exprimer (1) ? Il suffit de dire qu'ils firent l'un et l'autre les plaintes du monde les plus touchantes, dès que leur affliction leur permit de faire éclater leurs mouvements.

Le roi conserva toute sa vie un tendre souvenir de son amante. Il ne put se résoudre à épouser Constance. L'infant don Pèdre se joignit à cette princesse, et tous deux ils n'épargnèrent rien pour

(1) *Aucuns termes*.... à la rigueur, ces mots sont une faute. *Aucun*, dans le sens de *pas un*, n'a point de pluriel. Il n'en est susceptible, que lorsque l'on emploie *aucuns* pour signifier *quelques-uns*, comme dans ces vers si connus :

Pour Gabrielle, en son apoplexie,

Aucuns diront qu'elle parle long-temps.

VOLTAIRE, à *Blin de Sainmore*.

On note ces petites taches, qui sont très-rares dans Le Sage, afin que son exemple ne fasse pas autorité.

faire valoir la disposition du testament de Roger ; mais ils furent enfin obligés de céder au prince Enrique, qui vint à bout de ses ennemis. Pour Siffredi, le chagrin qu'il eut d'avoir causé tant de malheurs le détacha du monde, et lui rendit insupportable le séjour de sa patrie. Il abandonna la Sicile ; et , passant en Espagne avec Porcie, la fille qui lui restoit , il acheta ce château. Il vécut ici près de quinze années après la mort de Blanche, et il eut, avant que de mourir, la consolation de marier Porcie. Elle épousa don Jérôme de Silva, et je suis l'unique fruit de ce mariage. Voilà, poursuivit la veuve de don Pedro de Pinarès, l'histoire de ma famille, et un fidèle récit des malheurs qui sont représentés dans ce tableau, que Léontio, mon aïeul, fit faire pour laisser à sa postérité un monument de cette funeste aventure. (1)

---

(1) A la manière dont ces faits sont contés par dona Elvina, il sembleroit que l'action, représentée par le tableau, se passât au seizième siècle ; mais les noms des acteurs la reporteroient au treizième, suivant l'histoire de Sicile. Le Sage n'a eu garde d'en fixer l'époque précise. Il n'a voulu donner qu'une narration d'un genre noble et attachant, qui mit de la diversité dans le tissu de son roman ; et il y a bien réussi.

S'il avoit emprunté son livre d'un auteur espagnol, il n'auroit pas commis un tel anachronisme ; car nul écrivain espagnol ne pouvoit ignorer que la Sicile a été réunie au

sceptre d'Aragon en 1283 ; et comme l'action du roman de Gil Blas se passe trois siècles plus tard, il seroit impossible que la veuve de don Pèdre fût la petite-fille de Léontio Siffredi.

Saurin qui, dans sa tragédie, n'a fait que suivre le roman, ne s'est pas soucié non plus de joindre à son tableau ni la couleur locale, ni la vérité historique. Cependant, il recule encore l'époque de son action vers le onzième siècle.

Les circonstances du roman ont plus de vraisemblance que celles de la pièce ; mais dans l'une et dans l'autre, le résultat moral est triste. Blanche est très-malheureuse, et par la faute de son père, bien plus que par la sienne. Siffredi a un peu manqué de prévoyance ; et l'on n'est pas surpris de ce que dit Le Sage, *que le chagrin qu'il eut d'avoir causé tant de malheurs le détacha du monde et l'éloigna de sa patrie.*

FIN DU TOME PREMIER.

---

---

# TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS LE TOME PREMIER.

---

|                                                                                                              |          |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| EXAMEN de la question de savoir si Le Sage est l'auteur de Gil Blas, ou s'il l'a pris de l'espagnol. . . . . | Page iij |
| Déclaration de l'auteur. . . . .                                                                             | 1        |
| Contre les applications et les prétendues clefs de Gil Blas.                                                 |          |
| Gil Blas au lecteur. . . . .                                                                                 | 3        |
| Allégorie remarquable.                                                                                       |          |

## LIVRE PREMIER.

|                                                                                                                                                              |    |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----|
| CHAPITRE I <sup>er</sup> De la naissance de Gil Blas, et de son éducation. . . . .                                                                           | 5  |
| Portrait d'un chanoine ignorant. — Recommandations paternelles qui ne seront pas toujours bien suivies.                                                      |    |
| CHAP. II. Des alarmes qu'il eut en allant à Pegnaflor; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville, et avec quel homme il soupa. . . . .                    | 10 |
| Hôte bavard. — Honnête maquignon. — Danger des louanges.                                                                                                     |    |
| CHAP. III. De la tentation qu'eut le muletier sur la route; quelle en fut la suite, et comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla. . . . . | 21 |
| Exemple de justice sommaire.                                                                                                                                 |    |
| CHAP. IV. Description du souterrain, et quelles choses y vit Gil Blas. . . . .                                                                               | 26 |
| Portrait de la dame Léonarde.                                                                                                                                |    |
| CHAP. V. De l'arrivée de plusieurs autres voleurs dans                                                                                                       |    |

|                                                                                                                                          |         |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| le souterrain, et de l'agréable conversation qu'ils eurent tous ensemble. . . . .                                                        | Page 31 |
| Des genres d'éducation qui font les voleurs. — Apologie satirique de cette profession.                                                   |         |
| CHAP. VI. De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, et quel en fut le succès. . . . .                                             | 43      |
| Réflexions dans le caveau.                                                                                                               |         |
| CHAP. VII. De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux. . . . .                                                                       | 48      |
| Dissimulation, quelquefois nécessaire.                                                                                                   |         |
| CHAP. VIII. Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins . . . . .                                       | 51      |
| Bourse d'un religieux de saint Dominique. — Voleurs attrapés.                                                                            |         |
| CHAP. IX. De l'événement sérieux qui suivit cette aventure . . . . .                                                                     | 56      |
| Bataille sur le grand chemin.                                                                                                            |         |
| CHAP. X. De quelle manière les voleurs en usèrent avec la dame. Du grand dessein que forma Gil Blas, et quel en fut l'événement. . . . . | 60      |
| Colique feinte. — Bel habit d'emprunt qui sera trop remarqué.                                                                            |         |
| CHAP. XI. Histoire de dona Mencia de Mosquera . . .                                                                                      | 69      |
| Mari qui passe pour mort, et qui revient au bout de sept ans.                                                                            |         |
| CHAP. XII. De quelle manière désagréable Gil Blas et la dame furent interrompus. . . . .                                                 | 81      |
| Corrégidor expéditif. — Muletier perfide.                                                                                                |         |
| CHAP. XIII. Par quel hasard Gil Blas sortit enfin de prison, et où il alla. . . . .                                                      | 87      |
| Petit chantre officieux. — Formalités de justice. — Hôtesse de mauvaisé grâce.                                                           |         |
| CHAP. XIV. De la réception que dona Mencia lui fit à Burgos. . . . .                                                                     | 93      |
| Scène touchante.                                                                                                                         |         |



- CHAP. XV. De quelle façon s'habilla Gil Blas, du nouveau présent qu'il reçut de la dame, et dans quel équipage il partit de Burgos. . . . . Page 99  
 Fripier qui a de la morale. — Confidence vaine et indiscreète.  
 — Valet désintéressé.
- CHAP. XVI. Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité. . . . . 106  
 Intrigante et fripon, qui donnent une leçon un peu forte. —  
 Réflexions après coup.
- CHAP. XVII. Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni . . . . . 115  
 Camarade de collège. — Choix d'un état. — Désagrémens des  
 précepteurs. — Avantages des valets. — Bureau d'adresses.

## LIVRE SECOND.

- CHAP. I<sup>er</sup>. Fabrice mène et fait recevoir Gil Blas chez le licencié Sédillo. Dans quel état étoit ce chanoine. Portrait de sa gouvernante. . . . . 129  
 Danger de faire rire un vieux goutteux. — Recherche de sa cuisine. — Petite fille indiscreète.
- CHAP. II. De quelle manière le chanoine, étant tombé malade, fut traité; ce qu'il en arriva, et ce qu'il laissa par testament à Gil Blas. . . . . 139  
 Portrait du docteur Sangrado. — Sa méthode. — Notaire pressé. — Bibliothèque choisie.
- CHAP. III. Gil Blas s'engage au service du docteur Sangrado, et devient un célèbre médecin. . . . . 148  
 Registre mortuaire. — Abrégé de la médecine, saigner et boire de l'eau. — Profits de cette profession.
- CHAP. IV. Gil Blas continue d'exercer la médecine avec autant de succès que de capacité. Aventure de la bague retrouvée. . . . . 158  
 Grands éloges de l'eau. — Chantre qui n'en veut pas. — Dialogues vifs et comiques.

|                                                                                                                                                                                              |          |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| CHAP. V. Suite de l'aventure de la bague retrouvée.<br>Gil Blas abandonne la médecine et le séjour de Valladolid . . . . .                                                                   | Page 174 |
| Bon souper dérangé. — Nouveau trait de prompt justice. —<br>Portrait d'un spadassin.                                                                                                         |          |
| CHAP. VI. Quel route il prit en sortant de Valladolid,<br>et quel homme le joignit en chemin. . . . .                                                                                        | 186      |
| Barbier jovial. — Frugal déjeuner.                                                                                                                                                           |          |
| CHAP. VII. Histoire du garçon barbier . . . . .                                                                                                                                              | 190      |
| Hôtellerie de village. — Bel esprit avare, mauvais parent. —<br>Femme insensible, qui devient tendre. — Duègne terrible.<br>— Talent de miauler qui sera funeste.                            |          |
| CHAP. VIII. De la rencontre que Gil Blas et son com-<br>pagnon firent d'un homme qui trempoit des croûtes<br>de pain dans une fontaine, et de l'entretien qu'ils<br>eurent avec lui. . . . . | 228      |
| Franchise, garde-robe, et malheurs d'un comédien de cam-<br>pagne, qui rit quand on le siffle.                                                                                               |          |
| CHAP. IX. Dans quel état Diego retrouva sa famille, et<br>après quelles réjouissances Gil Blas et lui se sépa-<br>rèrent. . . . .                                                            | 236      |
| Fêtes champêtres. — Pédant renforcé. — Pastorale fade. —<br>Tragédie terrible. — Distribution des prix. — Disputes.                                                                          |          |

### LIVRE TROISIÈME.

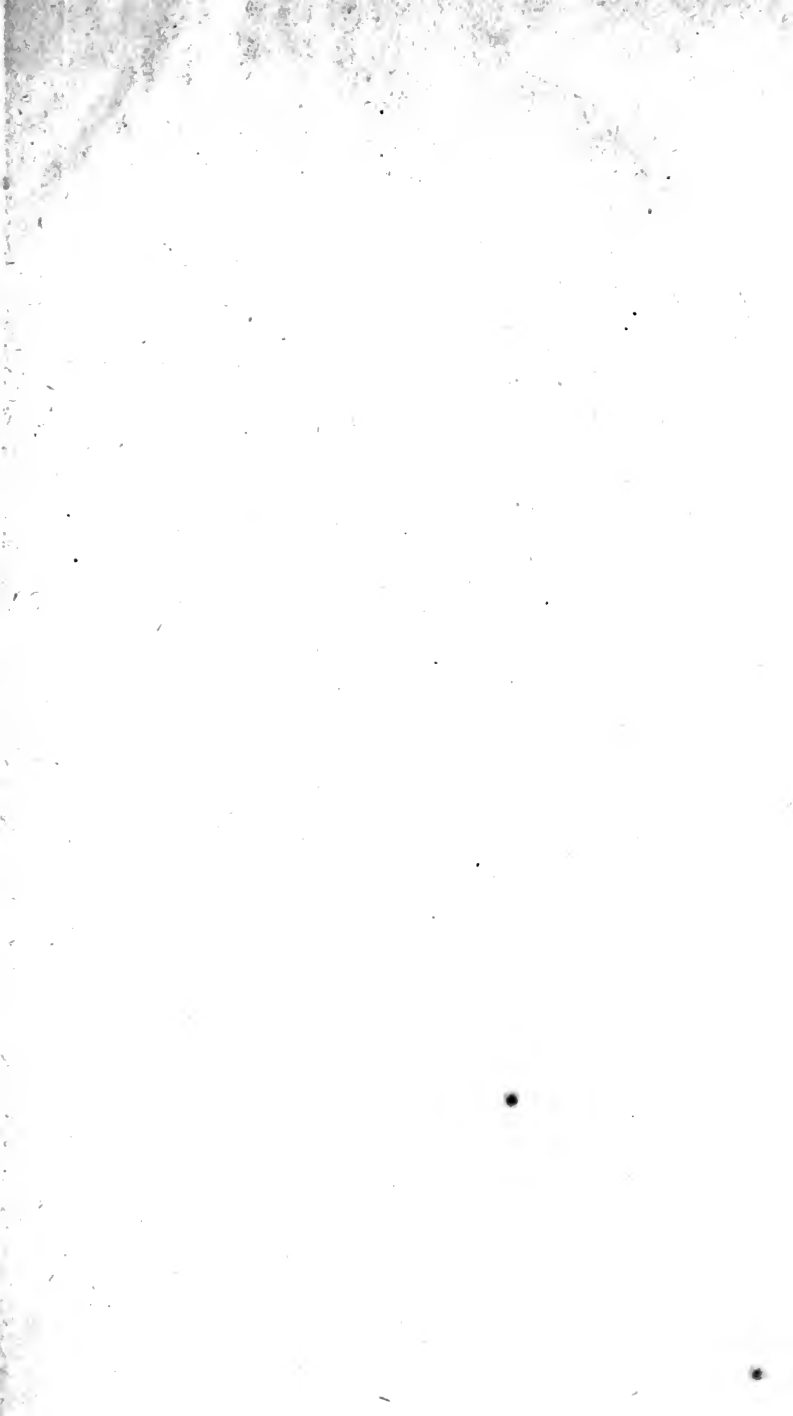
|                                                                                                                                                           |     |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| CHAP. I <sup>er</sup> . De l'arrivée de Gil Blas à Madrid, et du pre-<br>mier maître qu'il servit dans cette ville. . . . .                               | 247 |
| Portrait singulier d'un riche paresseux.                                                                                                                  |     |
| CHAP. II. De l'étonnement où fut Gil Blas de rencon-<br>trer à Madrid le capitaine Rolando, et des choses<br>curieuses que ce voleur lui raconta. . . . . | 260 |
| Bonne action reconnue. — Méchante proposition refusée.                                                                                                    |     |

- CHAP. III. Il sort de chez don Bernard de Castil Blazo, et va servir un petit-maitre . . . . . Page 269  
 Danger d'une mauvaise rencontre. — Portraits d'un intendant et d'un usurier. — Vie débauchée des jeunes gens comme il faut.
- CHAP. IV. De quelle manière Gil Blas fit connoissance avec les valets des petits-maitres; du secret admirable qu'ils lui enseignèrent pour avoir, à peu de frais, la réputation d'homme d'esprit, et du serment singulier qu'ils lui firent faire. . . . . 285  
 Tels maitres, tels valets. — Nouveau Bourgeois-Gentilhomme.
- CHAP. V. Gil Blas devient homme à bonnes fortunes. Il fait connoissance avec une jolie personne . . . . . 295  
 Double travestissement. — Reconnaissance comique.
- CHAP. VI. De l'entretien de quelques seigneurs sur les comédiens de la troupe du prince. . . . . 307  
 Satire du Théâtre François sous des noms espagnols. — Application d'une fable de Phèdre.
- CHAP. VII. Histoire de don Pompeyo de Castro . . . . . 318  
 Jalousie odieuse. — Duel singulier. — Combat de générosité.
- CHAP. VIII. Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition. . . . . 330  
 Faux billets doux. — Imposture justement punie.
- CHAP. IX. Quelle personne il alla servir après la mort de don Mathias de Silva . . . . . 338  
 En sortant de chez un seigneur, entrée chez une comédienne. — Tout se compense.
- CHAP. X. Qui n'est pas plus long que le précédent. . . . . 344  
 Soubrette médisante. — Repas de seigneurs et de comédiens. — Doit-on dire troupe, ou compagnie?
- CHAP. XI. Comment les comédiens vivoient ensemble, et de quelle manière ils traitoient les auteurs . . . . . 351  
 Modèle de vanité dans un ancien acteur.

- CHAP. XII. Gil Blas se met dans le goût du théâtre; il s'abandonne aux délices de la vie comique, et s'en dégoûte peu de temps après. . . . . Page 359  
Comédiens, mauvais juges des pièces de théâtre.

## LIVRE QUATRIÈME.

- CHAP. I<sup>er</sup>. Gil Blas, ne pouvant s'accoutumer aux mœurs des comédiennes, quitte le service d'Arsénie, et trouve une plus honnête maison . . . . . 366  
Bonne résolution récompensée. — Vieux militaire, conteur.  
— Présomption galante d'un valet.
- CHAP. II. Comment Aurore reçut Gil Blas, et quel entretien ils eurent ensemble. . . . . 375  
Attente trompée. — Deux rendez-vous bien différents l'un de l'autre. — Jeune personne d'un caractère prononcé.
- CHAP. III. Du grand changement qui arriva chez don Vincent; et de l'étrange résolution que l'amour fit prendre à la belle Aurore . . . . . 381  
Dispute de deux médecins; mort du malade. — Travestissement hardi. — Tableau tragique et mystérieux.
- CHAP. IV. Le mariage de vengeance, Nouvelle. . . . . 391  
Amour violent d'un jeune prince. — Caractère d'un ministre inflexible. — Vertu et malheur de sa fille.

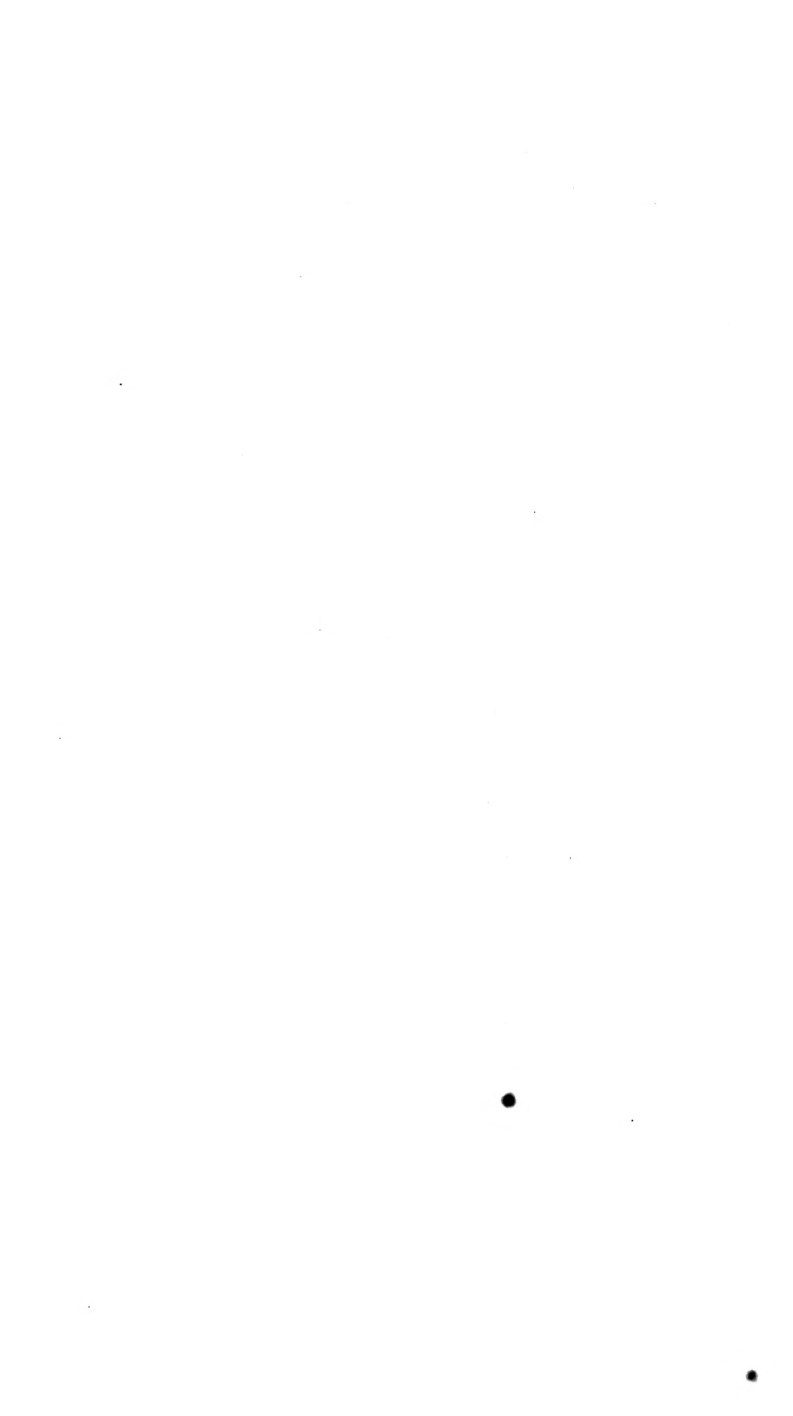














PQ  
1997  
G5  
1820  
t.1

Le Sage, Alain René  
Histoire de Gil Blas

PLEASE DO NOT REMOVE  
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

---

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

---

